



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

x libris
n Aelbroeck



OTHEEK GENT

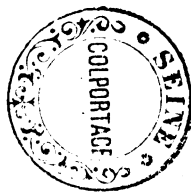


00192237

196 T. 8

196 T 8

VOYAGE
EN DANEMARK



Paris — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et C^{ie}, rue Mazarine, 30.

VOYAGE
EN
DANEMARK

PAR
J. - M. DARGAUD

Je voudrais connaître le pays d'Hamlet.

Lettre à Eugène Burnouf.



PARIS

CHEZ L'AUTEUR		L. HACHETTE ET C ^{ie}
4, RUE LAS CASES.		14, RUE PIERRE-SARRAZIN.

1861

Réserve de tous droits.

A M. LE COMTE

ADAM DE MOLTKE HVITFELDT.

Mon cher Comte ,

J'étais venu à Glorup pour me reposer d'un grand travail auprès de vous et des vôtres ; car l'amitié n'admet pas de frontières et la mer qui sépare les nations ne sépare pas les cœurs.

Mais voici ce qui est arrivé. En vous cherchant je vous

*

ai bien trouvé,—et j'ai trouvé aussi le Danemark. Après m'avoir présenté à votre famille, vous avez souhaité de me révéler votre patrie, une seconde famille pour vous. Nous avons exploré ensemble les îles, les golfes et les forêts. Ni barques, ni navires, ni chevaux, ne nous ont manqué. En quelques mois nous avons plus vu que d'autres en des années.

J'ai senti le Danemark, une nature originale et charmante, un peuple brave, laborieux, intelligent et bon dans sa gravité, un peuple instruit, tolérant, qui pratique la liberté religieuse et la liberté politique, un peuple aussi éloigné du despotisme que de l'anarchie. Je le respecte assez pour lui dire à l'occasion le mal comme le bien, le danger de certaines théories et de certaines tendances. Il comprendra et vous comprendrez ma franchise ; vous la comprendrez même lorsque j'aborderai vos idées les plus chères. Dans ce livre, comme dans nos conversations, vous rencontrerez quelquefois l'opposition, toujours la conscience, jamais l'hostilité. J'aime ce peuple, ses paysages, ses coutumes et ses mœurs ; or la meilleure manière d'aimer, c'est d'être sincère. Je le serai. Du reste, ceci n'est pas un portrait du Danemark, ce n'est qu'une esquisse ; ce n'est pas un livre, c'est une note, une

impression ; ce n'est pas un visage, c'est une physiologie.

Pour vous, mon cher Comte, qui appartenez à la race danoise et qui l'honorez tant, ceux qui vous ont connu en France et en Europe rendent justice à la noblesse de votre caractère et à l'élévation de votre esprit. Moi, qui ne vous ai jamais exprimé toute mon affectueuse estime, je voudrais lui donner une sorte de consécration en inscrivant ici votre nom avec celui du Danemark, dans l'effusion d'un cœur tout à lui et à vous.

J.-M. DARGAUD.

Paris, le 1^{er} mai 1861.

Ce voyage en Danemark n'est qu'un journal rapide. Je n'ai pas eu de peine à être impartial. Je parle d'un pays de qui je ne redoute rien, de qui je n'attends rien, où je ne revivrai plus. Avec ce pays je suis désintéressé d'origine, de voisinage, de langue, d'histoire, de sentiment, de passion. Je ne lui dois rien ni directement, ni indirectement. Bonne condition pour la vérité!

J'ai interrogé le paysan du Danemark, l'ouvrier, le pasteur, le médecin, le juriconsulte, l'artiste, le marin, le soldat, le pêcheur, le gentilhomme, et les jeunes gens, et les vieillards et les femmes. J'ai regardé, j'ai vu, j'ai réflé-

chi, et j'ai essayé de deviner ce que je n'ai pu approfondir.

Voilà ce journal de peu de science et de beaucoup de curiosité. Rien, du moins, n'est plus individuel, ni plus franc, ni plus soudain. C'est la carte géographique, littéraire, monumentale et même diplomatique d'une nation, éclaircie en courant, dans un simple itinéraire. C'est la sensation écrite minute par minute. C'est l'âme rendant un son comme la statue de Memnon, à mesure qu'elle est frappée, non-seulement par l'aurore, mais par le costume, par la figure, par l'accent, par l'horizon, par le chant, par le nuage, par le flot. Tout ce que je désire pour ce journal, c'est qu'il soit lu avec un peu du plaisir que j'ai eu à le retracer.

VOYAGE EN DANEMARK

CHAPITRE PREMIER

Fontainebleau. — Rencontres dans la forêt. — *La Liberté religieuse*. — Tolérance. — Un portrait du Tasse. — Promenade. — Plan de *Jane Grey*. — Musique. — Du style de l'histoire. — Un vieillard. — Retour à Paris. — Musée des Antiques et musée de la Renaissance. — Chateaubriand. — Thucydide et Périclès. — Ma malle. — Molière. — Lamartine. — Départ. — Le nord de la France. — La Belgique. — Un exilé. — Aix-la-Chapelle. — Capitulaires. — Concile de 806. — Tableaux.

Fontainebleau, 2 juin 1860.

Je partirai bientôt pour le Danemark. En attendant, je me recueille dans une des plus nobles forêts de la France. Il y a un mois que je suis à Fontainebleau. J'y ai fait de belles promenades à travers le château, les bois et les rochers. Les arbres y semblent nés du limon primitif de la terre; tant ils sont grands; et les grès y rappellent le chaos, tant ils sont bouleversés !

Les conversations innombrables commencent,

finissent et recommencent tour à tour entre moi et mes amis. Aujourd'hui, j'ai beaucoup parlé d'architecture, de sculpture, de peinture et de poésie avec un compagnon d'air libre. — « Il faut pour l'art, me disait-il, les dieux et les rois. Vous n'avez plus ni Jéhovah, ni Saül; ni Jupiter, ni Agamemnon, ni même le Christ et saint Louis. Comment auriez-vous David et les prophètes, Homère et les fragiques, saint Thomas d'Aquin et les mystiques? L'art est mort parce que les dieux et les rois ne sont plus vivants. » Ainsi s'écriait, au milieu des blocs gigantesques et des chênes séculaires, Vaneck, un philosophe au visage de lion, à l'esprit intarissable, dans le paradoxe quelquefois, souvent dans la vérité, dans la grandeur toujours.

Moi je lui répondais : — « La liberté a remplacé l'autorité, jusqu'à ce qu'elles s'équilibrent dans une sainte harmonie. Honorons tous le passé, sans blasphémer l'avenir. Nous n'avons plus les dieux et les rois. Nous avons bien mieux : nous avons Dieu, le Dieu éternel et les peuples ! Voilà pourquoi nous avons Shakspeare, Walter Scott, Byron, Goëthe, Schiller, Voltaire, Rousseau, Lamartine, Chateaubriand, madame Sand, et Beethoven, et Mozart et Rossini. Nous aurons d'autres artistes plus grands encore dans les proportions croissantes du Dieu et des sociétés que nos descendants germeront. L'Idéal a un infini, et la Réalité des énergies qui ne demandent qu'à éclore sous des formes nouvelles. »

Notre entretien en était là, lorsque je vis se glisser

parmi les entassements rocheux et les entrelacements végétaux un jeune homme hardi et une jeune fille d'une beauté singulière.

Elle avait la taille haute et svelte. Sa figure était ovale, son front bombé, ses yeux et ses cheveux noirs, son teint légèrement cuivré. En tout, une tête de médaille. Le jeune homme avait un aspect moins sévère. Il était leste, fier, d'une physionomie mobile, d'une attitude un peu négligée, mais élégante.

Ce couple errait comme l'amour heureux. Le jeune homme et la jeune fille paraissaient, disparaissaient pour reparaître dans les lointains de la forêt. Ils ont passé dans mon imagination et devant mes yeux avec l'intérêt d'un roman. C'est une impression bizarre qui m'a détourné de la conversation. Mon compagnon de promenade partageait sans doute cette disposition intérieure; car nous avons regagné silencieusement nos maisons.

Vaneck est presque un Italien. C'est un des hommes les plus surprenants que j'aie entendus. Il m'intéresse comme l'imprévu et m'attache même dans le sophisme. Ses erreurs font penser. Il est tout enveloppé de métaphysique naturelle. Ses ténèbres, du reste, ne sont jamais sans lueurs. Il ressemble à un jour qui aurait dix-huit heures de nuit étoilée et six heures de soleil. Quand parfois il fait taire son scepticisme, quand son âme surmonte et déborde son intelligence, s'il vient à parler des vieux maîtres, il est émouvant. Comme au fond il a la religion du beau, il en a aussi l'éloquence.

Fontainebleau, 4 juin.

Après dîner, la chaleur était électrique. Les rayons du couchant empourpraient le château, l'étang, le canal. Je suis sorti seul. J'ai franchi les parterres, j'ai marché jusqu'à la Seine. J'ai considéré un pont vermoulu sur un torrent et une tour féodale qui croulerait sans les vastes bras du lierre qui la presse et qui la retient dans le vide. J'ai atteint les prairies. J'ai parcouru sous les vernes tous les méandres de la rivière. Il s'élevait de l'eau, où s'échelonnaient des promontoires de fleurs, comme une âme de parfum. Cette âme embaumée s'est fondue avec l'âme odorante des bois, et m'a communiqué une molle langueur, presque une ivresse. Je me suis assis, sous un chêne vert, parmi les mugnets et les bruyères. Un écureuil s'est élancé jusqu'au faite d'un orme, et, sans redescendre, il a fui de branche en branche, d'arbre en arbre, entre ciel et terre.

J'écoutais successivement le vent des ruines et le murmure de l'eau; je regardais les jeux de la lumière dans l'émeraude des feuilles, lorsque, de l'une des maisonnettes qui s'élèvent çà et là sur la rive, deux personnes se montrèrent en habits de fête. J'étais caché dans les hautes herbes et je pouvais voir sans être vu. Ces deux personnes étaient le jeune homme et la jeune fille de l'autre jour. Ils s'arrêtèrent un peu près d'un massif de rosiers. Pendant que la jeune fille respirait les fleurs, le jeune homme chargea sur son épaule une étroite

et longue pirogue. Ils s'avancèrent alors entre deux haies d'églantiers, puis débouchèrent dans un champ de pavots et de bluets. Ils arrivèrent au bord de la Seine. Le jeune homme mit à flot sa pirogue, et, se retournant, il prit sa compagne qu'il déposa doucement à la poupe du canot. Elle avait une robe et une écharpe blanches, un léger chapeau enrubanné, et quelques coquelicots rouges du champ voisin éclataient entre ses cheveux noirs. Elle était fort belle. Le jeune homme se pencha vers elle, lui baisa la main, et, se redressant, il saisit les rames et se balança sur le fleuve en badinant. La jeune fille était sérieuse dans sa passion. Lui, sans songer au lendemain, paraissait tout entier à l'allégresse du moment. Il essaya d'abord un chant qu'il exécuta bientôt avec une fantaisie admirable. Il le recommença et joua des rames en même temps que de la voix. La frêle pirogue glissa bientôt à la surface du fleuve, qu'elle fendait semblable à une flèche rapide. Elle courait, volait, comme si elle eût été entraînée par la vapeur, comme si les rames eussent été des ailes et ce chant une magie. Elle céda de plus en plus au vertige de la vitesse et tourna tout à coup derrière les saules d'une des plus charmantes îles de la Seine.

J'avais suivi cette barque avec une palpitation. Dès qu'elle fut hors de mon regard, je me relevai et je repris par la forêt le chemin de la ville.

Fontainebleau, 6 juin.

J'ai exploré à loisir la vallée de la Solle. Quel adorable paysage, s'il y avait seulement un lac à l'horizon !

Je me suis reposé délicieusement à trois quarts de lieue de Fontainebleau, dans une cabane. Elle est située à dix minutes d'un hameau. Il y avait là des poules, du fumier, un petit jardin, des vaches dans un pré, des paysans qui moissonnaient sur le côteau, et une autre bande agreste qui fauchait dans le val-lon. Voilà mon idéal. Je vivrais là très-heureux avec une bêche, du papier, des plumes et de l'encre, des livres, une femme et, de temps en temps, quelques amis.

Fontainebleau, 7 juin.

J'ai été un homme de bonne intention dans mon *Histoire de la liberté religieuse*. J'ai raconté en dix-huit cents pages véridiques le plus grand combat qui se soit livré dans le monde pour l'affranchissement des âmes. J'ai reçu beaucoup de lettres, quelques-unes d'injure, presque toutes d'adhésion ardente. Celles de madame Sand sont incomparables. Elles ont la beauté de l'émotion et une profondeur admirable, parce qu'elles écartent les puérités d'amour-propre, pour aborder la question éternelle.

Après le témoignage intérieur, la récompense la plus désirable des longs travaux désintéressés, c'est

l'approbation des esprits généreux. Cette approbation, je l'ai obtenue, et c'est assez. Cela vaut mieux que de prétendre à dire le dernier mot sur la religion, selon le conseil que me donnait un journaliste. Il n'y a que Dieu qui dise le dernier mot des siècles. Il suffit de dire le dernier mot de la journée, ou, ce qui est mieux, de dire modestement le mot de la conscience.

Fontainebleau, 8 juin.

Il faut être tolérant aux intolérants. Il ne faut pas être sectaire. Il faut s'élever au-dessus des sectes plutôt que de se poser contre les sectes. Le dogme le plus haut, le plus durable, c'est la tolérance.

Je viens d'être attaqué par un sectaire de beaucoup d'esprit. Il m'a confirmé dans la vastitude de mes principes. Il m'a dit : « Comment avez-vous osé toucher aux traditions ? Vous n'avez donc pas été effrayé des conséquences possibles de votre parole sur le peuple. » Et moi, je lui ai répondu : « Nous devons redire ce que Dieu dit au dedans de nous. Ce qui serait impie, ce serait de mettre la flamme sous le boisseau, de renier ce que nous croyons, de confesser ce que nous ne croyons pas. Vous auriez certainement accusé le Christ comme novateur. Nous sommes des esséniens de la loi nouvelle. Notre philosophie est pieuse. Nous aspirons à l'amour, à la liberté, à la lumière. Ah ! gardons-nous de taire ce que Dieu nous inspire et laissons-lui le soin des conséquences. »

Fontainebleau, 8 juin.

Pas de forêt aujourd'hui. Je n'ai pas désespéré de la chambre de mon ami Vanek. Un lord écossais nous y a montré un portrait du Tasse qu'il a acheté à Parme et qu'il emporte à Édimbourg.

Ce portrait absorbe l'âme tout entière.

Le fond est d'un vert sombre. Les vêtements noirs annoncent un deuil énigmatique. L'atmosphère est imprégnée de cette chaude teinte que les années n'ôtent pas au coloris des vieux maîtres.

Le Tasse est jeune encore, mais l'aspect d'un octogénaire serait moins lugubre. Ce n'est pas l'âge qui a creusé, pâli, amaigri cette délicate figure qu'agite un trouble secret. Un mystère est empreint dans cette physionomie touchante et comme ravagée. Tous les plis, toutes les fibres de ces joues palpitent et souffrent. Le menton allongé tombe et ne soutient plus le visage. Les lèvres, d'une expression douteuse et sinistre, ne peuvent achever un sourire commencé. Les yeux dans leurs profonds orbites ne regardent pas; ils sont égarés à travers un rêve. Les tempes battent sans repos. Le front, mat de sueur, fiévreux et dévasté, cache sous sa noble voûte un désordre intérieur. Un vent d'orage souffle dans les cheveux rares, et semble arracher sur des ailes de feu l'esprit immortel du pauvre grand homme déchu.

Cette toile renferme l'un des plus pathétiques drames de l'histoire. Il y a là toute une biographie d'amant et de poète.

Le Tasse avait donné son cœur, et, au lieu du cœur qu'il espérait en retour, il recueillit un dédain de princesse, une colère de souverain, un mépris de cour et de monde. Puni de son amour, jeté dans une prison, bafoué par cette Ferrare qu'il avait enchantée et illustrée, le Tasse perdit la raison. Cette imagination, cette sensibilité qui faisaient son génie firent son désespoir. Le Capitole vint trop tard.

Ce portrait, d'un autre siècle et d'un autre ciel, s'insinue par degrés dans le cœur; il émeut jusqu'aux larmes. L'impression qu'il laisse grandit toujours, triste d'abord, puis douloureuse et enfin navrante.

L'Écossais affirme que ce portrait du Tasse est de Muziano. Vanek croit qu'il est seulement de l'école de ce maître. Il convient que c'est un chef-d'œuvre. Telle est aussi mon opinion. Nous ne sommes pas des marchands : qu'avons-nous besoin d'une signature ?

Fontainebleau, 9 juin.

J'ai fait une journée prodigieuse. J'ai parcouru, dès trois heures du matin, la vallée de la Spille, la gorge du Houx, les déserts de Franchard, les solitudes sauvages d'Apremont. A trois heures du soir, j'étais de retour au château. J'ai congédié ma voiture et j'ai visité pendant une heure et demie le palais colossal des Valois et des Bourbons. J'ai traversé les cours, les galeries, les chapelles, les apparte-

ments. Dans la forêt, je m'étais arrêté à la Tillaie, cette vénérable futaie des arbres les plus gigantesques de France. Au château, je me suis attardé dans le pavillon des poêles où Catherine de Médicis avait choisi sa résidence et où le pape Pie VII subit la sienne. J'ai regardé l'étang d'où montait jusqu'à moi une fraîche brise. Accoudé sur un balcon de pierre, j'ai songé à une histoire de Jane Grey qui me préoccupait aussi sourdement parmi les magnificences de ma longue promenade.

Je suis rentré chez Selhor, si dévoué dans la bonne fortune, si courageux dans la mauvaise. Nous avons causé et diné. Nous avons fait quelques tours de jardin, puis Laure nous a chanté du Rossini et du Mozart jusqu'à minuit. J'ai été transporté au troisième ciel. Cette langue de la musique est divine; elle a le don des miracles. Chose merveilleuse! Tandis que je croyais être tout entier au plaisir d'écouter, j'étais entraîné dans des effluves puissantes. Je flottais au milieu de l'extase dans une féconde rêverie. Je créais mon histoire de Jane Grey. Tous les événements, tous les caractères, toutes les passions renaissaient à mes yeux; tous mes matériaux s'arrangeaient, d'eux-mêmes et devenaient un monument. Le démon de la mélodie a tout fait. Mon livre, que j'avais lentement préparé à travers les musées et les bibliothèques, a jailli d'un chant. Ce livre, certes, n'est pas écrit, mais il est noté. Je n'avais encore rien éprouvé de pareil.

Fontainebleau, 10 juin.

L'histoire m'attire de plus en plus. Elle est vaste, profonde et pathétique. Elle embrasse la nature humaine. Elle est mêlée de crime et de vertu, de poésie, de philosophie, de politique et même de prophétie. Son âme, si on sait l'éveiller, est vibrante. Elle communique la vie à la mort; elle ressuscite. L'histoire fait pleurer et penser en déroulant le terrible combat de la sensibilité palpitante et du principe inflexible. Elle est le poème de la vérité, le plus intéressant de tous les poèmes. La réalité épique, lorsqu'elle est saisissante, vaut mieux que la fiction épique. Les annales de Tacite éclipsent bien des livres d'imagination. J'aime Tacite pour sa couleur de volcan, pour sa langue de métal. Quel peintre et quel écrivain !

Seulement, on n'est historien comme on n'est poète ou philosophe qu'à une condition : c'est de ne pas imiter ce que l'on admire. Il faut que la création soit personnelle, originale, involontaire. Avez-vous le cœur qui s'émeut, l'esprit qui comprend et qui devine ? Avez-vous le style qui raconte les événements et qui hurle les caractères ? Abordez l'histoire.

Le style de l'histoire, c'est la saillie de la force. Il est rythmique ce style, souple, simple, rapide. Il a le timbre de l'âme, la lumière de l'intelligence. Son charme n'est pas romanesque, mais sévère. Si vous

avez une vraie pensée et une vraie émotion, vous aurez un vrai style. Le style est inséparable de la pensée et de l'émotion, comme le poids et l'éclat sont inséparables de l'or. Le style, c'est la pensée ou l'émotion en bas-relief.

Paris, 11 juin.

Me voici revenu à Paris. J'ai dit adieu à la forêt de Fontainebleau, à ce château de tant de races de rois; j'ai dit adieu à mes amis, à Vanek, à Selbor, à sa femme dont l'âme musicale et la fraîche voix nous ravissent tous.

A quelques minutes de Fontainebleau, j'ai rencontré un vieillard. Je ne le connaissais pas, mais je me suis incliné avec respect. Il m'a rendu affectueusement mon salut. Nous nous sommes pénétrés d'un regard.

Ce vieillard solitaire est plein de majesté et de séduction. Il a aimé, il a lutté, il a souffert. Il espère beaucoup de Dieu et peu du siècle. Toute sa vie, il a plus mérité qu'il n'a obtenu, et c'est là sa distinction morale; car obtenir est du hasard, mériter est de l'homme. J'ai passé, emportant avec moi comme l'image de mon père. Il avait la physionomie méditative et résignée, ce grand vieillard. Sa taille était un peu courbée. Ses cheveux blancs lui seyaient bien. Il avait une redingote bleue négligée qui flotait comme une tunique. Sa démarche était noble et aisée. Tantôt il s'enfonçait sous l'ombre des chênes

pour s'y souvenir; tantôt il se promenait au soleil pour s'y réchauffer.

Paris, 12 juin.

Tout le monde part. Gérard, le plus exquis des penseurs, notre amie, une intelligence attique et tout un cénacle littéraire vont en Suisse. Nous-mêmes, nous allons visiter le Danemark.

J'ai commencé ma malle et ma femme prépare les siennes. On m'a apporté un article d'insultes contre mon *Histoire de la liberté religieuse*. J'en ai éprouvé un secret plaisir. Quand un mensonge crie, c'est qu'une vérité a été dite. En touchant à la conscience, j'ai touché au pathétique : de là leur colère. En faisant place à tous les cultes, en honorant la religion des saints, mais en avouant la religion des sages, peut-être ai-je tracé le symbole de l'avenir. Qu'importe, après cela, un petit martyre de salon ?

Paris, 13 juin.

Sur le point de quitter Paris, je le regarde davantage. Comme je rasais le Louvre, j'ai pénétré dans le musée des Antiques et dans le musée de la Renaissance.

J'ai été absorbé d'abord par les Antiques. Il y a là une statue mutilée d'Alexandre, un buste de dame romaine, une tête de fleuve et une tête de Junon que je n'oublierai plus, dussé-je vivre mille ans.

Cette statue d'Alexandre est celle d'un héros de génie. Elle a une expression immortelle. Un tel homme était né pour conquérir le monde oriental.

Cette dame romaine était, dit-on, la jeune mère des Gracques. Ce pourrait être madame Rolland, le matin du jour où elle mourut sur l'échafaud. C'est la force voilée sous les traits délicats de la femme.

Cette tête de fleuve est celle d'un dieu et cette tête de Junon est vraiment celle d'une déesse. Tous ces marbres et tous ces plâtres sont sacrés.

J'ai bien admiré une foule de statues mutilées. Ce sont pour la plupart des Parques. Il ne reste que des troncs incomplets, et cependant les longs plis des tuniques révèlent des trésors de beauté et ruissellent de fatalité, de passion et de larmes.

Que dirai-je des chevaux de Phidias ? Ces chevaux sont plus parfaits et aussi vivants qu'aucun de ceux d'Arabie. Leurs muscles légèrement accentués, leur attitude sublime, l'animation de leur nervure héroïque, jettent dans le ravissement. Ils respirent la gloire, ils frémissent, ils palpitent ; ils vont s'élancer, bondir, et déjà de leurs naseaux jaillit le feu. Mais ces chevaux ont quelque chose de divin. On croirait entendre des hennissements sereins. De tels chevaux n'appartiennent pas à des hommes ; ils appartiennent à des Olympiens.

Le musée de la Renaissance m'a vivement touché aussi.

Un Montmorency endormi dans sa cuirasse, un amiral de Chabot couché dans sa tombe, un petit

bas-relief qui représente un lion dévorant un sanglier, voilà des œuvres belles, même à côté de ces deux esclaves de Michel-Ange.

Voici Diane de Poitiers en marbre blanc. Elle est nue, d'une grâce incomparable, assise sur un coussin; elle pose sa main gauche sur son arc d'or et, de son bras droit, elle enlace un cerf admirable dont l'œil sauvage et doux annonce assez qu'il est apprivoisé par sa maîtresse. Deux chiens achèvent ce groupe de Jean Goujon.

Entre François I^{er} et Henri IV s'éveille toute une époque de l'art, une époque charmante, une féerie, un enchantement. C'est le règne de la fantaisie qui s'éteint d'horreur dans le sang de la Saint-Barthélemy.

J'ai étudié le buste féroce de Charles IX et le buste endiablé de Henri III. Je me recueille plus volontiers devant le buste de Henri II, qui me ramène à Diane. C'est le plus vif, le plus délicieux moment de la renaissance. Ce n'est plus la galanterie brutale de la cour de François I^{er}. Ce n'est pas tout à fait la galanterie sanguinaire de la cour de Catherine. Diane de Poitiers est l'emblème d'un paganisme nouveau, d'une période unique. Le ciseau, le pinceau s'inspirent de Diane, et la fleur de la renaissance s'épanouit.

Un coup d'œil encore, avant de rentrer chez moi, un coup d'œil à ce buste anguleux, tranchant comme un poignard. C'est le buste de Richelieu. Quel aigle impitoyable !

Un autre coup d'œil au buste du grand Condé. Ce bronze tressaille comme de la chair. L'âme de la guerre éclate sur cette face de capitaine, et cette narine ouverte, brûlante comme la narine du cheval de Job, flaire la bataille et la victoire.

Marcher, comme je viens de le faire, trois heures à travers des chefs-d'œuvre, s'arrêter quelquefois à sa minute, préférer, choisir, s'enivrer d'idéal, n'est-ce pas l'un des plus grands plaisirs de cette vie trop souvent vulgaire ?

Paris, 14 juin.

Je continue ma malle, pensant au Danemark et aux amis qui nous y attendent.

Un billet ancien et banal de Chateaubriand tombe de la poche de cuir d'un portefeuille. Je relis ce billet avec respect.

Il y a bien des défauts dans cet homme, mais il a de grandes parties. Il joue trop souvent un rôle; trop souvent il est rhéteur et acteur; trop souvent c'est un Fontanes transcendant. Il ne croit pas aux idées. Le fond de son âme n'est que scepticisme et regret. Il n'a ni courage philosophique ni dévouement vrai. Il a toujours été dans les convenances et dans la personnalité égoïste. Cependant, quoiqu'il plaise plus aux yeux et à l'imagination qu'à l'intelligence, ce n'est pas une faible gloire d'avoir été le Titien littéraire du dix-neuvième siècle. Il avait trouvé cette palette vénitienne, et il a été le plus

étonnant des coloristes. Il a mis l'arc-en-ciel dans son style.

Paris, 14 juin.

Ma malle est faite. Le dernier livre que j'y ai glissé est Thucydide. C'est le plus orateur des historiens. Mais il n'est pas orateur à la manière de Périclès et des autres orateurs grecs.

Périclès et Thucydide avaient deux inspirations et deux procédés aussi dissemblables que leurs missions étaient diverses. L'un jetait ses paroles à tous les vents d'Athènes et le hasard en était l'arrangeur. L'autre méditait profondément ses belles pages, et il savait d'avance la place et l'effet de chaque mot. C'est la différence du discours et de l'histoire. Le discours est un pavage de poussière et de cailloux, selon la circonstance; l'histoire est de la mosaïque monumentale.

Paris, 14 juin.

J'ai fermé à la clef ma malle. En me relevant, j'étais en face de ma toile de Molière. C'est un portrait plus beau que celui du musée, si j'en crois Préault,

• Huet et moi-même

Molière est jeune. Il est vêtu d'une robe de chambre orange. Son cou en sort flexible et frémissant. Sa tête, un peu de profil au-dessus de l'épaule droite, est d'une laideur fière, expressive. Il a le nez épaté, le front plus large que haut. Ses lèvres sont

épaisses et lancent le trait comme un arc. Les joues palpitent et les yeux répandent des torrents de vie. Jamais regard plus lumineux n'a resplendi d'un orbite humain. Le génie est là, sous ces deux sourcils, dans une concentration embrasée, le génie perçant, étincelant, qui devine et qui éclaire où le rayon visuel n'atteint pas.

J'avais relu cette semaine *Tartufe* et le *Misanthrope*. Il me semble que ce nouveau contact avec Molière, par ses deux grands chefs-d'œuvre, me l'a rendu plus cher encore.

Molière n'est pas un homme; c'est tout un théâtre, tout une littérature, tout un art. Il n'y a qu'un nom dramatique aussi grand que le sien, et ce nom est celui de Shakspeare. Molière et Shakspeare sont supérieurs à l'antiquité, à tous les âges, Molière aussi fort, Shakspeare d'un clavier plus miraculeux et qui correspond à plus de fibres, à des fibres plus profondes.

Tous les genres de comique, Molière les a, depuis la verve jusqu'au pathétique. Il est le peintre de son siècle et du cœur humain. Ses deux chefs-d'œuvre nous le montrent entier sous ce double aspect. Lisez *Tartufe* : c'est son temps; lisez le *Misanthrope*, c'est lui-même.

Qui ne sait les intrigues, les galanteries, les raffinements cachés sous un vernis religieux, et les détours, et les ruses de l'hypocrisie au dix-septième siècle? Que de manéges, que de brigues, que de trappes et de souterrains! *Tartufe* est partout, dans

l'Eglise, dans l'État, dans la famille; il gouverne par des fils secrets et il corrompt en gouvernant. Où n'est-il pas le maître ? Jusque dans le palais de Versailles, il est le roi du roi. Le roi du roi, puis le roi du siècle.

Le Misanthrope, plus inimitable et surtout plus touchant, c'est Molière. Ce grand homme, qui a tant fait rire sur les autres, fait pleurer sur lui. Hélas ! il était marié, et il était malheureux dans le mariage. Son âme tendre et mélancolique souffrait cruellement. Dans sa bonté pourtant, ce n'est pas sa femme qu'il accusait. — « J'aurais dû prévoir, disait-il, qu'une chose me rendait peu propre à la société du mariage : mon austérité. »

La destinée de Molière, c'est l'isolement dans la famille, comme la destinée de Pascal, c'est le doute dans la foi. Voilà ce qui fait de ces deux hommes, si prodigieux par la plaisanterie, par la comédie, deux hommes très-pathétiques, deux martyrs.

Cette originalité de Molière n'est pas la seule. Il les a toutes. Les détails sont inutiles. Qui ne connaît ces tableaux immenses, nets, sobres et néanmoins inépuisables où sont représentés toutes les conditions, tous les travers, tous les vices ? Molière est vaste comme la nature humaine.

De toutes ses facultés, la plus extraordinaire, celle qui le distingue le plus et qui fait son identité même, c'est la création.

Or, la création est le génie à la plus haute puissance. Molière est le père de la comédie française,

comme l'ami de Christine, le solitaire de la Hollande, fut le père de la philosophie moderne. Quoique disciple de Gassendi, Molière est le Descartes du théâtre..

Paris, 14 juin.

Ce Molière de mon cabinet de travail m'a tenu fidèle compagnie pendant tous mes préparatifs de départ. Et moi, tout en mettant les choses en ordre, je pensais à ce grand homme, l'une des plus éclatantes gloires de la France et du monde.

Molière m'amuse, m'étonne toujours, et je ne me blase pas sur lui. C'est l'esprit le plus loyal, le plus ferme, le plus vrai. Quelle verve robuste ! Quelle unité simple et quelle variété riche ! Quels plans et quel style ! Molière est l'un des plus hardis novateurs qui aient jamais été. C'est le symbole formidable de la bourgeoisie préludant de loin à la révolution française par le ridicule. Molière est le père de l'Assemblée constituante. Avant elle, il avait renversé la noblesse et le clergé. *Don Juan*, *Tartufe* et ses autres chefs-d'œuvres sont des préfaces nécessaires à 1789. Voilà le rôle politique de Molière. Son rôle d'artiste est plus universel. Il a semé à pleines mains l'observation, la philosophie, le sel français, la plaisanterie immortelle. Il a eu le bon sens le plus créateur, le bon sens à ce degré où il devient du génie.

Pourquoi Molière cependant ne m'enlève-t-il

pas ? — C'est qu'il n'a point d'ailes. Sa poésie ne vole ni ne chante ; elle marche et parle. Il n'est pas l'homme de l'idéal. Rien de la nature, nulle fantaisie, nul rêve, nul élan dans les régions infinies. Molière se contente de l'univers réel et il en est le demi-dieu.

Sa physionomie, qui ne cesse de me regarder, est la dernière physionomie française que j'emporterai avec moi.

Paris, 14 juin au soir.

Non, je me trompais. La physionomie de Molière n'est que l'avant-dernière ; la dernière qui m'ait pénétré est celle de Lamartine, un autre type merveilleux de l'humanité : le type lyrique. Et c'était Lamartine vivant avec ses grands traits toujours nobles, parfois sublimes, où il y a du cheval, de l'aigle et de l'ange ; Lamartine avec sa belle taille, son front olympien, ses yeux mobiles comme l'inspiration, son étreinte tendre comme l'amitié. C'est que, sous une apparence sereine, il n'est pas seulement un génie, mais un cœur. Je le laisse dans toutes ses luttes ; elles sont terribles. Il vend, à l'heure qu'il est, Milly ! Il vend son berceau, qu'il n'a pu préserver par des prodiges de travail, à la sueur de son front ! Il vend le toit natal où sa mère l'a bercé, le jardin qu'elle avait planté de lierre et bordé d'œillets roses, l'allée solitaire où elle priait, le foyer où tant de voyageurs ont passé, où tant d'hôtes ont été ac-

cueillis, où tant de désespoirs ont été consolés, tant de détresses secourues ! Il vend cette maison de son père et de ses sœurs, ce sanctuaire de la famille, de son enfance, de sa jeunesse, de tous ses âges ! Et ce sacrifice ne suffira pas ! Quelle poitrine n'en serait navrée ? Ah ! cet homme antique, magnanime et multiple, cet homme de la poésie et de l'éloquence, de la liberté et de l'héroïsme, de la tribune et de l'hôtel de ville, nous ne l'aurons pas toujours parmi nous. Cette lampe radieuse s'éteindra-t-elle faute d'huile ? Je voudrais que mes contemporains aidassent Lamartine, lui qui a tant aidé les autres ; je le voudrais pour lui afin qu'il soit sauvé ; je le voudrais pour eux afin que son souvenir leur demeure comme une admiration et non comme un remords.

15 juin.

Une lettre affectueuse et charmante du comte de Moltke Hvitfeldt nous a désigné le départ avec un timbre d'âme irrésistible.

Louise, la gardienne du foyer, nous a souhaité un bon voyage.

Le monde est devant nous. La frontière de Picardie est bientôt atteinte. Cette province n'est pas que le pays des fabliaux, elle est la patrie de Calvin et l'un des premiers champs de gloire de Coligny. J'ai salué Noyon, la cité du plus grand des réformateurs après Luther ; et Saint-Quentin, où l'amiral de Châtillon préluda à sa grande vie par le salut du royaume.

La ville, encore entourée de marais et teintée en rouge de briques, m'a rappelé un souvenir immortel du seizième siècle:

Depuis Maubeuge jusqu'à Liège, par Jeumont, Erqueline, Charleroi, Namur et Hui, la Belgique m'a étonné. Ses villes baignées par la Sambre et par la Meuse sont florissantes; elles abritent l'industrie, la liberté et les arts. Ses hommes travaillent; ses femmes, qui passent dans les rues tumultueuses ou qui filent au coin des haies, semblent sortir toutes fraîches des toiles de Rubens. Les montagnes se découpent à l'infini; les bois s'élèvent, les rochers se dressent, les prairies verdissent, les eaux courent, les troupeaux mugissent et les pâtres jouent de la cornemuse. Quel beau fragment de la terre entre la France et l'Allemagne!

J'ai voyagé de Paris à Namur avec un homme de la courtoisie la plus exquise. Il avait les cheveux gris, les yeux bleus, le teint pâle, le sourire triste. Ses manières éveillaient et exprimaient la sympathie. Après quelques paroles échangées et quelques silences, pendant lesquels il me semblait voir rouler au bord de la paupière de l'étranger comme une larme de l'exil, après quelques soins délicats et mutuels, nous étions presque l'un pour l'autre d'anciens amis.

Nous parlâmes de beaucoup de choses, et, parmi bien des noms, celui de madame Catalani fut prononcé. — « J'ai vécu autrefois huit jours avec cette cantatrice, me dit le proscrit. C'était en Pologne, à la campagne, dans la maison de ma mère. Hélas! ajouta-t-il, quel rêve douloureux! Les chants de la virtuose ont cessé, et comme eux se sont évaporés mère, patrie, gloire, foyers domestiques, jusqu'à l'espérance secrète du cœur. — Vous avez pris part, lui dis-je, à l'insurrection polonaise? — Oui, soupira l'étranger; j'étais le compagnon des braves comtes Potocki et de tant d'autres. » Un éclair passa dans ses yeux, et il ajouta : — « C'est ma consolation d'avoir fait tout ce qu'il fallait pour ne pas survivre à la Pologne. Ah! que notre dernière grande bataille fut belle et sainte! Les chevaux avaient du sang jusqu'au poitrail. Le nombre était contre nous, mais nous avions l'héroïsme. Pourquoi l'anarchie se glissait-elle parmi nous, en bas, au milieu, en haut, partout, entre les soldats, entre les chefs? Voilà le génie fatal qui nous vainquit plus que les Russes. Je me souviens du moment qui précéda cette bataille. Nos querelles étaient suspendues; nous allions charger. Les généraux couraient l'épée au poing devant le front des escadrons. Un rayon perça la brume et resplendit sur nos armes. J'eus un instant de bonheur plus ardent que l'amour. A cette minute ont succédé les blessures, la faim, la soif, le dénuement, la Pologne conquise, ma mère ruinée, mes terres confisquées, ma vie errante et solitaire loin de tout ce

que mon enfance et ma jeunesse ont adoré. Eh bien, je ne demande à Dieu que d'éprouver encore une fois la même émotion, le matin d'une victoire, et peu m'importerait de mourir, si la Pologne devait revivre. Combien l'Italie est plus heureuse ! Elle se donne à un prince de son ciel, de son sol et de son choix. La Pologne ne s'est pas donnée ; elle a été décimée, assassinée, volée. Avant de s'indigner, comme on dit qu'ils le font contre l'Italie et Victor-Emmanuel, que les monarques de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche se rappellent donc leur grande iniquité ! Que l'Angleterre, que la France et toutes les nations leur crient le nom de la Pologne ! »

Nous arrivions.... L'exilé sortit comme d'un songe, et m'adressa ces mots : — « Je n'avais encore raconté à personne mon émotion du combat suprême que n'ont pas éteinte les adversités. Vous m'avez délié la langue et les paroles que je vous ai dites m'ont soulagé. Adieu et merci. « Je serrai la main que le proscrit avait mise dans la mienne, et nous nous séparâmes.

Aix-la-Chapelle, 16 juin.

Le paysage, de Liège à Spa, de Spa à Verviers et de Verviers à Aix-la-Chapelle, est très-pittoresque, admirable par ses accidents de terrain et par ses bois. Il y avait là autrefois une forêt de cent lieues, la forêt des Ardennes, qui s'étendait jusqu'à Cologne. C'était la plus célèbre forêt des Gaules. Elle n'avait

qu'une rivale : la forêt Hercynienne (*sylva Hercynia*), qui occupait toute la partie centrale de la Germanie. Ces deux forêts immenses étaient les forêts enchantées de Charlemagne, les forêts où il chassait le bœuf sauvage (*urus*) dans les intervalles de liberté que lui laissait le gouvernement du monde.

Devenu empereur, le petit-fils de Charles-Martel, le fils de Pepin, s'entourait à Aix-la-Chapelle d'hommes supérieurs. Alcuin, un archevêque d'York; Pierre de Pise, un érudit; Ilgebert, un poète; Éginhard, un historien, et d'autres encore, étaient consultés, honorés par Charlemagne. La gloire des armes ne lui suffisait pas, sans la gloire des sciences et des lettres.

Il tenait aussi des diètes et des conciles à Aix-la-Chapelle.

Dans les diètes, il faisait travailler à ses *Capitulaires*, qu'il promulguait en lois.

Dans le concile de 806, il s'informait des discussions et s'y intéressait. Les théologiens du concile ajoutèrent au symbole une innovation : à savoir, que le Saint-Esprit procède non-seulement du Père, *mais du Fils*.

Filioque est tout un dogme que n'admet point l'Eglise grecque et que repoussa d'abord le pape Léon III. Ce dogme, cependant, a prévalu.

Aix-la-Chapelle.

J'ai remarqué dans la vieille ville carlovingienne une toile représentant Annibal et Scipion. L'artiste allemand qui a peint cette toile a fait de Scipion une sorte d'Apollon guerrier et d'Annibal un Attila, un fléau de Dieu. C'est une composition bizarre, violente, mais pleine de feu. Elle saisit puissamment le voyageur et le force à réfléchir.

Annibal fut le plus rude, le plus savant, le plus rapide, le plus patient et le plus obstiné capitaine du monde antique. Sa vie n'est qu'une suite de prodiges. Il dompte l'Espagne, dont il embauche les soldats ; il les entraîne à travers les Alpes en Italie, où il lutte pendant treize ans contre des armées vingt fois supérieures aux siennes ; il livre quatre immortelles batailles dont il sort triomphant ; puis, par sa tactique, par ses manœuvres, tantôt négociant, tantôt combattant, il se soutient tout seul, sans Carthage et malgré Carthage, au milieu du plus formidable des peuples qu'il brûle d'immoler ; toujours debout, toujours prêt, sans foi ni loi, rusé, atroce, jamais découragé, inévitable comme le destin, imprévu comme le hasard, habile comme le génie. C'est un condottiere merveilleux, le plus extraordinaire de toute l'histoire. Ce qui l'élève encore, c'est que, tout en faisant la guerre pour la guerre, il prétendait non moins que Scipion à l'empire du monde. Entre eux, il ne s'agissait pas de décider à qui ap-

partiendraient la Sicile, la Sardaigne, la Corse et une certaine influence dans la Méditerranée; non, il s'agissait de décider si le monde serait carthaginois ou romain.

La question était grande et les hommes aussi grands qu'elle.

Scipion, qu'on a trop sacrifié à Annibal, était plus qu'un Wellington de l'antiquité. Il était un généreux chef de guerre, de paix et de civilisation. Il avait une étoile. Beau, jeune, inspiré, il méprisait la lettre et la règle. Oser était son génie. Il sollicite le commandement des armées d'Espagne pour venger son père, son oncle et Rome. Il extermine les Carthaginois. L'Espagne, qu'ils avaient révoltée par leurs cruautés et par leurs rapines, Scipion la gagne à force de sagesse, de conduite et de générosité. Non content d'avoir transporté la guerre en Espagne, il veut la transporter en Afrique. C'était là une de ces illuminations qui n'éclairent que les grands capitaines. Mille obstacles lui viennent du côté de Rome; il les tourne ou il les brise; il se sert des plébéiens contre Fabius et contre le sénat; il trouve l'argent que les patriciens lui refusent dans la confiance de toute l'Italie; il fait construire des vaisseaux, équipe une flotte, aborde les plages africaines et marche sur Carthage. Alors Annibal lâche l'Italie, une proie de treize années, et il est vaincu à Zama.

Scipion avait une rare et facile nature, un esprit juste, irrésistible, héroïque. Il aimait le plaisir et la gloire. Il avait le charme auquel on pardonne

tout. Il rejoint Alexandre à César. Il était artiste comme un Grec, hardi et persévérant comme un Romain, diplomate comme un Numide ou comme un Carthaginois. Il avait tous les dons, il eut toutes les fortunes. Il raya Carthage de la liste des nations et il donna à Rome l'empire de l'univers. Né pour le commandement, la dictature, il dédaignait les maximes, les formes et les nécessités parfois étroites des États libres. Quand on lui demanda ses comptes après la guerre d'Antiochus, il montra le Capitole, et dit : « A pareil jour, j'ai vaincu Annibal et Carthage. Allons rendre grâce aux dieux. »

Rome aurait peut-être succombé sans Scipion. Elle fut sauvée et grandie par son général patricien, qui fut l'ange de la guerre comme Annibal en était le démon.

L'artiste allemand, dans une toile correspondante à ce tableau, a reproduit Charlemagne et Witikind. Ces deux héros barbares, qui m'ont reçu sous les voûtes de la cité carlovingienne, semblent m'ouvrir le monde germanique.

CHAPITRE II

Cologne. — Hôtel de ville. — Le Dom. — Le Rhin. — Faubourg de Deutz. — Muhlheim. — Dusseldorf. — Henri Heine. — Un Bavarois. — Un Bolonais. — Garibaldi. — L'unité italienne. — Münden. — Le château de Witikind. — Le Weser. — Le grand chef saxon et Charlemagne. — Tentation de l'empereur Charlemagne. — La Westphalie. — La ville de Hanovre. — Celles. — L'Elbe. — Hambourg. — Klopstock. — Altona. — Kiel. — La Ballique. — L'île de Langeland. — L'île de Seeland. — Korsör. — Le grand Belt. — Nyborg. — La Fionie. — Glorup.

Cologne, 17 juin.

D'Aix-la-Chapelle à Cologne, une vaste plaine remplace ce magnifique pays de montagnes que nous avons parcouru.

Cologne est une capitale orthodoxe, où, sous les anciens archevêques, les catholiques seuls étaient tolérés et qui maintenant subit la domination du roi de Prusse, un souverain protestant.

L'aspect de la ville est très-varié. Ce sont des maisons de tous les styles, de toutes les architectures,

de tous les temps. Elles ont des toits, des clochers, des clochetons où se joue la fantaisie des artistes. Elles ont des couleurs différentes à leurs façades. On aperçoit, à travers les vitres, des stores intérieurs bleus, roses, verts. Il y en a pour tous les goûts. Les rues sont animées. Ces figures allemandes vous sourient et sont reconnaissantes de l'intérêt que vous témoignez involontairement. Une jeune fleuriste de la place du Marché m'a parlé avec une grâce et une complaisance rares pour m'indiquer même ce que je ne lui demandais pas. Lorsque je l'ai remerciée, elle m'a dit : — « Vous ne vous repentirez pas d'être venu chez nous, allez. Nous avons un bel hôtel de ville, une belle cathédrale et surtout un beau fleuve. » Et alors elle a prononcé avec une fierté patriotique et un accent guttural ces deux mots : Notre Rhin.

J'ai abordé l'hôtel de ville par le porche de la renaissance dont le bas-relief le plus apparent est un guerrier luttant contre un lion.

Ce guerrier est Gryn; il était bourgmestre de Cologne. L'archevêque Engelbert, un tyran mitré, pour en finir avec Gryn, avait ordonné de lâcher ce lion contre lui, mais Gryn se montra un Cid municipal. L'homme et le lion se regardèrent, et ce ne fut pas l'homme, ce fut le lion qui eut peur. Gryn le tua. Les bourgeois punirent l'archevêque en gravant ce bas-relief sur le porche de leur hôtel de ville.

Jusque-là c'était bien. Mais ils eurent la bêtise féroce de pendre à l'une des portes le premier prêtre qui passa, se vengeant ainsi du coupable sur l'innocent. Ils se rendirent par là plus odieux que l'archevêque, leur despote.

Cet hôtel de ville de Cologne est la commune du moyen âge en pierres sombres. Il est massif et solide. Ses développements ont été les mêmes que ceux de la cité. Au quatorzième siècle, cet édifice d'échevins s'est complété par un beffroi colossal, et, au seizième, par le porche, par la salle du conseil, par les prisons souterraines. L'hôtel de ville a deux façades, l'une sur le Stadthausplatz et l'autre sur le marché. Cette dernière façade est prolongée par un balcon en fer dont une sorte de tribune féodale occupe le milieu.

Pendant que les augustes affaires de Dieu se traitaient dans la cathédrale, les menues affaires de la cité se traitaient dans l'hôtel de ville. Et ces menues affaires conduisaient à la liberté, et la liberté élargissait la cathédrale aux proportions de la conscience universelle. Tout ce que l'homme gagne en grandeur, Dieu le gagne en adoration plus haute. Quand donc le monde paraît rétrograder, c'est qu'il marche par une ligne courbe. Le progrès, non plus de la cité, mais de la nature humaine, est la loi de l'histoire. Du sauvage à Platon, de la hutte grossière au Parthénon et à Saint-Pierre de Rome, de la pirogue au bateau à vapeur, du brancard de la forêt au chemin de fer, des feuilles de papyrus aux presses de

l'imprimerie, du message par les jambes du piéton au message par les fils du télégraphe électrique, il y a loin. Le progrès est vraiment la charte de la création. Si Dieu n'avait pas voulu le progrès dans ce monde et dans tous les mondes, où serait sa bonté ? où serait sa métaphysique éternelle ? Nous les surprenons toutes deux dans la doctrine du progrès. Elle n'est pas seulement une conviction pour nous, cette doctrine, elle est une évidence. Et cette évidence réjouit autant qu'elle éclaire ; car il est doux de penser que la mort n'est pas moins un progrès que la vie. Or, si la vie a fait de l'homme primitif un Platon, pourquoi la mort ne ferait-elle pas de Platon un ange, c'est-à-dire un Platon du ciel. Tout s'enchaîne ainsi, et tout monte dans les évolutions de l'Indéfini vers l'Infini où il aspire.

Après l'hôtel de ville, je ne suis préoccupé que de deux choses à Cologne : la cathédrale et le Rhin.

La cathédrale, le Dom, dont M. Sulpice Boisserée m'avait jadis déroulé le crayon, possède un trésor prodigieux en tableaux d'ivoire, en épées de justice, en crosses, en ornements de toutes sortes, en ostensoirs, en châsses sculptées, précieuses par la main d'œuvre, par l'or, par l'argent, par les diamants, les turquoises et les rubis. La châsse seule des Rois Mages vaut six millions de francs.

C'est Conrad de Hochsteden, archevêque de Co-

logne, qui posa la première pierre du Dom (1248). Le chœur fut consacré en 1322. Les travaux restèrent interrompus dès 1509. Les deux tours ne sont pas terminées. Celle que domine la Grue et qui renferme les cloches a quatre-vingts mètres de hauteur. Rubens, qui était né à Cologne comme saint Bruno et Agrippine, regretta toute sa vie l'inachèvement du Dom.

Ce Dom, assure-t-on, ne sera jamais fini. Le diable s'en est mêlé. Il est partout en Allemagne, le diable; on ne peut l'éviter dans ce pays protestant et philosophique. On l'esquiverait plutôt en Italie ou en Espagne qu'en Allemagne. A l'occasion de la cathédrale de Cologne, nous nommerons le diable; seulement nous n'en abuserons pas.

L'archevêque Conrad désirait un Dom à Cologne, mais il était difficile. De tous les plans qui lui avaient été proposés, aucun ne l'avait séduit. Il les avait tous dédaignés. Si on ne lui en présente pas un meilleur, la cathédrale ne sera pas même commencée.

Un architecte dont les dessins avaient été rejetés, comme ceux de ses émules, ne pouvait se consoler de sa honte. Il était fort orgueilleux, et sa douleur fut si profonde, qu'il résolut d'échapper à son humiliation par le suicide. Il vint au bord du Rhin où il essaya vingt esquisses nouvelles sans réussir. Bien convaincu de son impuissance, il allait se précipiter dans le fleuve et dans la mort, lorsqu'il fut abordé par Satan qui lui offrit le plan de la cathédrale.

L'architecte examina ce plan et le trouva incomparable. C'est celui qu'il cherchait. Le diable était bon prince et se tenait prêt à lui céder son grimoire, mais au prix de l'âme du géomètre.

Le jeune savant, ayant demandé quelques heures pour réfléchir, s'en alla consulter l'archevêque. Conrad dit à l'architecte qu'il fallait conquérir le plan par ruse et tromper le diable. Il arma d'une relique de sainte Ursule cet audacieux qui se chargea de vaincre l'enfer. L'architecte se rendit au lieu où il avait déjà conversé avec Satan, qui était à la même place. Il demanda au diable le dessin merveilleux, feignant d'accepter le marché du tentateur. Le diable, sans défiance, tira le plan de dessous son habit; l'architecte s'en saisit fortement, l'arracha vite à son agile adversaire, qui allait reprendre son dessin quand il fut comme foudroyé par la relique de sainte Ursule. Satan comprit tout avec rapidité, et d'un coup de griffe il déchira le plan à l'endroit de la flèche sur laquelle était inscrit le nom de l'architecte. — « C'est bien, s'écria-t-il, le diable a été presque dupe d'un prêtre, mais il est vengé de toi. La cathédrale que vous me volez, ton archevêque et toi; ne sera jamais achevée et ton nom sera éternellement inconnu. »

L'architecte se moqua de Satan et se retira heureux, espérant bien restituer au plan ce qui manquait. Il invoqua l'archevêque, le chapitre, sainte Ursule, toutes les saintes et tous les saints du paradis. Vainement. Malgré ses prières, ses efforts, ses

jours sans repos, ses nuits sans sommeil, le plan resta interrompu. Son nom, qu'il burina sur la pierre dans la nef et sur le parchemin dans la sacristie, s'effaça de lui-même. L'ambitieux architecte mourut de chagrin, mécontent de Dieu qui abandonne les siens, et qui laisse toujours ici-bas un demi-triomphe à Satan.

Je connais une enluminure bien allemande qui se rattache à cette légende et que m'avait indiquée un érudit d'Aix-la-Chapelle. Le Rhin coule entre des collines boisées. L'architecte et le diable se trouvent l'un en face de l'autre, au bord du fleuve, à leur seconde et dernière entrevue. Ils sont juste à l'endroit où le jeune maître devait se noyer, au-dessus du courant le plus tumultueux, le plus tournoyant. L'architecte est en pourpoint gris, en manteau violet et en béret bleu. Il a l'air embarrassé et cependant satisfait. Un doute se mêle à sa présomption. Le diable, lui, est tout vêtu de noir et ressemble à un gentilhomme de cour. Il a une épée nue au côté, et cette épée est d'un rouge vif; il a une plume sur sa toque de velours, et cette plume est d'un rouge flamboyant. Ce qui surtout le désigne, indépendamment de son rire sardonique, c'est une griffe, rouge aussi et brûlante, qui sort de sa manche au lieu de main droite, et qui a lacéré le rouleau que l'architecte serre dans ses doigts crispés.

Rien n'enfoncé dans l'imagination et dans la mémoire, comme cette enluminure germanique, la vieille légende de la cathédrale de Cologne.

Le Dom est une merveille des âges. L'impression qu'il communique pénètre lentement, mais profondément. La transition de la nef au chœur fait songer. Ce chœur à sept chapelles est si beau, qu'on se croit sur le point d'entrer par la petite porte cintrée dans l'infini.

N'est-ce pas en effet l'infini que ce chœur d'église, l'infini en hauteur, en grâce, en légèreté, en lyrisme, l'infini en sublimité? Byzance n'a rien de plus stable, Grenade de plus fantastique, Strasbourg de plus religieux. C'est le plus grand jet d'âme et d'architecture qui ait été accompli.

J'ai erré des heures et des heures autour de ce monument incomparable et sous les voûtes, entre les colonnes, parmi les splendeurs de cette vaste église, où tous les contrastes s'entr'aident, se coordonnent, où le roman, le moresque et le gothique composent une musique de pierres vives. Tous les sens sont enchantés, mais par-dessus tous les sens, le sens intérieur de l'infini. Mozart et Beethoven, Goëthe, Schiller et Jean Paul, Schelling, Kant, Fichte et Hegel, soit qu'ils se rapprochent de la légende sculptée sur les murs, soit qu'ils s'en éloignent, continuent le miracle de l'inspiration germanique. Tous ces grands architectes du sentiment

ou de la pensée ont bâti à côté de la cathédrale du catholicisme des cathédrales d'harmonie, de poésie, de philosophie, dont l'émotion est la même : Dieu, — Dieu, c'est-à-dire le bon, le beau, le vrai, le saint, substantiellement condensés et vivants.

La cathédrale de Cologne est un prodige de mathématique, de mélodie et de piété. Une telle église, très-humaine d'ailleurs, est singulièrement allemande. Elle devait s'élever chez un peuple qui est le peuple du rêve. Elle est le rêve d'architecture le plus étonnant qui ait été fait sous le ciel.

Ce qui ajoute au charme de cette église, c'est qu'elle est à quelques toises du Rhin. Le Rhin entend les cloches et l'orgue de la cathédrale; la cathédrale entend les murmures et les rythmes du Rhin. Elle sonne et il coule mélancoliquement, tous deux égayés cependant quelquefois et consolés de tout ce qui s'écroule par le spectacle de l'art et de l'amour, ces choses éternelles.

J'ai bien profité de mon séjour à Cologne. J'ai vécu en plein air, tantôt sur la rive de la cité, tantôt, après avoir franchi le pont de bateaux, sur la rive du faubourg de Deutz. Des jardins de Deutz j'ai contemplé avec ravissement et le fleuve, et le beffroi de l'hôtel de ville, et la cathédrale, ce *Westeastern* du moyen âge, à l'ancre avec ses mâts, ses cordages et sa grue ressuscitée qui déchire le nuage de son bec. Le Rhin roulait à mes pieds. Il portait trois grands bateaux à vapeur et d'innombrables petites barques le sillonnaient, tandis qu'un jeune étudiant,

tout près de moi, se penchait à l'oreille de sa fiancée. Elle rougissait et pâlisait sous le voile de ses cheveux blonds. Ce couple adolescent m'a rappelé Marguerite et Faust.

Dusseldorf, 20 juin.

J'ai fait halte à Muhlheim. Je me suis promené avec intérêt à travers cette ville protestante, formée des proscrits de Cologne.

Dusseldorf aussi m'a retenu un instant. C'est la patrie de Henri Heine, l'homme qui a mis le plus l'imagination dans l'esprit. Heine est loin, pourtant, d'être un Voltaire allemand. On l'a comparé à Satan ; c'est bien plutôt le diable catholique, un diabolotin sorti des stalles de la cathédrale de Cologne, et, de bois, devenu chair, puis étincelle, puis pincée de cendres, puis papillon immortel aux ailes diaprées.

Münden, 22 juin.

Nous sommes arrivés de Dusseldorf à Münden avec deux jeunes gens, l'un Bavaois, l'autre Bolo-nais. Le Bavaois avait la figure très-distinguée, très-douce, les cheveux blonds et les yeux gris-bleu. Le Bolonais, d'une taille élégante et d'un aspect sombre, avait, lui, les cheveux noirs, les yeux plus noirs que les cheveux et le teint olivâtre des pêcheurs du Reno.

Nous avions commencé par le silence. Le nom de Garibaldi ayant été prononcé cependant à une gare, le Bavaïois a tressailli, et le Bolonais s'est éclairé d'une splendeur d'orgueil, comme s'il eût été illuminé soudain d'un rayon de soleil.

— Monsieur, lui a dit le Bavaïois, vous aimez Garibaldi, et je le conçois : vous êtes Italien. Mais, moi, je trouve que le bien problématique vers lequel il tend ne sera pas la compensation du mal qu'il fait. Il ébranle le système européen, il déchire tous les titres acquis, toutes les souverainetés légitimes. Comment oublier que le pape et l'empereur d'Autriche mis en cause peuvent s'autoriser, le premier de Pepin, le second de Charlemagne ? Au besoin, ils se suffisent à eux-mêmes. Quand Rodolphe de Habsbourg fut couronné à Aix-la-Chapelle, en 1273, le sceptre de Charlemagne avait été dérobé. Quelques seigneurs, sous ce prétexte frivole, s'apprêtant à ne pas sanctionner l'élection, Rodolphe, saisissant un crucifix béni par le pontife de Rome, s'écria : « Voici mon sceptre, à moi ; si je n'ai pas le sceptre de Charlemagne, j'ai son droit. » Tous les seigneurs jurèrent fidélité. L'empereur et le pape, monsieur, sont, dès l'origine de la société moderne, les colonnes de l'ordre universel. Ce sont ces colonnes que Garibaldi attaque à coups de canon, que Victor-Emmanuel et M. de Cavour s'efforcent de renverser. Je le dis franchement, c'est une œuvre de destruction qui n'a pas mon estime. »

— Ah ! répondit l'Italien, elle a bien plus que mon

estime, elle a mon admiration et elle aura mon sang.

Au reste, monsieur, poursuivit-il avec feu, je vous remercie de m'offrir une occasion de justifier l'insurrection italienne.

Vous parlez de titres acquis, et vous les résumez tous dans ceux de l'empereur d'Autriche et du pape. Sondons-les donc, ces titres.

Le nom de Garibaldi me rit aux oreilles et au cœur dans ces espaces westphaliens. Il retentit de toutes parts. C'est la voix des nations qui le crie plus haut que le hennissement des chevaux et des locomotives. Vous sentez vous-même qu'il est magique, ce nom. Les étudiants, les aubergistes, les postillons, les voyageurs le répètent sur toute notre route. Il sonne comme un clairon, comme une fanfare. On dirait que ce pays est encore peuplé des anciens Saxons d'Irmensul. Ce nom de Garibaldi n'a peut-être, en effet, pour eux tant de prestige que parce qu'il est une protestation contre le sacerdoce et contre le despotisme. Garibaldi est un Wittekind du Tibre; il combat le pape et l'empereur.

La question est profonde, elle n'est pas d'hier. Elle contient l'avènement de l'Italie.

Vous savez comment les choses s'arrangèrent, comment, Pepin (755) donna au pape Étienne III l'exarchat de Ravenne, qui était à l'empereur d'Orient, et comment le pape donna à Pepin le royaume de France, qui était au Mérovingien Hilderik III. Ils s'attribuèrent ainsi mutuellement ce qui ne leur appartenait pas.

Cette politique néanmoins se perpétua. Léon III, chassé par Rome, se réfugia auprès de Charlemagne dont il sollicita l'intervention. Charles restaura le pape, il joignit à l'exarchat de Ravenne la Corse, la Sardaigne, la Sicile, et le pape déclara Charles empereur (800).

Voilà le double procédé à l'aide duquel le sacerdoce et l'empire se fondèrent l'un par l'autre sur l'usurpation.

Leur histoire est une suite de guerres, de trêves, de simonies, dont la malheureuse Italie fut le théâtre, le prix, la victime. Elle n'est plus dès lors à elle-même cette grande nation italique; elle est soit à l'empereur, soit au pape. Ils l'ont partagée entre eux et possédée depuis plus de mille ans. N'est-ce pas assez?

Aujourd'hui, l'Italie, par M. de Cavour, son ministre patriote, par Garibaldi, son héros, par Victor-Emmanuel, son roi, et par des légions de citoyens, se revendique. Elle ne veut plus être au pape que spirituellement; elle ne veut plus être du tout à l'empereur, qu'il se recommande de Charlemagne, de Rodolphe de Habsbourg ou de Charles-Quint. L'Italie n'acclame plus qu'une légitimité : celle de l'Italie.

— J'ai été pour vous un mauvais exemple, répliqua le Bavaïois. J'avais repris les choses de trop loip. Entre nous, je me soucie peu du huitième siècle, je n'ai besoin que du dix-neuvième et du congrès de Vienne.

— Pardon, monsieur, repartit impétueusement l'Italien. Nous trancherons, croyez-le, avec nos sabres les décisions du congrès de Vienne; mais ici raisonnons.

Il ne vous faut, dites-vous, que le dix-neuvième siècle et ses négociations. Eh bien! il me faut à moi tous les siècles. Écoutez, je vous prie, leur logique.

Après Charlemagne, après ses successeurs, la maison de Habsbourg retint dans ses serres l'Italie. Cette maison compta seize empereurs jusqu'à Charles VI, qui fut le dernier rejeton mâle de cette puissante lignée.

La fille de Charles VI, Marie-Thérèse, renoua la maison de Habsbourg par les femmes. La maison de Lorraine, dont l'un des princes épousa Marie-Thérèse, occupa depuis cette époque le trône impérial.

L'Italie passa comme une proie à tous ces étrangers. Sa division en États séparés facilitant la conquête et éternisant en elle le moyen âge, elle a enfin secoué le joug. Elle aspire à l'unité.

De très-grands esprits ont approfondi éloquemment la question. Quelques-uns, il est vrai, regardent comme chimérique l'unité italienne. Ils se trompent de bonne foi et vous vous trompez avec eux. Est-ce que la France n'a pas été aussi Bretagne, Bourgogne, Gascogne, Normandie? Elle est France maintenant, et c'est sa toute-puissance. Il en sera de même pour l'Italie.

L'enthousiasme, le patriotisme ont rendu souvent possible l'impossible. Et si, comme je n'en doute pas, nous réalisons cet impossible, en voici les magnifiques conséquences. Le pape sera tout entier à son sacerdoce religieux ; les archiducs autrichiens et les princes bourbons seront retranchés. Il n'y aura plus en Italie qu'une merveilleuse nouveauté : le peuple italien. Et, par sa résurrection, ce peuple civilisateur imprimera aux temps futurs l'élan qu'il imprima aux temps modernes et qui grandit l'humanité.

Alors un traité semblable au traité de Westphalie consacrera une autre carte du monde. En Italie, au lieu de l'empereur et du pape absolus, il y aura l'Italie constitutionnelle. Et tout sera dit. Ce seront quelques principautés de moins et le peuple italien de plus. Et la capitale de ce peuple s'appellera Rome !

Le jeune Bavaïois ne s'était pas attendu à cette verve méridionale. Il aurait désiré répondre. Il hésita un instant, puis il se tut, soit qu'il se méfiât de la langue française dans laquelle il était moins exercé que son interlocuteur, soit que les toits de Münden qui se dessinaient à l'horizon lui fussent un avertissement. Il s'inclina de bonne grâce avec une modestie fière qui ne s'avouait pas vaincue. L'Italien, au contraire, tourna cette taciturnité en triomphe. Je m'aperçus peut-être seul de ce sentiment qui, bien que réprimé, éclatait. Nous nous séparâmes tous au saut du wagon. J'appris que le

Bavarois était un secrétaire d'ambassade, et que le Bolonais était un officier fort brave, détourné momentanément de son service militaire, afin de négocier un emprunt à Hambourg pour l'insurrection.

Münden, 23 juin.

J'ai étudié curieusement Münden et ses environs : le confluent de la Fulda et de la Werra qui forme le Weser, la ville de Bielfeld et sa tour, l'abbaye de Herford, fondée par Wittekind, dont Engern était la capitale, comme Paderborn était la capitale de Charlemagne en Westphalie. Les traces de Wittekind et de Charlemagne sont partout ici.

Avant Münden, s'élève le Wittekindsberg, colline sur laquelle le héros saxon avait son donjon ducal. Wittekind fut un autre Arminius. Il habitait les mêmes lieux sur les bords du Weser, non loin de Paderborn, près de la forêt de Teuteberg. C'est là que, la dixième année de notre ère, Arminius extermina les légions de Varus ; c'est là que, plus tard, vaincu par Germanicus, il mérita même dans la défaite ce coup de pinceau de Tacite : ... *Inter quos insignis Arminius manu, voce, vulnere, sustentabat pugnam* (Ann. II, XVII).

Le Weser coule à Münden. Après Germanicus et Arminius, mon imagination s'est retracé sans effort, sur la rive du midi, Charlemagne, et, sur la rive du nord, Wittekind, le grand chef saxon. Ces deux

hommes prodigieux avaient au fond les mêmes origines. Les Francs, la tribu de Charlemagne, étaient une horde de ces Saxons qui habitaient la Westphalie et qui étaient le peuple de Wittekind.

La lutte entre Charlemagne et lui était une lutte entre le christianisme et le paganisme, entre deux souverainetés et deux religions, plutôt qu'entre deux races. Cette lutte fut terrible, et souvent le Weser limpide, dont j'ai puisé le flot dans le creux de ma main, roula du sang au lieu d'eau.

Charlemagne séjournait ordinairement à Paderborn, non loin du Weser, après ses victoires sur les Saxons. C'était une ville qui lui plaisait presque autant qu'Aix-la-Chapelle, Worms ou Ratisbonne. Wittekind, après ses déroutes glorieuses, se réfugiait sur les bords de l'Elbe, ou au delà, chez le roi de Danemark dont il avait épousé la fille.

Il s'obstina trente années contre Charlemagne. Il avait vécu dans les carnages. Il avait vu crouler le dieu tutélaire des Saxons : Irmensul. Irmensul n'était plus armé de toutes pièces comme un guerrier. Renversé de son autel par les Francs, il avait été dépouillé de son glaive, de sa cuirasse à la tête d'ours, de son casque au cimier de plumes de coq, de sa bannière et de son bouclier à la face de lion. Le dieu mort, le peuple épuisé, Wittekind se soumit enfin, dompté par l'idée nouvelle plus que par l'épée impériale. Il eut avec Charlemagne une entrevue à Attigny sur l'Aisne. Il reconnut la suzeraineté de l'Empereur et se fit chrétien (782). Sa

femme Eva, fille de Sigefroi, roi de Danemark, fut baptisée aussi et elle répandit le christianisme dans les territoires de son père, non moins que dans les États de son mari.

La conversion de Wittekind ne finit pas entièrement les troubles de Westphalie. Irmensul conserva des sectaires fidèles, et Charlemagne des ennemis opiniâtres parmi les Saxons. C'est contre eux qu'il institua le tribunal *vehmique*. Ce tribunal barbare rendait ses atroces sentences sous deux tilleuls, tantôt à Dortmund, tantôt à Paderborn, à peu de distance du Weser.

Les juges étaient nommés par l'empereur. Ils avaient des espions aussi mystérieux qu'eux-mêmes. Ils organisèrent une sourde terreur. Tout Saxon, quel qu'il fût, qui cessait de reconnaître, soit le pape, soit Charlemagne, tout Saxon qui retournait au paganisme ou à la révolte était jugé clandestinement et exécuté inopinément par le tribunal *vehmique*. Ce tribunal se propagea dans toute l'Europe. Il existe encore, quoique faiblement, dans certaines sociétés secrètes.

Toutes les épreuves assaillaient Charlemagne dans cette contrée de Westphalie, même les épreuves surnaturelles.

En voici une : Un jour que, détaché de son escorte, il cherchait son chemin à trois lieues de Pa-

derborn, il rencontra un chevalier tout vêtu d'écarlate. Ce chevalier était Mammon et l'empereur s'en douta. Mammon est cet ange impur, qui, même dans le ciel, avant sa chute, convoitait les filons des mines. L'enfer donc, qui tente souvent, soit par l'amour, soit par le pouvoir, soit par la gloire, et qui n'ignorait pas que l'empereur avait tous ces biens, résolut de le prendre par Mammon. — « Un vieux empereur, se dit l'enfer, n'a jamais assez d'argent pour ses desseins. » Et l'enfer dépêcha Mammon.

Tout joyeux de sa mission perverse, Mammon usa d'un stratagème qui lui était familier. Il fit briller aux regards de Charlemagne autant de tonnes de monnaie précieuse qu'il y avait de cheveux sur la tête de l'empereur et de poils à sa barbe. — Sire, lui dit le tentateur, si vous voulez, ces tonnes seront transportées dans les caves de tous vos palais et vous serez plus riche qu'aucun mortel ne l'a jamais été. — Y a-t-il une condition à tes présents? dit l'empereur. — Oh ! reprit Mammon, c'est une bagatelle. Il suffira que Votre Majesté me dise : Je renonce le Christ de Nazareth. — Tu parles en vrai diable, s'écria l'empereur, et moi, je vais te répondre comme il sied à Charlemagne. Saisissant alors son épée, il la tira du fourreau et Mammon poussa un éclat de rire. Car il s'imagina que l'empereur allait le frapper de la pointe ou du tranchant, ce qu'il n'eût pas seulement senti. Mais l'empereur le toucha rudement du pommeau qui était fait en forme de croix.

Mammon exhala un cri d'angoisse et fut précipité. L'empereur raconta son aventure à souper dans son château de Paderborn, et fut fort applaudi. Il est probable que Mammon ne se vanta pas de la sienne en enfer où l'avait lancé le coup soudain de Charlemagne.

Il y a autant de légendes sur Wittekind et sur Charlemagne, le long du Weser, qu'il y a de corbeaux aux tours féodales, et de feuilles aux arbres. Je les écarte à regret, mais le Nord me fascine et m'attire.

Hanovre, 28 juin.

Même après la Belgique et les provinces rhénanes, la Westphalie m'a sans cesse attaché.

L'âme s'étend à travers l'espace immense, mais il est toujours trop étroit et rien ne saurait la satisfaire que l'infini. Cependant cette succession de bois et de prairies, ces champs de blé et d'avoine, ces pâturages étoilés de fleurs, ces vergers westphaliens chargés de fruits et parmi lesquels des vaches dans l'herbe jusqu'aux genoux paissent à l'ombre, ces rivières qui se lamentent sous les aunes comme des strophes d'élégies, tous ces paysages avec les parfums qui s'en exhalent ne sont-ce pas autant d'édens nouveaux, les édens de la civilisation ?

J'ai atteint sans une minute d'ennui le Hanovre, ce royaume qui occupe un rang si distingué dans la Confédération germanique. Depuis Cologne, j'avais

été intéressé par les entretiens, amusé par les costumes, distrait par la physionomie des bourgades, par les travaux, soit de l'agriculture, soit des forges, et par toutes les fécondités de la nature.

La ville de Hanovre se fit luthérienne en 1553; en 1637, le duc George de Brunswick y établit sa résidence.

Le duc George-Louis quitta la capitale allemande de son duché de Hanovre, lorsqu'il eut hérité du royaume d'Angleterre par sa mère, l'arrière-petite-fille de Marie Stuart. Il était, en 1714, le parent le plus proche de la reine Anne, et il la remplaça sous la dénomination de George I. Ce ne fut plus Hanovre qu'il habita, ce fut Londres. Jusqu'en 1837, le duché allemand fut gouverné de Windsor par les rois d'Angleterre.

A l'avénement de la reine Victoria, nièce de George IV, le Hanovre, qui était un fief masculin, fut transmis au duc de Cumberland. De duc qu'il était, le prince passa roi; et ce titre fut reconnu par tous les gouvernements européens.

La grande mémoire devant laquelle je me suis incliné dans cette ville de Hanovre est la mémoire de Leibnitz.

C'est sous ces ombrages verts que Leibnitz créa le

calcul différentiel et son puissant optimisme philosophique.

C'est là aussi que rapproché, dans l'espace, d'Osnabrück et de Munster, dans le temps, des traités de Westphalie (1648), il essaya de concilier (1671) les religions luthérienne et catholique, comme les diplomates avaient concilié les intérêts européens. Vains efforts.

Il n'était pas donné, même à Leibnitz, de concilier l'inconciliable.

Ce prodigieux génie qui, selon Fontenelle, « fut toujours soupçonné d'appartenir à la religion naturelle, » avait le cœur chrétien, et il aurait voulu transporter dans les consciences, par la fraternité des croyances révélées, la paix qui paraissait si douce après les férociétés et les lassitudes de la guerre de Trente ans. C'eût été d'ailleurs une charte de plus pour la sécurité du protestantisme. C'était une confédération morale qui se serait établie en appuyant sur les affinités et en glissant sur les différences. Leibnitz, qui était en réalité supérieur aux sectes, caressa plusieurs années ce rêve de concorde.

Mais c'était bien un rêve.

Le philosophe de Hanovre se trouva face à face avec un théologien de Paris qui était presque un prophète, avec Bossuet. Le philosophe était fort large; le théologien était trop littéral et trop orateur. Sous la courtoisie de Bossuet, on sent l'orgueil de l'orthodoxie armé des foudres de l'éloquence et des scrupules de la casuistique. Sous la politesse de Leibnitz

perce un peu d'ironie. » Je voudrais, écrit-il, « un raisonnement tout sec, sans agrément, sans « beautés, semblable à celui dont les gens qui tiennent des livres de comptes ou les arpenteurs se « servent à l'égard des nombres et des lignes. Tout « est admirable dans M. de Meaux; mais quand « j'examine ses preuves en logicien et en calculateur, elles s'évanouissent. »

Ces deux grands hommes échouèrent et devaient échouer l'un contre l'autre. Bossuet, le représentant auguste de l'esprit ancien et de l'autorité, poursuivait le triomphe de son dogme et l'humiliation de l'hérésie, tandis que Leibnitz, l'organe transcendant de l'esprit moderne et de la liberté, n'aspirait qu'à une transaction honorable par la bienveillance intelligente des deux cultes. Dans cette illustre correspondance pour une entente impossible, Bossuet voulait imposer la suprématie : Leibnitz la repoussa; il aurait accepté l'égalité. C'est l'éternel dissentiment.

J'ai rencontré dans le jardin du théâtre de Hanovre un groupe d'étudiants qui accompagnait un professeur de Heidelberg. Ce professeur avait l'air vénérable, érudit et naïf. Il disait aux jeunes gens :

« Par Homère, je vous remercie de votre réception. A revoir, mes amis, à revoir bientôt. »

Les adieux ont été plusieurs fois renouvelés. Le

professeur est monté dans une voiture avec sa fille qui pouvait avoir dix-huit ans.

Je n'oublierai jamais cette jolie voyageuse. Elle avait une robe gris-perle et un châle noir. Elle était coiffée d'un chapeau rond de paille avec des fleurs. Elle était grande, svelte, blonde comme Cérès. Ses yeux bleus couleur du ciel, son front élevé, sa bouche intelligente, son teint délicat, sa physionomie rêveuse et sa démarche languissante annonçaient une des héroïnes de Goëthe, de Schiller et du Rhin.

Le palais du roi est très-vaste à l'extérieur, très-curieux à l'intérieur. Le pauvre roi aveugle habite un petit château près du grand.

La cathédrale, qui date du quatorzième siècle, est située sur la place du marché en face de l'hôtel de ville. Cet hôtel de ville est un bâtiment très-curieux et très-rare. Il a des caprices d'architecture et une grâce légère dans sa vétusté. Ce monument municipal, et quelques autres maisons de cette capitale singulière par sa bigarrure m'ont donné le pressentiment des châteaux fantastiques des îles scandinaves.

A quelques pas du palais du roi, j'ai causé avec un artiste hanovrien fort distingué. Il déteste les Anglais, peut-être parce qu'il y a un reflet britannique sur le Hanovre. L'influence vient de la cour de Windsor; elle enveloppe la cour allemande, elle s'étend à tout, au confort de la vie habituelle, aux

édifices, à la culture et aux mœurs. Le Hanovre, c'est une Angleterre au petit pied. Les Schlegel, qui y sont nés, étaient des Anglais d'Allemagne.

Les sites rustiques et fertiles du Hanovre m'ont absorbé jusqu'aux territoires hanséatiques. Je me souviendrai de Celles, au soleil couchant, avec ses maisons rouges, ses eaux embellies de nénuphars et ses pacages couverts de moutons comme à Cachemire.

C'est à Celles que mourut, en 1775, la malheureuse Mathilde, reine de Danemark, dont je retracerai dans cet itinéraire la tragique histoire.

Hambourg, 3 juillet.

J'approchais de Hambourg avec respect. N'est-ce pas la vieille république municipale, la cité laborieuse et hardie du commerce, qui, au treizième siècle, noua avec Brême et Lübeck la *ligue hanséatique*, cette ligue qui compta jusqu'à plus de quatre-vingts villes dont elle protégeait l'indépendance, cette ligue qui se réduit, hélas! à l'heure qu'il est, aux trois villes fondatrices?

La plus opulente, la plus glorieuse de ces villes n'a pas cessé d'être Hambourg. Elle a près de deux cent mille habitants. Elle est à l'embouchure de l'Elbe, qui prend sa source au mont des Géants, sur les confins de la Bohême et de la Silésie, fertilise le nord de l'Allemagne, et fait entendre enfin sa grande

voix à une lieue des balcons lointains de la cité gothique, où une autre grande voix que celle du fleuve, la voix de Klopstock, chanta pendant trente années son chant germanique et religieux.

Nous avons traversé les deux bras de l'Elbe au crépuscule. Il nous a fallu presque une heure pour le trajet de Harburg à Hambourg. C'est entre ces villes que l'Elbe roule ses flots. Les voyageurs ne descendent pas de voiture dans le bateau qui reçoit et qui contient tout : chevaux, omnibus, personnes et bagages.

Nous sommes arrivés à l'hôtel de l'Europe, où l'hospitalité a commencé pour nous. Nos chambres étaient retenues. Elles s'ouvrent sur le *Binnen Alster*, le plus charmant des bassins qui font de Hambourg une Venise boréale. Le comte et la comtesse de Moltke-Hvitfeldt, par leur présence, réchauffent pour nous le Nord d'un rayon vif d'amitié.

J'ai retrouvé le Bavaïois et l'Italien qui s'étaient éloignés de moi à Münden. Ils m'ont invité à faire une promenade avec eux en bateau sur la *Binnen Alster*. J'ai accepté bien volontiers. Le Bavaïois nous a offert des cigares que l'Italien a jugés exquis. Moi, je m'en suis tenu aux cigarettes.

Une troupe de cygnes nageait autour de notre bateau sur ce vaste bassin où nous avons parlé de l'Italie comme dans le wagon. Après avoir défendu

l'empereur d'Autriche contre son adversaire, le Bavarois défendit le pape dans son pouvoir temporel.

— Monsieur, me dit le Bolonais, j'ai désarçonné l'empereur de son cheval ; je ne désarçonnerai pas le pape de sa mule ; je me contenterai de le raconter.

Je suis d'autant plus à mon aise que je m'adresse à un luthérien, à un hérétique. J'ai montré comment jusqu'au huitième siècle, jusqu'à Pepin, les papes n'eurent aucune puissance temporelle. Pepin la commença, cette puissance temporelle, par la munificence de l'exarchat de Ravenne qui ne lui appartenait pas. Charlemagne ajouta à l'exarchat des îles, le Pérugin et le duché de Spolète qui ne lui appartenaient pas non plus. Au neuvième siècle, l'empereur Henri III concéda Bénévent, un droit de conquête ; au douzième, la princesse Mathilde dépouilla sa famille pour l'Église, qu'elle dota de Bolsène, de Montefiascone, de Viterbe, de Civita-Vecchia, des territoires qui forment en bloc le patrimoine de Saint-Pierre. Les autres provinces pontificales qui accrurent ce patrimoine vinrent des brigandages par Alexandre VI et par César Borgia, de la guerre par Jules II, des négociations simoniaques mêlées de despotisme par Léon X, qui enleva le duché d'Urbain à la maison de la Rovère ; elles vinrent aussi, ces provinces, de confiscation par Innocent XI, qui arracha à un descendant des Farnèse l'Orviétan, le duché de Castro et le comté de Romiglione.

Il n'y a pas jusqu'à la bibliothèque du Vatican

qui n'ait été formée en partie de la bibliothèque précieuse du malheureux électeur palatin Frédéric V. Cette bibliothèque, pillée par Tilly, fut envoyée au pape par le duc de Bavière, l'allié de Ferdinand II.

De tous les bienfaiteurs du saint-siège, les plus efficacement actifs furent Alexandre VI, César Borgia et Jules II.

César Borgia fut constamment aidé par les subventions et par la tyrannie de son père Alexandre VI. Il dépouilla les Colonna, les Savelli, le duc d'Urbin. Il envahit la Romagne. Il s'empara de Faenza, de Forli, de Rimini, d'Imola, de Piombino. Il fascina par une astucieuse diplomatie le seigneur de Camerino et il le fit étrangler avec ses deux fils pour se saisir de son fief. César Borgia massacra dans l'ambuscade de Sinigaglia Oliveretto et Pagolo Vitelli. Les amis des victimes furent immolés par Alexandre VI qui surpassait, en les absolvant et en les achevant, les forfaits de son fils.

Machiavel est très-étonné que César Borgia, dont les mesures étaient si bien calculées, n'ait point réussi. Il accuse le destin. Il ne s'avise pas que la justice eut plus de part à la ruine de son héros que la fatalité, et que le traître doit être trahi. C'est que Machiavel, un scélérat de plume comme César Borgia était un scélérat d'épée, voyait trouble avec son génie là où la conscience aurait tout illuminé à ses yeux.

Quoi qu'il en soit, César Borgia, au lieu de travailler pour lui, avait travaillé pour l'Église dont il se

moquait. Jules II remplaça violemment Borgia dans la possession de la Romagne. Il ne restitua rien, il garda tout. Ce pape, soldat et général, est le premier de tous les papes dans la sphère de la souveraineté. C'est lui qui fonda le mieux le pouvoir temporel, un pouvoir bien profane, n'est-ce pas ?

— Je ne vous suivrai pas dans votre colère, dit le Bavarois, je me bornerai à Jules II que vous avez cité et qui, en effet, est celui qui a le plus contribué à l'autorité temporelle des papes. Eh bien ! ce pape était un patriote italien, le patriote italien par excellence. Comme ses prédécesseurs et ses successeurs, que voulait-il ? chasser les barbares, c'est-à-dire les étrangers.

— J'avoue cela, reprit le Bolonais. Les papes, qui ne faisaient pas ainsi qu'aujourd'hui cause commune avec les empereurs et les archiducs, en appelant sans cesse les étrangers, désiraient les chasser définitivement. Ils souhaitaient d'expulser les tyrans extérieurs pour être les tyrans intérieurs.

Mais, outre que Pie IX est maintenant Autrichien, l'Italie, depuis Charlemagne, quel a été son instinct unique ? toujours d'échapper à l'empereur et au pape.

Malheureusement, les petits États étaient la perpétuelle difficulté. Leurs inimitiés impies divisaient tout, empêchaient tout. Maintenant ces petits États se cherchent, se rassemblent, se groupent. Ils aspirent à l'unité pour arriver à l'indépendance, le but éternel.

Le peuple italien est un Prométhée qui a été dévoré pendant des siècles par trois vautours, le vautour impérial, le vautour pontifical et le vautour bourbonnien. Aujourd'hui Prométhée a rompu ses liens, il est debout et armé. Le Dieu de l'équité sera pour lui.

— Êtes-vous catholique? demandai-je au jeune homme. — Oui, je suis catholique, mais selon l'évangile et c'est ainsi qu'il faut l'être, et c'est ainsi qu'il est catholique le peuple italien. — Alors vous pensez que la foi n'opposera pas de résistance à l'affranchissement de l'Italie? — Je le pense; je pense même qu'elle sera un aiguillon de plus à cet affranchissement.

Comprenez-vous le successeur des apôtres revêtu de la pourpre comme Hérode, entouré de soldats, de mercenaires, et faisant verser le sang? N'était-ce pas assez de la contradiction des pompes du trône et du titre de serviteur des serviteurs? Colorerait-on l'emploi de la force homicide? Prétendra-t-on que la tiare mérite mieux d'être protégée que le Christ? Et croit-on que ce Christ miséricordieux, qui commandait à Pierre de remettre au fourreau l'épée tirée pour lui, ne réproverait pas l'épée tirée pour le pape? Or l'épée de Pierre n'avait que blessé et celle des cardinaux a tué. Soyez certain qu'il n'y a pas d'autre expédient pour sauver la papauté d'elle-même, que de briser son sceptre tout en lui conservant la croix. Dans le pape, c'est le souverain qui est mauvais, qui est incompatible; il faut en

dégager l'évêque, dont le royaume n'est pas de ce monde, le premier évêque de la chrétienté, et le problème sera résolu.

— Si vous ne tentez que ce moyen d'ôter aux papes les occasions d'être criminels, ne comptez pas sur leur reconnaissance, dit l'Allemand.

— Il n'y a, repartit le Bolonais, rien autre chose à faire. Comme souverains, les papes étaient fatalement coupables, comme évêques, ils seront utiles, dévoués et bons. Voilà ma conclusion, Messieurs, et, ce qui est meilleur, c'est la conclusion de l'Italie.

— Je pressens, dit encore le Bavaïois, bien des catastrophes, je pressens une guerre dont nous ne verrons pas le terme, une autre guerre de Trente ans.

Nous nous promenâmes encore, mais sans discuter, tout attiédîs par la douceur de la température, tout éblouis par la transparence du ciel et des eaux. Lorsque nous débarquâmes, le Bolonais avant de se séparer de moi, me dit en souriant : « Non, malgré les apparences, cette vieille ville hanséatique n'est pas Venise ; car à Venise il y a un vrai soleil et il n'y a pas comme ici un ami du pape et de l'empereur. »

Je ne revis plus les deux jeunes gens qui se perdirent ensemble dans la foule et qui ne pouvaient ni se quitter ni s'entendre.

Comment se seraient-ils entendus ? l'Italien pensait avec la poitrine, à la manière du peuple et des héros, le Bavaïois pensait avec la tête, à la manière des diplomates. Ces deux forces de l'homme, la pas-

sion et la sagesse, ne se persuadent pas, elles se succèdent. C'est seulement quand l'artillerie se tait, que les chancelleries parlent. Elles interprètent le mot de la victoire ou de l'opinion.

L'unité ne se fonde pas toujours, mais lorsqu'elle doit se fonder, elle passe par le feu.

Ainsi l'Allemagne est à l'état fédératif. L'unité, là, est impossible avec trente-sept princes. Elle est à peine un rêve. Elle est une fièvre dans l'Italie, moins compliquée de souverains et plus libérale. Si le chaos s'y débrouille, l'unité rédigée, acceptée par les cabinets, deviendra une constitution. Elle servira à l'accord européen qu'elle trouble maintenant. L'Italie admise dans l'alliance de la France et de l'Angleterre, ces trois grandes nations sont peut-être destinées à faire équilibre, de concert avec les nations scandinaves, à l'Autriche, à la Prusse et à la Russie. L'alliance de la France, de l'Angleterre et de l'Italie sera l'alliance de la civilisation. Ces peuples qui ont produit Shakspeare, Bacon et Nelson, le Dante, Galilée et Doria, Henri IV, Voltaire et Mirabeau, ces peuples, supérieurs par le génie, auront des idées et des arts pour fasciner l'Allemagne et la Russie, des armées et des flottes pour les combattre, s'il le fallait. N'avons-nous pas été témoins à Sébastopol de ce que peut le concours de la France, de l'Angleterre et d'une Italie même piémontaise? Que sera-ce de cette triple alliance avec un grand peuple de plus, le peuple italien tout entier? Il semble qu'alors les États, prêts et classés pour la guerre, seront d'autant plus mûrs

pour la paix. Ce qui, en ce moment, me paraît être l'acheminement à l'unité italienne et l'obstacle au fédéralisme, c'est que ce fédéralisme, par le retour des archiducs et des autres princes, serait la restauration indirecte de l'Autriche.

Je compatis aux regrets qu'inspirent les Bourbons, les Habsbourgs et les papes temporels. Mais ces malheurs privés, que sont-ils auprès de la servitude des nations? Les nations aussi méritent notre pitié.

Je ne m'étonne pas certes qu'on tremble d'un déplacement d'équilibre. Mais il y a quelque chose de plus divin qu'un équilibre, qu'une pondération, c'est l'explosion de vie d'un peuple. Un peuple a le droit d'exister indépendamment des convenances de ses voisins. L'Europe est comme une famille où un enfant de plus est d'abord un effroi, puis un trésor.

Ne redoutons pas trop ce fantôme d'Allemagne que la décadence de l'Autriche armerait contre nous. Et d'abord cette Allemagne, où fermenteraient le duché de Posen, la Gallicie, la Bohême, la Hongrie et toutes les races rebelles, ne présenterait pas une bien formidable unité. Cette unité, d'ailleurs, fût-elle plus compacte qu'elle ne saurait être, croit-on que l'Europe ne se ferait pas son harmonie? La volonté de la France y suffirait, à la condition d'y ajouter les chartes de liberté, d'industrie et de commerce que le siècle réclame. Un péril plus grand assaillit le monde sous Charles Quint. Tout équilibre étant rompu par la domination de la maison de Habs-

bourg, il ne fallut rien moins que la Bible de Luther, que la politique et le courage du cabinet de Fontainebleau pour rétablir cet équilibre. L'Europe reprit son niveau, comme elle le reprendra encore ; elle fut régénérée par une répartition plus équitable de ses provinces et par un droit nouveau de la conscience.

A la date où nous sommes, un vent de résurrection et de progrès souffle à travers les institutions du moyen âge. Dieu se joue de notre prudence. Il accumule les ruines, mais c'est afin qu'elles soient transformées. Bâtissons avec les meilleures pierres de ces ruines des édifices plus parfaits, et mettons-y l'esprit moderne pour ciment.

Les bords des bassins de Hambourg sont paisiblement agités. Des femmes belles et diverses, des Anglaises, des Françaises, des Allemandes, vont et viennent. Elles guettent les bateaux à voiles, les esquifs bariolés, les conques surmontées d'oriflammes, les pirogues sombres. Elles s'embarquent et débarquent. Les jolies servantes aux bras nus cachent leurs paniers sous des châles en écharpes. Les facteurs en uniforme, d'importants fonctionnaires dans cette république marchande, font lestement leur service de lettres. Ils coudoient les vendeurs de fruits et les porteuses d'eau. Ces courageuses paysannes errent coquettement avec leurs seaux attachés à des cordes, lesquelles sont fixées à une barre de bois

qu'elles maintiennent en équilibre sur leurs épaules. Elles s'acquittent gaiement de ce métier pénible. Leur costume leur sied à ravir. Il est très-analogue à celui des laitières de l'Oberland.

Nous avons parcouru en voiture découverte la rive de l'Elbe, sur lequel naviguent les lourds vaisseaux, et la rive de l'Alster que fendent les barques légères. Les maisons de campagne, le long des bassins et le long des deux fleuves, sont véritablement féeriques. Ces marchands entendent le confortable et même l'élégance. Hambourg est une Genève han-séatique.

Nous avons dîné très-agréablement au-dessus du *Binnen Alster*, où les troupes de cygnes s'ébattaient à plaisir. Nous avons visité ensuite le tombeau de Klopstock, au village d'Ottenzen. Le vieux poète de l'Elbe et de l'Alster fit une grande chose. Il réveilla le génie allemand par la langue allemande. Frédéric de Prusse avait imposé à toutes les cours germaniques le français. Klopstock, dans la poitrine de qui palpaient tous les rythmes de sa patrie, composa un poème chrétien en vers allemands. Il vainquit Frédéric, et il rendit à son pays muet la voix, l'accent, la fière et sonore originalité d'une littérature nationale. Voilà ce que Klopstock accomplit. Il a donc bien mérité de reposer en paix sous son tilleul où pleuvent les respects avec les prières et les fleurs.

6 juillet.

Nous avons pris, ce soir, la route d'Altona. A quelques lieues de cette ville, il y a un homme que je reviendrai voir : mon ami Ordener. Je le salue d'une pensée tendre; car il est d'une vertu aussi modeste qu'active, et il recherche les occasions de faire le bien avec autant d'empressement que d'autres les évitent. De plus, il n'est pas seulement, comme il le dit, un épicurien de musique, mais un grand artiste.

Nous nous sommes arrêtés à la grille qui sépare Altona de Hambourg. Cette grille est une frontière. Au delà verdit le Danemark allemand : le Holstein. Nous nous sommes engagés dans cette contrée couverte de moissons, de pâturages et de bois. A dix heures et demie nous étions à Kiel.

Le port de Kiel est magnifique. C'est là que les flottes française et anglaise ont été admirées à l'époque de la guerre d'Orient.

Ce port avec sa cathédrale, ses quais, ses édifices, et, en face, sur l'autre rivage, avec ses collines, ses fermes et ses prairies, est la fin d'un monde, du monde allemand, je dirai même européen; il est le commencement d'un autre monde : le monde scandinave.

La Baltique gronde au loin, et, dans sa ténébreuse

vastitude, derrière les vagues et les nuages, l'imagination évoque toutes les traditions païennes de l'Islande, les livres primitifs, les épopées et les sagas. L'heure donc où l'on va s'orienter pour cette Thulé confuse des anciens est une heure solennelle. C'est là que ramèrent les Vikings et que chantèrent les Scaldes. C'est là qu'habitent dans les tempêtes les oracles cosmiques, les origines des Ases et des héros, et le dieu Surtur, le dieu primordial et voilé : *Deus absconditus*.

Nous nous sommes embarqués au milieu des ombres les plus profondes. C'était l'abîme, c'était la nuit ; un abîme mystérieux , une nuit impénétrable. J'éprouvais d'ailleurs une fatigue universelle. Puisque je ne pouvais rien voir, je me suis donc couché sans remords sur un canapé du navire. Tout enveloppé de manteaux et de fourrures, je me suis assoupi tumultueusement au bruit de la Baltique et au roulis du bateau. J'ai si bien dormi durant notre traversée obscure de neuf heures, que je me suis réveillé seulement dans l'île d'Hamlet, au moment où la cloche du bâtiment annonçait notre arrivée à Korsør. •

7 juillet.

Nous voilà en Séeland. Nous sommes très-bien à l'auberge de Korsør, à vingt pas du rivage.

C'est ici le berceau des Cimbres, la Chersonèse

cimbrique. Les Danois, sous les noms de Jutes, d'Angles, de Normands, furent des pirates audacieux. Ils conquièrent huit fois l'Irlande et dix fois l'Angleterre. Leurs courses ravageaient toute l'Europe. Ils étaient l'effroi des peuples. Au neuvième siècle, les litanies finissaient toujours par ces mots : *A furore Jutorum libera nos, Domine.*

Les Danois sont restés braves pour se défendre comme ils l'étaient pour attaquer. Ils sont encore une race militaire, une race de marins et de soldats. Ils l'ont prouvé dans toutes leurs guerres. Au delà de leur continent, leurs îles étoient la Baltique. Le Holstein, le Lauenbourg, le duché de Slesvig, le Jutland, la Fionie, la Séeland, les Féroë, l'Islande et des archipels divers composent aujourd'hui le royaume de Danemark. Il a plus de quinze cents lieues de côtes. La mer, sous tous les aspects et dans toutes les nuances de la palette divine, est à tous les horizons.

De l'auberge de Korsør, nous avons une double perspective qui nous permettrait d'y séjourner longtemps sans impatience. Nous sommes là dans un port de Séeland. Il y a deux façades à notre maison. Si nous nous penchons aux fenêtres de l'est, nous avons la Séeland devant nous. On fait partout la moisson. De nombreux paysans fauchent le blé au lieu de le couper à la faucille. Nous avons donc dans la direction de la Séeland un tableau rustique fort intéres-

sant. Des fenêtres de l'ouest, nous avons le port de Korsør, le grand Belt, et au delà du grand Belt la Fionie.

La Fionie est entourée du grand et du petit Belt comme d'une ceinture à deux nuances, plus verte du côté du Slesvig, plus bleue du côté de la Séeland. A dix heures, nous avons pris le bateau à vapeur pour Nyborg. Nous avons affronté le grand Belt et nous l'avons franchi par une houle inaccoutumée. La mer était admirable. Elle reflétait quatre ou cinq azurs, selon le point où on la contemplait. Je suis resté sur le pont pendant les trois heures de la traversée. J'ai eu plusieurs fois le vertige, mais je le combattais en m'associant à tous les caprices du roulis. Il ne faut pas le contrarier, il faut s'y abandonner et l'on se sauve ainsi. Ce qui me sauvait plus que tout, c'était le plaisir que j'éprouvais à ce spectacle d'une mer nouvelle et d'une île inconnue.

Nous allions à Glorup, l'une des belles résidences de la Fionie. Le propriétaire de cette résidence majestueuse était avec nous depuis Hambourg. Nous avons touché à Nyborg.

Trois voitures découvertes stationnaient sur le port de cette ville de briques. Une de ces voitures était à quatre chevaux; une autre à la Daumont. Les cochers étaient en livrées et en cocardes, les attelages tout enrubannés. Ils étaient venus de Glorup pour nous y conduire à notre débarquement.

Notre hôte a été accueilli chaudement par les matelots, les paysans et les bourgeois. Lui, recevait des

• respects, des affections, et rendait sentiment pour sentiment d'un grand cœur et d'une bonne grâce. Il saluait sans cesse et très-bien. Il a fendu la foule avec une courtoisie moitié patriarcale, moitié libérale, et nous a entraînés aux voitures. Nous nous y sommes placés et nous sommes partis vite. Il avait hâte de me montrer sa chère Fionie.

Nous avons suivi la chaussée, le long de la mer, puis nous avons tourné brusquement. Nous allions par une ligne courbe ravissante. La mer brillait à notre gauche, et, à notre droite, la Fionie où nous étions enfin. Cette île n'a pas de montagnes. Elle n'a que des collines; mais le terrain est si accidenté qu'il est par là très-pittoresque. On dirait qu'il a été dessiné avec prédilection par l'artiste suprême. Ce qui m'étonna tout d'abord dans la configuration de l'île, c'est que la terre correspond à la mer selon les proportions d'une harmonie parfaite. Les mouvements du sol courent en vagues d'argile comme le Belt en vagues d'eau, de sorte que le pays a l'air d'être une mer solide. On est entre deux mers. La culture est surprenante. De vastes champs de blé, des pacages où je compte jusqu'à deux cents vaches rappellent l'Angleterre. C'est une Angleterre boréale avec les usines de moins et les forêts de plus.

Toujours entre la mer sillonnée de navires et la campagne frissonnante d'épis, de feuilles et d'herbes, nous avançons vers une église de village. Tout à coup dans un pli de vallée, nous avons aperçu Glorup adossé à des bois grandioses. Nous avons perdu

plusieurs fois l'aspect du château avant d'y arriver. C'est l'une des plus nobles demeures qui se puissent rencontrer. On dirait, à l'extérieur, une abbaye princière du moyen âge sur la lisière des forêts féodales; à l'intérieur, c'est un vaste Trianon, mais un Trianon de Danemark avec toutes les fantaisies de l'imagination scandinave. Le bâtiment est quadrangulaire, de telle façon que lorsqu'on a franchi la grille de fer aux flèches dorées, et les grandes portes de chêne au-dessus de l'une desquelles s'arrondit le dôme, on se trouve dans une cour entre quatre corps de logis, — quatre châteaux en un, quatre châteaux qui vous regardent du haut de leurs cinq perrons à balustres et de toutes leurs fenêtres. Voilà Glorup. Un magnifique ara criait sur son perchoir au-dessous de deux drapeaux qui flottaient par-dessus les toits, le drapeau de la famille, jaune, noir, rouge, bleu, et le drapeau national, une croix blanche sur un fond rouge.

Nous avons donné un coup d'œil aux jardins, aux parterres, aux bassins d'eaux vives, aux volières de toute espèce, puis aux écuries. Elles contiennent dans leurs parois de chêne quinze chevaux de race, anglais, danois, norwégiens. Les remises abritent dix voitures, parmi lesquelles trois traîneaux rapides comme des locomotives, simples chars sans roues, qui galopent le jour dans un tourbillon de frimas; qui la nuit, avec leurs hautes lanternes, illuminent la neige et dévorent l'espace au bruit mat des attelages scandinaves. Toutes ces voitures di-

verses achetées, soit à Copenhague, soit à Vienne, soit à Londres, confinent à la sellerie où des harnais innombrables, reluisant de propreté, attestent la mode, les élégances et les coquetteries équestres de tous les pays.

Il y a ici un horloger, un maréchal-ferrant, un char-ron, un serrurier, un boulanger, des gardes et des domestiques innombrables. Lorsque l'un de ces ser-viteurs devient vieux, le maître désigne une maison et assez de terre pour loger et entretenir l'invalidé. S'il reste une veuve, elle est recueillie dans un éta-bissement particulier, sorte de Sainte-Perine de vil-lage, dont les habitantes, admirablement nourries, ne sont point des pensionnaires, car elles ne payent rien. Le propriétaire de Glorup a tout prévu et pourvu à tout. Chacun est assuré d'une retraite. Cette belle résidence est un monde à part et se suffit à elle-même.

Les propriétés sont féodales ou allodiales. Féo-dales, elles ne peuvent s'aliéner; elles sont à la fa-mille dans la personne de l'aîné; elles ne sont pas à l'individu. Il y a des fiefs en nature et des fiefs en capitaux. Les propriétés allodiales, au contraire, se vendent, se négocient au gré de celui qui les pos-sède.

Glorup est un des châteaux et une des terres du fief de Moltkenbourg auquel appartiennent encore la terre d'Anhof, la terre et le château de Rygaard.

Une terre allodiale, Mollrup, s'étend à côté de ces trois terres féodales, et toutes ensemble forment un petit État très-fertile en bois, en blé, en pacages. La mer en est quelquefois la frontière et partout la perspective.

Nous avons dîné à cinq heures, après quoi nous avons fait une promenade de trois heures en voiture, sans sortir du fief où M. de Moltke a été son Le Nôtre à lui-même, avec un goût irresponsable et d'autant plus inventeur. Ce fief est une province. Un superbe étang, au milieu duquel verdit une île, et qui bat de ses lames la terrasse du château, un parc réservé où bondissent plus de cent cinquante daims noirs, blancs et fauves, des allées comme à Fontainebleau et à Compiègne, des arbres gigantesques du pied desquels partent à chaque minute des lièvres et des biches, des clairières de champs d'épis, des pâturages peuplés de bétail, des forêts séculaires où des troupeaux de chèvres aux longs crins broutent çà et là sous les futaies, un ruisseau sous les ombres des frênes et des aunes, la mer partout à l'horizon, la mer aussi inséparable de cette contrée que le ciel, voilà ce que nous avons exploré dans un ravissement inexprimable. Il faut bénir l'hospitalité, quand elle s'exerce par un homme supérieur et par une femme digne de lui, quand cette hospitalité a pour mobile l'amitié avec ses plus exquises délicatesses et pour théâtre la nature avec ses plus rares perfections.

CHAPITRE III

Courses. — Le médecin. — Le pasteur. — Village de Svindinge. — L'église. — L'école. — Le presbytère, — Le pacage. — Le pâtre et sa cabane. — Fabrication et expédition du beurre. — La mer et ses fiords. — Øelenschlæger. — Les paysans, leurs maisons, leurs habitudes, leur richesse, leur instruction. — Un souhait. — Changement d'appartement. — Les psaumes. — Un mariage. — La rivière de Kongenshói. — La mer. — Une cabane de pêcheur. — Une journée de Glorup. — Le veilleur de nuit. — Le Slesvig. — État de la propriété en Danemark. — Portraits de Glorup. — Collines funéraires de Fionie. — Légende de Thormann et de Vola. — Les lettres de madame Sand sur l'*Histoire de la Liberté religieuse*. — La forêt. — Douze heures d'orage. — Un sermon de M. Biering.

Glorup, 24 juillet.

Chaque jour je me promène deux heures à pied et quatre heures en voiture. Je parcours la Fionie dans tous les sens. Je vais des collines aux vallons, des vallons aux ravins, des ravins aux prairies, des prairies aux forêts, des forêts à la mer. J'ai suivi la rivière de Kongenshói depuis sa source jusqu'à son embouchure. Je visite les villages, les châteaux, les

presbytères, les maisons de paysans. L'intuition de cette île m'entre par les yeux dans l'imagination. Pour savoir, il faut voir, il faut regarder, il faut écouter, conjecturer, comparer, réfléchir. Ce n'est pas en passant seulement qu'on peut approfondir ni une race, ni un hameau, ni même un homme.

J'ai remarqué, parmi les convives de Glorup, deux convives, le médecin et le pasteur, qui, par leur contact habituel avec les paysans, me les révéleront d'autant mieux.

Je me suis acheminé d'abord chez le médecin, le docteur Winther. Il est fort spirituel et parle assez bien français. Il a beaucoup voyagé. Il connaît l'Espagne et l'Amérique. Il me fournit avec complaisance tous les renseignements que je souhaite. Il occupe, près du village de Svindinge, une demeure dont les attenances lui permettent d'avoir des chevaux et des vaches.

Je me suis avancé jusqu'au village de Svindinge. L'église est du seizième siècle; la porte est surmontée d'un bas-relief d'un élève de Thorwaldsen; les voûtes de la nef et du chœur sont d'une magnifique hardiesse; les murs sont ornés de tableaux, entre lesquels j'ai distingué la *Nuit du Corrège*, copiée dans la galerie de Dresde par M. Dahl, jeune artiste allemand d'un talent très-distingué. Le clocher de Svindinge est aperçu de très-loin en mer; j'étais ballotté par la houle du grand Belt, quand ce clocher m'est

apparu pour la première fois. Il sert de phare aux navigateurs et aux pêcheurs. Le cimetière, qui entoure l'église, est cultivé avec soin ; il est noyé dans les fleurs et tout planté de croix, soit de fer, soit de marbre, soit de bronze doré.

Le pasteur, M. Biering, était au presbytère. Il est veuf depuis quelques années. Je l'ai trouvé à table avec son père octogénaire, et ses sept enfants. M. Biering est un prêtre du plus haut mérite. Nous avons causé de beaucoup de choses. Il m'a appris des merveilles de l'instruction en Danemark. Indépendamment des gymnases où les petits Scandinaves entrent à dix ans pour en sortir à dix-huit, et qui sont les vestibules provinciaux de l'université de Copenhague, il y a des écoles dans tous les villages. Les fils et les filles des paysans sont obligés de les fréquenter. — Alors, ai-je dit au pasteur, tous les Danois savent lire et écrire. — Oui, m'a-t-il répondu, et presque sans aucune exception. De plus, ils savent la géographie, le calcul, l'histoire, surtout l'histoire nationale. »

J'ai désiré voir l'école de Svindinge. Le pasteur, qui en a la surveillance, m'y a mené aussitôt. Nous avons pénétré dans les deux classes, l'une composée des enfants de sept à dix, l'autre des enfants de dix à quatorze ans. Le maître d'école nous a montré les cahiers d'écriture. Les jeunes paysans écrivent mieux ici que les bourgeois en France. Les murs sont tapissés de cartes de géographie très-détaillées et de tableaux d'arithmétique. Les garçons et les filles

ont fait leurs démonstrations élémentaires, puis, à ma demande, ils ont fini par un chant. Les Danois sont un peuple musicien. Ces villageois de huit, neuf ou onze ans ont chanté avec un ensemble, un accent et des intonations d'une douceur inconcevable. Ils ont presque tous les cheveux d'un blond d'épis et les yeux d'un bleu pâle comme leur ciel.

Nous sommes retournés au presbytère, qui peut bien rendre douze mille francs de rente au pasteur. M. Biering a une voiture à deux chevaux. Son influence est grande dans le pays. Il enseigne du cœur et des lèvres. Il donne des deux mains. Sa maison est confortable. Elle a dix pièces: cinq chambres à coucher, une salle à manger, trois salons très-simples et un cabinet de travail. Ce cabinet est aussi une bibliothèque. On trouve là plusieurs Bibles, en hébreu, en grec, en latin, en danois, et de très-bons livres. Je me suis mis au croisillon. J'ai considéré le vaste jardin, la campagne et la mer. Cette mer est adorable; elle est un enchantement perpétuel.

28 juillet.

J'ai sous mes fenêtres de Glorup, au levant, un magnifique pacage qui embrasse toute la colline. Je compte dans ce pacage cent cinquante vaches dont les mugissements me réjouissent. Près d'une haie, à mi-côte, j'ai remarqué une cabane de bois peinte en noir. Une gourde immense de bière forte est

suspendue au toit. « C'est la cabane du berger des vaches, » m'a-t-on dit. J'ai voulu l'examiner de moins loin. J'ai été droit au berger qui m'a ouvert sa hutte. Elle est très-bien faite. Elle renferme un lit, un coffre, deux rayons de sapin où les fioles pour les maladies des vaches sont alignées à côté d'une Bible. Il y a là un gîte pour le pâtre, et une pharmacie pour le troupeau.

Cette cabane est montée sur un brancard et sur des roues. Quand le moment vient de changer de pacage, on attelle deux chevaux robustes à la cabane et on la transporte où il faut. C'est une mode très-ingénieuse. Je n'avais jamais rien rencontré d'analogue.

Il y a quatre cabanes de bois pareilles qui correspondent chacune à cent cinquante vaches. Les vaches de Glorup sont donc au nombre de six cents.

Le chef des troupeaux, qui est toujours à cheval, donne ses ordres tous les matins. Les vaches demeurent dans la même prairie, ou elles sont conduites ailleurs, selon la convenance des fourrages. On les traite deux fois par jour. Les paysannes les calment par des airs rustiques tout en pressant leurs mamelles, et, en même temps que les chansons, le lait tombe dans de grands vases de fayard, que l'on rattache ensuite, par des crochets de fer, à des bâts sur des ânes. C'est ainsi que les jattes écumeuses parviennent à la grande ferme. Elle possède un multiple et puissant laboratoire. Cela res-

semble aux vendanges. Des cuves sont successivement remplies de lait à moitié. Une pelle très-large et grillée est placée dans la cuve. Le manche de cette pelle est adapté à une poulie que deux roues, mues par deux chevaux, font tourner rapidement. En une demi-heure, une prodigieuse motte de beurre est extraite du lait. Cette motte est transférée dans une autre chambre, où une longue huche la reçoit. Le beurre est pétri, purifié, salé, puis on le transvase avec une truelle de bois dans des barriques, sortes de feuilletes que l'on expédie à Nyborg. Les feuilletes passent le grand Belt. Les unes sont destinées à Copenhague, les autres à Hambourg, les autres à l'Allemagne et à l'Angleterre. Il se fabrique de cette manière à Glorup pour trente mille francs nets de beurre par an.

29 juillet.

J'ai fait aujourd'hui une promenade au bord de la mer qui était toute d'azur. Des centaines de mouettes blanches rasaient les vagues et revenaient sous la verdure des arbres, au pied desquels mes pas enfonçaient dans les mousses dorées. Au loin, les navires avec leurs voiles ressemblaient à d'autres mouettes en voyage. Les oiseaux chantaient dans les feuilles. Les daims, subissant le charme infini de cette nature, s'avançaient par troupes, regardaient tremblants, puis, au bruit de certaines rafales, s'enfuyaient dans leurs retraites les plus mystérieuses.

La contemplation m'a ravi jusqu'à l'adoration. Je m'en suis retourné au milieu d'un songe. Le ciel, qui était bleu pâle, est devenu gris-perle ; il avait la suavité inexprimable d'une lumière dans une lampe d'albâtre.

Avant de rentrer au château, je me suis assis un peu sous un buisson, parmi les fleurs du fossé. J'ai pris plaisir à écouter un vieillard ambulant qui jouait du violon près du cimetière. Une cigogne l'écoutait aussi du clocher.

Une chose charmante, la plus charmante peut-être de la Fionie, c'est la baie, l'anse, le golfe. Ces déchirures des rivages, que les Danois appellent fiords, ont toutes les formes. Les flots s'y arrondissent ou s'y aiguissent ; ils s'insinuent, ils glissent, ils se précipitent ; ils creusent, ils mordent et découpent la terre en mille caprices. L'un de mes plus grands bonheurs, c'est de monter sur un petit cap et de regarder à droite, à gauche, la mer façonnant ses bords avec une grâce inattendue et des fantaisies sauvages.

30 juillet.

On a beaucoup parlé d'Ælenschlæger. C'était un grand poète, tour à tour élégiaque, épique, tragique, tantôt scandinave, tantôt oriental. J'ai vu son portrait. J'ai été surpris de ne pas le reconnaître, tel

que je me l'étais figuré, avec des yeux bleus et des cheveux blonds. Je me trompais complètement. Il avait la physionomie énergique. Ses yeux sont bruns, ses cheveux noirs. Le teint est animé et basané. On dirait un fils du soleil.

1^{er} août.

Le grand seigneur, le pasteur et le médecin m'avaient dévoilé le château, le presbytère, la maison de la bourgeoisie. J'ai voulu connaître les maisons des paysans. J'ai examiné plus de deux cents de ces maisons.

Il y en a de trois sortes : les maisons qui ont cour entre quatre corps de bâtiments, avec plusieurs chevaux et plusieurs vaches ; les maisons sans cour et qui n'ont qu'un corps de bâtiment sur un jardin, avec un cheval et une vache ; enfin, les maisons sans cour, ni jardin, ni vache, ni cheval, les maisons louées par ceux qui ne sont pas aisés.

Les maisons des riches paysans sont fort cossues. Elles ont toutes des alcôves, de magnifiques poêles auxquels sont suspendues des pipes énormes. Les lits sont bons, les chaises, les fauteuils, les tables, les commodes, les armoires, très-solides. Les bassinoires en cuivre rouge ou jaune reluisent comme de l'or. Les horloges sont justes ; les estampes du Christ, de Christian IV, de Frédéric VI et de Napoléon, bien encadrées ; les Bibles, bien reliées. Les secondes maisons, assurément, ont moins de luxe que les premières, et les troisièmes, moins de bien-être que les

secondes. Cependant elles ont toutes, même les dernières, non-seulement le nécessaire, mais l'utile. Chez ceux qui passeraient pour pauvres, s'il y avait ici des pauvres, j'ai remarqué des bassinoires et des gravures, — du superflu relatif.

Toutes ces maisons, d'ailleurs, à quelque catégorie qu'elles appartiennent, ont à leurs fenêtres des rideaux et des pots de fleurs.

Les hommes des côtes ont des maisons plus indigentes, quoique aucune ne soit dénuée. Seulement, il est vrai que les pêcheurs sont moins opulents que les paysans. La mer est plus fallacieuse, plus sourde et plus avare que la terre.

Je désire constater ici un fait qui honore les moindres hameaux du Danemark. Sur cent paysans, cinquante à peu près ont des vaches, et ces privilégiés-là donnent du lait à ceux qui n'ont point d'étables, ou qui ont des étables vides. Ce lait, je le répète, ils le donnent, ils ne le vendent pas. Les mêmes donnent aussi, de temps en temps, de la bière, qu'ils font avec du houblon et de l'orge. Cette bière, très-forte, ne vaut pas la bière allemande; elle est meilleure à la santé qu'au goût.

Ordinairement, le peuple ne boit pas de vin. Quand il en boit, c'est dans les jours de fête, et ce vin est mauvais. Il n'y a presque pas d'ivrognes en Danemark, et très-peu d'enfants naturels. Le mariage est sacré, l'amour adultère ou simplement illégitime, très-rare.

Tout le monde, dans cet excellent pays, a un con-

fortable plus ou moins large, selon les fortunes. C'est déjà un assez grand prodige que personne ne souffre, que le besoin soit secouru efficacement, dès qu'il est soupçonné.

Qu'on juge, au reste, de la situation d'un peuple qui, sous les plus humbles cabanes, consomme ses six repas aux heures et dans les conditions suivantes :

Le premier repas se fait à cinq heures du matin : il consiste en soupe à la bière et en jambon frit.

A dix heures, c'est le second repas. Il se compose de longues beurrées avec du lard. Sur la table les pipes sont chargées près du flacon d'eau-de-vie et du pot de bière.

Le repas de midi est d'un gâteau d'œufs et d'une soupe au lait, après quoi on ne se refuse point une sieste d'une heure.

La sieste finie, chacun prend le café, ce qui est un quatrième repas.

Le cinquième repas est fixé à cinq heures du soir. Il est le même qu'à dix heures du matin. Les beurrées au lard recommencent.

A huit heures, la journée se termine par une soupe au lait, des pommes de terre et de la viande. C'est le sixième repas ; le sommeil vient ensuite.

Je garantis tous ces détails sur aucun desquels je ne serai démenti. J'ai la conviction, et plus que la conviction, — la certitude d'un témoin.

La richesse n'est qu'une des branches de la civilisation du Danemark ; elle n'est pas la civilisation

entière. Il s'en faut. La civilisation du Danemark, et en particulier de la Fionie, c'est aussi son instruction; une instruction générale qui luit même dans la demeure de chaume des paysans, et qui comprend des notions d'agriculture, de géographie, d'histoire, de calcul, de philosophie pratique. La civilisation de ce pays est plus que cela; c'est encore l'instinct de son honneur national, l'aspiration à la liberté, à la dignité, la bravoure sur terre et sur mer, enfin, une merveilleuse identification avec la Bible, ce livre de tous les foyers, cette seconde âme, cette âme traditionnelle, qui, en faisant de Dieu le génie intime de chaque famille, rend un peuple entier religieux, touche en lui la fibre de la conscience et développe le sentiment moral sous tous les toits.

Telle est, si je ne me trompe, la civilisation du Danemark. Elle est très-grande. Elle est supérieure à la civilisation de l'Espagne et de l'Italie superstitieuses, à la civilisation de la France, où l'ignorance dénature les plus beaux élans, à la civilisation de l'Angleterre, trop endurcie en haut par l'accumulation de l'argent, trop corrompue en bas par les vices de la misère.

Voilà le bien; voici le mal. Je dirai aussi le mal, car le dire, c'est déjà le combattre.

Le Danemark a trop de convoitise. Les paysans veulent acheter tyranniquement au rabais la propriété, quand la propriété leur arrive légitimement par l'économie, par le travail et par les rémunéra-

tions du travail. Qu'ils renoncent donc, dans leur intérêt même, à des coups d'État socialistes.

Ce n'est pas tout. Pour que la civilisation du Danemark soit complète, il faut qu'elle soit transcendante. Le parti populaire ne comprend pas assez la portée infinie de la science et des lettres. C'est le couronnement suprême. Pourquoi ce nom d'Athènes est-il si puissant dans les siècles ? Pourquoi ce nom de Paris, ce nom de France est-il si électrique dans le monde ? c'est que ces noms ne réveillent pas seulement une bonne réalité, mais un noble idéal. La prospérité ne suffit pas sans la grandeur.

Une nation est un paysage. Or, ce n'est pas assez qu'un paysage soit fertile, il lui faut le rayon. Dès que le rayon resplendit, les prairies et les forêts deviennent d'émeraude, les champs de blés deviennent d'ambre, la mer devient d'azur et de turquoise. En peinture, ce miracle d'optique s'appelle la lumière ; en civilisation, il s'appelle la gloire.

Pour me résumer dans mes impressions de patriote et de voyageur, je souhaiterais à la France un peuple heureux et instruit comme le Danemark, et au Danemark, très-avancé déjà et très en progrès, je souhaite de plus en plus une élite, une capitale, un éclair comme les a la France.

Glorup, 3 août.

Notre appartement était à l'est, sur un pâturage. Au premier vent frais, notre hôte a ordonné notre

déménagement. Nous voici dans un nouvel appartement, au midi, sur les jardins. Une tente est dressée au bord de l'eau et domine les barques ; l'étang bat son île de vagues légères. Les paons font la roue le long des charmillles, les cygnes nagent à travers les nénuphars et rasent les joncs échevelés. Les chèvres et les daims errent au delà sous les grands bois. Tel est le point de vue féerique où nous avons été transportés. Le ciel cuivré et pluvieux offre des phénomènes surprenants. Le soleil s'échappe par moments entre les nuages et colore d'une étrange et subite lueur la forêt et les flots. Sous ce torrent d'étincelles, les arbres sont plus verts, tandis que l'étang s'irradie d'une nuance de safran inexprimable.

Après le repas, j'ai assisté à la lecture des psaumes dans une maison de paysans. Un enfant jouait entre des pots de fleurs avec un grand chien noir aux crins soyeux. Une jeune fille scandait en danois les versets sacrés. Le père et la mère écoutaient. Un vieillard, l'aïeul, en cheveux blancs, était adossé tout pensif à son fauteuil. La voix, les regards, les physionomies, les lèvres, tout priait.

Les mariages des paysans durent ici sept jours. On mange et on danse trois jours avant et trois jours après. Le jour le plus intéressant est celui de la célébration.

Les jeunes gens à cheval précèdent le couple à l'église. La cérémonie est faite avec une pompe champêtre par le pasteur, puis les mariés s'en retournent comme ils sont venus, aux fanfares agrestes de la musique. Tous les repas qu'ils donnent sont apportés, mets par mets, des hameaux voisins. Le marié est très-paré; la mariée l'est encore plus : elle a une sorte de diadème où les fleurs se mêlent à l'or.

Aujourd'hui, à Svindinge, cent personnes au moins étaient à une noce. Avant le dîner, les époux se sont placés à l'extrémité d'une longue table. Chacun des convives à son tour a déposé dans un plat de faïence recouvert d'une serviette une pièce d'argent. Quand tous ont eu offert leurs présents, le mari a enlevé la serviette pleine et l'a jetée dans un coffre. Il y avait dans cette serviette, m'a dit le pasteur, au moins deux cents écus. C'est l'entrée en ménage de tous les couples rustiques, grâce à cette habituelle et réciproque munificence.

On a dîné ensuite gaiement, et j'ai entendu des chansons lorsque je suis repassé devant la maison en fête.

J'ai longé le cours de la petite rivière de Kongenshói; je savais qu'elle me mènerait à la mer. Cette rivière limpide traverse une campagne toujours accidentée, parfois sauvage. Les fleurs jaunes, roses, rouges, couvrent les bords de la Kongenshói.

Elle me conduit parmi les avoines, les blés, les trèfles, les houblonnières, de village en village, de bois en bois. Je suis arrivé à la mer, sillonnée de navires et de barques. Une forêt de hêtres, de frênes, de sapins, séparés par groupes, m'a donné de l'ombre jusqu'aux algues du rivage. Elles s'entrelaçaient en ruhnes, ces algues, dont une partie baigne dans l'eau, dont l'autre partie sèche au soleil. L'air est vif et salin. Les flots sont d'une blancheur d'albâtre à mes pieds, puis ils verdissent, puis ils sont bleus, puis tout à fait lilas au loin. Je suis resté plusieurs heures dans un rêve de vagues rugissantes et de pensées tumultueuses.

J'ai pénétré dans une petite maison de pêcheur sur la côte. L'homme fumait une pipe. Sa femme étendait un filet près de la porte. Un garçon, aux cheveux très-roux, ramassait des coquillages. Je me suis assis sur une rame à deux pas du pêcheur. Lui, a été chercher un pot de bière et une tasse. J'ai bu quelques gouttes de cette bière forte et j'ai fumé aussi. Nous nous sommes compris à l'aide de cette langue muette dont les spirales se confondaient au-dessus de nos têtes. Le matelot et moi, nous nous sommes serré cordialement la main en nous quittant. Je suis revenu à Glorup par un autre chemin. A chaque moment, au moindre sommet, je voyais la mer écumer et je l'écoutais mugir.

La rivière de Kongenshói, après six lieues de cours, se jette dans la mer en murmurant. C'est ainsi qu'une âme se lance dans l'infini divin, au faible bruit d'une prière. La rivière se perd dans les grandes eaux, l'âme se retrouve dans le grand océan de vie et y conserve sa personnalité indélébile.

4 août.

La journée s'est écoulée comme un flot du temps. Ce flot a été beau, mais rapide.

Je me suis levé à cinq heures du matin. J'ai écrit six pages de mon histoire de Jane Grey. A dix heures, j'étais dans l'église de Svindinge. Toute une famille illustre y communiait. Le père donnait l'exemple; les fils ont accompli, selon le rite de Luther, le plus grand acte du christianisme. L'une de leurs jeunes femmes s'associait mentalement à la formule de Calvin, tandis que la mère de cette belle lignée bénissait d'une tribune, elle catholique, tous les siens, auxquels par l'esprit elle s'unissait étroitement, quoique séparée par la lettre. Les cultes étaient divers, la piété était la même. Cette solennité m'a touché profondément, parce qu'une seule famille me semblait l'image du genre humain, où le droit de chacun est d'adorer le Dieu unique dans l'effusion du cœur et dans les élans libres d'une foi personnelle.

Nous avons déjeuné et nous avons été à la mer.

Nous avons visité quelques maisons de laboureurs et de pêcheurs. Partout on fauchait la moisson. Les champs et les golfes étaient magnifiques sous un ciel d'azur et de pourpre, teinté d'argent par intervalles.

Nous avons dîné très-agréablement, et nous avons causé comme on cause dans la meilleure compagnie de Paris. Le maître de Glorup a su faire de sa résidence un centre d'art et de politesse où l'esprit moderne transpire sous les traditions.

A onze heures trois quarts, au moment où j'allais me coucher, j'ai prêté une oreille attentive et charmée au veilleur de nuit qui, d'heure en heure, chante un couplet. C'est un fonctionnaire du château qui rend impossible tout vol et tout incendie. Je n'ai jamais entendu dans le silence du soir une voix plus douce. Quel était le sens de cette mélodie? Il m'a semblé que je le devinais. « Minuit va sonner. Si tu as fait du bien, tu t'endormiras; si tu as fait du mal aujourd'hui et que tu ne puisses reposer, fais du bien demain, afin que tes yeux se ferment. Il n'y a que la bonne conscience qui fasse dormir. Adieu, voilà minuit qui sonne. »

Le Slesvig, dont les navires vont et viennent sous mes yeux, parle danois au nord, au centre danois et allemand, au midi entièrement german. Le Holstein, auquel confine cette province, voudrait s'incorporer le Slesvig, et former un royaume dis-

tinct. Le Danemark résiste, et il a raison, car ce serait un suicide partiel. La Prusse est la plus intéressée dans un pareil changement; car elle tâcherait, à ce jeu, de gagner un ou deux ports sur la Baltique, ce qui serait pour elle un débouché incalculable.

Les propriétés sont ici de plusieurs espèces.

La mer est à tout le monde. Il y a sur tous les rivages des maisons que louent des familles de pêcheurs. Ces pêcheurs payent leur loyer et ils exploitent les grandes eaux. Ils les exploitent à leurs risques et périls.

Les bois sont un autre genre de propriété. Ils appartiennent exclusivement ou presque exclusivement aux seigneurs, qui les administrent, qui y chassent et y font chasser à leur gré.

Les pacages sont aussi une grande source de revenus. Ils sont les uns aux seigneurs, les autres aux seigneurs et aux paysans. Les paysans qui en possèdent à ferme payent une redevance en beurre.

La propriété la plus importante est celle des champs, dont la principale récolte consiste en blé. Ces champs sont au propriétaire seul, et ils donnent un droit complet; ou bien ils sont aux propriétaires et aux paysans-fermiers : alors le droit qu'ils confèrent est incomplet. Les paysans les cultivent à vie; après les paysans, les veuves et leurs seconds maris. L'opinion exige même, à défaut de la loi, que les

enfants des paysans succèdent aux baux de leurs pères.

A ce sujet fermente une grande question ; car les paysans, de fermiers qu'ils sont, voudraient devenir propriétaires. « Ces champs sont nôtres, disent-ils, nous les arrosons de nos sueurs. Nos ancêtres les ont travaillés, nos fils les travailleront. Pourquoi donc ne seraient-ils pas à nous ? D'ailleurs, nous ne désirons pas les prendre, mais les acheter. »

Et comme les paysans sont les plus nombreux et qu'ils ont pour instrument le suffrage universel, ils tendent à former une législature qui leur permette d'acquérir à vil prix les champs qu'ils cultivent.

Voilà, je crois, la passion profonde qui se cache sous toute politique en Danemark ; voilà ce que j'ai observé partout.

Ce qui amortit un peu cette âpre convoitise, je le dirai aussi.

Il y a plusieurs sortes de paysans : des paysans riches qui ont cour entre bâtiments ; des paysans aisés qui ont maison et jardin sur rue ; des paysans nécessiteux qui n'ont ni cour, ni jardin, ni maison. Or, les paysans les mieux pourvus craignent, de la part de leurs inférieurs, des exigences analogues à celles qu'ils imposeraient eux-mêmes à leurs supérieurs.

Ainsi les prétendus socialistes du Danemark sont des enthousiastes de propriété. Nulle part les champs ne sont plus entretenus, les haies plus soignées, les bornes des héritages aussi profondes et aussi solides.

La propriété sera indestructible là comme ailleurs. Elle est d'institution divine. Elle n'est pas seulement l'utilité de l'individu, elle est la nécessité de la famille et le fondement de l'État. Elle triomphera donc des préjugés, des ignorances, des cupidités. Elle triomphera d'autant plus ici, que personne n'y est pauvre, que chacun se suffit par le travail ou est secouru par la charité soit particulière, soit publique.

Voici une circonstance qui peut indiquer les proportions dans lesquelles les petits fermiers désiraient accomplir leur révolution territoriale. Un paysan se présente chez un grand propriétaire et lui dit : « Vendez-moi les champs que j'ai. — Ils valent vingt mille francs, répond le seigneur. — Ils n'en valent que dix mille, » reprend le paysan. Le seigneur cède par facilité, prélève quinze pour cent comme la loi l'y autorise, et place son domaine capitalisé, qui est affecté au fief sous la surveillance du gouvernement. Voilà qui est bien. Mais quelques jours après, le paysan propriétaire reçoit la visite d'un voisin qui lui dit : « Tu as fait un bon marché, fais-en un encore. Je te donne vingt mille francs de ce qui ne t'en a coûté que dix mille. — Non pas, s'écrie le paysan propriétaire. Je veux trente mille francs de mon bien, et ce ne sera pas cher. »

Telle est, dans ce moment, la mesure approximative des convoitises du paysan dans les provinces du

Danemark. Il aspire, par le suffrage universel et par la prépondérance de son esprit dans les législatures à déterminer la fixation d'un taux général très-inférieur pour le rachat des terres. Or, c'est l'inégalité à son profit qu'il cherche à réaliser, et l'inégalité dans de pareilles conditions, c'est l'iniquité. Pour mériter de réussir, le paysan devra diminuer ses prétentions, continuer de travailler et de traiter à l'amiable. Quand on veut être libre et riche, il faut commencer par être juste.

J'examine peu à peu les portraits de famille de mon hôte. Ils sont en général fort remarquables. Le plus beau des portraits de femmes par le célèbre peintre Danois Juuel est presque aussi expressif que le portrait de la Joconde par Léonard de Vinci.

Parmi les portraits d'hommes qui ont pour la plupart le cordon bleu, le cordon de l'ordre de l'Éléphant, le portrait qui m'attire le plus est celui du grand-père de mon hôte. Il était le favori de Frédéric V et il le gouvernait si absolument, que l'on appelait ce roi du roi : *Koning-Moltke*, le roi Moltke. Le prince royal (depuis Christian VII) était jaloux du comte de Moltke et ne réprimait pas toujours son inimitié.

Un jour que Frédéric V était à table avec son ministre et son fils, il dit au prince de remplir leurs trois verres qui étaient vides. Christian réfléchit un instant, puis, saisissant la bouteille, il remplit tout à

fait le verre du comte et à moitié le verre du roi ; lui se contenta de quelques gouttes. Furieux de cette audace, Frédéric s'écria : « Qu'est ceci, monsieur ? » — Sire, répondit le prince, j'ai servi le roi Moltke en roi ; vous, je vous ai servi en ministre, et moi, je ne me suis pas servi du tout. N'ai-je pas bien indiqué par là les degrés de notre puissance respective ? » On jurerait que le portrait du comte a été enlevé dans cet instant. Sa belle figure est énigmatique. Il dissimule sa réserve sous une apparence d'ouverture ; il semble regarder le roi et sourire au prince. On lit dans ce regard et dans ce sourire du comte la certitude de son triomphe. Il domine le roi et il pardonne au fils. La toile est parlante. Ce portrait inimitable est encore de Juuel.

Le Danemark est couvert de collines de gazon faites de main d'homme en l'honneur des héros. Ces monuments sont des sépulcres. J'en ai fouillé plusieurs. Ces tombeaux recelaient presque toujours des urnes où étaient enfermées les cendres des morts. On trouve encore parfois à côté des urnes, des armes et des ustensiles, soit de pierre, soit de bronze, soit de fer, qui se rattachent aux trois âges de l'histoire scandinave. Quelques savants reculent l'âge de pierre à dix mille ans, l'âge de bronze à deux mille ans, et l'âge de fer à deux cents ans avant Jésus-Christ.

Il y a non loin de Taarup une colline funéraire à

laquelle se rattache une légende du neuvième siècle.

Une belle princesse de Danemark voyageait, sous le règne de Charlemagne, en Westphalie. Elle avait été rendre visite à sa tante Éva, femme de Wittekind. Le héros saxon habitait le château de Wittekindsberg dont j'ai vu les ruines en passant à Münden. L'un des fils de Vittekind devint amoureux de la princesse fionienne. Il était hardi et païen, tandis qu'elle était modeste et chrétienne. Elle eut peur du barbare. Elle craignit d'être outragée par lui, si elle ne s'enfuyait. Mais comment échapper ? Elle invoqua la vierge Marie qui la changea en biche, et la princesse Vola (c'était son nom), sous cette métamorphose, courut par monts, vallées et forêts jusqu'à la mer Baltique. L'Allemand la poursuivait sur le meilleur cheval de son père. Ce terrible guerrier s'appelait Thormann, et un célèbre magicien communiquait au cheval et au cavalier une vigueur surnaturelle. Vola, ne sachant où se dérober, ne consultant que son honneur, se jeta dans la Baltique et nagea, nagea si bien, par la grâce de la Vierge, qu'elle aborda à Langeland, puis en Fionie. Thormann n'avait pas hésité non plus. Il s'était jeté avec son cheval à la mer et il suivait de près Vola. Il débarqua d'abord à Langeland, ensuite en Fionie, quelques minutes après la princesse. Le cheval de Wittekind, fortifié par le magicien, aiguillonné par Thormann, les crins ruisselants, les naseaux fumants, arriva au château où la princesse s'était

réfugiée et où elle avait repris la forme humaine. Elle avait été touchée de l'amour du jeune barbare qui était beau. Lui aussi, dompté par le sentiment qui lui agitait le cœur, ne commandait plus, il priait. Vola l'écouta sans colère lorsqu'il lui exprima sa tendresse. Il n'y avait qu'un obstacle à leur union. Thormann était païen. Vaincu par Vola, il embrassa le christianisme et obtint la princesse. Il renonça sans peine à l'Allemagne et vécut en Fionie, où il se distingua par son courage. Il fut inhumé dans cette terre de l'amour, après avoir rendu heureuse la douce Vola. Le cheval qui avait traversé la Baltique à la nage fut enfoui dans le tombeau de son maître avec les armes de Thormann et le braccet de Vola.

7 août 1860.

Madame *** a fait relier, avec mon histoire de la *Liberté religieuse*, les deux belles lettres que madame Sand a écrites sur cette histoire.

Ce matin, nous étions près de l'étang, sous les grands ormes. Nous causions. Les chiens jouaient autour de nous. Des essaims d'oiseaux et trois faisans dorés becquetaient la pelouse. Ara, le beau perroquet aux plumes d'émeraude et de pourpre, rongeaient les branches de son perchoir, tandis que huit cygnes fendaient l'eau, plongeaient ou relevaient leurs cous avec des souplesses merveilleuses. Le soleil était éblouissant, l'air tiède et parfumé, les

fleurs épanouies, l'ombre délicieuse. Madame *** ouvrit le volume qu'elle avait sous le bras et nous lut les deux lettres publiées par le journal *le Siècle* et où madame Sand a exprimé son sentiment sur mon livre.

A M. DARGAUD.

Nohant, 24 décembre 1859.

« Merci pour les volumes de la *Liberté religieuse*; nous avons commencé, nous sommes à la moitié du second. Je dis nous, parce que nous sommes quatre lisant alternativement à la veillée.

« C'est bien beau, monsieur, bien pur, bien noble, très-artiste et très-historien. Nous sommes ravis et profondément touchés. A chaque page on dit : C'est beau, c'est bien, c'est bon. Pas un blâme, pas une langueur, pas une distraction. Le style est sans tache et d'une pureté coulante qui charme en même temps que son élévation et sa couleur vous élèvent l'âme et vous colorent l'esprit. On aime ceux que vous aimez, on les accepte, on y croit, en dépit des incertitudes ou des préventions que d'autres notions auraient fait naître. Et puis vous faites une grande chose : vous suivez les caractères à travers les événements avec une rare fidélité de cœur et avec l'habileté de l'annaliste convaincu. Vous faites la part des événements, de la fatalité des choses extérieures, et vous expliquez ainsi les contradictions apparentes que l'histoire montre dans les plus nobles destinées.

« Enfin vous êtes impartial, non pas de ces impartiaux sans cœur et sans foi que je déteste, mais par esprit de vraie justice et de vraie liberté. L'histoire, l'histoire! voilà votre force et votre meilleur chemin. Le roman est trop petit pour vous. Il vous faut le poème de la vie humaine entière.

« Je crois avoir deviné votre procédé quand vous faites parler vos personnages. Lorsque vous ne mettez pas dans leur bouche les paroles mêmes, le langage du temps, vous ne leur prêtez pas non plus, à la manière de Tite-Live et des anciens, les paroles qu'ils ont dû dire en telle ou telle circonstance; mais, par une sorte de traduction qui se rattache toujours à un texte, vous concentrez ou vous étendez dans votre bon et beau style les discours selon les convenances de votre œuvre.

« Peut-être dites-vous cela à la fin de l'ouvrage. Mon observation vous prouve au moins que je ne commence pas par la fin et que nous vous lisons en conscience, peu à peu, de la première à la dernière ligne.

« Nous allons poursuivre, et nous serons bien fâchés quand nous y arriverons, à ces dernières lignes. On voudrait lire toute l'histoire de l'esprit moderne faite de votre main. Mais vous continuerez, je l'espère.

« Adieu et bien à vous.

« GEORGE SAND. »

Nohant, 19 janvier 1860.

« Cher historien, nous avons fini ce soir. C'est beau comme le bon, et bon comme le vrai. Nous avons été sous le charme jusqu'au bout, et la conclusion est un chef-d'œuvre. Ce livre vous élève encore, et il élève tous ceux qui le lisent. Qu'il soit par hasard la préface de la solution romaine actuelle, c'est peut-être providentiel ! Et puis, vous avez fait la part d'un de mes vieux et chers amis, Agrippa d'Aubigné, que je me souviens de vous avoir recommandé (après Marie Stuart), et que vous avez si bien compris et si bien peint ! Pour mon compte, je vous en remercie, et je vous suis reconnaissante de tout le livre. Car c'est une bonne action ; c'est plus que cela ; c'est un grand acte de vertu et de dévouement qu'un tel travail, un acte qui vous rend digne de la bénédiction des illustres morts rappelés par vous à la vie ; un acte de courage aussi ! Dire la vérité et la dire avec cette honnête et sainte passion, c'est encore, ce sera encore longtemps braver bien des haines, peut-être des persécutions. Vous vous êtes lavé de votre amour mondain de poète et d'artiste pour Marie Stuart, amour qui ne vous a pas rendu infidèle à l'histoire, mais qui pouvait faire croire à plus de talent que de vertu. Vous voilà, en ce jour, de la grande et noble famille de ceux qui nous servent de pères et de modèles. En les comprenant jusqu'au fond de l'âme, vous avez bu le vin de leur coupe,

vous avez grandi avec eux, et comme on ne pourra plus jamais penser à eux sans penser à vous, vous aurez place à côté d'eux, près des autels que tout esprit généreux et sensible leur dresse dans sa mémoire. Il y a une autre église, Dieu merci, que l'église étroite. Soyez tranquille, justice vous sera rendue ! Aujourd'hui, ce n'est qu'un beau livre dont on parle ; mais plus tard, à cause de lui, la postérité vous décernera une gloire vraiment sérieuse et durable.

« Merci mille fois, et continuez l'histoire ! Il le faut, c'est un devoir, une mission. Vous n'avez plus le droit de vous reposer et de penser à autre chose. Il y a devant vous l'immensité, car tout est à refaire, à expliquer, à réparer dans ce passé si mal compris, si mal connu, si peu senti. Chaque historien est un flambeau qui ne peut éclairer tout à la fois, et qui éclaire selon sa flamme. Votre flamme, à vous, est si individuelle, qu'elle n'obscurcit aucune autre, mais qu'elle ne peut pas non plus être effacée par aucune comparaison.

« Vous pouvez reprendre tout ce qui a été fait, même ce qui a été fait très-bien, et ce sera encore nouveau, non-seulement pour la forme, mais aussi pour le fond. Vous avez les ailes de l'enthousiasme, et en même temps la sagesse de la réflexion, deux forces qui bien rarement consentent à s'entr'aider.

« Vous avez bien mérité de la France et de l'humanité. Ceci vous engage.

« Triomphe oblige, et n'en soyez pas effrayé. Quel plus grand bonheur pour l'homme que de se sentir à

l'œuvre avec de grandes forces pour une grande tâche ? Le monde peut crouler autour de vous, vous aurez toujours la vie en vous.

« Faites disparaître de la prochaine édition quelques redites qui paraîtraient faire longueur, bien qu'elles soient très-courtes. Il est dit quelquefois des personnages : Il était ceci ou cela. Vous semblez craindre qu'on ne l'oublie ; c'est être trop modeste. Les caractères tracés par vous ne flottent plus dans la mémoire. Le résumé final sur Henri IV tourne un peu trop sur la même idée et se répète un peu dans les mêmes termes. Soyez sévère à la correction des épreuves. Pardonnez-moi ces légères critiques, et n'y voyez que la vive sollicitude d'une admiration bien sincère et bien fraternelle.

« Mon fils et ma fille, avec un ami inséparable de la famille, vous envoient leurs félicitations et leurs remerciements. A mesure que nous vous lisions, nous nous reportions aux portraits si admirablement compris par vous. Nous avons une bonne partie de ceux que vous citez dans un vieux livre d'estampes que nous aurions été heureux de vous montrer si nous avions su de quoi vous êtes occupé en ce moment. C'est un énorme album colligé du temps de Henri IV. Il s'y trouve toutes sortes de choses, et peut-être des choses rares de cette époque. Vous nous avez fait aussi relire la *Ménippée* avec un intérêt nouveau. Enfin, voilà quinze ou vingt belles veillées que vous nous faites passer avec vous et que nous ne pourrions jamais oublier. Pour ma part, j'ai, grâce à vous, sou-

levé encore une fois la montagne qui m'opprime, cet Atlas de tristesse et de dégoût que connaissent ceux qui n'ont pas vécu sans réflexion et sans amour du vrai. Grâce à vous, j'ai senti encore une fois que l'idéal n'est pas un rêve, et que Dieu n'est pas un leurre!

« Merci ! cent fois merci !

« Et tout à vous de cœur,

« GEORGE SAND. »

N'était-ce pas une chose étrange pour moi d'écouter, au milieu d'un paysage enchanté de la patrie d'Hamlet, ces belles lettres dites par une bouche danoise avec l'admiration que mérite madame Sand, madame Sand ! des femmes de tous les temps la première dans l'ordre de la poésie et de l'art ! Ce qui ajoutait au prestige de ce nom, c'est que nous lisions alors *Jean de la Roche* et *le Marquis de Villemér*, deux chefs-d'œuvre après tant d'autres.

J'ai erré dans la forêt le reste du jour.

Les forêts sont la parure et le luxe de la terre dans toute l'étendue de la mappemonde.

L'Afrique est très-inférieure en végétation à l'Europe, à l'Asie et à l'Amérique. Le pays des Hottentots et Madagascar possèdent cependant de belles forêts.

L'Inde est couverte de jungles. Les cocotiers or-

nent l'île de Ceylan, les Laquedives et les côtes de Malabar. Le tek et le santal croissent dans l'Hindoustan et dans le Bengale, comme les pins, les saules, les aunes, et des milliers d'essences diverses s'élèvent sur les pentes de l'Himalaya et dans les provinces de Cachemire. De ces marécages forestiers et tragiques s'élancent les lions, les tigres, et le choléra-morbus.

L'Amérique méridionale a des forêts vierges gigantesques qui forment en quelque sorte une seule forêt cinq ou six fois plus vaste que la France. Le Brésil et la Guyane se distinguent par la magnificence de leurs mangliers, de leurs bois de rose, de leurs ébéniers et de leurs cèdres. Les reptiles fourmillent en bas ; en haut éclatent les plus radieux oiseaux, fleurs vivantes, constellations ailées de ces retraites végétales. Les lianes s'entrelacent aux arbres dans d'inextricables réseaux et ressemblent aux cordages aériens d'une flotte immobile.

En Europe, où les forêts sont à l'état civilisé, la Russie a de superbes forêts de pins et de bouleaux, la Norvège aussi.

La Pologne et la Suède, l'Espagne et l'Italie sont presque déboisées. L'Angleterre n'a plus de forêts ; elle n'a que des parcs.

L'Allemagne a encore beaucoup de forêts. La France en a toujours de grandioses : Fontainebleau, Compiègne, Saint-Germain, les Vosges, et bien d'autres. La forêt de Brocelian, séjour de Merlin l'enchanteur et des fées, est comprise dans la forêt de Lorges, en Bretagne.

Le Danemark est digne de la France pour ses forêts. J'ai conclu de toutes mes promenades, et spécialement de celle d'aujourd'hui, qu'il a résolu le problème : avoir de majestueuses forêts et une culture très-perfectionnée, de beaux ombrages et de belles moissons.

Les forêts danoises sont exposées plus généralement que les nôtres au danger des souffles de la mer. J'admirais l'altitude, l'ampleur et la pureté des tiges, lorsqu'un orage sylvestre a éclaté. Le vent du Belt s'est engouffré dans les troncs et surtout dans les branches. Il a brisé les sommets dont les rameaux tombaient comme foudroyés par une artillerie invisible qui tonnait avec des redoublements successifs et des crépitations subites, prolongées, formidables. C'était une bataille des éléments parmi les cimes découronnées. Quand je sortis de l'abri des trois pierres ruhniques d'où j'avais écouté et regardé, le sol était jonché de cadavres végétaux, petits et grands. La forêt n'était plus qu'un chaos, à travers lequel passaient les écureuils, les renards, les cerfs effarés. Trois poulains échevelés galopaient et hennissaient dans la clairière.

8 août.

Le temps était si agité et si pluvieux, que toute promenade a été impossible.

Nous avons joué au billard, puis tiré au pistolet

dans l'une des galeries inférieures du château, puis nous nous sommes retirés dans nos chambres où nous avons travaillé. Je me suis encore amusé aux nombreux cartons de la bibliothèque. J'ai feuilleté des centaines de gravures curieuses et un vieux volume de légendes scandinaves, où, parmi tant de fictions, je découvre toujours un fond de vérité, comme dans certains fiords on récolte un peu de poudre d'or au milieu de beaucoup de sable.

Le dîner a été fort gai. Nous nous sommes établis ensuite dans le salon particulier de madame de Moltke, à côté de son atelier. Nous nous sommes tous réciproquement serré la main, en disant : *Vel-bekommen*, *bien vous advienne*, souhait affectueux et patriarcal qui termine en Danemark tous les repas.

O douceur de l'intimité sous ce toit de Fionie, entre le vol silencieux des nuages dans le ciel, la course bondissante des flots dans la mer et le sifflement sourd du vent dans les bois ! Noble et insulaire abri de Glorup, nid d'honneur, de poésie, d'amitié et d'art, comment décrire votre charme, tandis que nous parlions du cœur, soit près du feu qui flambait dans l'âtre, soit près des fenêtres d'où les rayons fugitifs petillaient par moments d'une lumière orangée ?

9 août.

J'étais, vers dix heures, à l'église de Svindinge. Elle est très-belle, cette église, avec ses bas-reliefs

naïfs, ses voûtes gothiques, ses portraits féodaux en pierre et en bois.

Le village était réuni pour chanter les psaumes danois et pour entendre le sermon de M. Biering. Tout le monde était paré. Les hommes avaient des pantalons larges, les bottes dessus ou dessous; beaucoup portaient des chapeaux, quelques-uns des casquettes, presque tous des gilets et des vestes à double rang de boutons. Le costume des femmes se distinguait là, comme dans tout le Danemark, par un fichu noué autour du cou, et par un châle symétriquement arrangé sur la tête de façon à cacher les oreilles. Les jeunes filles qui se garantissent ainsi du vent ont un art secret de plaire, et une coquetterie candide dans l'accommodement de ce fichu et de ce châle.

Il y a un orgue excellent dirigé par un bon musicien. Les voix se sont confondues dans une harmonie religieuse. Ce concert rustique et pieux dans cette église de village, sous ce clocher de Fionie qui est un phare aux navigateurs, ces psaumes exhalés du fond des poitrines, ces hymnes de la terre entendus de Dieu, m'ont pénétré. J'ai senti en moi la présence de l'infini vivant. J'ai distingué l'accent doux et la fraîche mélodie du veilleur de nuit.

Le pasteur, M. Biering, était là avec ses enfants et son vieux père. Il dirigeait la cérémonie. Il a chanté et il a prêché en homme de l'Évangile.

Il connaît la douleur; il a été beaucoup éprouvé. Comme pasteur, son zèle est grand. En revêtant cet

habit, me disait-il hier, j'ai contracté des noces spirituelles avec tous les pauvres, tous les déshérités de ce monde, avec ceux qui souffrent, ceux qui pleurent et ceux qui regrettent. Je leur apprends et j'apprends moi-même, en les consolant, la vertu de l'espérance.

M. Biering est de taille moyenne. Il a les cheveux blonds, les yeux bleus, le teint pâle, les joues amaigries, l'attitude courbée. Il respire et répand la foi. Une flamme de charité le brûle et resplendit autour de lui. Il portait une soutane qui ressemblait à un manteau. Des boutons de velours noir rattachaient cette soutane jusqu'à son cou et sa fraise était godronnée, selon la mode de tous les pasteurs du Danemark. Ce costume, très-pittoresque, bien que très-simple, rappelle la cour des Valois. Je l'ai dit après l'office à M. Biering. — Vous aviez l'air, ai-je ajouté, dans votre tribune de chêne, d'un chevalier du temps de Luther. — C'est possible, m'a-t-il répondu, car je professe le rite du grand docteur. Si je suis chevalier, c'est chevalier du Christ, notre Sauveur. » Ce qui me touche dans cet homme, c'est qu'il n'a aucune exagération, aucune rhétorique. Je crois qu'il se ferait tuer pour sa vérité. Dans les îles comme sur les continents, c'est là de l'héroïsme, et il n'y a que cela de très-beau !

CHAPITRE IV.

Route de Glorup à Middelfard. — Les forêts. — Le petit Belt. — Holsten-House. — Odensée, capitale de la Fionie. — Socialistes. — Propriété. — Trois classes de paysans. — L'envie. — Esquisse de Cornélie et des Gracques, par Thorwaldsen. — Progrès possible. — Causes de stabilité en Danemark. — Accent, chant, écriture. — Les pasteurs. — Leur influence. — Les *Niebelungen*, illustrés par Julius Schnore von Carlosfeld. — Archipel vu de Svendborg. — Navigations. — L'île de Taasing. — L'église de Bregninge. — Le château de Waldemar. — Retour à Glorup. — Impression de la Baltique et des îles. — Médaillons d'Alexandre et de César.

11 août 1860.

Une route admirable, c'est celle de Glorup à Middelfart, à travers lacs, villages, champs de blé, d'orge, d'avoine, arbres et prairies. Ce trajet de vingt lieues, M. de Moltke et moi, nous l'avons fait en quelques heures. Il est charmant de séjourner une soirée à Middelfart, cette ville forestière et maritime. Une promenade en voiture dans les grands bois et une promenade en bateau dans le petit Belt : voilà deux mirages que l'on n'oubliera jamais.

Nous nous sommes donné cette double joie, et nous sommes revenus sur nos pas jusqu'à Odensée.

Le ciel était plus pâle qu'en France. Les nuages aussi étaient plus solides. Des déchirures de ces nuages tombaient parfois des cascades de lumière, et la campagne était transformée sous des reflets capricieux et métalliques, tantôt de cuivre, tantôt d'argent, tantôt d'étain. Ces flamboiements sur les paysages et sur les longues vapeurs qui traînaient en blanchissant à la pointe des herbes communiquaient à toute la nature une poésie fantastique indescriptible.

C'est par un de ces éblouissements de l'atmosphère que nous avons entrevu Holsten-House, l'une des résidences du baron de Holsten-Carisius. Le baron de Holsten est un noble vieillard dont la physionomie est fine, le cœur bienveillant et la conversation aimable. Indépendamment de son fief près d'Odensée, il a d'autres fiefs en Jutland et en Fionie, un particulièrement à Faaborg, d'où la Baltique avec ses îles a l'aspect d'un firmament avec ses étoiles.

Arrivés à Odensée vers onze heures, nous nous sommes reposés un peu dans un très-beau salon de l'hôtel de la Poste. Nous avons été ensuite à la cathédrale. Elle fut bâtie du onzième au seizième siècle. Elle est d'un gothique très-léger et très-lyrique. Elle a des tribunes comme un théâtre. Cette disposition architecturale témoigne de l'aristocratie d'Odensée. Tandis que la bourgeoisie prie dans les stalles, la noblesse prie dans les tribunes. Il y a la

tribune royale, la tribune épiscopale, la tribune du gouverneur militaire, la tribune des Rantzau, la tribune des Ahsefeld. Ce sont encore, c'étaient surtout autrefois les inégalités d'une cour dans la maison de Dieu, et tous les degrés de l'orgueil humain dans le temple de l'humilité chrétienne.

Les chapelles sont très-curieuses.

Il y a d'abord la chapelle des Ahsefeld, qui renferme des tombeaux en bronze sculpté, des armures en acier, et des sépultures de marbre d'un goût barbare très-original.

La chapelle des Walckendorf contient une bière de bois ciselé où la femme semi-officielle de Christian IV, Christine Munch, a été embaumée. Mon hôte, qui était mon guide et devant qui tombaient tous les obstacles, m'a mené à cette bière, l'a fait ouvrir, et j'ai pu contempler, sous les voiles de la mort, celle que Christian IV, appelé ici le Béarnais du Danemark, a le plus aimée. Elle est admirablement conservée. Ses mains, malgré les plis du temps et du trépas, sont fines, délicates, artistiques. Elle eut de Christian six filles et trois fils dont aucun ne régna.

Les bas-reliefs au-dessus du sépulcre de Christian II, un comte de Rantzau buriné en granit sur les dalles, et une plaque d'airain travaillée, derrière laquelle sont les os d'un prince Canut assassiné, méritent encore d'être examinés dans cette église.

Nous avons fait le tour du palais, dont les jardins seuls sont dignes de l'attention du voyageur. Nous

avons erré longtemps sous les grandes ombres des tilleuls et des peupliers, puis nous avons descendu le faubourg du Canal.

Ce canal, un débouché jusqu'à la mer, est fort intéressant. Rien de plus pittoresque, de plus frais que ses courbes de verdure. Il ne faut pas manquer d'en suivre les bords pendant une demi-lieue. Les vaisseaux passent, repassent avec leurs voiles au vent; et leurs mâts font frissonner, en les touchant, les ormes, les bouleaux et les hêtres des rives. C'est par ce canal que s'écoulent en partie les moissons de l'île. En revenant vers la ville, nous apercevions la flèche de la cathédrale à travers les cordages des navires, et l'édifice religieux paraissait un vaisseau de plus à l'ancre. Cette cathédrale, vue du petit pont, et s'élevant de la rivière vers le ciel avec ses masses rouges et ses toits de métal par toutes les spirales des verdure d'une presque île humide, offre, dans un contraste surprenant, le spectacle des jeunes fécondités de la végétation pressant de leurs flexibles rameaux la vétusté la plus monumentale des traditions.

Nous nous sommes arrachés à cette perspective, et nous avons exploré la ville rue par rue, maison par maison. Elle est partout en fête, cette ville, et c'est un jour ordinaire; c'est le moins brillant de ses jours. Cependant elle nous rit de toutes ses façades, grises, blanches, brunes, vertes, roses, lilas. Il y a des maisons neuves et des rues neuves en lignes droites; il y a de vieilles rues et de vieilles maisons

en lignes brisées. On reconnaît sans peine ce qui appartient aux ingénieurs, aux architectes modernes, et ce qui appartient au passé, — au passé le plus reculé, le plus lointain, le plus mystérieux. Odensée était une cité, qu'aucune pierre de Copenhague n'avait encore été tirée de la carrière. Avant que la capitale de la Séeland fût nommée, Odin avait fondé la capitale de la Fionie de son gantelet de conquérant et de héros.

Le caractère distinctif de cette capitale, de cette oasis de briques et de pierres, dans une île d'émeraude, au milieu d'une mer d'azur, c'est la propreté des maisons, des rues, des ruelles, des carrefours. Cette propreté est si exquise, qu'elle n'apparaît pas seulement comme une élégance, mais comme une vertu. On se sent touché de respect pour ce peuple. Après avoir bien observé cette ville jusque dans ses faubourgs les plus reculés, cette ville sans boue et sans tache, cette ville dont l'hermine pourrait être l'emblème, j'ai conclu que les femmes y devaient être relativement plus chastes et les hommes plus honnêtes, tant il y a d'affinités secrètes entre ces recherches, ces lustrations, ces sollicitudes universelles de propreté et la pureté morale des âmes.

Mais Odensée ne s'en tient pas là. Son doux génie ne se contenterait pas de si peu. Elle réalise la poésie de l'ordre. Elle transforme ses rues en jardins, ses maisons en serres. Toutes ses fenêtres, au rez-de-chaussée, au premier, et au second quand il y a un second, sont parées de cent mille pots de fleurs, au

moins. Les caisses de roses, d'œilleux, d'héliotropes, d'hortensias, de résédas, de fuchsias, de giroflées s'épanouissent partout, au dedans, au dehors, à tous les étages, sur tous les seuils, à tous les balcons, dans tous les recoins. Et des cages s'encadrent aux treillages, devant ou derrière les vitres, à travers les merveilles de ces parterres aériens. Cette ville laisse au cœur une impression ineffable. On emporte de ses communications avec elle un rêve d'amour voilé, des myriades de parfums et de chants, le souvenir et l'aspect d'un idéal immaculé. Odensée est parmi toutes les cités la cité vierge. On appelle la Fionie le jardin du Danemark. A tous les titres Odensée en est bien légitimement la capitale.

Glorup, 13 août.

J'ai été à la mer par les blés et par les forêts. Je me suis reposé avec délices sous les bois de Taageruplund dont les tiges n'ont ni lichens, ni mousse, dont les racines s'étendent jusqu'au Belt, et dont les grandes ombres s'allongent et s'agitent, le soir, sur les grandes eaux.

14 août.

Croirait-on qu'en Danemark, il y ait des utopistes qui voudraient ébranler par les paysans la propriété, cette base divine de la famille et de l'État, cette base qui porte tout, même les anarchistes ?

Les paysans applaudissent à tout ce qu'on leur prêche contre la propriété d'autrui, mais c'est pour devenir, eux, d'autant plus propriétaires. Rien n'est à leurs yeux aussi sacré que la propriété, soit qu'ils la possèdent, soit qu'ils la convoitent.

La communauté, telle que l'entendent certains socialistes, est l'envers du bon sens. Il leur sourirait de placer le cœur à droite. La nature, ayant mis l'homme sur les pieds, ils le retournent et le mettent sur la tête. Leur rêve, c'est le pire des couvents : un couvent, non-seulement sans famille et sans propriété, mais sans gouvernement et sans Dieu.

J'aimerais mieux l'adoration des légistes pour la lettre que l'innovation des socialistes. Le texte nu est brutal sans doute, mais c'est encore un appui, c'est le bâton de l'aveugle.

Heureusement, le monde n'en est pas réduit à cela. Ni légistes superstitieux, ni socialistes fous, voilà mon symbole. Ne soyons pas légistes fanatiquement; soyons sagement jurisconsultes. En d'autres termes, soyons législateurs. Consultons l'esprit. Abolissons les textes, lorsque l'âme leur échappe et qu'ils restent seuls; mais, tant qu'ils ont leur âme, conservons-les. La propriété peut se défendre par toutes les forces de la tradition et de l'intelligence. La propriété est un texte sérieux, et tous les textes sérieux ont leur raison d'être. Dans le principe, les grandes lois sont les grands instincts rédigés; et il y a d'éternelles lois, comme il y a des instincts éternels.

J'ai dit qu'il y a trois classes de paysans : ceux qui ont cour — les *gaarmænd* ; ceux qui ont seulement maison — les *høusmænd* ; et ceux qui ont chambre de loyer, les *inderster*. Les deux dernières classes pourraient être une arme terrible contre la première dans la main des grands propriétaires du sol.

Les *gaarmænd* sont parfois très-riches. J'en connais qui achetaient, pendant mon séjour à Odense, des soupières et des écuelles d'argent chez les bijoutiers. Ils payaient tout comptant. J'en sais aussi qui ont des pianos pour leurs filles. Ces filles s'exercent tant bien que mal. Comme les pères ne s'opposent pas à ce qu'elles soient parées, et que, d'un autre côté, ils ne veulent pas qu'elles soient des fainéantes, j'en ai vu qui allaient aux champs avec des broches et des bracelets d'or.

Glorup, 15 août.

Quels beaux arbres au bord des Belts ! On aime à les contempler. Et cependant, si l'on rencontre un homme grand parmi les hommes comme ces arbres le sont parmi les arbres, on se détourne envieusement. L'envie est donc d'une bien petite âme. Au lieu de se réjouir des plus magnifiques œuvres de Dieu et d'en être fier, l'envieux s'en afflige et s'en trouve humilié. Les grands arbres et les grands hommes, ce châtaignier, par exemple, et Tycho-Brahé, tien-

nent beaucoup de place; mais ils ont de sublimes frémissements, une ombre propice, des rameaux, des fleurs et des fruits. Pourquoi s'en offusquer? ne vaut-il pas mieux les admirer, lorsqu'ils apparaissent soudain verdis de mousse ou dorés de gloire? L'envie se glisse au cœur des talents médiocres et les ronge. Les nobles intelligences la dédaignent. Quand on a de la grandeur, on n'est pas jaloux de la grandeur.

J'ai sous les yeux une belle esquisse au crayon par Thorwaldsen de Cornélie et des Gracques. L'éminent artiste n'eut pas le temps de réaliser en marbre cette esquisse. En la traçant, céda-t-il simplement à une inspiration classique, ou bien eut-il au visage, comme les paysans et les ouvriers de sa patrie, un souffle de socialisme? je l'ignore. Ce qui est indubitable, c'est que ces figures de Cornélie et des Gracques sont plus pathétiques au milieu de la propagande tentée en Danemark.

Les Gracques, au reste, n'étaient pas des communistes, ou du moins ils furent des communistes modérés. Peut-être même ne sont-ils que des révolutionnaires.

La première loi agraire proposée par Tiberius Gracchus dans son tribunat n'était aux chevaliers (les riches, les traitants de Rome) que les terres usurpées sur le domaine public. Il les blessa cependant au cœur en exigeant ces restitutions. Pour les cal-

mer un peu, il les dota du pouvoir judiciaire, au détriment des sénateurs qu'il s'aliéna profondément. L'un d'eux, Scipion Nasica, son beau-frère, le chef des patriciens, l'ennemi superbe de toute démocratie, ameuta ses collègues et leurs clients contre Tiberius Gracchus. Il le cerna près du Capitole et le frappa mortellement. « Tout le sénat, dit Bossuet, le tua par la main de Scipion Nasica. »

Après le meurtre de Tiberius Gracchus, Caius adopta et étendit les desseins de son frère, mais il ne dépassa point certaines limites. Il exigea pour chaque mois une vente de blé à bas prix, et pour chaque année une distribution de terres prises sur celles qui avaient été volées au domaine public. De plus, il afferma, au profit des pauvres, l'héritage qu'Attale, roi de Pergame, avait légué au peuple romain.

Voilà toutes ses tentatives.

Scipion Émilien, l'autre beau-frère des Gracques, témoin des difficultés et des injustices qu'entraînait l'exécution de la loi agraire, demanda que toutes les contestations relatives à cette loi fussent jugées par des citoyens non suspects de partialité contre les riches qui pouvaient être condamnés à restituer.

Cette intervention de Scipion Émilien lui coûta la vie. Il s'était retiré un soir, avec des tablettes, pour noter le discours dont il devait appuyer le lendemain devant le peuple sa proposition. Il fut trouvé mort dans son lit, sans qu'il y eût de blessure. Caius Gracchus ; sa sœur, la femme de Scipion ; et Cornélie

leur mère, furent généralement soupçonnés. On crut qu'ils avaient commis ou conseillé le crime.

Caïus lui-même ne tarda pas à tomber sous la rage des patriciens et des riches. Son parti vaincu, ses amis égorgés, il se réfugia dans *le Bois des furies*, où un esclave fidèle le perça de l'épée et se poignarda ensuite sur le corps de son maître.

Par leur père, les Gracques étaient chevaliers, c'est-à-dire publicains, riches, les premiers des plébéiens comme nos bourgeois modernes. Ils étaient patriciens par leur mère, la fille du grand Scipion l'Africain.

Cornélie, qui prépara la renommée de ses fils, les avait formés à tous les talents politiques, à toutes les vertus éclatantes. Elle les avait trempés pour la vie publique, pour les orages du forum, pour les hasards des factions, comme on trempe l'acier pour le combat. Ils répondirent à ses espérances. Ils furent généreux, braves et intègres entre tous. Ils furent des orateurs dont l'éloquence n'eut pas de rivale parmi leurs contemporains. Ils régnèrent par la parole et, de tous les tribuns du peuple romain, ils sont les plus tragiquement illustres. Cornélie leur survécut à l'un et à l'autre. A la fin, elle voulut arrêter Caïus, mais il était trop tard, et la pente qu'il descendait, la pente où elle l'avait lancé, était trop rapide. Le sang de Scipion Émilien criait d'ailleurs vers le ciel. Cornélie pleura jusqu'à son dernier jour dans sa retraite de Misène, où elle s'entourait de stolciens, ses fils, les Gracques, martyrs de leur dévouement au

peuple qui les laissa immoler, victimes du sénat dont ils avaient combattu la tyrannie, victimes aussi des chevaliers dont ils avaient menacé la fortune.

Thorwaldsen m'a rappelé les Gracques ; et le Danemark, plein de Gracques de village, me les rappelle encore plus.

De ce que les peuples désirent trop, il ne s'ensuit pas qu'on ne doive rien leur accorder. Il ne faut pas rester stationnaire ; il faut avancer dans les horizons indéfinis de l'avenir. Le progrès est sacré. L'obligation la plus sainte des gouvernements est de marcher toujours vers le mieux, de tendre toujours la main aux pauvres et aux petits, afin de les élever jusqu'à la famille et jusqu'à l'aisance.

Pour moi la solution du problème est celle-ci : respecter scrupuleusement la propriété des riches, mais l'imposer dans une mesure équitable. Voilà ce qui est juste.

Au delà des contributions proportionnelles, le communisme est un bon sentiment et une mauvaise théorie. Ne brisons pas le siège vénérable du foyer, ne détrônons pas les pénates, les divinités domestiques, n'attaquons pas la vieille pierre des héritages, la borne des champs. Le dieu Terme est le dieu invincible. Personne n'a jamais prévalu, personne ne prévaudra jamais contre lui, parce qu'il représente ce qu'il y a de plus indestructible au monde : la famille et la propriété.

Il n'y a de possible qu'une répartition plus égale des charges sociales ; il n'y a de possible que le travail, que la charité, que la fraternité dont les magnifiques développements amèneront une plus complète réalisation du bien ici-bas.

L'air vibre toujours à de certaines idées. Quand ces idées sont fausses ou exagérées, elles s'évanouissent bientôt. Elle ne sont que l'écorce, elles ne sont pas le jus de l'orange. La raison finit par avoir raison.

Des apôtres matamores traversent le continent et les îles du Danemark. Ils répandent le communisme. Plusieurs sont honnêtes, mais gonflés et vides. Ils sonnent le mot, ils ne sonnent pas la pensée ; ils sonnent creux. N'importe, ils sont une espérance. Les paysans les acclament comme leur propre aboiement, puis ils s'en retournent tranquilles, le soldat à son drapeau, le marin à sa barque, le laboureur à sa charrue, et le bon sens reprend son empire. Quand le souffle socialiste a passé, le paysan rentre sous son toit et s'y repose avec orgueil. Les armoires, les commodes sont pleines de linge, les coffres ferrés contiennent l'argent, l'argenterie, les bijoux, les habits parfumés de bouquets de lavande. Il y a un petit musée, soit de portraits de famille, soit de portraits militaires, soit de portraits religieux. La batterie de cuisine reluit comme dans un tableau de Téniers. La cave abonde

en bière, le cellier en crème, en beurre et en fromage. Le four cuit les galettes. Les étables regorgent de moutons, de pourceaux, de vaches et de veaux; les écuries de chevaux fioniens ou séelandais. Il y en a de quatre à huit chez un gaarmønd et deux ou trois voitures dans sa remise. Les hœusmønd et les inderster, opulents aussi sur cette heureuse terre, se disent entre eux : « Nous pouvons patienter, puisque tout s'achemine. » Tout s'achemine, en effet, mais à la liberté, à la richesse, point à l'anarchie et à la spoliation. Les nations ne sont subversives que lorsqu'elles souffrent; et la nation danoise ne souffre pas.

Les hommes ici sont grands et forts, les femmes sveltes et alertes. Les cheveux sont blonds, les yeux bleus; le teint est éblouissant. Les enfants sont frais et vermeils, les vieillards lestes et droits sur jambes.

Je les ai entendus parler et chanter. Les voix sont belles, accentuées et mâles.

Je viens d'examiner plus de quarante sortes d'écritures. Il y en a de spirituelles, de passionnées, de lumineuses, de recueillies, et cependant ce sont des écritures rustiques. Il y en a une lyrique, et qui est certainement d'un artiste : c'est celle du veilleur de nuit.

Les Danois ont un grand respect pour leurs pasteurs. Cela dérive de plusieurs causes. D'abord les pasteurs sont ardents, instruits, charitables. Ils ont un intermédiaire toujours électrique, et cet intermédiaire sacré, c'est le livre des livres, c'est la Bible, que le peuple des campagnes, non moins que le peuple des villes, médite chaque jour.

Et puis, il y a trois autres sources d'autorité pour les pasteurs, c'est la musique, c'est le costume, et c'est le sermon. La musique émeut les sens, le costume frappe les imaginations, le sermon enlève les âmes.

Tous ces théologiens de la réforme, la plupart jeunes, sont très-imposants avec leur manteau noir et leur fraise godronnée à la façon des seigneurs du seizième siècle. Ce sont des docteurs chevaliers. L'épée ne leur messierait pas. Ils se contentent du glaive de la parole, comme Mélanchthon, que beaucoup ont pris pour modèle. J'ai remarqué chez plusieurs un entraînement vers Mélanchthon. Je constate ici cette préférence. C'est peut-être un trait caractéristique de la modération du protestantisme en Danemark; c'est peut-être l'œuvre seule du temps qui calme tout en éclairant tout.

Glorup, 16 août, cinq heures du matin.

Le ciel est bleu, l'étang est rose sous les premiers feux de l'aurore. Les cygnes tracent leur sillage sur

l'eau qui frissonne et sous les grands arbres qui frémissent.

A huit heures, nous partirons pour Svendborg, dont nous devons visiter les rivages. Il y a là, dit-on, des forêts sur les côtes, et, dans la Baltique, un archipel d'une beauté incomparable.

En attendant, je ne me lasse pas de parcourir pour la centième fois les illustrations du poème des *Nibelungen* par Julius Schnore von Carlosfeld. Les *Nibelungen*, rédigés au commencement du treizième siècle, sont l'épopée allemande d'une tradition, dont l'*Edda*, composée au onzième siècle, avait déjà retracé les merveilles en rythmes scandinaves.

Il existe deux *Edda*. La plus récente est du treizième siècle, et l'auteur, Snorri-Sturleson, dans les traités qu'il y a consacrés à la mythologie et à la langue des Scaldes, a voulu, surtout en son livre, qui est un commentaire et une prosodie, donner la clef de la vieille *Edda*, de l'*Edda* en vers, ce recueil de poèmes primitifs rassemblés par Semund, Islandais comme Snorri-Sturleson.

Ce n'est donc pas la nouvelle *Edda*, c'est l'ancienne, que M. Julius Schnore a magnifiquement décorée, — dans ce sens, que cette ancienne *Edda* est l'inspiration primordiale des *Nibelungen*. Les *Nibelungen*, cristallisation germanique de l'*Edda*, voilà le livre que les hardiesses du peintre me traduisent avec une originalité surprenante.

Ces guerriers terribles, Sigfrid en tête, ces vierges audacieuses conduites par Chrimhilde, ces grands

coups de lance aux hommes et aux dragons, ces nains hideux, ces boucliers surnaturels, ces chevaliers qui sonnent du cor, ces chiens fidèles, ces lions déchaînés, ces héros qui traînent des ours en laisse, ces amants qui s'embrassent à la veille d'un combat, ces prêtres qui maudissent, ces ennemis qui tuent et qui boivent le sang dans des crânes, ces valkyries qui versent aux braves du Valhalla l'hydromel dans des coupes d'or, ces rencontres furieuses, ou tendres, ou fatales; ces visages farouches, ces salamandres dans les flammes, ces enlèvements sur des coursiers ou sur des barques, ces délibérations viriles, ces vengeances épiques, ces boucliers percés de part en part, ces épées assénées à deux mains, ces carnages, ces désespoirs, ces cruautés, ces défis jusque dans la mort, ces prières sur des tombes, toutes ces choses tragiques transformées par le burin font souvenir involontairement de Michel-Ange et de Dante. On regrette que les dessins sur *la Divine comédie*, ces dessins du plus gigantesque des peintres sur le plus prodigieux des poètes de l'Italie, soient perdus à jamais.

Huit heures du matin.

Pendant que je feuilletais les *Nibelungen*, l'aiguille marchait. Les dogues secouent leurs anneaux de fer, les chevaux hennissent dans la cour. Il est temps de quitter le poème pour le théâtre des aventures et de la gloire des héros scandinaves, pour

les paysages de terre et de mer, où ils ont imprimé leurs irrutions ineffaçables, leurs grands vestiges, où le soleil pâle a brillé, où la lune argentée a blanchi sur leurs armures.

Onze heures du soir.

La journée a été admirable. Je voudrais en fixer le souvenir. Je me bornerai à un récit bien simple; car la meilleure manière de célébrer de telles impressions, c'est seulement de les raconter.

Nous nous sommes mis en route par l'une des allées de l'étang. Nous avons traversé les jardins, d'où les fleurs nous envoyaient par bouffées leurs parfums. Nous avons gagné le parc. Les cerfs, les biches, les faons y jouaient au milieu des lumières et des ombres de la forêt. Leurs troupes successives et nomades étaient ordinairement de dix ou douze. J'en ai compté jusqu'à cinquante-trois ensemble. Du parc de Glorup nous sommes entrés dans les bois du fief, et, par d'autres bois, les bois de Brenderup et de Mollrup, nous avons atteint le charmant village de Tvede, d'où nous avons continué jusqu'à Svendborg. En deux heures, nous avons franchi huit grandes lieues avec les chevaux du comte de Moltke. C'est lui qui dirigeait notre petite caravane, et nous nous en sommes bien trouvés.

Nos trois voitures se sont arrêtées sur la hauteur de Svendborg, où nous sommes descendus. Pendant qu'on les conduisait à l'auberge, nous parcourions

ce plateau merveilleux qui domine la ville, dont les toits rouges s'étagent en pente douce jusqu'à la mer. L'horizon était immense en étendue, en variété. Les îles émergeaient des grandes eaux. La Baltique n'a rien de plus charmant, de plus exquis, de plus magique, de plus riant, de plus sublime que cet archipel qui verdit de toutes parts au milieu des vastes flots bleus. Ces flots, c'était la mer que nous contemplions d'une île, de l'île de Fionie. Et c'étaient d'autres îles qui végétaient, qui fleurissaient dans l'amplitude de cette mer féconde comme le sein d'une femme. Des îles, et des îles surgissaient auprès et au loin. C'était d'abord l'île de Taasinge; puis, au delà, Strynø et Strynøkalv; puis à notre gauche, Thurø, Langeland et Laaland; puis à notre droite, Skaarø, Drejø, Als, Ærø, Avernakø, Hjortø, — en tout treize îles, dont quelques-unes, telles que la Fionie, Laaland, Langeland, seraient de petits royaumes. La Fionie a deux cent mille habitants, Laaland en a soixante mille, et Langeland vingt mille; Als en compte dix-huit mille, et Taasinge cinq mille.

Nous avons glissé par les sinuosités des haies, parmi les bluets, les coquelicots et les marguerites, jusqu'au rivage. Des bateaux pavoisés étaient prêts. Nous avons navigué d'île en île, de golfe en golfe, dans les labyrinthes de l'archipel cher au dieu Thor. Le firmament d'Odin était sur nos têtes, la mer d'Ægir était sous nos pieds. Nous avons partout des relais d'eau et de terre. Nous nous em-

barquions et nous débarquions tour à tour. Nous passions des voitures aux bateaux et des bateaux aux voitures. Deux repas, à six heures de distance, nous ont été servis, l'un dans l'île de Taasinge, l'autre dans l'île de Fionie, à l'abri du soleil et du vent. Tout avait été transporté par un fourgon de Glorup : vins, gibier, pâtés de chevreuil, gâteaux et fruits. Les perspectives de la mer et des îles nous enchantaient sans cesse les yeux et l'imagination. Les bois de chênes et de frênes, les bouquets de saules et les forêts de hêtres dont les murmures s'harmoniaient aux murmures des vagues, couvraient les collines et s'avançaient de déclivités en déclivités jusqu'à la mer. Rien de plus féerique. Les grands arbres poussaient leurs rameaux et leurs racines au-dessus et au-dessous des fiords. Les navires à voiles fendaient les flots, et leurs sommets mobiles se confondaient dans des circonvolutions inexprimables avec les clochers des îles. Les toits de chaume ou de tuile sortaient des feuilles, les cordages et les pavillons des vaisseaux sortaient des anses. C'était un songe, et pourtant c'était une réalité. C'était un mariage de la terre et de la mer dans toutes leurs splendeurs, dans la fête des charrues et des filets, où les moissonneurs pouvaient donner la main aux pêcheurs et aux matelots.

L'île qui m'a le plus ravi après notre île de Fionie, c'est celle de Taasinge.

Elle appartient à la maison de Juel. Elle est le prix, pour cette famille, de l'héroïsme et de la gloire. Elle

était d'abord un domaine de la couronne de Danemark.

Christian IV y avait fait bâtir un château pour son fils Waldemar, l'un des enfants qu'il avait eus de Christine Munch. Le roi avait pour ce prince la plus tendre prédilection. Il avait voulu le marier à l'une des filles du grand-duc de Moscovie, qu'il espérait rattacher par là plus facilement à une ligue contre la Suède. Cette union, qui aurait assuré le bonheur de Waldemar et la prépondérance du Danemark contre le cabinet de Stockholm, manqua cruellement par la mort prématurée du jeune homme. Le château de l'île de Taasinge a conservé le nom romanesque et tragique de Waldemar.

Avant de nous acheminer vers ce monument, nous avons côtoyé la mer avec des chevaux frais, et nous avons gravi la colline de Bregninge. L'église de cette colline est le Westminster des Juel. Les tombeaux de cette famille, en énormes pierres grises, sont rangés, par date, sous leurs voûtes féodales, dans leurs caveaux aériens. Les perspectives de mer et de terre qui s'ouvrent du haut de Bregninge sont plus belles peut-être que les horizons de Svendborg.

Ce n'est pas sans effort que nous nous sommes arrachés à ces spectacles et que nous avons repris notre odyssée à travers l'île. Nous sommes arrivés par les blés et par les bois au château de Waldemar.

Le nom seul de ce château est pathétique. Le fils favori de Christian IV, pour qui cette résidence avait

été faite, n'eut d'autre palais qu'un sépulcre. Son père le pleura dans des transports de douleur. De sa chambre il regardait les vagues et il sanglotait si violemment, que des deux rugissements, celui du roi et celui de la mer, c'était le rugissement du roi qui était le plus terrible.

On a dit bien des fois que Christian IV est le Henri IV du Danemark. Rien n'est plus vrai. Il était brave et diplomate. Il gagna la bataille de Calmar sur les Suédois en 1611. Il ne se contentait pas de commander ses armées, il commandait souvent ses flottes. En 1644, dans un combat naval, une balle, détachant un éclat de bois, lui creva l'œil droit ; le sang jaillit, Christian tomba. Une voix dit : « Le roi est mort. — Non, cria le blessé en se relevant, le roi n'est pas mort et il continuera de faire son devoir. » Ses chirurgiens le pansèrent sur le pont où il resta pour donner ses ordres. Le triomphe fut indécis. Ses traités, qu'il rédigeait lui-même, valaient des victoires. Sa popularité était immense parmi les laboureurs, les soldats et les marins. « Camarades, dit une vieille chanson séelandaise, Christian de Danemark s'ennuie dans sa cour ; il n'est joyeux que dans la fumée du canon. Alors, nous aussi, nous sommes de bonne humeur, et l'ennemi fuit en criant : Sauve qui peut ! le voilà le roi Christian ! »

Ce prince chevaleresque et négociateur était fort économe. Il veillait aux dépenses de sa cuisine, de sa garde-robe et de ses bâtiments. Il était son principal intendant à lui-même. Il s'acquittait de ses propres

maines envers ses ouvriers et ses serviteurs. Il avait les goûts magnifiques, malgré sa parcimonie qu'il tenait pour une vertu, la vertu de l'ordre. Il n'épargnait rien dans les occasions. Il avait des vaisseaux excellents, des palais splendides. Il payait bien ses armées et ses escadres. Il avait dans l'âme et dans l'imagination de la grandeur. Il avait aussi de la bonté. On connaît son fameux édit de 1627. En pleine guerre, il défend à tous les seigneurs, généraux et officiers, d'inquiéter ou de laisser inquiéter les commerçants et les moissonneurs, les habitants des villes et des campagnes. Et comment prescrit-il la discipline, une discipline exacte? Il la prescrit « sous peine de mort. »

J'ai considéré affectueusement son portrait dans l'île de Taasinge, au château de Waldemar. Le roi est sur son célèbre cheval noir; il marche certainement contre les Suédois avec cet air martial. Il est de grande taille. Son nez est aquilin, son front vaste; ses yeux et sa bouche sourient au péril. Toute sa physionomie respire la franchise et la confiance. C'est un héros encore plus qu'un roi.

Dans une autre salle du château, je trouve le portrait d'un autre héros, d'un héros de mer : c'est Niels (Nicolas) Juel. Ses deux plus grandes victoires navales sont la victoire d'Öland, en 1676, et, un an après, en 1677, la victoire de Kjögebugt. Niels Juel fut le Ruyter du Danemark sous Christian V, le petit-fils de Christian IV. Indépendamment de ses triomphes d'Öland et de Kjögebugt, il a la plus belle vie de marin. Il défendit Copenhague, livra des com-

bats sans nombre, coula des navires, prit des places formidables, équipa, disciplina des flottes qui furent l'honneur du Danemark. Le vaisseau amiral, le vaisseau de Niels Juel, était toujours le point de mire de l'artillerie ennemie. Dans la journée de Kjögebugt, ce vaisseau, criblé de boulets, attaqué par six vaisseaux suédois, allait sombrer. « Messieurs, dit Niels Juel à ses officiers, *le Christian V* a été une noble cible; faites avancer *le Frédéric III*. Nous serons bien partout sous le drapeau du Danemark. » Et changeant de vaisseau, sans changer de tactique, calme sous la mitraille, il demeura maître de la fortune, de la mer et des Suédois comme de lui-même, l'intrépide Niels Juel.

Christian V ne savait comment le récompenser. Il le fit chevalier de l'Éléphant, grand amiral, et il lui donna l'île de Taasinge, qui était un domaine royal. Depuis cette époque, l'île de Taasinge est la propriété des Juel; l'église de Bregeninge, leur Westminster, et le château de Waldemar, leur palais.

Ce château est plein de l'amiral. On nous a montré le grand coffre armorié où son linge et ses uniformes étaient serrés dans sa cabine durant ses expéditions. Le meuble où l'on disposait sa pharmacie est aussi fort curieux. Le tableau ancien qui représente la décisive rencontre de Kjögebugt m'a retenu longtemps.

Il y a plusieurs portraits de l'amiral. Dans l'un de ces portraits il est en habit de gala avec le cordon bleu de l'Éléphant. Je l'aime mieux dans les autres,

sa grande épée au côté, ses pistolets à la ceinture, revêtu de buffle et de fer. Là, sa chaîne d'or est son seul ornement. Il a le teint coloré, le visage mâle, le regard vif et hardi. Son attitude est solide, son corps robuste. Son geste commande. Il brave les dangers, il méprise la mort. Voilà comment il a conquis tant de territoires à sa patrie, tant de renommée pour lui, et, pour sa maison, cette île de Taasinge.

Le château de Waldemar, qu'il a fait sien, ressemble à un vaisseau à l'ancre. La mer le baigne de toutes parts. Je ne puis m'assouvir de la regarder, cette belle mer qui change de couleur au moindre rayon et de mouvement au moindre souffle. Elle se calme, elle s'agite, elle se gonfle, elle se roule, elle s'élance. Elle est verte, bleue, jaune, grise, terne, lumineuse tour à tour. Elle est parfois d'ardoise dans ses profondeurs et d'argent au sommet de toutes ses lames. Elle murmure, elle gronde, elle mugit, elle éclate en tonnerres de bruits et en éclairs d'écume. Toute la mythologie scandinave s'y plonge et s'y replonge dans une tempête d'images, de foudre et d'émotion. Je gravis, je descends, je vais de la chapelle au théâtre, du théâtre aux fenêtres, au balcon et au grand escalier de pierre du château.

Il faut pourtant le quitter, ce lieu sublime et sombre, charmant et fascinateur. Une des barques est là qui nous transporte entre les îles de Thurô et de Langeland jusqu'en un bois de l'île de Fionie.

Un miracle d'hospitalité nous y a ménagé un nou-

veau-repas. Nous dînons, nous remontons en voiture, et nous revenons au château de Glorup, brisés délicieusement par douze heures de mirages, d'admiration et d'enchantements.

Glorup, 17 août.

Tout, ou presque tout, est mesquin auprès du voyage d'hier. Combien singulièrement ce qu'on appelle esprit dans le monde est peu de chose ! Je hais l'esprit à facettes, l'esprit qui scintille et qui pette en feu d'artifice, l'esprit qui fatigue l'œil, qui tord les nerfs et qui danse sur la corde du paradoxe, l'esprit qui a pour instrument un petit sifflet d'argent orné d'un ruban rose, l'esprit qui ne s'entend plus à dix pas à la ronde, l'esprit dont l'univers est un salon, l'esprit qui n'est jamais aux proportions d'un livre ou d'une tribune, mais aux proportions d'un fauteuil ou d'un canapé.

L'esprit ne saurait suffire. Il n'a pas le don d'attacher. Il amuse un instant et c'est tout. La magie de ceux qui ont de l'esprit, et qui n'ont que de l'esprit, se réduit à deux cailloux qu'ils frottent prestement l'un contre l'autre et dont ils font jaillir des étincelles. Aussi quelle flamme stérile, brillante et glacée que l'esprit pour l'esprit ! L'esprit n'est grand que dans la poursuite des idées, ou dans l'épanchement soit d'un sentiment, soit d'une passion. Alors il est irrésistible sur les lèvres attiques de Socrate, ou sous la

plume soudaine de madame de Sévigné. Si la plume est tenue par Pascal ou par Voltaire, elle s'aiguise en poignard, et comme ce poignard ne s'émousse plus, c'est un poignard immortel. L'esprit à cette puissance est du génie.

Quant à l'esprit proprement dit, je ne me rétracte pas. Le seul esprit qui me plaise est celui qui trouve sans chercher, — et même cet esprit-là, ce n'est pas assez.

L'esprit métaphysique vaut mieux, mais cela ne suffit pas encore.

J'ai déjeuné avec un homme qui revient de Königsberg, la patrie de Kant. Le philosophe ne sortit jamais de sa ville, ne vit jamais d'autres contrées, ni un autre soleil, ni un lac, ni la mer qui était si proche. Il n'eut pour horizon que les steppes froides de sa pensée. Cela est bien incomplet. On moisit à la même place. Comment se passer de mouvement et de couleur ? Il y a trop de mousse et trop de vase aux pierres qui ne roulent pas.

Ce n'est pas l'esprit métaphysique au moins que je repousse. Je le salue dans Platon, dans Descartes, dans Bacon et dans Leibnitz. Mais où je ne m'incline plus devant lui, c'est lorsqu'il devient tellement une abstraction, qu'il retranche la vie, qu'il fait d'un arbre des bois et des eaux un mât tout dépouillé de feuillage.

.

Au contraire, quand l'esprit métaphysique crée le *Phédon*, je l'honore à l'égal d'une grande chose de la nature. La nature est le criterium suprême. Ce que je pourrai regarder ou entendre, après ce que j'ai regardé et entendu sur la mer et dans ses îles boréennes, sera vraiment beau. Beethoven et Mozart, Byron et Lamartine, Tacite et Rousseau, Goethe, la cathédrale de Cologne, les dialogues de Platon, Homère, la Bible, Shakspeare, Phidias, Raphaël, — je n'exige pas moins que cela. Si l'on me donne moins, je redemande la nature. Ce n'est pas dans un miroir de plomb qu'on doit voir l'idéal, c'est dans une glace de Venise ou de Copenhague. Donc, des chefs-d'œuvre, sinon l'Orient, le Midi, la terre des palmiers et des oliviers, les climats de notre imagination où le lait des traditions coule avec les sources, avec les fleuves; où toutes les splendeurs jaillissent des yeux de la nature : le soleil, l'art, la religion, la poésie; donc des chefs-d'œuvre, sinon le Nord avec ses brumes, avec l'infini à deviner entre une mer sombre et un ciel pluvieux, dorés par intervalles d'un rayon et transfigurés.

Je sentirai toujours dans mon âme l'impression de la Baltique et de ses îles. Je n'oublierai ni Svendborg, ni Bregninge, ni le château de Waldemar. Exquise contrée, dont la double influence est de vous absorber d'abord, puis de vous inspirer le dédain de tout ce qui ne lui ressemble pas en beauté dans l'ordre intellectuel et moral !

J'ai négligé de mentionner au château de Walde-mar deux médaillons presque effacés d'Alexandre et de César. Ces médaillons sont d'un peintre danois qui a voulu faire des portraits avec des textes, mais dont le talent a subjugué l'érudition.

Peut-être, tels qu'ils sont, ces portraits n'ont-ils pas été inutiles. Peut-être Christian IV et l'amiral Niels Juel se sont-ils préoccupés, pour s'encourager à l'héroïsme, de ces deux hommes, les plus prodigieux de l'antiquité et de tous les siècles.

Quand vous n'êtes plus devant la grande nature ou devant la grande pensée, la grande action vous ressaisit et défie votre indifférence. Au saut de mon lit, entre mes quatre murs, avant de retourner à la mer, j'ai songé un instant à Alexandre et à César.

Alexandre était jeune, beau, prédestiné comme un demi-dieu. Il avait traversé sur les ailes de son génie grec toutes les sciences, toutes les idées, tous les arts, avec l'impétueuse ardeur qui lui soumit l'Orient et le monde. Ce qui l'achève, c'est l'*Illiade* sous son oreiller et Aristote à ses côtés.

César est peut-être encore plus étonnant qu'Alexandre, César qui osa seul dans Rome résister à Sylla et en qui le terrible dictateur voyait plus d'un Marius.

Le conquérant des Gaules, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Asie et de l'Égypte n'est pas plus éclatant qu'Alexandre; il est plus souple et plus vaste.

César était prodigue, hardi, corrompu, bienveillant. Il comprit que la république n'existait plus

que de nom. Il mesura d'un coup d'œil la vanité de Cicéron et le néant de Pompée. Il prévint de loin la guerre civile, et se prépara d'avance à y jouer sa vie contre l'empire.

Voici comment il s'y pfit :

A l'exemple des Gracques et de tant d'autres, il proposa aussi sa loi agraire. Il partageait les terres du domaine public à cette multitude oisive, turbulente de Rome et de l'Italie, afin de se l'attacher et de l'endurcir aux fatigues dans les travaux de l'agriculture. Les terres du domaine public faisant défaut, il désira qu'on y joignît certaines terres patrimoniales en les achetant des chevaliers et des riches.

Jusque-là tout allait bien. La loi de César était la meilleure loi agraire qui eût été encore inventée. Elle fut rejetée par le sénat et adoptée par le peuple, qui appela César du nom de libérateur.

Ce qu'il y eut d'admirable, c'est que César ne s'amusa pas à l'exécution de sa loi ; il laissa ce soin à d'autres. Il se fit donner la guerre des Gaules. Il la continua dix ans. Il préluda ainsi à son rôle d'homme politique par la plus laborieuse des épopées. Il remporta des victoires merveilleuses, accomplit des marches incroyables, passa des fleuves, des mers, envahit des villes, construisit des flottes, étonna les barbares et les Romains, subjuguait toutes les imaginations avant de franchir le Rubicon et de commencer la guerre civile.

Il était alors le plus grand des citoyens.

Pompée régnait en Italie. Il avait pour lui le sénat,

la majesté si souvent violée de la république, l'éloquence de Cicéron, son orateur, la vertu de Caton, son stoïcien, l'autorité de l'habitude, le trésor, toutes les forces centrales d'un gouvernement ; il avait contre lui César.

La moisson était mûre ; César voulut la cueillir.

Dès qu'on sut qu'il avait lancé son cheval dans le Rubicon, la petite rivière qui limitait le territoire de son commandement, Pompée, le sénat et tous les grands de Rome s'enfulrent jusqu'au delà de l'Adriatique.

César avait une armée invincible. Elle était composée de Gaulois, de Romains, de Germains. Sa garde prétorienne, comme celle d'Annibal, était espagnole. Il pouvait arriver à Rome sans obstacle et s'en emparer. Il aima mieux tourner vers l'Espagne occupée par les pompéiens. « Allons, dit-il, battre une armée sans général ; nous battons ensuite un général sans armée. » Il soumit l'Espagne et revint à Rome où il adoucit le sort des débiteurs. Il se montra dans tout son prestige de conquérant à cette ville qui ne l'avait pas vu depuis tant d'années, et il partit après un court repos. Il partagea son armée de vétérans en deux divisions, traversa miraculeusement avec la première la flotte nombreuse des pompéiens et aborda en Grèce. Inquiet sur le sort de sa seconde division, il se jeta dans une petite barque de pêcheur pour aller à sa rencontre. La mer devint houleuse, et la barque était près de chavirer ; le pêcheur tremblant regardait avec épouvante son

hardi compagnon qui s'écria : « *Quid times? Cæsarem vehis.* » Dès qu'il eut rassemblé ses troupes, César se hâta vers Pompée. La difficulté de nourrir son armée l'entraîna bientôt du côté de la Macédoine. Pompée crut qu'il avait peur et le poursuivit. César se retourna. Les deux armées se heurtèrent à Pharsale. La victoire ne pouvait être douteuse. L'escadron doré, où brillaient tous les jeunes patriciens de Rome, avait juré d'envelopper César et de le prendre mort ou vif. César, devinant ce dessein, se contenta de crier à ses prétoriens : « *Frappez au visage.* » En un moment, ces fats élégants, dont la beauté était menacée, se dispersèrent. Ainsi du reste. Pompée désespéré résolut de chercher un asile auprès de Ptolémée Dyonisos, son pupille. Le précepteur du prince fit égorger l'illustre fugitif près du rivage. César accourut en Asie, puis en Afrique ; il entra dans Alexandrie et versa des larmes à l'aspect de la tête de Pompée, qu'on s'empressa de déposer à ses pieds. Il donna le trône d'Égypte à Cléopâtre, reprit le chemin de l'Asie, vainquit Pharnace, fils de Mithridate, et se réjouit de la promptitude des conquêtes en Orient. La guerre était autrement rude dans les Gaules et la gloire y coûtait plus cher.

Rome avait besoin de César. Il y reparut en triomphateur, entouré d'éléphants, de girafes et de lions, suivi de ses terribles prétoriens qui chantaient, selon l'usage, des vers injurieux à leur général.

Urbani, servate uxores ; mœchum calvum adducimus.

Maris de Rome, gare à vos femmes ; nous amenons le galant chauve.

César remplit le sénat des chefs de son armée, de ses partisans, de ses créatures, et le sénat lui décerna la dictature, le pouvoir à vie, même le pouvoir héréditaire. Le grand calculateur n'est pas ébloui, et ne demeure pas inactif. Il retourne en Espagne, où il achève de réduire le parti de Pompée à la bataille de Munda.

De retour en Italie, César méditait une gigantesque expédition en Orient et autour du Pont-Euxin ; il préparait l'annexion définitive de toutes les nations civilisées et barbares. Il voulait percer l'isthme de Corinthe et unir les mers. Il projetait pour Rome un temple immense, un vaste amphithéâtre, une bibliothèque universelle. Il avait décidé, dans l'ampleur de son ambition, qu'il n'y aurait plus qu'un peuple, qu'une ville, comme il n'y avait plus qu'un homme.

Ce fut au milieu de ces desseins que César succomba en plein sénat sous les poignards de quelques conjurés. Il se défendit d'abord, et saisit la main homicide de Casca ; mais dès qu'il reconnut Brutus qui s'apprêtait à le frapper, il cessa toute lutte et s'enveloppa la tête d'un pan de son laticlave ; il reçut la mort avec la facilité de son aventureux génie et de son cœur blasé.

Tel fut ce César, qui eut toutes les grandeurs, excepté la grandeur morale. Il retient dans le médaillon

du château de Waldemar l'attitude du patricien. César avait l'œil clair du faucon. Sa figure était délicate et pâle, son front chauve incommensurable, sa physionomie sereine, et tout son extérieur négligé. Écrivain exquis, orateur entraînant, il fut le héros le plus clément du monde antique, l'un des premiers capitaines et le premier politique de tous les temps. Du reste, rien ne lui paraissait au-dessus de ses destinées ; car, disait-il : « Je descends, par ma mère, des rois qui sont les maîtres des hommes ; et, par mon père, je descends des dieux qui sont les maîtres des rois. »

CHAPITRE V

Vie de Glorup. — L'histoire et le voyage, deux inspirations différentes. — Albert Dürer. — Hans Tausen. — Promenade. — Le Holstein. — Mon ami Ordener. — Broken. — Hambourg. — Kiel. — La Baltique. — Nyborg. — Aspect de la Flonie après une courte absence.

Le château de Glorup abonde en tableaux comme un musée. Il abrite, entre autres chefs-d'œuvre, une Madeleine de Guido Reni, un Christ de Rubens, deux paysages, l'un de Ruysdaël, l'autre d'Éverding, un portrait par Mignard, beaucoup de portraits par Juuel et des marines de Melbye. Les statues ne sont pas rares non plus. On ne peut apercevoir sans frémissement le beau groupe de marbre de M. Jerichau qui reproduit avec tant de terreur le combat d'un chasseur et d'une panthère.

Personne n'est oisif dans cette résidence d'une si noble hospitalité. Tandis que le maître de Glorup l'administre en grand seigneur, et combine, lui qui a le cœur danois et l'intelligence européenne, de

bonnes propositions de loi pour la session parlementaire de Copenhague, madame de Moltke fait luire de son âme un rayon d'art sur des toiles charmantes. Moi, j'écris la vie de Jane Grey. M. Klee, un archéologue, un géologiste et un historien, rédige ses recherches sur les trois âges du Danemark, l'âge de pierre, l'âge de bronze et l'âge de fer. Ma femme parcourt le parc épiant les daims, les cerfs et les biches. M. Dahl, le fils du célèbre paysagiste norvégien, esquisse des portraits avec une rapidité de talent admirable.

Il a improvisé ce matin, en moins d'une heure, un portrait de ma femme. La chevelure, plus légère qu'une dentelle, encadre un visage ovale très-fin, une physionomie où le feu de l'esprit étincelle des yeux et de la bouche, puis s'adoucit et se voile dans l'expression de la bonté. Ce portrait, avec toutes les délicatesses du crayon, est frappant comme la photographie.

D'autres amis font de la musique. Le comte Léon de Moltke, le fils aîné de la maison, est à son poste diplomatique en France. Nature d'élite, ce jeune homme est à trente ans un ambassadeur fort distingué. Les séductions intellectuelles achèvent en lui l'élégance des manières et l'insinuation du regard. S'il était ici, il nous raconterait son séjour en Espagne. Par compensation, le second de ses frères nous retrace un voyage en Islande, le troisième sa campagne d'Italie dont il n'omet qu'une circonstance, c'est qu'il a eu un cheval tué sous lui et son

manteau percé de balles. Deux jeunes femmes, l'une de Suède, l'autre d'Amérique, écoutent dans des attitudes modestes, et l'intérêt se trahit sur leurs physionomies mobiles.

Les voitures cependant stationnent dans la grande cour. Nous faisons des promenades à la mer. Nous remarquons au seuil des jolies métairies de briques, de chaume et de roseaux, entre des pots de fleurs, les femmes sveltes et les hommes robustes. Les jeunes filles, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, nous font des révérences rustiques.

Le soir, après dîner, nous prenons le thé dans les salons. Nous y causons avec liberté de toutes les choses divines et humaines.

S'il n'y a pas trop de monde et que tous les auditeurs comprennent le français, nous lisons les premiers chapitres de ma biographie de Jane Grey.

A onze heures, nous nous séparons. Les bougies s'éteignent peu à peu dans les chambres et chacun écoute le chant du veilleur de nuit qui passe.

C'est alors surtout que l'on rêve aux absents et aux morts. Il manque ici le quatrième enfant, la fille bien-aimée de la maison. Elle manque, hélas ! à la mère, elle manque au père, aux frères, elle manque à tous.

Elle était d'une grâce merveilleuse dans sa pâleur, comme une fleur des îles entre deux sillons d'un promontoire de Fionie. Sa taille rythmique

avait un balancement cadencé, un mouvement aérien, et s'élevait encore dans l'élan harmonieux de la démarche. Ses cheveux étaient d'or, son nez légèrement aquilin, son front et ses tempes faiblement colorés et veinés sous des frissons de vie. Elle avait les yeux d'un bleu de mer profond qu'ombrageaient de longs cils presque bruns. Une bienveillance candide flottait sur ses lèvres mi-closes. Peut-être songeait-elle à un monde meilleur. Ce qui est triste pour les siens, pour tous ceux qu'elle charmaient d'un sourire, c'est qu'un jour elle s'envola d'un doux essor vers les régions éternelles.

Il y a sans doute des affinités secrètes entre les lieux et les personnes. Car il me semble que l'âme de cette noble jeune femme, que mes hôtes appelaient Bertha, réside à Glorup, où, parmi tant de souvenirs, le plus touchant, le plus exquis est la beauté de sa mémoire !

Glorup, 18 août.

Quand j'écris l'histoire, j'éprouve un âpre plaisir à suivre mon filon de vérité en ne m'écartant jamais de mon sentier. Creuser le roc jusqu'à la source, aller du fait au principe, concentrer mon émotion, démêler mon étude, m'abandonner à une persévérante curiosité, dévoiler l'instinct d'un héros, le cœur d'une femme, le génie d'un peuple sans me laisser distraire, savoir tout, deviner tout d'un

siècle, pour tout raconter et pour tout peindre, voilà mon grand devoir et ma grande joie.

Lorsque je retrace un itinéraire, la méthode change. Je me disperse, je vais à la moindre lueur, je cède au caprice, à l'occasion. Mille horizons d'idées après mille horizons de nature, les jeux de la pensée en même temps que les hasards de l'observation, l'impression sérieuse et l'impression fugitive, les surprises de la route, des hôtelleries, des monuments, de la ville et de la campagne, de la réalité et de l'idéal, n'est-ce pas là cette fête de vie, ce rajeunissement de toutes les facultés que donne une course au delà d'une patrie et d'un labeur? Je me livre donc à tout et je ne m'inquiète de rien. Car, sous les variétés du voyage, il y aura toujours l'unité du voyageur.

J'ai devant moi, quand je m'assieds à ma table de travail, deux petits portraits d'une finesse rare. L'un représente Albert Dürer, l'autre Hans Tausen.

Albert Dürer est habillé en étudiant de Heidelberg. Il a sur la tête un bonnet qui ressemble à un casque. La figure est longue, naïve, ardente. Le regard est perdu dans les lignes, dans les formes et dans les contours. On n'a pas besoin du nom tracé sur le cadre pour affirmer que c'est là un artiste.

Hans Tausen porte une robe de moine. Il appartenait à un couvent de Seeland. Il avait eu son ber-

ceau dans un village de Fionie. Son père était un paysan.

Tausen, dont la figure est bien danoise et qui était bon catholique, partit pour Wittemberg, au bruit de la Réforme, afin de convertir Luther. Le contraire arriva. Ce fut Luther qui dompta Hans Tausen. Le moine danois était parti de la Séeland très-orthodoxe, il y revint très-protestant. Ce fut, en Danemark, l'apôtre le plus hardi et le plus résolu de la foi nouvelle.

Il mérite sa célébrité locale. A travers ses fluctuations, ce fut un homme de plus de conviction que d'orgueil. Ce n'était pas tout à fait un caractère, mais c'était une volonté; ce n'était pas davantage un génie, mais c'était une intelligence, une haute et forte intelligence. Il n'avait pas les noblesses, les grâces, les délicatesses, le tact de l'esprit créateur; en revanche, il avait la justesse, la persévérance de la logique, et dans l'accent une énergie scandinave qui rappelle la rude inspiration de l'Edda. Tausen n'a pas ce qu'on aime, ce qui invente, ce qui enlève; il a ce que l'on craint, ce qui résiste, ce qui combat, ce qui triomphe à de certaines heures du monde.

19 août.

J'ai été jusqu'à la mer entre des haies. Hans Tausen allait prêchant ainsi que moi songeant. J'ai beaucoup pensé à cet humble apôtre de la réforme

qui apaisait sa soif avec l'eau des fontaines et sa faim avec les noisettes des buissons. Les buissons ici ne sont ni de houx comme dans le Charollais, ni de buis comme dans le Mâconnais, ni de myrtes comme en Italie; les buissons ici sont de noisetiers.

Tausen vivait en plein air. On montre un chêne sous lequel se reposait le théologien. Ce chêne avait été un gland. Le protestantisme, qui n'était alors qu'un gland, est dans cette île un chêne puissant qui abrite les générations. Pourquoi mépriserait-on les origines, puisque presque toujours elles sont des germes?

Je suivais donc de clochers en clochers, de maisons de Gaarmœnd en maisons de Hœusmœnd et de maisons de Hœusmœnd en maisons d'Inderster, tantôt les villages et tantôt les solitudes où avait erré Tausen. N'a-t-il pas eu la bonne part, dans son infatigable apostolat, ce pauvre moine de Fionie, lui qui a répandu la parole de Dieu, soit dans les châteaux des princes, des comtes et des barons, soit dans les chaumières des laboureurs, des bûcherons et des pêcheurs? Il fit ce qu'il y a de mieux à faire, il confessa hautement sa vérité, il la confessa au prix de sa sueur et au risque de son sang.

Dans d'autres horizons de l'intelligence humaine, le devoir est le même toujours. Chaque croyant ici-bas doit sceller sa vérité d'un sacrifice. Quand on n'est pas tout à fait martyr, c'est quelque chose de l'être un peu. C'est quelque chose de plus grand que la nature, de plus beau qu'un poème, de plus dési-

nable qu'un amour égoïste, de plus glorieux qu'une couronne.

Je crains que les hommes d'aujourd'hui ne s'inclinent trop bas devant la tradition. Jusqu'ici, c'est elle qui inflige les avanies et c'est l'innovation qui les reçoit. C'est bien, si à chaque outrage l'innovation répond par une bravoure, si elle médite sous les insultes une autre profession de foi d'un autre vicaire savoyard.

La question est grande; consacrons-y de grands livres. Ne nous dépensons pas en monnaie, de peur de la diminuer, cette question, et de nous diminuer avec elle. Des batailles et peu d'escarmouches. Rassemblons-nous dans un vaste courant d'idées. Parlons à l'Europe, au monde, à la postérité. N'improvisons qu'après avoir beaucoup réfléchi. Les belles improvisations sont celles qu'on a préparées d'avance, qu'on a longtemps portées et contenues dans sa poitrine.

Ne reléguons pas l'idéal dans la prosodie. Ne soyons pas seulement littéraires, soyons philosophes. Suivons l'inspiration où elle mène. La meilleure muse du talent, c'est la liberté. Il est bien de charmer les imaginations, mais il est mieux de transformer les mœurs, les lois, les âmes par la vérité et par le dévouement.

Aidons le temps sans le précipiter. Donnons-lui pour auxiliaire le sentiment religieux. Avec le sentiment religieux et les efforts individuels, le temps peut tout épurer, tout perfectionner. Les habitudes

de culte sont salutaires; elles sont la vie la plus intime des peuples. Favorisons-les. Seulement, appelons le rayon partout où sont les ténèbres. Dans cette ligne d'évolution, soyons tolérants, quand bien même les sectaires étroits nous haïraient parce que nous aimons la clarté, quand bien même ils nous persécuteraient comme des adorateurs de Vesta.

De tous les essais religieux, le plus grand, le plus saint, c'est le spiritualisme. Puisse-t-il se compléter en cessant d'être une philosophie sèche, en devenant une piété! Le spiritualisme est l'éternelle foi des sages. C'était la foi de Socrate. Nous sommes au sein des sectes ce que Socrate était au milieu de la Grèce païenne : des impies devant les hommes, mais des croyants devant Dieu.

Disons-le. Il n'y a rien, à cette date de l'humanité, de plus divin que la raison. Il n'y a qu'à rendre la raison fervente. Quand nous avons le soleil, n'allumons pas une lampe. Ouvrons toutes nos facultés, toutes les fenêtres de notre âme, élargissons-les, multiplions-les et recevons ainsi de partout la lumière du ciel. Plus le jour sera grand, plus il sera vrai.

Et s'il y a un peu de gravier dans nos intentions, passons-les au crible; et si nous devons souffrir un peu ou beaucoup après cela, souffrons. Le reste nous viendra par surcroît. Car plus nous serons près du devoir, de l'immolation, de l'héroïsme, — plus nous serons près de l'éloquence.

Voilà ce que la mer m'envoyait au visage avec son

souffle sur la grève de Lundsgaar. Elle s'étendait, la mer, bien au delà de la portée des yeux ; ses vagues limpides mouillaient mes pieds par des bonds charmants, tandis qu'à l'orient elle s'enfuyait en flots verdâtres et qu'elle bouillonnait à l'occident en lames pareilles à des flocons de neige. J'ai longtemps écouté ce beau tumulte des eaux en le regardant.

J'ai laissé s'avancer le crépuscule. Alors j'ai pris le sentier qui côtoie quatre maisons de pêcheurs et qui conduit au chemin de Glorup. Les cabanes étaient paisibles. Deux nids de cigognes semblables à de vastes coupes d'algues s'entrelaçaient au chaume des toits, à deux angles. L'un de ces nids contenait une cigogne couveuse. Trois autres cigognes étaient auprès dans l'immobilité. Deux cigognes plus cendrées que leurs compagnes perchaient également sur un pied, au sommet d'une hutte voisine, non loin de l'autre nid, contemplaient le Belt et rêvaient peut-être du Nil qu'elles ont quitté au printemps, qu'elles iront retrouver en automne. Je m'en suis retourné au château par les lacs assombris de bois dans la double méditation de la nature et de la conscience. La conscience dominait toutes mes impressions et me parlait plus haut que la mer.

Broken, 25 août 1860.

On se souvient peut-être de mon ami Ordener, dont j'ai dit quelques mots en parlant de Hambourg. Je ne pensais le visiter qu'en regagnant la France, mais il m'a désiré plus tôt dans sa maison où il était tombé malade. Cette maison modeste est à quelques lieues d'Altona. Ordener par singularité a baptisé, pour ses amis, du nom de Broken son domaine qui a un autre nom géographique.

Je me suis mis en route. J'ai navigué sur le petit Belt d'Assens à Arroë-Sund et je me suis hâté par le Slesvig et le Holstein à la demeure d'Ordener.

A deux lieues de la résidence de mon ami sur laquelle j'avais pris des informations, je suis descendu de voiture. J'ai recommandé au conducteur mon bagage, qu'il m'a promis de m'envoyer. Je n'ai voulu que mon manteau. Le point de la route où j'ai quitté la diligence est près d'une forêt. Je devais en la traversant arriver chez Ordener par le plus surprenant paysage. J'ai été sourd aux instances du conducteur qui cherchait à me retenir, et je me suis séparé de lui malgré lui. J'avais assez de sa voiture. Je comptais d'ailleurs sur un gîte assez proche. J'eus néanmoins une émotion d'embarras quand j'eus perdu de vue les chevaux et que je fus réduit à mes propres forces un peu épuisées.

Je regardai dans la forêt et je me décidai à m'y introduire par le sentier qu'on m'avait indiqué de la

diligence. A peine avais-je fait cinquante pas, que je distinguai à ma droite, sur l'herbe, un jeune Tyrolien couché entre un singe et un chien qui le réchauffaient. Ces trois compagnons, comme égarés dans l'immense univers, sans autre lit que l'argile, sans autre toit que le ciel, sans autre patrie que la grande route, formaient la famille errante la plus diverse et la plus grotesque. Je demandai au vagabond s'il n'y avait pas un manoir à peu de distance, et il me répondit qu'il n'y en avait pas ; puis, qu'il y en avait un à deux heures de marche, dès que j'eus fait briller à ses yeux une pièce blanche qu'il saisit avidement. S'étant levé, il logea son singe dans une boîte aux planches de laquelle il y avait quatre trous qui servaient de fenêtres à l'animal grimaçant. Le chien prit les devants et nous nous enfonçâmes dans un vallon sauvage. Nous marchâmes plus d'une heure le long de cinq étangs successifs. A la chaussée du cinquième étang, le vallon, se resserrant tout à coup, n'offrit plus qu'un pli hérissé, des deux côtés, de futaies gigantesques.

Nous gravissions depuis quelques minutes l'un des versants, lorsque, du sommet où nous étions parvenus, j'aperçus un sixième étang que le vallon, en élargissant de nouveau ses contours sous les feux du soleil, enchâssait comme un cercle d'or enchâssé une opale.

De cette éminence, le vagabond qui m'avait servi de guide me désigna du geste Broken, la résidence d'Ordener. C'est une maison très-vieille, vêtue de

rouille, lézardée et délabrée, sans autre dépendance que deux cabanes de paysans et des étables. Nulle apparence de manoir, un aspect inhabité, presque sinistre. J'ai percé encore un espace de forêt. J'ai considéré les accidents et l'harmonie des ombres et de la lumière parmi les hêtres. J'ai rencontré aussi une jeune villageoise qui filait une quenouille enrubannée, au coin d'un taillis, et dont les cheveux, couleur d'ambre, étincelaient comme des rayons.

A midi, après avoir franchi l'avenue et monté des degrés où l'herbe haute pousse dans les fentes de l'escalier, je frappais à la porte de Broken un jour plus tôt que je ne m'étais annoncé. Ordener abordé ainsi à l'improviste m'a paru très-heureux et j'ai senti dans la triple étreinte de ses deux bras toute son affection.

Autrefois, nous nous sommes connus à Paris où nous avons eu la même éducation universitaire. Quoique né en Danemark et instruit en France, Ordener n'est pas purement Danois ou Français. Il est plus multiple et plus compliqué de physionomie que cela. Il faut ajouter que sa mère était Bohême et son père Hongrois. Il participe de quatre nationalités très-distinctes. Il est par là très-attachant et un peu énigmatique.

Il parle six langues. Il est toujours calme dans les sciences qu'il cultive, dans les malheurs qu'il subit, dans les luttes métaphysiques, politiques et littéraires qu'il soutient.

Nous nous étions donné rendez-vous, il y a deux ans, au bord du Rhin, dans une petite ville où nous passâmes un mois ensemble. Il y avait là un hégélien qui discutait tous les matins avec Ordener et qui tous les soirs lui disait : « — Monsieur, il n'y a pas de milieu, déclarez-vous : optez pour l'ultramontanisme ou pour le panthéisme. — Ne me pressez pas, monsieur, » répondait Ordener. Il lui dit à la fin : « — Le bon sens est invincible; quand on lui refuse sa place, il se la fait. A force de réfléchir, je me suis décidé. Je ne veux entrer ni dans l'un, ni dans l'autre de ces abîmes d'absurde que vous appelez l'ultramontanisme et le panthéisme : si j'y étais au contraire, j'en sortirais. La meilleure doctrine pour moi, monsieur, est celle qui me laisse la liberté avec laquelle j'évite vos deux gouffres, et la raison qui m'élève au-dessus de ces gouffres où tombent les faibles. Je n'ai pas besoin de vos syllogismes et de votre algèbre pour atteindre Dieu non moins accessible à l'instinct qu'au génie. Car Dieu est le vif attrait des âmes. « Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps. » Je tâche de plonger de plus en plus, loin de vos systèmes, dans ce grand Dieu et de m'y acclimater, à l'exemple de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Cicéron, de Descartes et de Leibnitz. Ils n'étaient ni ultramontains, ni panthéistes, ces hommes immenses, et il me suffit d'accepter leur Dieu avec leur morale pratique et leur espérance immortelle.

« Telle est, monsieur, disait Ordener, ma foi pré-

sente. Qu'elle soit logique ou illogique, je m'en soucie peu ! »

L'hégélien s'agita, gesticula, répliqua, mais Ordener, allumant son cigare, vint s'asseoir près de moi, sur l'herbe, au bord du Rhin, dont les flots, en coulant, murmuraient aussi leur hymne, un hymne plus religieux que nos vaines disputes.

Ordener est placide en tout, même en religion et en amour ; il ne s'émeut que dans l'amitié, il ne s'embrase que dans la musique. Quand il est au piano, qu'il chante et qu'il joue, il secoue du feu autour de lui. Ce bois froid et inerte en apparence a des flammes comme le caillou a des étincelles.

Notre ancienne familiarité s'est renouée toute seule. Nous menons ensemble les promenades et les entretiens, des promenades de plus en plus nonchalantes, des entretiens de plus en plus sérieux, soit autour des étangs, soit dans la forêt, tantôt par des lueurs claires, tantôt par des vapeurs automnales, quoique nous soyons en été.

Ordener m'a choisi une chambre entre sa bibliothèque et sa galerie de tableaux. La bibliothèque est dépareillée ; la galerie est médiocre. Elle ne contient pas, je crois, une bonne toile.

Le Holstein où je suis est l'avant-garde de l'Allemagne contre le Danemark. Ce duché est soutenu

par la Prusse, par l'Autriche et par la Confédération. La diète de Francfort, afin de réduire le royaume de Frédéric VII à l'état de la Pologne, réclame audacieusement pour le Holstein le droit d'annuler, dans le duché, toute loi votée par la représentation générale du royaume sur les affaires générales. Ainsi le budget, la flotte, l'armée, les forces vitales de la monarchie danoise, dépendraient du bon plaisir d'une province anti-nationale ! Ne devrait-il pas suffire d'énoncer une telle prétention pour la saper ? Son admission serait tout simplement le détrônement du Danemark au profit de l'Allemagne, et la souveraineté scandinave transportée de Copenhague à Berlin et à Francfort.

Il n'y aurait vraiment qu'un remède à ce mal d'anarchie. Ce serait, sous le patronage européen, l'incorporation du Slesvig au Danemark et la soumission de ce duché à la constitution libérale de 1849, tandis que le Holstein et le Lauenbourg, séparés du Danemark par cette constitution autant que par le fleuve Eyder, reconnaîtraient comme duc Frédéric VII. Frédéric VII, duc de Holstein et de Lauenbourg, roi de Slesvig et de Danemark, voilà, si je ne me trompe, la solution pacifique, légitime, que la France, l'Angleterre et la Russie devraient appuyer. Elle aurait, cette solution dont nous reparlerons, le mérite de fonder la politique du droit, tout en laissant la clef de la Baltique à la ceinture du Danemark et la main du Holstein-Lauenbourg dans la main de la Confédération germa-

nique. De la sorte, la nationalité allemande ne serait pas violée et la nationalité danoise serait consacrée!

J'ai curieusement examiné sur la table de la galerie de Broken une photographie, et j'ai ouvert un petit livre posé à côté. C'est la photographie et ce sont les contes d'Andersen.

Andersen est grand et négligé. La figure est longue comme la taille. Il regarde à la façon des myopes et il semble un peu gauche au premier aspect; mais, à un second coup d'œil, on est attiré par ce qu'il y a de finesse, de naïveté et d'attendrissement dans cette physionomie.

Le talent d'Andersen ne mérite pas moins d'être scruté que son visage. Ce talent, étrange à la surface, est vibrant à une certaine profondeur, et malgré des inégalités, malgré des affinités avec Hoffmann, il est très-original.

Les contes d'Andersen ont une odeur des îles du Danemark. Il y révèle les farfadets des églises qui polissent les cloches, les elfes des alcôves qui sèment les songes, les intrépides soldats de plomb qui sacrifient tout à l'honneur, les amours de la marguerite et de l'alouette qui s'évanouissent comme l'éclair. Il retrace le crime et la vertu, les sorciers et les anges, les reines et les bergères, les rois, les laboureurs et les pêcheurs, les enfants, les jeunes filles et les vieillards, la vie et la mort, et

l'immortalité. Sous les palais non moins que sous les cabanes le cœur s'émeut aux contes du bon Andersen.

Une chose qui me charme, moi, particulièrement comme voyageur, c'est qu'Andersen est un géographe sentimental de premier ordre. Il me rappelle, ici, dans le Holstein, la douce Fionie qu'il décrit, sans le vouloir, à donner le mal du pays. Je la revois cette suave contrée où les cigognes perchent au-dessus des toits sur leurs jambes rouges, où les cygnes nagent à travers les bassins en élevant leurs cous flexibles, en agitant leurs plumes blanches, où l'avoine secoue ses aigrettes vertes, où le blé penche ses épis d'or, où l'herbe coupée s'amoncelle en meules de foin d'un parfum pénétrant, où les étangs égayaient les châteaux et les lacs, les forêts.

Ce poète réveille en moi les teintes et les clameurs des Belts, la densité des nuages sur la fluidité des vagues, l'azur et l'émeraude des eaux, les plantes souples et bizarres des côtes, les coquillages, le corail, l'ambre et les perles, tout cet écrin des syrènes, et ces torrents d'êtres qui roulent dans les gouffres mystérieux du grand abîme.

Surtout, Andersen me reporte de méandre en méandre à sa ville natale, la délicieuse Odensée, cette cité des fleurs. Aussi résonne-t-il de bals de fleurs, au chant des oiseaux. C'est le chroniqueur humoriste de toute une odyssée où des génies couronnés et ailés, petits princes et petites princesses de l'air, s'aiment au milieu des parfums, de fleur en

fleur. Andersen, dans ces nuées d'inspiration féerique, croit peut-être qu'il invente; non, pour ceux qui ont vu Odensée, il ne fait que se souvenir.

Il a toujours d'ailleurs dans sa fantaisie la plus vagabonde la fibre religieuse. Son imagination est ondoiyante et sa morale immuable. Il a des gaietés rapides et une sensibilité organique. Cette sensibilité anime toutes ses œuvres. Il sourit souvent, Andersen; mais que de fois les larmes éteignent le rayon de ses lèvres, comme les pluies et les tempêtes éclipsent les soleils du Nord! D'autant plus magiques sont les lueurs, lorsqu'elles reviennent, soit à travers la nature, soit à travers la poésie.

Heureusement pour Andersen, il est resté Fionien, en dépit de ses pérégrinations. Holberg, historien et auteur comique, est un vieux corbeau de Norwège qui a vécu à Paris; il raconte et il raille un peu à la française, quoique plus âprement. Œlenschlæger, un rossignol toutes les fois qu'il n'est pas un aigle, a des élans hors de la Séeland et des coups d'ailes, tantôt vers l'Allemagne, tantôt vers l'Orient. Andersen, lui, est l'oiseau bleu des archipels de la Baltique. Il ne chante que danois. De tous les poètes de sa patrie, c'est le plus national. Il est Danois comme Schiller est Allemand.

Assurément, ce n'est pas Ordener qui a composé la galerie de Broken, c'est son père. Ce père n'aimait la qualité en rien. Ce qui est beau ne réussissait pas

auprès de lui comme auprès de son fils qui est de l'élite des esprits et des âmes.

Ordener connaît le mauvais goût paternel et il le respecte. Il sait que la dimension matérielle des ouvrages d'art n'est pas la mesure de leur distinction ; il sait que l'infini peut être dans un petit livre et n'être pas dans un grand. Il préférerait une seule ébauche de maître aux vastes et nombreux cadres de sa galerie. Il la garde néanmoins à cause de son père mort. C'est une tendresse et une superstition.

30 août.

La bibliothèque est aussi une serre. Elle renferme presque autant de caisses d'arbustes que de livres. C'est le vrai salon où Ordener se tient habituellement. Cette pièce a une cheminée et un poêle. Elle est pourvue d'un excellent piano, d'armes rares, de tabacs d'Orient et d'Occident, de pipes turques et de pipes allemandes.

C'est là qu'Ordener fume, cause, rêve, s'abandonne à la musique ; c'est là qu'il combine d'abord les bienfaits que plus tard il répand dans les chaumières, soit par des conseils, soit par des affections, soit par des secours.

31 août.

Le meilleur volume de la bibliothèque de Broken, *Les contes d'Andersen*, je l'ai trouvé dans la galerie de tableaux et le meilleur portrait, je l'ai trouvé dans la bibliothèque. Ce ne doit guère être un portrait plus exact que ceux de César et d'Alexandre; car le peintre vivait au seizième siècle et le héros au treizième. Ce héros est Rodolphe de Habsbourg et ce peintre est Lucas Cranach.

L'artiste s'est-il inspiré de quelque esquisse grossière, ou n'a-t-il consulté que son imagination? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, si l'œuvre n'est pas entièrement fidèle, certainement elle est admirable.

Rodolphe de Habsbourg est debout; il a déposé son casque près d'un bahut. Il s'appuie sur son épée. Il n'est pas encore élu empereur, comme il le fut par les princes allemands, en 1273. Il est un simple seigneur helvétique. Sans doute il songe au diadème de Charlemagne. Sa physionomie a une double expression. C'est là un guerrier et un politique. Son front est très-hardi et sa bouche très-réservée. Son regard a des éclairs sous un nuage de pensées. Tout l'aspect de Rodolphe offre je ne sais quoi d'inquiet, de perçant, de sombre, et pourtant de majestueux, de robuste, qui annonce un fondateur.

Cet homme est moins un homme qu'une race; il est le tronc de l'arbre des Habsbourgs. Ce tronc vigoureux verdit et fleurit en des branches nombreuses

dont plusieurs se flétrirent et séchèrent. Toujours néanmoins une branche attestait la sève de l'arbre. Les Albert, les Frédéric, les Sigismond et vingt autres périrent tour à tour et la branche victorieuse triompha par Maximilien.

Maximilien épousa Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire.

Le fils unique de Maximilien et de Marie, Philippe le Beau, s'unit à Jeanne, fille aînée de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle.

Charles d'Autriche, si célèbre sous le nom de Charles-Quint, naquit de Philippe le Beau et de Jeanne d'Espagne. Héritier des États de son grand-père Maximilien, et—de plus, des États de la maison de Bourgogne par sa grand'mère Marie, des États de la maison d'Espagne par sa mère Jeanne, Charles-Quint, tandis que son frère Ferdinand ceignait les couronnes de Hongrie et de Bohême, accumulait autour du trône impérial les souverainetés de l'Espagne, de Naples, de la Sicile, de l'Autriche, de la Bourgogne, du Mexique et du Pérou.

C'en était fait de l'Europe, sans le roi François I^{er} qui portait l'épée de la France et sans le moine Martin Luther qui prononça le Verbe du monde. La Réforme même pesa plus contre la maison de Habsbourg dans les balances du destin que toute la chevalerie des Valois. Aussi cette maison signala sa férocité contre la Réforme par des incendies d'hommes sur les bûchers et par des torrents de sang sur les champs de bataille.

La race du comte Rodolphe est, de toutes les races royales, celle qui persécuta le plus la conscience humaine et qui violenta, écrasa, tortura le plus les peuples. Philippe II, dans les auto-da-fé de Valladolid, Ferdinand II, dans les brigandages de la guerre de Trente ans, sont les types de cette race. Je ne puis oublier Léopold, le petit-fils de Ferdinand II. Son grand-père avait dompté la Bohême par la terreur; lui, se soumit la Hongrie par une terreur plus monstrueuse. Il fit proclamer le sceptre héréditaire par la noblesse et par la diète (1687). Pendant que cet hommage s'accomplissait, un échafaud avait été dressé sur la place d'Éperies; il ruissela du sang des citoyens neuf mois durant, du mois de mars au mois de décembre. L'histoire ne présente pas un massacre aussi long, aussi impitoyable. Léopold, plus bourreau que Philippe II et que Ferdinand II, plus bourreau que le bourreau, laissa les exécuteurs. Parmi eux, il y en eut un qui mourut de saisissement et un autre qui devint fou d'horreur.

Et comme si ce n'eût pas été assez de la Bohême, de la Hongrie et d'une partie de l'Allemagne, la maison de Habsbourg partagea la Pologne avec ses voisins et s'inféoda l'Italie. Voilà ce qu'elle a fait cette lignée orgueilleuse et ce qu'elle ne peut continuer; car les peuples résistent et Dieu les protège.

Je comprends maintenant pourquoi, en passant près de Münster et d'Osnabrück, j'ai éprouvé une si

grande vibration historique. C'est que là furent stipulés, le 8 septembre 1648 et le 6 août de la même année, le premier et le second traité de Westphalie. C'était une solennelle humiliation infligée par la diplomatie du dix-septième siècle à la maison de Habsbourg. Les traités de Münster et d'Osnabrück furent pour elle un double outrage. Réduits en un, ces traités s'appelèrent le traité de Westphalie, qui fut la base du droit public et de l'équilibre européen.

Le traité de Westphalie garantit les cultes calviniste et luthérien, constitua la diète germanique, favorisa la France et la Suède, reconnut la Hollande et la Suisse. Il dénoua heureusement par la liberté la guerre de Trente ans, si odieusement entreprise pour l'oppression.

Une autre déchéance plus formidable menace aujourd'hui la maison de Habsbourg. Si cette déchéance se consomme, elle sera expliquée par le temps qui dévore toutes choses, par la force aveugle des révolutions, par d'innombrables considérations politiques. J'ajouterai à tant de causes une cause providentielle : la justice. Pourquoi la justice n'aurait-elle pas une heure, quand l'iniquité a des siècles ?

Ainsi je m'entretenais tout haut devant ce portrait de Rodolphe de Habsbourg. Ordener m'approuvait profondément, quoiqu'en silence.

1^{er} septembre.

Au piano, il ne se tait plus ; c'est un autre homme. Il y est possédé par un Dieu. Il sort peu à peu de son flegme. Il s'allume et il rayonne. Il est électrique, pénétrant. Il passionne, transporte, foudroie. Nul ne m'a fait sentir aussi bien que lui Beethoven, et Mozart, et les chants primitifs des peuples, soit de Bohême, soit de Hongrie, auxquels il appartient par ses origines.

Quand Ordener donne à ces chants leur accent incomparable, sa poitrine est le plus pathétique des instruments. Un miracle réside alors dans sa voix qui rugit en marseillaises sauvages d'indépendance ; qui soupire en mélodies d'amour et d'exil ; qui jaillit jusqu'au ciel en prières.

Ordener, par un privilège très-rare, joint à l'inspiration de l'émotion musicale l'esprit réfléchi d'un publiciste. Il reconnaît avec moi la trahison permanente du Holstein contre le Danemark.

Cette trahison est flagrante.

Voici un duché de cinq cent vingt mille habitants, qui recrute les cinquante mille âmes de son voisin le duché de Lauenbourg, et qui, avec ce petit chiffre et cette petite souveraineté locale, ne cesse de contester la souveraineté plus haute et plus vaste de Copenhague.

Le Holstein, soumis comme le Lauenbourg à la Confédération germanique, profite de cette circonstance pour chicaner les impôts danois, pour repousser la constitution libérale du Danemark, pour vouloir envahir la moitié du conseil d'État qui siège à Copenhague, et qui est composé de quatre-vingts membres, du conseil d'État qui a voix délibérative sur les affaires communes de la monarchie entière : l'armée, la marine et les finances.

Et comme le Holstein avec le Lauenbourg ne peut dépasser une population de six cent mille âmes, il cherche à s'assimiler le Slesvig pour arriver à neuf cent mille âmes et pour appuyer d'autant plus dans les conflits. Mais indépendamment de ce que cette prétention sur le Slesvig est injuste, car le Slesvig, nommé dans les anciennes géographies « le Jutland méridional, » est un duché danois, il est évident que, même avec le Slesvig, ce qui porterait son nombre à neuf cent mille âmes, le Holstein serait encore un trop petit compagnon pour tenir en échec le reste de la monarchie, qui ne compte pas moins de deux millions d'âmes à lui opposer.

Au fond, le Holstein est une énigme dont le mot est une intrigue prussienne.

Rien ne saurait donner une idée du labyrinthe inextricable, des détours de fraude où se réfugie le Holstein. Faible fraction, il aspire à dominer le tout; minorité, il essaye de commander à la majorité. Il s'efforce d'embaucher le Slesvig qui n'appartient pas à la Confédération et dont le fleuve Eider est la

frontière danoise. Le Holstein se rend à plaisir ingouvernable, repoussant d'une main la constitution générale du Danemark et de l'autre main écartant l'ancienne autorité absolue du roi, — ne s'inclinant que devant l'étranger, le cabinet prussien, auquel il trace par l'anarchie un chemin jusqu'à la Baltique, jusqu'au port de Kiel.

Telle est la sédition du Holstein et telle est la conspiration sourde de la Prusse contre le Danemark.

J'espère dans la justice si souvent violée.

J'espère dans l'Europe, si flottante pourtant. Qu'elle ne souffre pas un rapt de territoire par la Prusse, comme autrefois elle souffrit le partage de la Pologne.

J'espère surtout dans le Danemark. Ce peuple héroïque pourrait élever à soixante-dix mille hommes son armée de terre; il pourrait élever sa flotte à six vaisseaux de ligne, à dix frégates, à douze corvettes, sans énumérer les brigantins, les chaloupes, les goëlettes, les cutters et les yoles. L'artillerie de marine seule est de mille canons.

A ces ressources le Danemark ajoute des finances prospères, un budget de près de cent millions, un grand patriotisme, et la ferme résolution de ne pas subir soit la conquête de ses provinces, soit l'humiliation de son honneur. C'est assez de forces pour maintenir le Slesvig danois, le Holstein obéissant, si la France et l'Angleterre s'interposent même moralement. La France devrait beaucoup d'aide au

Danemark, la France pour l'alliance de laquelle le Danemark a supporté tant de pertes, sous le premier empire, et, en 1815, la diminution d'un royaume, le royaume de Norwége.

Hambourg, 3 septembre.

J'ai vécu huit jours délicieux à Broken avec Ordener. Il m'a ravi et moi je lui ai fait du bien. Il est devenu moins morose, presque enjoué, depuis notre intimité de tous les moments.

Les jardins de Broken pourraient être charmants avec un peu de soin. Les environs plantés de bois, semés d'étangs, embaumés de pacages, ont de temps en temps des hasards pittoresques. Broken est un asile d'ermite, ce qui le rend triste à la longue. J'ai prêché le mariage à Ordener et je l'ai persuadé. Il faut une femme pour colorer ces verdure pâles, pour réchauffer ce foyer, pour enchanter cette résidence et cette nature, pour faire de cet isolement une solitude.

« — Quel beau plan ! » me disait Ordener. Avec sa fortune et sa supériorité il le réalisera quand il voudra.

En attendant, j'ai entraîné mon ami à Hambourg et au bord de l'Elbe. Il m'accompagnera jusqu'à Kiel et à Korsør.

J'ai revu l'Elbe, ce fleuve si imposant, si magnifique de Hambourg à Glückstadt, ce fleuve si majestueusement gigantesque aux approches de la mer du Nord, qu'il s'épanche et se décharge, sur une embouchure de neuf lieues, non comme un fleuve, mais comme un océan dans un océan.

Hambourg, 4 septembre.

Je me suis lancé seul de bon matin à travers la ville hanséatique. J'étais plein de curiosité dans cette seconde et rapide exploration.

Ma première impression ici, comme autrefois à Édimbourg, a été le double spectacle et en même temps le bizarre contraste de la vieille ville, une ville de bouges, et de la ville moderne, une ville de palais.

C'est qu'au-dessus du peuple, ces bourgeois dont la physionomie a l'orgueil de la puissance, ces bourgeois économes et entreprenants, réservés et hardis, sont des rois, les rois de l'argent et du crédit. Ils ont des millions et des millions. Ils épargnent ceux qu'ils ont; ils songent uniquement à gagner ceux qu'ils n'ont pas. Chacun travaille, chacun accumule, chacun thésaurise. Se priver, c'est jouir. Commander à la Bourse, voilà pour certaines races la plus intense des ivresses. Regarder son or, penser à son or, le rendre fécond par des calculs, par des expéditions, par des jeux même de commerce, tel

est le paradis de Hambourg. N'est-ce pas tout un côté de la société? sans doute; c'est le côté sérieux, utile, fondamental. Cela se remarque aussi à Genève, mais à Genève il y a J.-J. Rousseau; cela ne se remarque pas moins à Londres, mais à Londres il y a Shakspeare, Bacon et Byron. Ici le lucre est d'autant plus frappant, qu'il est plus exclusif. Il n'y a que le lucre à Hambourg, le lucre conquis avec audace, dépensé avec modération. J'admire beaucoup cette opulence prodigieuse, massive, colossale. Je voudrais seulement quelque chose avec — ne fût-ce que le moindre petit Ariel, soit de la musique, soit de la poésie, qui représenterait l'esprit humain, l'âme humaine, un peu au-dessus de terre, sur deux ailes déployées vers l'idéal.

Les bassins de l'Alster se succèdent bordés de maisons et de jardins. La verdure des arbres frémit sur la blancheur des eaux. Les barques sillonnent les flots; les promeneurs et les voitures animent les chaussées. Les horizons sont d'une cité maritime : car indépendamment de l'Alster, le fleuve intérieur, l'Elbe, le fleuve extérieur, est à quelques minutes, l'Elbe qui porte à la marée haute des vaisseaux chargés de marchandises.

L'Alster se prolonge dans un grand nombre de rues et coule sous les fenêtres sculptées, sous les balcons aériens.

J'ai surpris un secret du cœur. Je contemplais une

de ces rues dignes d'un doge, une rue qui surplombe un frais canal. Trois des cygnes qui habitent les bassins s'étaient aventurés dans cette rue. Une persienne s'est ouverte avec précaution. J'ai vu un jeune homme qui glissait par les barreaux de la persienne un bouquet de marguerites. Quelques secondes après, une persienne en face s'entr'ouvrait avec plus de précaution encore. Cette fois, c'était une jeune fille qui suspendait une rose et qui répondait ainsi au bouquet. Mystère délicieux ! adorable conversation que ce dialogue de parfum entre un Roméo et une Juliette du Nord, au-dessus d'un canal égayé par des cygnes ! Ah ! du moins, cette poésie-là, cette poésie de la jeunesse, fleurit partout.

4 septembre.

Il était onze heures du soir. Nous sommes arrivés, Ordener et moi, à Kiel, le rêve naval de la Prusse, comme Stamboul est le rêve méditerranéen de la Russie.

Le port était comble de vaisseaux. Les maisons dessinaient cette fois leur silhouette sous un clair de lune admirable. J'entendais sourdement la Baltique. Tout à coup j'ai senti sa poussière humide au visage. Elle déferlait sous mes yeux avec la grâce d'un élément.

Nous avons gravi le navire et franchi le golfe assez doucement. Quand nous avons atteint la pleine mer, le tangage a été plus fort. Je me suis installé sur le

pont. Quelle nuit et quelle matinée! Je n'étais pas malade. Je plongeais mes yeux et mon âme dans cette mer fantastique. Elle courait éperdue, elle jaillissait, retombait et bouillonnait. Elle était blanche d'une blancheur inviolée, tandis que le sillage était de lumière. Il était à lui seul un fleuve déchaîné, un Elbe étincelant dans l'infini de l'eau.

Peu à peu la lune a disparu et la mer est devenue de suie. Ses bords se sont agrandis. Son écume brillait par moments comme une neige sur le noir des flots. Un instant le ciel bouleversé de nuages lourds me sembla une autre mer. Il y avait deux mers : l'une sur ma tête, l'autre sous mes pieds; mais la mer d'en bas, la vraie mer, était bien plus abondante, plus furieuse, plus renaissante, plus inépuisable, plus follement vagabonde que la mer apparente d'en haut. Entre ces deux abîmes, j'ai subi l'influence des Ruhnes. Bien que depuis plusieurs années je ne me fusse point occupé de mythologie scandinave, la Baltique a démuselé autour de moi toutes les puissances destructives, tous les mythes barbares. Odin, le dieu de la lumière, était tout obscurci et consultait ses corbeaux. Freya, la Vénus des zones glacées, n'avait pas de sourire. Les valkyries oubliaient de verser l'hydromel aux héros du valhalla. Ægir, le dieu de la mer, poussait les lames comme un déluge. Sigurd et les Nifflungs, Sigfrid et les Niebelungs, ces héros de l'épopée islandaise et de l'épopée germanique, se dressaient dans la brume. Les nains et les géants venaient après

les guerriers. Héla agitait sa faux. Les parques du septentrion, les Nornirs, la suivaient. Les Vanes et les Ases irritaient leurs aigles féroces. Loki, le démon, excitait le grand dragon, qui jetait des flammes par les naseaux, et le grand serpent, qui tordait ses anneaux ruisselants. Les devins faisaient leurs incantations sinistres, et Thor forgeait sa foudre, tandis que le plus acharné de tous, le loup Fenris, tantôt nageant, tantôt courant, hurlait monstrueusement à notre navire.

Toute cette armée surnaturelle s'était-elle réunie pour nous barrer le chemin du pays d'Hamlet? Quoi qu'il en soit, notre navire, qui triomphait de la mer, triompha de cette légion de fantômes.

Pendant trois heures, la mer fut la plus formidable de toutes les visions. Secoué par le vent, le bateau était presque submergé; la quille était à découvert. Descendu au fond de ma cabine, j'entendais craquer la planche qui me séparait de l'abîme. Ce seul petit obstacle entre moi et l'élément sans proportion avec ma petitesse n'eût pas suffi. Jamais je n'ai mieux discerné Dieu, le Dieu de tous les dieux et de tous les hommes. C'est lui dont la main contenait, par une parcelle d'arbre, le gouffre insatiable; c'est lui, le grand Dieu de l'éternité, qui me protégeait souverainement dans cette émeute de vagues.

Vers cinq heures du matin, à l'aube, la mer apaisée était toute grise. Elle s'arrondissait et nous enveloppait dans un cercle qu'un cercle pareil du

firmament touchait et fermait par toute l'étendue de la circonférence. Le soleil s'est levé à cinq heures et demie, non loin de l'île de Langeland ; il s'est levé des vagues d'opale dans lesquelles il tremblait. Son disque de feu était d'un rouge de grenade , mais sans aucun rayon. Bientôt, modifiant insensiblement sa couleur, il a surgi au-dessus de la mer et l'a teintée de rose. Alors la mer où se baignait le ciel, la mer, cette chose terrible, m'a paru charmante.

Nous avons débarqué à Korsør. Il était plus de huit heures du matin. Notre navigation avait été de neuf heures. Nous nous sommes serrés étroitement poitrine contre poitrine sur cette grève de la Chersonèse cimbrique , puis Ordener est parti par le chemin de fer pour Copenhague, et moi je suis parti sur l'un des bateaux à vapeur du grand Belt pour Nyborg, où j'écris ces notes. Un passager m'a traduit quelques pages d'un ouvrage sur le Danemark. C'est un livre illustré de dessins. Madame Bojesen y a raconté son pays avec le sentiment filial et poétique d'une Fionienne d'Odensée.

Glorup, 4 septembre à minuit.

Il est doux en quittant une amitié d'en retrouver d'autres si précieuses. La Fionie me semble une patrie dont Glorup est l'oasis.

Depuis Nyborg, j'ai suivi les rivages. Je m'en suis

écarté capricieusement. Je me suis amusé à parcourir le pays en vaguant çà et là. J'ai salué plus d'un château sur ma route.

Le château de Broholm, par exemple, l'un des moindres pourtant, avec ses façades rouges, ses tours rouges, son dôme sonore, ses découpures fantastiques dont les profils se dessinent sur le miroir mobile d'un petit lac, m'a longtemps captivé. C'est un de ces châteaux écossais qu'on dirait bâtis moins par un architecte que par l'imagination de sir Walter Scott.

Le château de Hesselagergaard m'a encore plus ravi. Il domine un étang. Il a des galeries, des créneaux, des fenêtres dans le style d'Anet; il a un balcon en fer et des balcons en pierre qui n'ont jamais existé que dans les contes arabes.

Je me suis complu aussi aux perspectives des châteaux de Rýgaard et d'Orbœklunde.

Me voici de retour à Glorup, qui peut défier beaucoup de châteaux et dont le parc n'a pas d'égal. Ces châteaux de l'Ile, sortes d'Alhambras du Nord et d'Holyroods fioniens, sont tous adossés à des bois et s'élèvent, soit au bord de la Baltique, soit sur les rives d'un étang ou d'un lac. Ils s'entourent de cygnes, de paons, de canards, d'oies et de sarcelles. Les vaches mugissent dans les pacages, les chevaux hennissent dans les écuries, les daims courent dans les futaies. Sur les porches, sur les toits, au-dessus des tourelles, les cigognes se dressent près des drapeaux agités. Quand j'ai passé aujourd'hui la grille

de Glorup, une de ces cigognes cendrées était pensive à droite du dôme de marbre. Ces oiseaux, étrangers et nationaux tout ensemble, ces oiseaux voyageurs et fidèles, qui partent mais qui reviennent, ne hantent pas moins les maisons des pêcheurs et des laboureurs que les résidences des nobles. Ils donnent à la Fionie, surtout aux approches des plages, un caractère oriental.

CHAPITRE VI

Le manoir d'Holckenhawn. — La mer, le ciel, la terre en Fionie.

— La foi directe. — Un amour héroïque. — Charme de l'amitié dans les contrastes. — Un vieux tombeau. — Politesse danoise. — Nyborg. — Chant populaire sur le roi Christian IV. — Chanson des matelots sur le capitaine Hvittfeldt. — Tableau de Melbye. — Daims, parc réservé. — Klopstock. — Andersen. — Garibaldi. — Le veilleur de nuit, l'étang et les cigognes. — Portraits de la reine Mathilde, de Struensee et de Brandt. — Idéal d'histoire. — Ultramontanisme et tolérance. — Stephan Miller. — Le professeur Wolfus. — Le Danebroek. — Conversation à Svendborg. — Deux promenades à Likkesholm et à Hesselagergaard. — Glorup. — Descartes. — Le château de Rýgaard. — Le chant du veilleur de nuit.

Glorup, 6 septembre.

J'ai marché jusqu'au manoir d'Holckenhawn. Ses jardins sont la frontière parfumée des flots du grand Belt. Je l'ai vu tout d'azur, le grand Belt, encadré entre deux bouquets de chênes, comme en Suisse j'ai vu la Jungfrau encadrée entre deux chalets. Ces subites apparitions des glaciers ou de la mer sont tout ce que je connais au monde de plus saisissant et de plus sublime.

Pendant que j'admire, le ciel reste bleu et la mer devient verte. Holckenhavn étincelle de loin au soleil. Bien que le firmament soit par instants d'une densité singulière, la clarté est partout ici l'enchantement de la nature. Elle y est délicieuse. Elle n'est pas ardente, comme dans les contrées méridionales, mais, quoique moins colorée, elle illumine d'une blancheur pure, inviolée. Les paysans fauchent les froments dans la campagne, les pêcheurs labourent le grand Belt et font aussi leur moisson marine. Un pacage de trois cents vaches m'envoie les mugissements des troupeaux et les voix des pâtres. Tout brille, tout travaille, tout chante, sur la terre et sur les flots. Les demeures sont vides. Jeunes filles, jeunes hommes, femmes, enfants, vieillards, sont à l'air libre. La Fionie est en fête sur ses deux éléments, dont l'un roule des vagues et dont l'autre déploie des épis.

La vie coule à pleins bords. La mouette rase les algues, le cerf brame dans les bois. Je respire très-profond et j'aspire très-haut. Les vérités montent vers moi avec les odeurs.

Je me sens des trésors de tendresse et de foi dans le cœur. Je prie et je crois ; je crois d'autant plus invinciblement que mon dogme ne me vient pas d'une bouche mortelle. J'ai besoin que nul ne s'interpose entre la vie éternelle et moi, nul sans exception, ni théologien, ni prophète, ni ami, ni philosophe. Je ne puis croire un homme, fût-il grand comme

un cèdre. Je ne comprends la foi, une foi quelconque, religieuse, politique, littéraire, que si elle est directe. Il faut que la foi descende sans intermédiaire de Dieu dans l'âme, dans la conscience, comme la rosée tombe du ciel sur l'herbe, comme le rayon luit de l'astre sur la mer.

Un jeune voyageur s'est lié avec moi. Il m'a fait une admirable confession.

Il est fils de banquier. Né dans l'une des trois villes hanséatiques, c'est un juif de la plus belle race. Il a les traits aquilins et la chevelure merveilleuse d'Absalon. Il n'a pas plus de trente ans. Il sera très-riche. Il est d'un esprit ouvert, d'une sensibilité exquise et d'une physionomie électrique.

Il aime et il va épouser... qui? Une femme catholique. Cette femme a été la maîtresse d'un homme dont elle a un enfant illégitime. Elle a trente-quatre ans, elle est pauvre, issue du peuple et méprisée. Elle a de la bonté et de la grâce.

L***, je le répète, l'aime et il va l'épouser. Il lui témoigne beaucoup de respect, il la relève, la console. Il renonce pour elle à sa famille, à ses amis, à sa patrie. Il ira vivre avec elle en Espagne d'un labeur incertain. Il s'arrache à l'opulence de la maison paternelle, dont celle qu'il adore plus que tout ne saurait franchir le seuil.

Cher L***! que d'autres lui jettent la pierre. Moi je l'absous et je l'admire.

Quelle grande chose que l'amour ! Voilà des empêchements infinis, des obstacles accumulés, amoncelés comme le bois d'un bûcher antique. La flamme sacrée, que les esprits intérieurs soufflent mieux que les Vestales, jaillit et s'élance : elle embrase tous ces éléments hostiles et s'en nourrit ! Quand elle aura tout consumé, quand les circonstances étrangères auront disparu, puisse le noble feu ne pas s'éteindre et brûler de lui-même, de sa substance immortelle !

Il y a deux aristocraties faites l'une pour l'autre : celle de la naissance et celle du talent. Mais c'est à une condition, c'est à la condition que la balance soit droite entre elles. Alors elles se respectent l'une l'autre, parce que l'une et l'autre sont une dignité.

Si le grand seigneur a beaucoup d'esprit et si l'homme de talent est bien élevé, il y a enjouement, facilité, plaisir mutuel. La tradition avec sa grâce, l'innovation avec sa force se cherchent, s'estiment et se plaisent, parce qu'elles se complètent. Il n'y a rien de plus piquant, de plus séduisant que le contraste. Pour n'aimer que son semblable en tout, et pour l'aimer exclusivement, il faudrait être bête comme Narcisse, un gentilhomme de la fable, le type un peu suranné de la noblesse burgrave.

On est d'autant plus égal et ami, qu'on n'est point pareil. Le charme naît des différences, et la monotonie, cette pesanteur des jours, est supprimée.

Nous avons été par un vent doux à un tombeau renommé, sur la commune de Svindinge. Ce tombeau très-curieux se compose de cinq pierres énormes surmontées d'une pierre gigantesque, colossale, qui forme le dôme. Il y a encore une entrée ménagée qui se rétrécit peu à peu. A notre approche, une cigogne s'est envolée, comme une âme, de cette caverne funèbre.

Un héros de mer fut enseveli là, au sommet de la colline. Il fut incendié sur un autel construit avec les débris du vaisseau qu'il montait dans ses courses. Une urne qui contenait ses cendres a été trouvée au fond du sépulcre. Cette urne datait de plus de deux mille ans avant Jésus-Christ et se rattache au second âge du Danemark, à l'âge de bronze.

En revenant à Glorup, nous avons rencontré des paysans, des paysannes, des enfants, des jeunes filles. Tous nous tiraient leurs chapeaux ou nous faisaient la révérence. Ici les plus grands seigneurs sont très-attentifs à saluer affectueusement les plus humbles villageois. La bienveillance est réciproque en bas comme en haut. Les égards répondent aux égards. Je n'ai rien vu d'analogue ni en France, ni en Allemagne, ni en Suisse, ni en Angleterre. La nation danoise, qui pousse la propreté jusqu'à l'élégance, porte la politesse jusqu'à la courtoisie.

C'est que ce peuple est instruit et aisé. Chaque jour il s'améliore. Il n'est plus soumis aux corvées. Leur abolition est un bienfait de l'administration de Struensée. Le bail est héréditaire, ce qui est un

commencement de propriété. Cela est très-moralisant et très-légitime ; cela ne serait coupable que si l'on transformait violemment ce premier droit en un autre droit à un taux dérisoire, à un *maximum* tyrannique. Le bon sens de ce pays et son intérêt le préserveront, je n'en doute pas, de cette usurpation.

7 septembre.

Me voilà à Nyborg. C'est une ville de trois mille habitants. Elle n'est guère qu'un cinquième d'Odense. Elle est d'une propreté rare aussi et ses maisons, même des faubourgs, sont ornées de pots de fleurs. Ses toits sont presque tous de tuiles rouges. Quelques-uns seulement sont couverts de cuivre comme le clocher de l'Église.

Nyborg est bâti à souhait entre les bois et la mer. Je me place sous un petit frêne, sur les remparts aux mille points de vue. Deux oiseaux gazouillent au-dessus de ma tête. Les mouettes rasant le golfe. La mer est très-houleuse et d'une variété inexprimable, soit de couleurs, soit de bruits. J'attends depuis trois heures le bateau à vapeur qui nous amène un ami ; je voudrais avoir trois jours à l'attendre. Je ne me lasserai jamais de contempler d'ici les épisodes du port, l'odyssée du grand Belt, tout sillonné de vaisseaux et de barques.

Enfin le bateau à vapeur paraît. Il s'avance malgré le vent. Notre ami m'a rejoint et nous sommes

partis le long de la mer dans la direction de Glorup.

A cinq minutes de Nyborg, nous avons rencontré un bataillon que plusieurs officiers précédaient à cheval. Les soldats chantaient en chœur une sorte de *marseillaise*. Je demandai à mon compagnon quel était ce chant : — C'est le chant national, le chant de Christian IV, me répondit-il.

« Le roi Christian est debout sur son vaisseau *la Trinité*. Il est debout près du mât, dans le tourbillon et dans la fumée.

« Vive le roi Christian à l'abordage ! Il agite son épée d'une telle façon qu'il fend les casques et les têtes des Suédois. Ils tombent les Goths sous le feu et sous le glaive. Ceux qui ne tombent pas s'enfuient. — Sauvons-nous, crient-ils, sauvons-nous. C'est le vaisseau *la Trinité* et c'est le roi qui en est le capitaine, le roi Christian de Danemark ! »

Nous avons prêté l'oreille, même après que le bataillon avait passé. La voix mâle et fière de l'homme alternait avec les rugissements de la Baltique. Elle exprimait, cette voix, un enthousiasme des poitrines qui luttait de beauté avec la voix profonde de la mer.

Ce chant du roi Christian m'a rappelé une chanson en l'honneur du capitaine Hvítfeldt. Cette chanson que j'ai entendue à Korsør est nationale aussi comme le héros et comme l'action navale qu'elle célèbre.

C'était en 1740, sous Frédéric IV. Hvitfeldt montait le *Danebrock*. A quatre lieues de Copenhague, il fut assailli par les Suédois. Il était à l'avant-garde, entre les deux flottes. Le vent soufflait dans la direction des Danois. Le feu ayant pris au *Danebrock*, le navire étant tout en flammes et le combat engagé, Hvitfeldt fit jeter l'ancre, de peur que son vaisseau ne dérivât sur la flotte danoise. Plutôt que de l'embraser ou d'y répandre le désordre dans un tel moment, il renonçait à tout secours. En même temps, il refusa de se rendre aux Suédois. « Mes compagnons, s'écria-t-il, l'occasion est belle. Mourons pour le Danemark, mourons avec le *Danebrock* ! » Il avait sept cents hommes d'équipage; pas un ne réclama. Hvitfeldt donc, intrépide au milieu de ces marins intrépides, continua de foudroyer les Suédois, jusqu'à ce qu'il sauta.

Cet héroïque fait d'armes, que les matelots danois racontent, lorsqu'ils ne le chantent pas, a été retracé par Anton Melbye dans une toile épique. M. de Moltke, dont le père épousa une Hvitfeldt et réunit ainsi deux grands noms en un, n'a pas permis qu'un autre achetât le tableau de Melbye. Ce tableau est maintenant suspendu dans un des salons de Glorup.

J'ai été à pied jusqu'à la mer, après avoir visité successivement les cygnes de l'étang, les mouettes des bassins, les paons du verger et les chèvres de la

futaie. J'entendais hennir les chevaux et mugir les vaches. Les pâtres se préparaient à traire les troupeaux.

Je suis revenu par les bois où brament les daims sauvages et par le parc renfermé où s'ébattent les daims qu'on désigne comme des daims privés, quoiqu'ils soient bien sauvages encore. Ces daims m'ont laissé approcher à quelques pas d'eux. Je leur ai distribué du pain et du gâteau ; mais tous, blancs, noirs, fauves, rayés, tachetés, lorsque je m'avançais trop, s'enfuyaient devant moi comme devant un chasseur, à travers les ramures. Je me suis amusé aux jeux des biches, des cerfs et des faons dont les bonds foulaient la bruyère rose et que je rejoignais toujours. Ils sont au nombre de deux cents environ dans le parc réservé. Ils se rassemblent parfois en une vaste bande sur l'une des clairières. Ordinairement ils se divisent en groupes de vingt ou trente. J'ai fait amitié avec ces animaux, les plus charmants de la création. C'est plaisir de les voir errer sous les grands arbres comme dans un Éden, où ils balancent leurs têtes ornées d'un diadème touffu de perches et d'andouillers.

Klopstock était le bienvenu à Glorup. Il partait de Hambourg ou d'Altona, et arrivait soit par la route du Holstein, soit par celle du Slesvig.

Andersen aussi est connu dans cette demeure. Il l'a plus d'une fois habitée. Madame de Moltke a fait

de lui un portrait remarquable. Son buste est dans ma chambre.

Rien n'est plus touchant que la biographie d'Andersen. Il est né à Odensée d'un pauvre ouvrier. Il a été bercé dans une de ces petites maisons dont un pot de fleurs, un oiseau et un rayon égayent le dénûment. Quelquefois cependant, quoique rarement, ce dénûment devient de la misère. C'est ce qu'éprouva Andersen. Son père mourut. Sa mère manqua de pain. Il résolut de lui en trouver. Il alla glaner dans les champs. Les moissonneurs le chassèrent d'abord de la voix, puis avec le fouet. Le généreux enfant ne se découragea pas. La muse le conseilla. Il avait douze ans à peine. Il eut la pensée de composer des poèmes qu'il récita aux paysans. Orphée rustique, il dompta ces barbares, il les émut, les attendrit. Ils lui permirent de glaner. Bien plus, ils lui firent eux-mêmes de frêles gerbes, afin qu'il pût les porter sans fatigue. Les jeunes filles y ajoutaient des bouquets de bluets et de coquelicots pour sa mère. Andersen était sauvé,

Il eut encore bien des traverses ; mais il avait recours à la muse. La Providence se communiquait à lui sous cette forme et l'affranchissait par les chansons. Andersen est un conteur très-religieux, très-personnel et très-danois.

C'est ainsi qu'il pénétra dans les chaumières, dans les maisons, dans les châteaux et jusqu'à dans les palais. Ce pauvre petit glaneur a fait de son nom modeste un nom glorieux. Il a eu des rois pour Mé-

cènes et des princesses pour amies. Tout son peuple, le peuple de Danemark, est fier de lui et l'exalte, sur le continent non moins que dans les îles.

Sous une chaumière, à dix minutes de Nyborg, j'ai trouvé un portrait informe de Garibaldi.

L'Italie était sous le linceul, mais vivante. Elle s'est levée.

On disait les Italiens un peuple timide. La superstition leur avait fait peur du diable, de l'enfer ; elle leur avait fait peur de tout. Elle avait changé des conquérants et des législateurs en musiciens, des lions en agneaux.

Il n'a fallu qu'une idée généreuse pour réveiller les instincts de cette forte race, et pour que les Italiens redevinssent des Romains.

Il est onze heures du soir à l'horloge de Glorup. J'ai entendu, il n'y a qu'un instant, le chant du veilleur de nuit. Je ne saurais me détacher de ma fenêtre. L'air est presque tiède. La lune argente l'étang de ses lueurs incertaines. Les grands cygnes immobiles dorment sur l'eau. Ils aimeraient à sommeiller dans l'herbe, mais ils n'osent. Ils craignent les renards qui les guettent dès le crépuscule pour les dévorer. Ils n'ont de sécurité qu'au milieu des bassins.

Pendant les gelées de l'hiver, le jardinier les abrite

au château. Il les nourrit d'orge et d'avoïne. Les glaces à peine fondues, ils retournent d'eux-mêmes sur l'étang. Qu'ils y sont beaux, soit dans l'ombre, soit dans la lumière !

8 septembre.

En Danemark, le nom de la reine Mathilde est aussi vibrant qu'en Écosse le nom de Marie Stuart.

Petite-fille de George II, fille de Frédéric, prince de Galles, elle était sœur de George III. Elle épousa Christian VII, son cousin germain, et fut par ce mariage reine de Danemark. Je raconterai son histoire. En attendant, je désire fixer son portrait que je viens de considérer avec plus de curiosité encore que les portraits de Struensée, son amant, et de Brandt, l'ami de son amant, deux compagnons du même échafaud.

La taille de la reine Mathilde n'est pas sans grâce, quoiqu'elle soit moyenne. Les cheveux sont des fils d'or. Le front est régulier, le nez droit, les sourcils délicats, le teint merveilleux de blancheur et nuancé de rose. Ses yeux de lapis débordent d'amour, et c'est l'amour aussi qu'expriment ses lèvres éclatantes. La reine Mathilde est irréfléchie, impétueuse et bonne. Sa figure est candide jusque dans l'adultère. Le sein et les épaules ont une transparence surprenante. Les mains sont d'une princesse, l'aspect d'une déesse de la chasse, la physionomie comme le cœur, d'une femme.

Struensée, bien que né plébéien, semble fait pour elle. Ses cheveux cendrés et ses yeux bleus correspondent aux yeux et aux cheveux de la reine. Ses narines respirent puissamment le vent de la fortune; son front vaste accumule au dedans les idées et les expériences. Tandis que sa bouche éloquente s'entr'ouvre à la tendresse, son beau regard attentif suit une théorie sociale. Ce n'est pas qu'un amant; c'est un philosophe, un gentleman, un inventeur peut-être. A coup sûr, c'est un homme de pensée plus qu'un homme d'action. La reine est Hanovrienne et Anglaise; lui est Allemand et n'est qu'Allemand. C'est un rêveur saxon de la ville studieuse de Hall.

Evenold Brandt, que l'affection de Struensée éleva, puis précipita, était d'une famille noble et respectée. Il n'avait rien, ni des qualités, ni des défauts de son ami. Il différait de lui par les traits autant que par le caractère.

Brandt a le visage marqué de petite vérole. Néanmoins il plaît. Son front haut est sillonné au milieu d'un pli. Ses yeux sont bruns et vifs, ses cheveux noirs et flottants. Il a la bouche ferme, ironique; la saillie étincelle entre les lèvres, une saillie de courage autant que d'esprit. Cet homme est aussi déterminé qu'il paraît facile. On sent cela dans ce portrait non moins que dans l'histoire. Sans doute le comte de Brandt est un héros frivole, mais c'est un héros!

J'ai nommé des personnages historiques et cela m'attire. Quand je touche à l'histoire, je suis comme le cheval qui entend le clairon.

N'est-ce pas naturel ? L'artiste qui ne ferait pas quelques progrès dans le beau ressemblerait à l'homme qui n'avancerait pas un peu dans le bien ; il perdrait son temps et tromperait sa destinée.

Il est utile quelquefois de se distraire de l'histoire, mais pour y mieux revenir.

Je voudrais atteindre à plus de concentration dans la pensée et dans le style, à une langue plus complète, plus concise, plus mâle, plus saisissante, plus hardie et plus rapide. Ce ne sont pas les scrupules de la langue qu'il faut avoir, c'en est le génie ; il ne faut pas la savoir en grammairien ni en pédant, mais en écrivain.

J'aspirerais surtout à rendre dans sa profondeur mon impression religieuse, une impression qui ne s'épuise pas, une force qui aille toujours, qui croisse toujours, la force d'une âme émue. C'est le souffle immense de l'idéal dans la réalité, le souffle sans fatigue quoique sans repos. Cicéron a défini admirablement ce courant d'inspiration, qu'il soit fleuve ou torrent : *Continuus animi motus*.

Le pays insulaire où je vis le long des haies de saules et de noisetiers, sous les forêts de hêtres, au bord de la mer, entre les moissonneurs et les pêcheurs, ce pays où les grands chevaux fioniens traînent aussi majestueusement et plus vite que les bœufs les chars de blé, ce pays où les cigognes se

posent près des eaux, sur les mâts des navires, sur le chaume des cabanes, ce pays énergique et doux est d'un bon exemple. Ses pasteurs, ses gentilshommes, ses bourgeois et ses paysans sont aussi tolérants que pieux. Un ultramontain comme M. de Maistre serait incompris. On honorerait le vieillard et on se raillerait du sophiste. Nous autres Français qui aimons la sève sous les cheveux blancs, nous avons accueilli avec une bienveillance exagérée des paradoxes sauvages. M. de Maistre a mis trop d'esprit dans sa théologie, trop de sel dans son agape et il les a empoisonnées. Je lui pardonne d'être absurde, mais non d'être féroce.

Il y a entre son christianisme et celui des protestants fioniens la différence d'une hache à un syllogisme. Entre son christianisme et celui des philosophes, il y a la différence des ténèbres aux rayons.

Et cependant c'est la même doctrine morale, c'est le même évangile. Seulement pour le Voltaire savoyard, c'est le vin mêlé de lie dans la fiole avare et étroite ; pour nous, que ce soit toujours le vin pur dans l'urne large, intarissable !

Tout agressif que soit M. de Maistre, je l'estime de s'être voué à la question religieuse. C'est la plus haute.

Elle est agitée en Séeland, en Fionie, cette question. On la discute à Copenhague, à Odensée, dans tout le Danemark. Les huit évêques et les pasteurs s'en préoccupent dans leurs synodes. Ils ne transforment pas le christianisme en paganisme ; ils ne le

brodent pas de miracles et de légendes; ils lui conservent son caractère d'austérité et de puissance métaphysique; ils attaquent presque tout ce qui tendrait à l'obscurcir. Les philosophes font un pas de plus. Ils implorent la lumière sans voile. Ils ne nuisent pas, d'ailleurs, à la religion en dissipant la superstition, pas plus que l'haleine des Belts en dissipant le brouillard ne cache le soleil.

Du reste, tous, prêtres, hommes d'État et citoyens s'entendent sur la nécessité de la liberté de conscience. Cette liberté apparaît, éclate partout ici. Elle passionne, elle entraîne, elle subjugué en Danemark, aussi bien qu'en Amérique. C'est vraiment un beau spectacle, et ce n'est pas une faible marque de la grandeur de l'homme que de le voir, dans toute la suite des siècles, plus remué à fond par le sentiment religieux, un sentiment désintéressé, que par aucun bien matériel.

L'affranchissement de la conscience, voilà en quoi le centre et le midi devraient imiter le nord de l'Europe : l'Allemagne, le Danemark, où cet affranchissement de l'intelligence est le droit suprême, le droit humain et divin, où l'échelle de Jacob s'élève de toute âme jusqu'à Dieu, où toute âme peut la parcourir jusqu'au faite. Si l'ultramontanisme essaye de couper cette échelle et défend de monter au delà, c'est à nous de restituer la liberté religieuse à tous les degrés.

Je suis reconnaissant au Danemark de croire comme moi sur ce grand sujet : à savoir, que le

droit naturel du monde, c'est la liberté de conscience. Ah ! si j'ai souhaité en moi-même un peu de talent, c'est pour contribuer plus efficacement au triomphe de ce principe. L'égoïsme se ramasse en soi, le dévouement se donne aux autres, débordé sur les foules. Il n'y a pas de grandeur, de vraie grandeur, sans l'expansion de la tolérance, cette générosité de l'âme, cette prodigalité du cœur, ce respect de l'homme pour le premier des droits et pour le premier des devoirs du genre humain ! Artistes, philosophes, historiens, que cette paix, que cette douceur de la tolérance universelle soit notre dogme, notre sentiment, notre passion, *continuus animi motus* !

9 septembre.

Nous ne partons pour Nyborg qu'à deux heures. Il en est onze. Je vais faire une promenade à pied.

Me voici revenu à une heure et demie; le temps est superbe. J'ai donné en passant des gâteaux et du biscuit aux mouettes, aux cygnes et aux chèvres. Je me suis reposé sur le banc en face de la mer. Elle est bleue comme le saphir. Je suis descendu par le ravin et j'ai traversé le parc des Daims dont j'avais la clef. Dès qu'ils m'ont aperçu, ils se sont séparés en trois troupes, leurs chefs les ralliant par un cri rauque, d'intervalle en intervalle. Ils me voyaient avancer et ils s'enfuyaient de nouveau. Ils ont fait mille bonds, mille tours et mille détours, avant de

disparaître comme une cavalerie sylvestre. Je suis rentré au château par les jardins, par la grande allée circulaire le long des dahlias, des volières, des lavandes et des espaliers où les abricots, les pêches et les brugnons mûrissent cette année comme en France.

J'ai dîné à Nyborg avec Stéphan Miller que j'ai connu à Paris, et qui change à tous les vents de doctrine, comme le Belt à tous les vents de mer. Il voyage avec le professeur Wolfus, un érudit des bords du Necker.

Stéphan est un bizarre jeune homme dont l'originalité spirituelle cause plus de sympathie que de répulsion. Il est très-ardent et très-mobile. Ses yeux glauques sont profonds et orageux. Il a deux âmes comme il a deux patries. Il est né à Cologne, près de la cathédrale et du Rhin, d'un père Allemand et d'une mère Française. Il est tourmenté d'un double génie. Homme de rêverie et homme d'exécution, il participe des races dont il est issu. Il est à la fois Inde et Perse, Germanie et Gaule, religion et politique, philosophie et action. Il a du prêtre, il a du guerrier. Il y a deux mondes en lutte dans sa poitrine et dans sa tête. Si jamais l'harmonie se fait, Stéphan sera bien grand. Il est troublé, il sent l'anarchie dans toutes ses facultés. Quelque intéressant que soit son chaos, je suppose qu'il souhaiterait l'ordre; car il cherche, il aime ceux dont il espère la lumière.

Le professeur Wolfus est tout autre. C'est un savant avec diplômes. Il a un immense orgueil. Il fait, défait, refait des mots, et se complaît dans des nomenclatures métaphysiques dont pas une ne sera définitive. Somme toute, il plonge moins loin et il s'élance moins haut que Stéphan dans les abîmes et dans les secrets de Dieu.

Le prodigieux don de Wolfus, c'est la mémoire. C'est un dictionnaire vivant. Il sait tout ce qui peut s'apprendre par les livres. Son accent est monotone. Il n'estime pas plus la théologie que la mécanique. L'invention d'une nouvelle cheminée le captiverait autant, je crois, que la découverte d'un culte nouveau. Il ne proportionne pas son enthousiasme aux sujets; tous les sujets lui sont égaux. Sa curiosité s'éveille et se satisfait aisément. Il ne se préoccupe pas infiniment du monde intérieur, sans y être étranger néanmoins. Il a la science de tout, et il n'a l'amour de rien. Il n'a ni préférence, ni but. Il est plein de force et il manque de fécondité. Il marche bien sur la première route venue; ses jarrets sont bons et il va, il va toujours. Il parcourt des relais divers dans le pays des idées sans se soucier d'arriver quelque part. Nulle oasis ne sourit à ce piéton infatigable. Il a la même note et le même pas. Il ne poursuit aucun idéal. Comment aboutirait-il, cet Allemand aux longs traits mornes? Il ressemble à ces grands eunuques du Bas-Empire, habiles à tout, mais en tout dépourvus de virilité. Le professeur Wolfus écrit médiocrement, quoiqu'il parle bien;

il écrit comme un bénédictin de Saint-Maur, et il parle comme un académicien de Gottingen. Cet homme est une circonférence vaste qui n'a point de centre et point de ciel. Il est universel et indifférent. Il a l'impartialité de l'encyclopédie.

Wolfus a bu, mangé, causé et fumé très-sérieusement. Il a voulu me conduire un peu du côté de Glorup, le long de la mer. La conversation, au grand air, a pris une autre direction. Le majestueux professeur a disparu. Il nous a retracé deux mariages qu'il a manqués : les femmes sont si légères ! Mais le moment comique de notre promenade, c'est lorsqu'il nous a raconté cinq duels qu'il n'a pas eus, cinq duels évités à tout prix. Il avait une certaine verve de poltronnerie fanfaronne dont Stéphan rougissait, tandis que son compagnon n'éprouvait ni honte, ni embarras ; c'est un Falstaff d'université.

Nous nous sommes séparés à quelques toises d'un chêne tout ébranlé par les souffles de la mer. Le Belt se déployait devant nous dans une fluctuation grandiose. A notre gauche, s'élevait le château de Holckenhawn, tandis qu'à notre droite, du mât d'une frégate à l'ancre, une cigogne saluait l'orient d'un battement d'ailes et d'un regard.

Glorup, 10 septembre.

Ce matin, à l'aurore, j'ai vu et entendu de ma chambre flotter le drapeau national : le Danebroch.

J'ai porté plus d'attention à cette croix blanche sur un fond rouge depuis qu'on m'en a dit la légende. Ce pavillon est un *labarum* qui électrise le paysan, le soldat et le marin autant que le gentilhomme et le roi. C'est le nom du second ordre chevaleresque de la cour; c'était le nom du vaisseau de Hvitfeldt.

C'est surtout le nom sacré de la bannière des armées et des escadres. Cette bannière, le Danebrock, n'est pas d'une main mortelle. Sous Walde-mar Seir (1219), à la bataille de Revet, en Esthonie, les Danois, ébranlés par une attaque soudaine des païens, entraient déjà dans ce désordre qui précède la fuite, lorsque l'archevêque Andreas Sunesen, un héros et un saint, éleva ses deux bras au ciel; il en tomba un drapeau rouge traversé d'une croix blanche; c'était le Danebrock. L'archevêque Andreas Sunesen le saisit et l'agita en l'air. Les Danois se rallièrent aussitôt et les païens furent dispersés.

Depuis ce temps, le Danebrock est pour toutes les classes de la nation l'emblème surnaturel de la patrie et de la victoire. Cette légende est devenue un sentiment public.

J'avais donné rendez-vous à Stéphan Miller et au professeur Wolfus. Nous avons passé tout le jour sur les hauteurs de Svendborg, à regarder la mer, à compter les îles, à errer çà et là, à nous asseoir, à déjeuner, à marcher encore et à causer.

Ce professeur Wolfus est panthéiste. Il nous a dé-

veloppé son système; il le porte légèrement; il n'en souffre pas et s'y trouve à l'aise, sans s'inquiéter beaucoup des conséquences.

Stéphan hésitait; il n'est pas déterminé. La froide et vaste indifférence de Wolfus l'épouvante; son épicurisme l'indigne.

Moi, qui voudrais arracher Stéphan à l'influence de Wolfus, et qui ai une conviction, j'ai parlé aussi. J'ai repoussé le panthéisme, j'ai élargi les sectes aux proportions du Dieu unique. Je l'ai dégagé, ce grand Dieu, de toute superstition, de toute mythologie, et je l'ai confessé dans l'adoration de sa Providence et dans l'espérance de l'immortalité en lui. « — Que prétendez-vous? m'a dit Wolfus. — Simplement posséder et dire ma conscience, sans injure sur les lèvres, sans haine dans le cœur. Je suis respectueux pour tout ce qui est autre que moi. Si je persuade par la vérité, à la bonne heure; la vérité est ma seule arme.

— Voulez-vous être apôtre? a repris le professeur.

— Non, ai-je répliqué, je ne suis pas un apôtre, quoique j'aime beaucoup Dieu et les hommes en Dieu; je ne suis pas un savant, quoique j'aie beaucoup étudié; je ne suis ni un missionnaire, ni un rhéteur, ni un logicien de métier. Je suis un philosophe sincère, un artiste de droite intention. Je ne désire pas disputer, la dispute aigrit et n'éclaire pas; elle n'affirme pas, elle nie. Ce que je désire invinciblement, c'est respirer librement au souffle de l'esprit. Cette respiration libre en Dieu, dans la beauté et dans la sainteté : voilà toute ma doctrine!

— Chercher ainsi pour vous, m'a dit Stéphan, ce sera peut être trouver pour les autres.

Wolfus a dit : — Quoique tout soit égal en définitive, et qu'il vaille mieux exposer que discuter, j'ai cependant de faibles préférences. Je préfère, par exemple, le panthéisme au théisme, l'Inde à la Judée. Les Indiens ont plus révélé que les Juifs, et les brahmanes plus que les lévites. Quel est votre sentiment, à vous ?

— Le voici, ai-je répondu. Rien n'est comparable à la merveilleuse poésie de l'Orient, mais rien n'est comparable non plus à la sublime morale du Christ. Distinguons donc. Je reconnais l'éclat miraculeux des poèmes de l'Inde ; seulement je proclame plus haut encore la pureté et la prééminence de la morale évangélique. Quel en est le fond ? C'est l'amour. *Deus est dilectio* : Dieu est amour. Aime Dieu et tes semblables, voilà la loi et les prophètes. Vous ne pouvez rien de plus beau que cela.

Je vais plus loin et je dis :

Quel a été le Christ le plus dévoué, le plus adorable, le plus divin ? C'est le Christ de Judée.

Le Verbe qu'il annonçait et dont il était l'écho, l'instrument sublime, était aussi le plus grand Verbe.

Ce Verbe devenu loi est aussi la plus grande loi.

Christ, Verbe, Loi, trois mots qui se traduisent par cet autre mot : Amour.

— Comment alors expliquez-vous, m'a dit Wolfus, les Saint-Barthélemy, dont vous avez si bien ra-

conté la plus tragique dans votre *Histoire de la liberté religieuse* ?

— En distinguant encore. La loi évangélique est admirable ; mais ceux qui ont appliqué cette loi, ce sont les barbares et les fils des barbares. Ils l'ont altérée ; ils ont versé dans les massacres l'ardeur aveugle de leurs passions. Ils ont mêlé à la mansuétude de la loi la férocité de leur instinct. De là toutes les vertus et tous les vices qui s'entrecroisent depuis le commencement du moyen âge. Les vertus viennent de l'Évangile ; les crimes, des hommes.

Maintenant c'est à nous d'élever la loi plus que les barbares, qui étaient nos pères, ne l'ont abaissée. Nous sommes à l'œuvre et nous essayons. Le mouvement philosophique imprimé par Descartes et auquel je me rallie ne suffit pas cependant. Qui le rendra irrésistible ? Qui le complétera ? Descartes n'a inauguré que le règne de l'esprit. C'était un pas immense ; mais qui achèvera la tâche sacrée ? Qui prononcera le mot nouveau ? Qui sera le Descartes de l'âme ?... Ne sera-ce pas le temps ?

Pour me résumer, j'aime la nature et la poésie de l'Inde, j'aime la Bible de la Judée. Vous n'avez rien en Judée comme le Gange ou l'Océan, ou les épopées indiennes ; vous n'avez rien dans l'Inde comme les Psaumes, Job ou l'évangile de saint Jean. La morale du Christ surtout me paraît supérieure à la morale de toutes les contrées. L'Inde est plus infinie, plus impersonnelle ; la Judée est plus

précise, plus intérieure, plus civilisatrice. En un mot, si l'Inde est la terre du soleil et de la fécondité, la Judée est la terre de la religion.

— Tout serait bien, me dit Stéphan, s'il y avait un culte simple qui prononcerait une bénédiction sur le berceau de l'enfant, sur la tête de la femme et de l'homme, sur la tête de tous. Or, cette bénédiction de la naissance, du mariage et de la mort, les philosophes ne l'ont pas assez, et les orthodoxes l'ont trop.

— Nous sommes tous, repris-je, blessés d'une arme à deux tranchants, philosophes, catholiques, luthériens, calvinistes, juifs, musulmans. Ou nous avons un culte et notre pensée est opprimée, ou nous avons une pensée libre, et notre culte parfait n'est pas venu.

Il y a des intelligences qui débordent la secte dans laquelle elles sont nées et qui, par amour de la règle, demeurent soumises à cette secte. Il y a d'autres intelligences qui ne peuvent se résigner à ce qui est une erreur pour elles et qui la secouent. Elles adoptent une vérité au nom de l'évidence, une liberté au nom du devoir. Alors ces intelligences acceptent une responsabilité laborieuse, héroïque, elles l'acceptent vaillamment; mais elles n'ont plus la douceur de l'Église, de la prière en commun. Elles scandalisent les petits, les faibles. Elles inquiètent la famille, la patrie; elles contristent l'amitié, et cependant elles préfèrent Dieu aux hommes et à une fausse paix : Dieu est la paix suprême.

L'orthodoxie n'est pas tranquille ; la philosophie est agitée. Dans les deux camps , il y a souffrance. Nous avons tous un mal secret , changeons-le en bien par la confiance ; Dieu y pourvoira ; soyons sincères ; demeurons fermes dans la lumière de notre cœur , et , au lieu de nous haïr , aimons-nous , que nous soyons pareils ou divers ; revendiquons pour tous le droit de quitter la légende ou d'y rester , le droit de vivre soit de lait , soit de pain , le droit de la religion naïve ou de la religion virile. En réalité , c'est la même religion ; seulement , gardons-nous d'enchaîner l'âme ; laissons-lui ses ailes pour s'envoler de son nid de duvet , de son nid de tradition , ou pour y revenir si elle ne s'acclimate pas ailleurs.

— Pratiquez-vous la tolérance autant que vous la recommandez ? me dit Stéphan. — Oui , répondis-je , je la pratique envers M. Wolfus , je la pratique envers vous ; je le plains dans son insouciance superbe ; dans votre chaos douloureux je vous espère. La tolérance , je la pratique envers les plus humbles et je la pratique d'un élan fraternel.

Nous devons tous nous entr'aider et éveiller en nous la prière sous la forme qui plait le mieux à chacun. Que les électricités de l'infini au fini passent par des verres de couleur ou par des verres de cristal , il n'importe pas , si c'est Dieu qui est le rayon. L'essentiel est de ne pas intercepter Dieu.

— Hegel , me dit M. Wolfus , a tout prévu et tout fixé. Il s'est élevé de la négation et de l'affirmation à une conciliation indestructible. En nous abolis-

sant individuellement, il nous a amenés à sentir le monde vivre en nous. Il a fait de l'idée la substance de tout, soit nature, soit homme, soit Dieu, de telle sorte que lorsque cette substance est pensée, c'est elle qui se pense. Il n'y a plus rien hors d'elle.

— C'est trop, et pourtant ce n'est pas assez, répondis-je.

Les trois termes persistent. La nature et l'homme sont dans un rapport permanent et ascensionnel avec Dieu; mais ils ne souffrent pas de confusion et ils ne dépendent d'aucune scolastique, fût-elle hégélienne.

Le système de Hegel est impuissant comme tous les systèmes, parce qu'il est une limite. Il brise l'infini en le formulant, il anéantit l'absolu en l'exprimant. Le seul procédé qui respecte l'infini, l'absolu, est celui qui, au lieu de définir, aspire sans cesse. Voilà pourquoi notre grande faculté, c'est l'instinct, — l'instinct qui épuise un système après un système, une science après une science, l'instinct qui tend toujours d'un invincible souffle vers ce qu'il y a de plus divin. »

Stéphan m'a serré la main et j'ai donné un autre tour à la conversation. M. Wolfus ayant tiré de sa poche un petit volume, j'ai lu sur la reliure de maroquin le nom d'Andersen. Le professeur allemand dédaigne un peu le poète danois. « — Il n'est pas assez puissant, disait M. Wolfus, il n'a pas d'arbres, il n'a pas de forêts dans son talent. — Admirez-le toujours, ai-je répliqué, quand bien même il n'aurait

que de beaux taillis verts, et au-dessous, de la mousse, de la bruyère, du muguet, mille autres fleurs charmantes et mille délicats parfums. »

M. Wolfus a composé un traité sur les femmes. Pour venger Andersen, dont une page a plus de prix à mes yeux qu'un volume de son détracteur, j'ai un peu attaqué le professeur sur son paradoxe touchant les femmes. Il les déclare inférieures et les veut pour nous comme servantes, non comme compagnes. Il ne sent pas la femme, cette poésie vivante. La pauvre thèse du professeur Wolfus lui a porté malheur : son ouvrage est mauvais. Comment en serait-il autrement ? l'amour est le feu du cœur et du style. L'homme qui ne l'éprouve pas n'est ni un homme, ni un philosophe, ni un poète, ni un orateur, ni un écrivain : c'est un cuistre. Et pourtant le docteur Wolfus est un éminent esprit. Il s'exprime parfois très-bien, mais son accent est aussi uniforme que sa science est fausse, contradictoire. Cet homme est la bibliothèque de Gottingen renversée : c'est un Cosmos de six mille volumes dépareillés, de six mille volumes sans points, ni virgules, ni alinéas, sans liaison vraie, sans unité rationnelle. Sauve qui peut ! Il y a de loin en loin de beaux chapitres ; ce qui manque, c'est l'ordre et le soleil. Le brouillard est l'élément du docteur Wolfus, son défaut et son prestige. Le brouillard semble profond, parce qu'il est opaque ; il est beaucoup moins profond que la lumière qui éclaire tout, qui pénètre tout. Rien de plus facile que d'abuser du brouil-

lard; rien de plus facile même que d'abuser de la couleur; on ne saurait jamais abuser de la lumière.

Je me disais cela tandis que j'embarquais à Svendborg pour Laaland le professeur Wolfus, et que j'embrassais Stéphan Miller. Je me disais encore que le bon sens est le génie propre de la France. Tous ceux qui se sont éloignés du bon sens, ou qui se sont enténébrés d'Allemagne, se sont séparés du génie français. Henri IV, Pierre Corneille, Descartes, Pascal, madame de Sévigné, Voltaire, Montesquieu ont tous un signe qui les distingue : le bon sens, le bon sens qui se communique vite, parce qu'il frappe juste.

11 septembre.

M. de Moltke a des chevaux qui sont presque rapides comme la vapeur. Il m'a conduit à travers la Fionie dans tous les sentiers de l'intérieur de l'île et sur tous les rivages des Belts. Il choisit les sites dans ce pays de sa prédilection comme on choisit une page dans un livre aimé. Il a le goût du beau dans la nature autant qu'il en a l'instinct dans l'art.

Nous avons fait deux promenades aujourd'hui : l'une, avant dîner, au château de Likkesholm; l'autre, après dîner, au château de Hesselagergaard; en tout, quinze grandes lieues par des chemins détournés et pittoresques.

La situation du château de Likkesholm au milieu

des bois est tout ce que je connais de plus vert et de plus recueilli. Le pays que nous avons parcouru pour nous y rendre est d'une fertilité surprenante et d'une douceur inconcevable. Les animaux sont placides comme ceux que représente Albert Dürer. Les buissons de noisetiers et de saules n'ont pas d'épines. Les hommes sont calmes et bienveillants. Tous travaillent infatigablement. Bons dans la paix, ils sont braves dans la guerre. Ils ont fait de leur terre de Fionie une Arcadie des îles. Le sentiment moral et chrétien y apparaît à travers les scènes rustiques.

On a dételé les chevaux anglais et nous avons dîné. Après le café, nous sommes repartis au trot ailé de deux petits chevaux norvégiens, couleur isabelle. Nous avons bien joui du château de Hesselagergaard. Il a un caractère d'une rare originalité. Il ressemble beaucoup avec ses tours crénelées, ses balcons de fer suspendus sur l'étang, ses cintres ogivaux, ses bizarreries d'architecture, son aspect féodal, au château d'un Douglas. J'ai vu en Écosse quelques vieux manoirs du moyen âge qui avaient beaucoup d'affinité avec Hesselagergaard.

Nous sommes revenus de cette course par des collines d'un charme inexprimable et d'une suavité pénétrante. A la dernière de ces collines, la mer s'est déroulée devant nous. La pointe de Langeland s'avavançait à notre droite comme une proue de vaisseau. L'immensité des lames bleues s'étendait partout ailleurs. La prairie où nous étions était d'émeraude,

la mer d'azur et le ciel d'une transparence ambrée.
C'était un spectacle sublime !

Glorup, 12 septembre.

J'ai visité une dernière fois les daims, les cygnes, les parcs, les étangs, les jardins, les volières.

Quelle bonne odeur de paille et de foin dans la grande écurie soignée comme les salons du château ! Quelle tiède atmosphère pour la poitrine et pour la pensée ! J'ai dit adieu à ces chevaux de toute race. Comme leurs grands yeux étaient doux lorsque je les ai remerciés de m'avoir mené à tant de beaux horizons ! Ils me comprenaient.

Midi.

Je viens de considérer un portrait de Descartes. C'est cependant cet homme-là qui a affranchi l'intelligence ; oui, lui plus que tout autre. Mon admiration pour Descartes croît toujours. C'est un esprit vraiment créateur dans sa liberté. Il est le père de la révolution politique, parce qu'il est le père de la révolution métaphysique. Les idées précèdent les faits et les tirent du néant. Les idées seules sont fécondes. Descartes a brisé la scolastique et commencé les temps modernes. Il a substitué l'indépendance de la raison à la tyrannie de l'autorité. Il a été dans la philosophie ce que Luther a été dans la religion : le grand réformateur.

Autrefois, je ne rendais pas assez justice à Descartes. La science est souveraine, mais l'art manque dans ce ferme génie ; c'est un peu le contraire dans Pascal. Et voilà le secret, je crois, de mes primitives impressions sur l'un et sur l'autre. J'étais trop favorable à Pascal et presque hostile à Descartes.

Avant le dîner.

Nous avons examiné chambre par chambre le château de Rýgaard. Il est charmant et sévère tout ensemble. C'est la belle architecture des manoirs du moyen âge.

Je me souviendrai toujours des voûtes basses qui surplombent l'étang et qui rappellent Chillon. Je me souviendrai surtout de la salle des chevaliers dont toutes les fenêtres s'ouvrent sur la mer. Il y a là une grande cheminée gothique. Selon la tradition, la châtelaine de Rýgaard qui, la première, habita cette demeure féodale, se tenait au coin droit de la cheminée, attendant son époux, un compagnon du roi Jean, fils de Christian I. Elle filait sa quenouille sur un fauteuil en tapisserie, sans regarder le Belt, sans se distraire de ses pensées et de son fuseau, tandis que tous ses serviteurs, placés sur des escabeaux de bois, se chauffaient de loin à l'âtre où brûlait un arbre entier, probablement un hêtre.

Après le dîner.

C'est désormais la Séeland que je vais parcourir. Je verrai Sorø, Roeskilde, Copenhague, Elsenør, Odins Høi, et les châteaux de la royauté danoise, et les forêts, et les lacs, et le Sund! Je pars cette nuit.

Autour de la table du thé.

Nous avons beaucoup parlé de Kingo, l'ancien évêque d'Odense, mort au commencement du dernier siècle (1703). C'est ce vénérable apôtre qui a composé pour son peuple pieusement évangélique le chant du veilleur de nuit. Comme nous avons décidé de causer à la flamme des lampes et au parfum du thé jusqu'au moment de partir pour Nyborg afin de nous y embarquer, j'ai pu inscrire, heure par heure, sous la dictée de la traduction de mon hôte le chant du veilleur que nous écoutions du salon.

A neuf heures.

Entends, veilleur de nuit : l'horloge a sonné neuf heures.

Le jour se cache,
Et la nuit pénètre partout.
O Dieu de miséricorde !
Pardonne-nous à cause des blessures de Jésus.
Préserve, dans le pays,
La maison du roi
Et le toit de tout homme
De la violence et du brisement de l'ennemi !

A dix heures.

Entends, veilleur de nuit : l'horloge a sonné dix heures.

Si vous voulez connaître le moment,
Maître, servante et garçon,
Ça, il est temps
Qu'on aille se coucher.
Recommandez-vous à Dieu,
Soyez prudents et adroits,
Soignez la lumière et le feu ;
L'horloge a sonné dix heures.

A onze heures.

Entends, veilleur de nuit : l'horloge a sonné onze heures.

Dieu, notre père, nous conserve,
Les petits non moins que les grands !
Que la sainte cohorte des anges
Elève un rempart autour de nous !
Que le Seigneur lui-même garde la ville,
Protège la maison et le home !
Souvenez-vous de Dieu
Toute votre vie et de toute votre âme.

A douze heures.

Entends, veilleur de nuit : l'horloge a sonné minuit.

Ce fut à l'heure de minuit
Que le Christ est né,
Pour le salut du monde
Qui autrement était perdu.
Notre horloge a sonné minuit.
Avec la langue de la bouche,
Du fond du cœur,
Recommandez-vous à la Providence.

A une heure.

Entends, veilleur de nuit : l'horloge a sonné une heure.

Aide-nous, cher Jésus,
A porter avec patience
Notre croix ici-bas ;
Il n'y a de Sauveur que toi.
Notre horloge a sonné une heure.
Donne-nous la main,
Notre Consolateur ;
Alors tout fardeau sera léger.

À deux heures.

Entends, veilleur de nuit : l'horloge a sonné deux heures.

O Jésus ! doux et petit,
Qui nous as tant aimés
Et dont le berceau fut une étable,
Louange à toi et que ton nom soit béni !
Et toi, Saint-Esprit,
Illumine-nous,
Toujours et partout,
Afin que nous puissions voir Jésus !

A trois heures.

Entends, veilleur de nuit : l'horloge a sonné trois heures.

Maintenant la nuit sombre s'écoule
Et le jour s'approche.
Éloigne, Seigneur, tous ceux
Qui voudraient nous nuire.
Notre horloge a sonné trois heures.
O Père trois fois saint,
Viens à notre aide,
Accorde-nous ta grâce !

Nous ne pouvions attendre la dernière strophe. Le navire du grand Belt se préparait et nous réclamait. Nous montions en voiture à trois heures précises. La voix du veilleur de nuit, qui scandait d'un accent guttural et vibrant son verset, s'est éteinte dans le bruit du vent, dans le mouvement des roues et dans le hennissement des chevaux.

CHAPITRE VII

Traversée du grand Belt de Nyborg à Korsør. — La Séeland. — Sorø. — L'Académie. — L'évêque Absalon. — Saxon le Grammairien. — Le baron de Holberg. — Le lac. — Aspect de la Séeland. — La cathédrale de Roeskilde. — Isse-fiord. — Le scandinavisme. — Copenhague. — Christiansborg. — Le musée de Thorwaldsen. — Le marché d'Amac. — La maison de Dyvecke. — La Bourse. — L'église de la Marine. — La tour Saint-Nicolas. — Le Vandillien. — L'hôtel de ville. — L'église Saint-Pierre. — L'église Notre-Dame. — L'Université. — Les bibliothèques. — Les musées. — Pont de Christiansborg. — L'île d'Amac. — Fréderikskirke. — Frelserenskirke. — Promenade de la longue ligne. — La citadelle. — Charlottenbourg. — De l'Hotel royal au Sund. — Le bas-relief de l'*Aurore*, par Thorwaldsen.

Nous avons traversé, M. de Moltke et moi, le grand Belt en deux heures. Après avoir été éclairés de Glorup à Nyborg par la lune et par une étoile, toutes deux très-brillantes, nous nous sommes embarqués à l'aube. La mer était admirable, mais agitée. Ses flots ont bouillonné et se sont soulevés plus haut, à la moitié de notre navigation. Les lames bleues, au

loin, écumaient et blanchissaient dans le sillage que le soleil teignait d'un rose vif.

J'ai surpris au milieu de ce noble Belt un phénomène de vie que je ne pourrais pas expliquer scientifiquement, mais dont l'harmonie m'a paru sublime. Je veux parler des courants. Sous mon bateau je devinais des courants de fleuves gigantesques, irrésistibles ; dans le ciel, à l'ouest, je voyais des courants de nuages denses comme des rochers, et, dans l'air, je subissais des courants de vent impétueux. Cette triple circulation s'enchaînait et se déroulait avec une vitesse tout éclatante de bruits et de lueurs.

J'avais la trinité de la terre, du ciel et de la mer, un chaos apparent qui luttait de fécondité et qui débordait d'êtres ; mais Dieu se dégageait pour moi de ce chaos. C'est lui qui contient et qui le régit. Il peuple et repeuple les solitudes, fleurit, régénère et recrée incessamment le désert des mondes. Il anime tout depuis l'Océan jusqu'à la goutte de rosée, depuis l'astre jusqu'au ver luisant, depuis Léviathan et Béemoth jusqu'au colibri et au papillon. J'aime ainsi mieux les choses en Dieu qu'en elles. Lui, qui les gouverne et qui s'en distingue, lui, qui lustre la vague, qui rougit le corail, qui blanchit la perle, me tonifiait sur le Belt d'un fort parfum de son esprit. Ma conscience écoutait sa voix intérieurement, et mes yeux contemplaient ses merveilles au-dehors. Malgré le roulis et le tangage, mon imagination s'est jouée dans les nuées, dans les rayons et dans les eaux, sans préoccupation et sans

fatigue. Notre dernière demi-heure a été moins houleuse et nous sommes arrivés à Korsør d'un pied ferme sur le pont, tout en considérant les monticules et les dentelures du rivage.

Nous sommes partis presque immédiatement pour Sorø. Ce n'est plus la Fionie, cette contrée d'idylles et de résidences féodales où Théocrite confine à Walter Scott et Virgile à Ossian ; non , ce n'est plus la Fionie qui est devant moi et autour de moi ; c'est la Séeland, l'île d'Hamlet !

Le grand Belt que nous avons franchi, et le petit Belt, et le Sund, ces détroits qui joignent la mer du Nord à la mer Baltique, ne relèvent pas seulement de la géographie, mais de la mythologie. Le prodigieux philologue Rask, dont j'ai vu la chaumière natale non loin de Svendborg, et qui a donné les meilleures éditions des deux Edda, de la vieille et de la jeune Edda, racontait, d'après les légendes de ces poèmes cosmogoniques, une journée de la déesse Gefion. Elle avait creusé les trois défilés avec une charrue attelée de quatre taureaux sauvages, fils d'un géant. Sur la foi d'Odin et sous le sceau de sa parole, tout ce que la déesse enceindrait d'un sillon en vingt-quatre heures devait lui appartenir. Elle ne perdit pas de temps, et, avec son soc, en trois sillons qui furent les trois détroits, elle découpa la Séeland et la Fionie. — Voilà comment, disait Rask en souriant, nous avons eu ces détroits et ces

deux fies, qui auparavant ne faisaient qu'un continent avec la Suède d'une part, et d'une autre part, avec le Slesvig et le Jutland. « Le monde, ajoutait Rask avec malice, a oublié la déesse Géfion, mais le monde est un ingrat. »

Sorø, où nous nous sommes installés à l'auberge, est une très-petite ville et une très-grande école. C'est un établissement d'instruction, une académie qui a eu quatre cent mille francs de revenu en terres, mais elle est moins riche aujourd'hui que ses paysans ont acheté beaucoup de ses domaines, et que ses rentes ont été appliquées en partie à d'autres services publics.

L'académie de Sorø date du onzième siècle. Elle était déjà florissante sous la protection d'Absalon, évêque de Roeskilde (1158). Cet évêque était un éminent personnage. Ce fut grâce à ses munificences que Saxon le Grammairien (Saxo Grammaticus) écrivit, au douzième siècle, les chroniques du Danemark. Sorø fut ainsi le berceau de l'histoire en ce pays. Saxon était alors commensal de l'Académie, comme aujourd'hui Ingemann.

Elle fut soutenue par plusieurs rois, par des princes, par des princesses. L'un de ses plus illustres bienfaiteurs fut le baron de Holberg.

Le baron de Holberg, fils d'un soldat de fortune, était plébéien. Il fut caporal, précepteur des en-

fants d'un pasteur de village et vicaire de ce pasteur. Il eut beaucoup de succès, comme prédicateur, auprès des paysans. Saisi de la fièvre des voyages, Holberg vendit tout ce qu'il possédait, réalisa la somme de soixante écus et se mit en route. Il donnait des leçons de langue et de musique. Il vivait de rien, mais il observait des hommes nouveaux, des nations nouvelles. Il visita la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Italie, — Amsterdam, Londres, Oxford, Paris et Rome.

Né à Bergen en 1681, il était en 1714 professeur à l'université de Copenhague. Il eut d'abord le titre et attendit longtemps les émoluments de sa place. Il souffrit cruellement de la pauvreté. Ce qui l'enrichit, ce ne furent ni un poème héroï-comique, ni un recueil de satires, ni des travaux d'érudition qu'il publia successivement, ce fut son théâtre. Son théâtre, composé de quarante pièces, fut le théâtre national. Holberg eut cette gloire d'être le père de la comédie en Danemark. Elle n'existait pas avant lui. Il a une autre gloire, celle d'avoir tracé d'une main nette les annales de sa patrie. Ses comédies sont en prose comme son histoire. On l'a souvent appelé Térence et Tacite, Molière et Montesquieu. Ces comparaisons, soit fausses, soit exagérées, au lieu de grandir un nom, le diminuent. Écartons-les.

Holberg est Holberg. Il est lui-même, un esprit original dont le trait distinctif est le sarcasme, le sarcasme toujours mordant et souvent trivial. Ce prosateur a une poésie intime, incisive, un peu sè-

che, mais profonde. Elle est dedans, non dessus; on ne la voit pas, on la sent. C'est la poésie d'un observateur très-naturel et pourtant très-intense.

Quoique Norvégien, Holberg était bon Danois, la Norvège n'étant alors qu'une province du Danemark. Il s'était beaucoup moqué de la vanité des blasons. Néanmoins il voulut avoir le sien. Il sollicita et obtint le rang de baron. Il y eut à demi-voix une sorte de traité entre le gouvernement et Holberg. Le gouvernement lui conférait la noblesse et Holberg dotait l'académie de Sorø vouée à l'éducation de la noblesse. Le poète payait ainsi sa bienvenue à l'ordre aristocratique où il était admis. Il restituait aussi aux lettres une opulence conquise par les lettres. Les legs de Holberg à l'académie furent sa magnifique bibliothèque et une somme de trois cent mille francs; les cent mille francs qui restèrent de sa succession avaient été réservés par le nouveau baron à ses parents et à l'université de Copenhague.

Holberg mourut, en 1754, à soixante et onze ans.

En retour de ses générosités, le poète, plus comique contre lui-même qu'il ne l'avait été contre le genre humain, avait imposé, dit-on, par une clause secrète, à l'académie de Sorø une oraison funèbre annuelle. Cette oraison funèbre, éloge banal, est variée chaque année, en effet, par un professeur de l'académie. C'est toujours cependant le même couplet chanté sur le même air. Je suppose, pour mon compte, que Holberg n'a pas fait de clause secrète. Il

avait trop de bon goût pour exposer sa mémoire à l'éternel et monotone ridicule d'un éloge officiel. Il n'était pas bourgeois gentilhomme à ce point. C'est donc l'académie que je soupçonne de ce péché d'ennui. Elle devrait le supprimer.

Elle a trois portraits de Holberg qui parlent mieux que des discours et qui révèlent le poète. L'un de ces portraits est à l'huile. On le remarque entre toutes les toiles qui ornent le cabinet où les maîtres de Sorø lisent les journaux. Le second portrait de Holberg est un profil en marbre, et le troisième un buste également en marbre, où Thorwaldsen a sculpté une âme d'un ciseau viril. De ces trois portraits rencontrés à Sorø et de quatre estampes vues çà et là, il m'est demeuré de Holberg une effigie ineffaçable. C'est un portrait à moi. La figure est forte et fine, le nez aigu, la lèvre moqueuse, l'œil scrutateur. Je ne sais quoi de sombre et d'amer s'ajoute à l'impression de cette physionomie expressive. Holberg est plus flegmatique et aussi mélancolique au moins que Molière. Tous les grands comiques, même ceux qui s'attachent au côté grotesque de la nature humaine, sont moroses par la réaction de ce qu'ils remarquent à la longue. Rien n'attriste comme le rire.

L'académie de Sorø a cent quatre-vingt-trois élèves, dont soixante-quatre sont internes. Elle a été brûlée et rebâtie. Elle occupe l'emplacement d'un

ancien monastère dont les portes, vénérables par la vétusté des voûtes, subsistent encore.

L'église de l'académie a des proportions charmantes de roman et de gothique. Elle renferme des dalles funéraires fort anciennes. Elle a deux christs en bois, l'un du douzième siècle, l'autre du seizième. Ces statues si différentes ont un même accent. Après avoir été doux dans le supplice, le Christ l'est dans la mort.

J'ai examiné les tombes de l'évêque Absalon, de son grand-père Huide et des générations diverses de cette famille, la bienfaitrice de l'académie. Il y a là une chaire de 1650 fort curieuse, bien qu'un peu lourde, un sépulcre de Waldemar Atterdag dont je retracerai plus tard la légende, et une Cène magistrale de Charles Mandern. Cette cène manque d'idéal et la matérialité s'y trahit trop. Charles Mandern était d'ailleurs un peintre de talent. Christian IV l'avait appelé de Hollande, et il ne démentit point sa renommée dans les travaux qu'il exécuta infatigablement à Frederiksborg.

Ce qui m'a le plus captivé à Sorø, c'est le lac.

Il a deux lieues de tour et semble dessiné à plaisir par un grand artiste. Il est entouré de bois, surmonté de petites collines au penchant desquelles des maisons de paysans blanchissent ou rougissent parmi les arbres.

Les vagues du lac sont larges, profondes, multi-

colores. Les jeux de l'ombre et de la lumière sont merveilleux dans tout l'horizon, dont le lac est le centre harmonieux. Il est d'une grâce surprenante. Plutôt qu'une académie, on rêverait au bord de ces eaux enchantées un Paraclet avec Héloïse ou un Rosenborg avec Christine Munch; plutôt qu'une science, on y rêverait un amour.

Roeskilde, 13 septembre.

De Sorø à Roeskilde, la Séeland a un aspect d'églogue comme la Fionie. Une vaste plaine, tantôt prairies, tantôt champs de blé, tantôt forêts; peu de villages, beaucoup de maisons à un petit porche et à deux ailes : voilà l'île nouvelle. Les paysans disséminent leurs habitations, au lieu de les concentrer autour de l'église. Cela est très-bon; car le propriétaire ou le fermier, toujours à portée de son domaine, le travaille d'autant mieux. Aussi la culture de la terre est-elle non moins soignée en Séeland et non moins parfaite que celle des jardins.

Des lacs, soit encadrés, soit couronnés de futaies, ajoutent aux autres beautés de la nature la beauté incomparable de l'eau. Ces lacs sont découpés avec prédilection dans des courbes inépuisablement variées par le paysagiste divin qui a dentelé autour des îles les rivages. Ici un promontoire, là une baie. De loin à loin, des collines modelées en cônes, un pres-

bytère, un clocher, un château, achèvent les perspectives.

Roeskilde était autrefois la capitale du Danemark

Elle avait vingt-sept églises et elle n'en a plus qu'une : son ancienne cathédrale.

Cette cathédrale, fondée en 980 par Harald *à la dent bleue*, est le Westminster et le Saint-Denis des rois de Danemark. Saxon le Grammairien y est enterré parmi les princes.

Le tombeau qui m'a le plus arrêté est celui de Marguerite, qu'on appelle la Sémiramis du Nord. Elle réunit sous son sceptre, par le traité de Calmar (1397), le Danemark, la Norvège et la Suède.

Christian I^{er} est enseveli sous ces voûtes, dans une chapelle. Ce fut en 1448 que les états du Danemark lui décernèrent la couronne. Il fut le fondateur de la dynastie d'Oldenbourg, qui occupe encore le trône. Ce prince était un géant féodal de plus de six pieds. Sa taille est marquée à l'une des colonnes de la vieille église. Sa longue épée est incrustée dans le mur.

La chapelle la plus splendide contient les tombes de tous les monarques de la maison d'Oldenbourg, excepté celle de Jean, de Christian II, de Frédéric I^{er}, de Christian IV. Les deux sépulcres les plus magnifiques de cette magnifique chapelle sont ceux de Christian III et de Frédéric II; les autres sépulcres,

parmi lesquels ceux des derniers rois Christian VII, Frédéric VI et Christian VIII, sont plus simples. Le plus simple de tous a une chapelle particulière, et c'est celui de Christian IV. Les restes de ce prince, le grand homme de la dynastie d'Oldenbourg, ne sont pas dans le monument surmonté d'une statue en bronze sculptée par Thorwaldsen; non, le corps de Christian repose au fond d'un coffre recouvert de velours et d'argent, dans le caveau où l'on conserve aussi sa bonne épée de marin, de général et de roi.

La cathédrale est d'un beau style byzantin. Elle est admirable dans son ensemble et dans ses détails. Elle a des tribunes aristocratiques ainsi que la cathédrale d'Odensée. Sa chaire, donnée en 1609 par Christian IV, est de pierre peinte; et ses stalles du moyen âge déroulent presque toute la Bible, traduite sur bois avec une fantaisie tantôt barbare, tantôt charmante, toujours naïve.

J'ai remarqué entre les portraits à l'huile des nefs latérales le portrait de Tausen, l'apôtre luthérien du Danemark. Le réformateur scandinave a une physionomie de taureau des îles. C'est un taureau évangélique. Il a quelque chose d'ardent, de doux, de sauvage et de mugissant. Son éloquence ne rugit pas comme celle de Luther, elle mugit, rumine et appelle aux pâturages où il se nourrit de foi. C'est un nouveau printemps; l'herbe est fraîche et savoureuse. Tout le Danemark y court.

Je suis sorti de l'église funéraire avec le sentiment profond de la vanité des grandeurs humaines. Des

dynasties entières ne sont plus, après très-peu de temps, que des poignées de cendres. Rien ne survit que l'âme. Faisons-la donc héroïque ici-bas. Nous n'aurons que ce que nous mériterons, et notre ciel sera celui que nous aurons construit sur cette terre dans des ébauches successives de vertu et de génie. Notre idéal sera réalisé, petit ou grand, selon nos œuvres et nos pensées.

Tout en songeant ainsi, je me suis retourné, et j'ai retrouvé avec ravissement la cathédrale, le chœur, le clocher, la toiture de cuivre noir-vert sur l'édifice de briques. Cette cathédrale de Røskilde domine la baie nommée Isse-Fiord comme la cathédrale de Cologne domine le Rhin. Je suis descendu à la mer par une délicieuse avenue de platanes et je me suis assis sur le sable. La baie était pressée d'une ceinture d'écume, peuplée de légendes païennes et chrétiennes, sillonnée de barques et de navires, pavoisée de bannières, et, malgré cet air de fête, triste comme la mort dans l'éternelle lamentation de ses flots.

Nous avons dîné avec deux officiers de marine, l'un Danois, l'autre Suédois, et un jurisconsulte norvégien. J'ai amené la question du scandinavisme. La conversation s'est animée. Le scandinavisme est un sentiment très-vif, surtout parmi les jeunes gens, mais il ne faudrait pas s'abuser sur sa portée.

Mes convives de Røskilde l'éprouvaient dans des proportions que j'ai observées partout. Avant d'être

scandinavistes, ils étaient l'un Danois, l'autre Suédois, l'autre Norvégien. Chacun avait un moi très-énergique. Ils étaient unis, mais distincts. Ils se flattaient de devenir un, et ils restaient trois. Ils évitaient toute discussion pour ne pas rompre leur faisceau. J'eus occasion toutefois de les interroger, le soir, séparément. Le Norvégien désirait une ferme amitié entre les trois pays, et il espérait bien que plus tard la Norvège serait indépendante de la Suède. — Un roi de notre choix à Christiania et une alliance avec les peuples de Suède et de Danemark : voilà quel serait mon vœu, me disait-il froidement et fièrement.

Le Danois et le Suédois m'assurèrent tour à tour que leur enthousiasme pour l'alliance allait jusqu'à l'unité dynastique; mais le Danois plaçait toujours le siège de cette dynastie future à Copenhague et le Suédois toujours à Stockholm. Ces sympathies et ces dissidences que j'ai sans cesse observées m'ont beaucoup préoccupé, et la conclusion s'est dégagée d'elle-même. Les trois peuples scandinaves aspirent à une alliance solide, mais nul ne consentirait facilement à s'abdiquer et la Norvège se revendique tout bas.

La Grande-Bretagne n'est pas à plus de quarante heures de la Norvège. La Russie touche à la Suède. Les royaumes scandinaves se méfient commercialement de l'Angleterre; politiquement ils se méfient encore plus des czars. Leur cri secret, contre les

Russes, est le cri de Tegner dans son chant de Charles XII : « Hors d'ici, Moscovites ! En avant, mes garçons bleus ! »

Il se mêle à ce double ombrage à l'égard de l'Angleterre et de la Russie un élan de cœur vers la France.

Une nouvelle phase dans l'histoire de la Suède, de la Norwège et du Danemark, c'est, au milieu de toutes les relations extérieures, une fraternité profonde de race entre les trois pays. Cette fraternité, qui jaillit d'une même origine, d'une même religion, d'une même poésie, d'un même réseau géographique, s'appelle dans le Nord le scandinavisme.

D'abord tout littéraire et académique, né d'un embrassement de Tegner le Suédois et d'Elen-schlæger le Danois dans la cathédrale de Lund, en 1829, le scandinavisme a fait du chemin.

Il est devenu une question politique : il est même devenu une question dynastique.

Toutes les convenances, tous les intérêts, tous les instincts se réunissent pour imposer une alliance fondamentale, durable, sacrée entre les trois peuples scandinaves.

Mais l'unité d'une seule royauté dont la Suède, je crois, nourrit l'espérance, est-elle prochaine ?

Je ne le pense pas. Voici l'opinion telle que je l'ai constatée partout en Danemark et de la bouche, soit des Suédois, soit des Norwégiens que j'ai rencontrés.

Tous désirent une alliance diplomatique très-étroite.

Cette alliance de race nouée d'un triple nœud, accomplie enfin, la Norvège ne se soucierait pas beaucoup d'un roi suédois, elle préférerait un roi norvégien à Christiania; — le Danemark veut de son côté un roi danois à Copenhague; la Suède naturellement ne comprend pas autre chose qu'un roi suédois à Stockholm.

Tel est le fond de chacun des États scandinaves. La Norvège au reste ne tentera rien de violent contre la dynastie de Bernadotte qu'elle estime et qui se conduit avec beaucoup de tact.

En résumé, — le scandinavisme est dans l'air, et la nationalité est dans le cœur; antagonisme pathétique, dont l'avenir seul a le secret!

Copenhague, 14 septembre.

J'ai quitté Roëskilde au soleil couchant et j'ai salué Copenhague au soleil levant.

Soro a douze cents habitants, Nyborg en a trois mille, Odensée quinze mille, Altona quarante mille, Roëskilde quatre mille. Ce sont des villes provinciales. La ville souveraine a cent cinquante mille âmes. C'est Copenhague. Je ne connais aucune ville, excepté Londres, qui soit animée d'une vie si universelle et si tumultueuse. Cela tient, je crois, à la double influence d'un port où aboutit le monde et d'une capitale où aboutit le royaume.

Les femmes et les hommes, comme en Fionie et dans les îles, ont en général les cheveux blonds et

les yeux bleus. Les foules se pressent dans les rues. Les marchés, les places, les remparts sont envahis par une multitude toujours croissante.

Les maisons dans tous les quartiers sont admirables. Il y en a de gothiques, il y en a de modernes. Elles sont bâties de briques danoises ou de pierres transportées d'Allemagne. Elles ont presque toutes la couleur rouge de la tuile ou une teinte olivâtre que l'on aime en Danemark. Deux canaux d'eau douce coulent parallèlement aux remparts et enserrant la ville de leurs doubles replis. Ils communiquent aux ports, et, entre leurs rives, les navires se dirigent à volonté le long des quais vers les magasins. Chaque magasin a une grande porte à deux battants sur le canal. C'est par cette porte que se débarquent les marchandises, ce qui donne par toute la ville une accélération de mouvement à la fois très-utile et très-pittoresque.

Copenhague, 15 septembre.

Dès quatre heures, un peu avant l'aube, j'ai entendu avec un singulier plaisir le chant des veilleurs de nuit. Ils se correspondent de quartier en quartier, et, de ma chambre, je distingue trois de ces crieurs tutélaires. Ils me rappellent le veilleur de Glorup, un musicien rustique de Fionie.

Je loge à l'hôtel Royal, très-voisin de l'hôtel qu'habita Louis-Philippe pendant son séjour à Copenha-

gue. Mon appartement est en face de Christiansborg, le vaste palais du roi et de la diète. De mon balcon, j'ai considéré devant moi le château et sa chapelle, le musée de Thorwaldsen qui y touche et le grand bâtiment rouge où résident plusieurs ministères, entre autres celui de la guerre. A ma droite, s'étend le marché d'Amac et s'élève la maison de Divecke ; à ma gauche, se développe la principale façade de la bourse. Je l'aperçois à travers les cordages des navires qui se balancent sur le canal au-dessous de mes fenêtres.

Je suis descendu afin d'examiner successivement et de près ces monuments.

Le marché d'Amac m'a amusé un instant. C'est là que les habitants de l'île de ce nom arrivent par des chars à deux chevaux et vendent, du haut de ces chars, leurs fruits et leurs légumes.

La maison de Divecke intéresse par ses ornements gothiques et par le souvenir de cette jolie fille d'un aubergiste de Hollande devenue une maîtresse de roi. Sa vie fut un éclair entre les deux orages de cruauté et de vice que résument les noms de sa mère Siegbrit et de son amant Christian II.

Christiansborg est un palais immense, colossal. Ce fut Christian VI qui le construisit à force de millions, de bras et de temps. Trois mille ouvriers travaillèrent à ce château pendant six années. Il fut dévoré en quelques heures par un incendie et rebâti sur les mêmes plans par Frédéric VI. Le musée de Thorwaldsen est rattaché aux flancs du palais

comme une barque à un vaisseau gigantesque. Mais la barque n'a pas moins de prestige que le vaisseau ; car si lui porte la royauté de la naissance , c'est elle qui porte la royauté du génie.

La bourse est à une centaine de pas de Christiansborg et du musée de Thorwaldsen. Elle me paraît un des plus beaux monuments de Copenhague. Elle regarde l'église de la marine et elle élance au-dessus des navires du canal sa flèche très-originale faite de quatre serpents tordus de la tête à la queue en spirale.

J'ai terminé mon exploration par la tour Saint-Nicolas, *Nicolai Taarn*. Cette tour, reste d'une église mitraillée et détruite par les Anglais, en 1807, est de forme carrée et de couleur rouge. Je ne saurais jamais dire assez combien, avec ses baleons, ses balustrades et ses teintes diverses, elle me plaît de loin et combien elle est pittoresque dans toutes les perspectives.

Après midi, M. de Moltke et moi, nous avons été dans le faubourg du nord aux trois lacs qui suffiraient à une autre ville, mais Copenhague a la mer par surcroît. A dix minutes des lacs, nous avons visité dans une serre le grand lis des eaux, le vandillien. La fleur, blanche un jour, et rouge le lendemain, est adorable. Les feuilles de dix-huit pieds de circonférence ont en dessous un réseau de racines inextricables. Cette plante, colossale comme le lotus du Gange, est entretenue dans un bassin ovale. Un grain acheté en Angleterre, cultivé dans cette

serre à vingt et un degrés et dans ce bassin à vingt-sept-degrés de chaleur, n'a pas mis plus de six mois pour s'épanouir en ce magnifique nénuphar.

16 septembre.

J'ai voulu voir l'hôtel de ville. Ce n'est plus celui de Christian IV; c'est celui des bourgeois de Copenhague qui l'ont bâti sur les ruines de l'ancien. Cet hôtel de ville est bien un édifice municipal, — plus solide qu'élégant. L'inscription qui le décore m'a semblé digne d'être conservée :

« Med Lov skal

« Man Land bigge.

« C'est sur la Loi qu'il faut fonder le pays. »

L'église Saint-Pierre (sancte Peters) et son clocher méritent l'attention du voyageur. La cathédrale, appelée l'église Notre-Dame (Frue kirke), la mérite encore plus, à cause des œuvres que Thorwaldsen lui a consacrées. Ces œuvres sont capitales : sur le fronton, c'est Saint Jean-Baptiste prêchant le peuple; et, dans l'intérieur, c'est le Christ avec les douze apôtres. De tels travaux, fussent-ils les seuls d'un autre artiste, suffiraient à son immortalité; mais Thorwaldsen créait sans cesse et disait : — « A moins des travaux d'Hercule, je ne serai jamais content. »

La flèche de la cathédrale était fort belle avant

1807. Nelson la démolit, à cette date, avec sa mitraille anglaise.

L'université se recueille à côté de l'église. Cette université de Copenhague a une grande puissance, une grande richesse, un grand niveau de science et d'intelligence. Elle a beaucoup de professeurs distingués ; quelques-uns ont un talent supérieur.

Que l'université se défende de dégénérer en coterie, ce qui serait un écueil. Tout en maintenant les règles, elle doit faire une large part à l'inspiration individuelle. Son rôle est d'affranchir, non d'opprimer.

Fondée par Christian I^{er}, dans le quinzième siècle, elle fut dotée magnifiquement par Christian III. Elle est, par ce prince, fille de la réforme luthérienne. Elle n'a pas cessé d'être la pépinière de tous les hommes éminents ou utiles du pays, des ministres et des ambassadeurs, comme des avocats, des pasteurs, des juges, des ingénieurs et des médecins. Il n'y a que les marins et les soldats qui aient des écoles spéciales, distinctes de l'université.

Indépendamment de son enseignement, prospèrent des instruments accessoires de civilisation, et principalement les bibliothèques et les musées.

Il y a trois bibliothèques publiques à Copenhague : la bibliothèque léguée par le général Classen, la bibliothèque de l'université elle-même et la bibliothèque du roi. La bibliothèque du roi est la plus intéressante et la plus nombreuse. Elle contient près de cinq cent mille volumes avec beaucoup de manus-

crits, soit islandais, soit orientaux. C'est là qu'on peut toucher les Edda, et qu'on se sent enveloppé du monde mystérieux des épopées, des Sagas et des Ruhnes. J'ai remarqué deux dames allemandes fort belles, à qui le cœur battait devant cette science comme il bat à d'autres dans l'amour. Je ne blâme pas ces voyageuses que j'ai aperçues plus froides à travers les galeries de Christiansborg et de l'hôtel Moltke ; non, malgré leur indifférence pour l'art, je ne les blâme pas de leur enthousiasme d'érudition. Car l'érudition, à la bibliothèque du roi, possède des monuments énigmatiques et grandioses qui font de la philologie primitive une poésie.

Le musée ethnographique, dont MM. Thomsen et Worsaae sont les directeurs, est universel. Il contient les costumes, les ustensiles, les industries, les inventions de tous les temps, de tous les pays et de tous les degrés de culture intellectuelle parmi les peuples. Il y a là des tentes de peaux de phoques à l'usage des Groënlандаis, des traîneaux sur lesquels ils chargent leurs pirogues et les transportent parmi les glaces. Il y a là des idoles de toutes les latitudes et de toutes les superstitions ; des cornemuses faites de dents d'éléphants, des carquois de flèches empoisonnées, des toques ornées de plumes et d'herbes marines, des colliers de pierres précieuses, des boucliers en cuirs de bœuf que ni sabres, ni balles ne peuvent pénétrer, des lances dont chaque clou annonce la mort d'un ennemi. Il y a là des coupes de porcelaine emboîtées dans des tissus de bambou,

des tasses de la Chine montées sur diamants, des cordes de papier infrangible et des yatagans à lames d'acier, à fourreaux ciselés. Il y a là des pagodes, des dieux de l'Inde et de la Chine, des amulettes innombrables; mais ce qu'il y a peut-être de plus curieux, ce sont des dentelles à guirlandes de roses entremêlées avec les fibres de l'ananas.

Le même édifice contient le musée des antiquaires du Nord, où les trois âges de pierre, de bronze et de fer étalent leurs massues, leurs haches, leurs scies, leurs couteaux, leurs glaives, leurs statuettes, leurs monnaies, leurs médailles, leurs bracelets, avec des emblèmes ruïniques. Les colliers d'or battu fouillés et découverts, non loin du château de Broholm, en Fionie, étonnent par leur pesanteur et par leur pureté.

Toutes ces collections, confiées à de savants hommes, dont la complaisance égale le mérite, sont destinées à s'accroître et à développer dans des sphères nouvelles la chronologie, la géographie, l'histoire, la philosophie, toutes les facultés de l'esprit humain.

J'ai rencontré sur le pont qui mène au palais de Christiansborg le prince Ferdinand et le prince Christian de Glücksbourg.

Le prince Ferdinand, frère du dernier roi Christian VIII, est oncle du roi actuel Frédéric VII.

Le prince Christian de Glücksbourg est fils du

duc de Glücksbourg, le frère de la reine Marie, femme de Frédéric VI, et de plus il a épousé la fille de madame la landgrave, sœur de Christian VIII et du prince Ferdinand. Le prince Christian est donc le neveu du prince Ferdinand et le cousin germain du roi par alliance. Il a été désigné héritier du trône de Danemark par le traité de Londres du 8 mai 1852.

Les princes n'avaient aucune morgue. Ils se promenaient familièrement parmi le peuple, et leur politesse n'était ni théâtrale, ni officielle, elle était bienveillante et même affectueuse.

18 septembre.

Nous devons aller à Charlottenbourg, un ancien palais de cour transformé en un palais de peinture. C'est le siège de l'Académie de dessin, où il y a maintenant une exposition des vieux tableaux danois envoyés, par les possesseurs de ces tableaux, de tous les points du territoire, afin de consacrer le produit de cette exposition à la reconstruction du château de Frederiksborg.

Malgré l'attrait des toiles vénérables, nous avons ajourné Charlottenbourg. J'ai préféré l'île d'Amac. Le ciel est si beau, la mer est si bleue ! Un faible bras de cette mer nous sépare d'Amac, mais l'île est reliée à Copenhague par deux ponts jetés sur ce détroit. Nous sommes descendus jusqu'à la porte du Sud. Nous avons franchi l'un des ponts et nous nous

sommes trouvés au milieu d'une population nouvelle. Ce n'était plus l'île de Séeland, la plus grande île du royaume ; c'en était presque la plus petite ; c'était l'île d'Amac. Nous avons parcouru cette oasis potagère de la Baltique dont la longueur n'a pas deux lieues de France. Amac est peuplée d'une colonie flamande depuis l'année 1545. A cette époque, Christian II régnait. Il avait épousé Élisabeth, sœur de Charles-Quint. La princesse était gourmande comme son frère, et très-délicate sur la table. Elle parla si bien à Christian du beurre, du fromage et des légumes de la Frise, que le roi se décida sans peine à mander de cette contrée une légion agricole. Il installa ces Frisons dans l'île d'Amac et ils tinrent tout ce que la reine avait promis. Ce sont leurs descendants qui possèdent encore Amac et qui passent avec bonhomie sur leurs chars à deux chevaux en allant à Copenhague. Bien qu'ils aient contracté plus d'une alliance danoise, ils sont restés une race distincte et leur langue est le hollandais, altéré néanmoins de séelandais et d'allemand.

Cette île est un Éden rustique.

Elle est d'une plus grande fertilité que la Séeland et que la Fionie, ce qui est beaucoup dire. Amac peut être regardée comme un jardin ; c'est le jardin de Copenhague. Les légumes et les fruits de l'île champêtre sont magnifiques au marché de la capitale, près de la maison gothique de Dyvecke ; mais il faut les voir avant qu'ils aient été coupés et cueillis. L'île est couverte de jolies fermes, de travailleurs et de

travailleuses. Les vaches mugissent dans les pacages et les jeunes filles chantent en fanant les foins que leurs pères et leurs frères fauchent. Tandis que la mer dont elle est entourée est d'azur, l'île est d'émeraude. Elle a plusieurs villages et deux églises, Frederikskirke et Frelserenskirke. Nous avons examiné Frederikskirke après être entrés dans l'île par le premier pont ; avant d'en sortir par le second, nous nous sommes arrêtés longtemps devant Frelserenskirke. Elle s'élance au-dessus de Christianshavn et de toute l'île d'Amac, cette église ravissante, un bijou de roi, un sanctuaire de peuple.

L'église de Frelserens ou de Saint-Sauveur est un chef-d'œuvre de piété et d'architecture, un Parthénon lyrique. Le clocher est incomparable de légèreté, de grâce et d'essor. Le génie moresque et scandinave de Christian IV est empreint là, non moins que dans les châteaux de Rosenborg et de Frederiksborg. L'influence de ce roi architecte, marin, général, législateur et voluptueux, le plus grand roi de toutes les dynasties danoises, se marque jusque dans les monuments qu'il n'a pas achevés. Ceux même qu'il n'a pas bâtis, il les a inspirés à coup sûr. Il a formé le goût de sa nation, qu'il a illustrée par toutes les gloires.

Nous avons repassé le second pont d'Amac et nous sommes rentrés à Copenhague. Nous avons côtoyé les remparts qui entourent la ville. Ils sont cernés d'un double canal. Copenhague est situé sur un marais. L'eau y est à peu de profondeur ; elle alimente

le double canal parallèle aux bastions. Les lacs de la porte du Nord alimentent aussi les canaux, de telle sorte que les canaux ne viennent pas de la mer, comme un voyageur l'a écrit; ils y vont.

Nous y avons été aussi à la mer et nous avons poussé jusqu'à la *Longue ligne*, une promenade au bord du Sund, l'une des plus belles de l'Europe.

Nous sommes revenus par la citadelle, que les deux canaux de Copenhague enveloppent. Nous avons traversé quatre ponts et deux portes. La citadelle est au centre. Elle est sinistre entre ses casernes. J'ai pensé à Struensée et à Brandt. C'est là qu'ils ont été captifs, et c'est près de là, à la porte de l'Est, que leurs têtes sont tombées du même billot !

19 septembre.

J'ai erré plusieurs heures parmi les salles de Charlottenbourg. Tous les vieux mattres danois sont là dans leur naïveté, dans leur énergie et dans leur précision. Ils ont un peu trop de rigidité. Il n'y a pas dans tout ce musée une seule toile comme le Nicolas Poussin, de la galerie Moltke; mais il est néanmoins bien frémissant.

J'ai admiré un guerrier arabe à cheval, une femme arabe sur un chameau dans le désert et un masque de nègre. Ces trois œuvres sont de Simonsen, l'un des artistes vivants les plus chauds et les plus éminents de Copenhague.

J'ai noté dans ma mémoire les portraits de Julie-Marie et du prince Frédéric. Je me suis complu devant les portraits peints par Juuel, ce Mignard du Danemark, dont j'ai contemplé tant de chefs-d'œuvre au château de Glorup, dans l'île de Fionie, et au château de Waldemar, dans l'île de Taasinge.

J'ai reconnu un portrait d'Ælenschlæger par Gertner. Ælenschlæger n'a rien de danois. C'est une figure napolitaine. Au lieu d'un poète de la Baltique, on dirait un poète du Vésuve. J'ai reconnu aussi deux portraits de Thorwaldsen. Le premier de ces portraits est signé Eckersberg. Thorwaldsen est jeune. Il a les yeux bleus et les cheveux blonds. Une palpitation ardente gonfle ses narines. Sa bouche se tait, mais on devine qu'elle aurait beaucoup à dire. Le second portrait est de la main de Gertner. Thorwaldsen a vieilli et il n'en est que plus beau. Il n'éprouve aucune lassitude. Les plis de son visage ne le rendent que plus puissant. La flamme du génie embrase ces traits et l'accent de la volonté les creuse. La bouche révèle la force et non l'effort. Le temps, sans changer Thorwaldsen, l'a sculpté définitivement dans l'immortalité.

La réalisation de ce salon antique à Charlottenbourg est une idée généreuse et une action deux fois patriotique. Que de recherches et de souffrances, que d'imagination et de cœur il renferme ce salon des vieux maîtres danois ! Après une telle odyssee, j'étais étourdi et ébloui ; j'avais dans l'oreille et dans l'œil un clairon de couleurs.

J'ai regagné mon hôtel et j'ai dîné. J'ai été ensuite à Tivoli pour voir la bourgeoisie et le peuple dans leur gaieté. Il y a là théâtre, concert, danses, loterie, tous les amusements d'une capitale, mais infiniment moins de corruption qu'à Paris ou à Londres. Cette nation est morale jusque dans ses plaisirs. La musique du Tivoli de Copenhague est excellente. Quelquefois dix ou douze mille personnes circulent dans cette enceinte environnée d'eau. Tivoli, c'est Copenhague en fête.

20 septembre.

Je suis sorti ce matin à cinq heures, avec le harsard pour guide. Je n'avais d'autre plan que de voir.

J'ai traversé le marché d'Amac, j'ai donné un regard à la maison de Dyvecke et j'ai pris l'Oestergade. C'est la rue de la mode, un long bazar de toilette.

Cette rue, où les jeunes gens de l'aristocratie se promenaient autrefois parmi les aventures, et dont ils avaient fait une sorte de Cours-la-Reine, est détronée aujourd'hui. Les capricieux patriciens l'ont dédaignée. Ils déjeunent d'ordinaire près du théâtre, au café Porta, sur la grande place de Kongensny-tord ; puis, au lieu d'aller flâner dans l'Oestergade, ils hantent les trottoirs de la Bredgade qui mène à la place Santa-Anna et à la place Amalienborg, composée de quatre immenses palais. L'un de ces palais

était au grand-père du comte Adam Moltke de Glorup. Christiansborg ayant brûlé en 1794, le comte Joachim Moltke, oncle du comte Adam, offrit son palais à la cour, et cet exemple fut suivi par les trois autres seigneurs qui avaient les trois autres palais. Voilà comment ces palais sont au gouvernement. Frédéric VI, qui passait la belle saison à Frederiksberg, habitait l'hiver la place d'Amalienborg. Aujourd'hui la reine douairière, veuve de Christian VIII, et madame la landgrave, sœur de ce prince, demeurent chacune dans l'un de ces beaux palais. Depuis l'Oestergade jusqu'à Amalienborg, j'ai rencontré des rues à ma droite avec des canaux comblés de navires. Amalienborg elle-même, cette place Vendôme danoise, a une percée vers la mer.

De Kongens Nytorv au Sund par Bredgade, c'est le quartier de la noblesse. On distingue là beaucoup de magnifiques demeures, entre autres le palais du comte Schimmelmann, l'hôtel du comte Guillaume Moltke et le palais du prince Christian.

J'ai atteint la *Longue ligne*. Je me suis promené au bord du Sund, de six à neuf heures.

La mer était très-bleue, le ciel très-pur, l'air très-doux. Les barques, les navires, les bateaux à vapeur, *l'Hamlet*, *l'Horatio*, *l'Ophelia* sillonnaient les lames d'azur. L'Aurore teignait la cime des flots. J'ai pensé au bas-relief de Thorwaldsen, où la jeune déesse ouvre le jour en semant de roses tout l'Orient. Dans cette strophe de marbre, Thorwaldsen a surpassé Anacréon et il a égalé Homère.

CHAPITRE VIII

Thorwaldsen, sa vie, sa mort, son musée, son tombeau. — Léopold Robert, Géricault, Ingres, Eugène Delacroix, Ary Scheffer. — Klampenborg. — Le comte Harold de Moltke. — Le Sund. — Skodsborg. — Partout la mer et la forêt. — Le prince Eugène. — Mort de Napoléon. — La Tour ronde. — Le château de Rosenborg, les trésors innombrables qu'il renferme. — Frederiksberg. — Les jardins. — Le château. — La pierre de la reine Mathilde — Frédéric VI. — Terrasse de Frederiksberg.

Copenhague, 23 septembre.

Thorwaldsen m'attirait depuis longtemps. Ne l'ai-je pas rencontré partout à Glorup, à Odensée, à Sorø, à Roeskilde? Ici, qui ne le célèbre, qui ne l'admire? Ce peuple qui a tant de bon sens se complait pourtant à admirer, ce qui est une marque certaine de grandeur pour un peuple comme pour un homme. L'admiration même, toute seule, lui paraîtrait froide. Il n'en use pas ainsi avec Thorwaldsen. L'admiration pour le merveilleux sculpteur n'est pas seulement universelle; cette admiration est ardente chez chacun

et chez tous, elle a pris feu, elle est devenue, selon les personnes, soit de l'amour, soit de l'amitié. Rien n'est exquis comme le respect d'un peuple quand ce respect s'allume sur un nom. C'est de la gloire, c'est même un peu plus. Thorwaldsen, par exemple, est dans le Valhalla de toutes les imaginations, mais il est aussi dans le battement de tous les cœurs, dans la respiration de toutes les poitrines.

Autrefois, quand je ne connaissais de lui que de rares fragments disséminés, soit en Suisse, soit en France, soit en Angleterre, des lions et des cariatides surtout, je songeais involontairement au Puget. Qui ne se rappelle le Milon ? Cet homme colossal, dont la force est domptée par la douleur, a beau lutter ; il succombera. Son ennemi, un lion, le tient et ne le lâchera plus. Non, il n'y a pas dans les déserts du Sahara ou dans les forêts de l'Inde un plus terrible lion. Quelles griffes, quelles dents, quelle crinière ! Tout cela s'enfonce, s'aiguise et flotte, tout cela mord et dévore avec rage. C'est le chef-d'œuvre du Puget et de la sculpture. Et les cariatides du même artiste, qui ne s'en souvient ? Quels hommes prodigieux ! Ils soutiennent leur monument comme le vieux Atlas soutient le monde. Où Puget les a-t-il ramassés ? Dans le plus épais borbier de la civilisation. Ces figures expriment la faim, la soif, toutes les souffrances, tous les vices, tous les crimes. Ces corps se tordent dans le remords, dans le désespoir, dans le martyre. Qui sont donc ces étranges et terribles géants qui plient sous le faix ? Ne seraient-ce

pas les prolétaires qui portent l'édifice social ? Secourons-les. Ils sont à bout de patience, ils sont épuisés, ils expirent dans l'effort. Hâtons-nous, ou bientôt il ne sera plus temps, ou bientôt il n'y aura plus que des cadavres sous des ruines.

Je rêvais donc à ces œuvres et au Puget, je rêvais à Michel-Ange et à Phidias, lorsque je débarquai en Danemark ; j'y rêvais même encore lorsque j'allai, il y a trois jours, au musée de Thorwaldsen. Je croyais m'acheminer vers une belle galerie, mais je me méfiais un peu. J'avais d'ailleurs lu et entendu trop d'éloges. Contre mon habitude, j'étais plus disposé à juger qu'à sentir.

Dès le premier coup d'œil néanmoins, j'ai été saisi. Ces statues antiques, ces bustes parlants qui ont passé par l'âme de l'artiste ; ces chevaux qui ressuscitent ceux du Parthénon ; ces enfants, ces vierges, ces femmes, ces vieillards ; ces figures isolées ; ces groupes charmants ou redoutables ; ces scènes mythologiques ; ces grands hommes modernes : Copernic, Walter Scott, lord Byron ; ces patriciens équestres ; cette Léda et le Cygne ; cet Amour domptant un lion ; ce Jason emportant la Toison d'or ; cet Homère chantant devant les Grecs de l'Ionie ; ces adieux d'Hector et d'Andromaque ; cette Aurore avec sa lumière et ses fleurs ; cette Nuit embrassant le Sommeil et la Mort ; cette danse des Muses sur l'Hélicon ; ce Centaure apprenant à Achille l'art de lancer le javelot ; ce Saint-Jean-Baptiste et son auditoire ; le Christ et ses douze apôtres ratta-

chés à l'église Notre-Dame, qui est leur vrai piédestal; tous ces dieux et toutes ces déesses : Apollon, Mars, Vulcain, Mercure, Minerve, Vénus et Hébé; ces portraits en marbre de la princesse Bariatinska, de Christian IV, de Christian VIII, de Frédéric VI, de Frédéric VII, du prince de Metternich, de Guillaume de Humboldt; cette Bacchante levant une grappe de raisin devant un satyre; ce dieu Pan enseignant le syrinx à un autre satyre; le Juif assis et Schiller debout dans une attitude colossale et méditative, tout cela ne m'a pas paru un atelier : c'est un temple, c'est un monde. Et ce n'est pourtant qu'une faible partie des œuvres de Thorwaldsen; car j'en ai compté plus de six cents.

Thorwaldsen est certainement le premier des sculpteurs modernes, et ce maître fécond, inspiré, est né dans la capitale des îles de la Baltique. C'est le Danemark, c'est Copenhague qui l'a enfanté. Je savais qu'il suffit d'un homme pour grandir une nation, je le sais encore mieux maintenant.

Bertel Thorwaldsen était petit-fils d'un pasteur luthérien d'Islande, fils d'un homme moitié ouvrier, moitié artiste, qui sculptait des figures de dauphins, de tritons et de Neptune pour des navires marchands. Le jeune Bertel Thorwaldsen est la personification de sa patrie. Il exprime toutes les aspirations. Il a la sève scandinave, et son idéal est tantôt grec, tantôt romain. C'est un Danois classique.

Indépendamment des beaux portraits de lui que j'ai déjà signalés, il en est un que je ne puis omettre, c'est celui qui a été fait à Rome par Horace Vernet, et qui est désormais la propriété de Copenhague.

Je recommande par-dessus tout la statue de Thorwaldsen par lui-même. Le grand artiste est appuyé du bras gauche sur l'Espérance, et de la main droite il tient un marteau. La statue de Phidias par Pradier semble une traduction effacée de la statue de Thorwaldsen par Thorwaldsen.

Le grand sculpteur de Séeland n'était pas uniquement un sculpteur d'Athènes comme plusieurs le répètent sur parole, quoique cet homme d'hier fit naturellement des œuvres antiques. Il y avait, selon moi, dans Thorwaldsen deux génies : le génie païen et le génie chrétien ; son imagination grecque n'en était pas moins scandinave. Par ce double don, cet artiste, qui était traditionnel, était aussi novateur, et si l'harmonie naissait de sa science, le pathétique jaillissait de sa poitrine. Interrogez ses marbres. Sous la placidité magistrale de la forme, il y a une émotion.

Je voudrais me bien faire comprendre.

Choisissons deux scènes d'adieux. Les adieux n'étaient pas si cruels chez les anciens que chez les modernes. Les adieux de Thomas Morus à sa fille bien-aimée, avant le billot de la Tour de Londres, sont mille fois plus attendrissants que les adieux de

Socrate à Xantippe dans le *Phédon*. Morus a les tendresses, les embrassements, les entrelacements de l'humanité nouvelle. Socrate, lui, veut conserver tout son calme, toute sa fermeté. Il renvoie, sinon avec sécheresse, du moins avec une certaine hâte et un peu d'impatience, Xantippe éplorée; il ne garde que ses disciples : voilà sa vraie famille, les fils de son âme. C'est au milieu d'eux qu'il désire passer les moments suprêmes où il se montre si héroïque et si sublime. L'homme antique n'avait pas pour la femme, ni pour les enfants, le même cœur que l'homme moderne.

Eh bien ! Thorwaldsen suffisait à ces deux ordres de civilisation et de sensibilité. — Regardez son bas-relief des adieux d'Andromaque et d'Hector : Thorwaldsen est touchant. — Regardez ensuite le bas-relief d'un frère et d'une sœur quittant leur mère. L'ange de la mort les emmène; la mère à genoux demeure. Thorwaldsen alors est déchirant.

Tel est Thorwaldsen, un païen et un chrétien, je le redis, un ancien et un moderne, un Grec et un Scandinave, par-dessus tout un homme et un grand homme.

Son secret, c'était de ne jamais diviser sa force. Il se mettait tout entier dans chaque œuvre. Il avait raison : un fleuve ne doit pas avoir deux courants. Il ne s'amusait pas, comme David, à faire de petites poétiques, au lieu de faire de la grande sculpture. Dans les derniers temps, ce pauvre David, qui était, certes, un artiste de beaucoup de talent, se dimi-

nuait dans les fausses spéculations. Il prétendait qu'il était décidé à ne plus se permettre que de la sculpture humanitaire. Il avait tort. Il aurait dû ne faire que de la sculpture et ne pas s'embarrasser des théories. L'art n'est pas la scolastique. Une sculpture en formules serait une stupidité. La plus haute philosophie même, celle de Platon, est la moins formulée de toutes. Elle est mêlée d'art, et l'art ne vit que de beauté et de sentiment. Or le système glace le sentiment et tue la beauté.

L'égoïsme pétrifie tout, et la vertu la plus rare de notre époque, c'est la générosité. L'Europe est ensablée dans les intérêts. Si quelque chose peut la remettre à flot, c'est l'art et ses merveilles.

Je suis bien content de Thorwaldsen. Chaque fois que je sors de son musée, je me demande si tant d'œuvres sont d'un peuple ou d'un siècle; — non, elles sont d'un seul homme.

Thorwaldsen avait passé vingt-cinq ans en Italie, presque toute sa période de création. Il revenait de loin à loin en Danemark. Il aimait M. et madame de Moltke. Il avait été à Rome le parrain de leur second fils, M. Vladimir Moltke, et il connaissait, comme Klopstock, comme Andersen, le chemin de Glorup. A Copenhague, il avait autant d'amis que de concitoyens. Quoiqu'en lui l'homme fût inégal à l'artiste, et que, malgré sa fortune, il manquât d'ouverture d'âme et de main, ses faiblesses étaient

voilées pieusement. On les expliquait et on les excusait par la tyrannie bizarre d'une préoccupation plastique trop intense.

Les Danois donc qui auraient voulu faire oublier à Thorwaldsen la route de Rome, lorsqu'il les visita en 1844 pour la dernière fois, l'enveloppaient d'adorations. La baronne Stampe se distinguait entre tous et entre toutes. C'est elle qui avait attiré Thorwaldsen. Il ne quittait pas son hôtel ; de son côté, elle l'entourait de toutes les sollicitudes de l'amitié, d'une amitié de femme. Thorwaldsen était volontaire, et, tout en reconnaissant cette bienveillance empressée, il la déconcertait souvent.

Le 23 mars de cette funeste année 1844, le grand artiste avait ressenti au cœur quelques palpitations. Néanmoins, il dîna selon sa coutume à l'hôtel Stampe. La baronne, inquiète, essaya de l'empêcher de manger. Thorwaldsen, qui avait faim et qui aimait la table, résista aux conseils. Il céda à tout son appétit. Il n'aimait pas que la table, il aimait aussi la musique et il souhaita d'aller au théâtre. Son amie s'empressa de faire atteler, car le froid était vif, mais Thorwaldsen déclara qu'il irait à pied. Il y eut entre eux une petite contestation. Thorwaldsen parut se résigner : c'était une feinte. Après le café, il s'esquiva par une porte dérobée, traversa la grande place, longea Charlottenbourg et parvint au théâtre, où il s'assit à sa stalle habituelle. Le premier acte fini, la toile baissée, on s'aperçut que Thorwaldsen ne se levait pas. Il avait la tête ren-

versée en arrière sur le velours. On l'appela, il ne répondit pas ; on le secoua, il demeura immobile. Les médecins accoururent. Thorwaldsen n'était pas seulement évanoui, il était mort !

Le musée de Thorwaldsen touche au palais de Christiansborg. Il renferme les sculptures, soit statues, soit bustes, soit bas-reliefs, que le maître a exécutés. On a placé au second étage tous les trésors d'art antique et moderne qu'il avait recueillis ; on y a joint encore des ébauches de Thorwaldsen.

Ce musée a l'air d'un tombeau. L'architecte Bindesboll lui a donné un aspect sépulcral. C'est qu'il est aussi un mausolée. Les restes de Thorwaldsen reposent au centre du monument dans un caveau.

La mort est en dessous, la gloire est au-dessus, dans ces salles, dans ces cabinets, dans ces vestibules, et jusque dans ces corridors, comblés de chefs-d'œuvre, — la gloire, cette immortalité de la terre, ce présage d'une plus haute immortalité, de l'immortalité du ciel !

Je ne m'éloignerai pas du musée de Thorwaldsen sans saluer d'un hommage Léopold Robert, le tragique ami du grand sculpteur. Il y a de lui une trace lumineuse dans ce musée scandinave. Robert avait fait un tableau admirable qui représente des buffles traînant à Rome des blocs de marbre pour

l'atelier de Thorwaldsen. Ce tableau a été conservé précieusement. Il éclate de toutes les puissantes qualités de Léopold Robert.

Je me suis beaucoup préoccupé de Robert, et je ne me suis pas distrait pour cela de Thorwaldsen. Léopold Robert est un nom qui fait battre aussi le cœur.

Est-ce lui qui est mon peintre moderne, mon peintre de prédilection? Au moment de me prononcer, ce qui est bizarre, au lieu d'un, j'en trouve cinq : M. Ingres, Eugène Delacroix, Arry Scheffer, Géricault et Robert.

M. Ingres est un véritable artiste. Il reproduit son idéal avec amour. C'est l'homme qui excelle le plus à voir et chez qui l'admiration est le plus un génie. S'il n'est pas toujours assez vivant, il est toujours classique et toujours beau dans son style irréprochable. Il est incomparable pour le dessin autant que M. Eugène Delacroix pour la couleur.

La fine intelligence d'Eugène Delacroix est un grand don; mais le miracle en lui, c'est sa palette, qui n'existait pas même à Venise.

Entre Eugène Delacroix et Ingres, Arry Scheffer subsiste-t-il? Je le crois bien. Il subsiste par l'âme, par une âme délicate qu'il nous révèle et qu'il approfondit en la mêlant à l'Allemagne. Il ajoute un rayon d'âme à ce qu'il copie, et ce qu'il copie, il l'enchanté.

Géricault, lui, est un géant. Il ne s'est levé qu'un jour, et malheureusement il est retombé dans sa

force. Que n'aurait-il pas fait ? Il pouvait tout. C'est le Bichat de la peinture.

Robert n'est inférieur à aucun. Son imagination tendre, naïve, romaine, anime d'un souffle embrasé la moindre de ses figures de buffle, de pâtre ou de pêcheur. Léopold Robert est irrésistible par le plus grand de tous les caractères du talent : l'intensité. Nul peintre ne remue autant que lui, parce que nul peintre n'a autant d'intensité, autant de vie. La vie : voilà, selon moi, la souveraine originalité. La vie est même supérieure à la beauté, et voilà pourquoi Shakspeare est supérieur à Racine. Eh bien ! Robert avait la vie, et c'est ce qui le rend si pathétique. Tandis que Scheffer arrive au sentiment érudit et caresse comme un clair de lune, Robert pénètre jusqu'au sentiment profond, vrai, chaud, naturel ; il brûle comme un soleil des Marennes.

24 septembre.

J'ai encore exploré le musée de Thorwaldsen et j'ai passé à l'hôtel de la légation française, où j'ai eu le regret de ne pas rencontrer M. Amelot, un jeune homme digne de son nom, l'un des meilleurs de la diplomatie européenne. J'ai été dîner un peu plus tôt à Klampenborg, chez M. Harold de Moltke. J'ai vu le Sund après avoir vu le musée de Thorwaldsen. Deux grandes émotions en un jour ! Le beau dans la nature repose du beau plastique et le surpasse ; alors

ce n'est plus l'homme qui est l'artiste, c'est Dieu.

J'ai pénétré par les taillis de Klampenborg dans la résidence de M. Harold de Moltke. J'ai franchi ce seuil riant où l'on sait si bien accueillir. M. Harold est fils de père, et il a appris à Glorup l'hospitalité, comme il y a, dès son enfance, appris l'honneur. Il vient d'épouser mademoiselle Annie Hutton, une personne accomplie de distinction et de grâce. Elle est aussi séduisante et modeste qu'il est brave et cordial. Ils habitent certainement l'un des plus magnifiques lieux du monde. Leur nid est suspendu sur les grandes eaux. Ils respirent et ils s'aiment sous un toit de jasmin et de roses. Un couple ravissant et une maison noyée de tous côtés dans les lianes, dans les arbres, dans les mélodies et dans les parfums, avec un jardin et des fenêtres sur la mer : c'est ce qui m'attendait. Là, tout est jeune. Une jeune villa, de jeunes voitures, de jeunes fleurs, de jeunes chiens, de jeunes chevaux, de jeunes serviteurs, un jeune ménage, un jeune amour, l'infini de la vie et du Sund devant soi : — voilà Klampenborg!

Avant dîner, nous nous étions promenés pendant quatre heures au bord de la mer, de village en village de pêcheurs. Les filets étaient étendus entre les huttes. Les châteaux et les maisonnettes sortaient du milieu des verdure.

J'ai eu un hasard entre mille, un hasard d'horizon merveilleux.

La moitié du ciel était grise et la moitié du Sund de même couleur. Vingt-trois vaisseaux, les voiles déployées, naviguaient çà et là près d'un bateau à vapeur. Sept vaisseaux ont été tout d'un coup empourprés d'une lueur ; c'était une lueur de soleil indescriptible. L'autre moitié du ciel et l'autre moitié du Sund étaient d'un bleu pur, le Sund plus bleu que le ciel. Ces deux spectacles que j'embrassais d'un regard étaient d'une religieuse solennité.

Après le dîner, nous nous sommes établis sur la terrasse, au-dessus de la mer argentée par la lune.

M. Harold m'a apporté des cigarettes et m'a pressé de m'envelopper de son manteau militaire contre l'humidité. Nous sommes restés là en contemplation devant le Sund blanchissant et agité, dont les vagues se brisaient à nos pieds dans un rythme divin. En rentrant au salon, où madame de Moltke au piano captivait son mari, sa belle-fille et ma femme, j'ai déposé le manteau et je me suis aperçu qu'il était troué de trois balles. M. Harold de Moltke, alors lieutenant de cavalerie, avait reçu ces balles dans une rencontre soudaine où, au lieu de se rendre, il résolut avec douze hommes de traverser un bataillon piémontais. « — Mes amis, dit-il à ses soldats, avec une gaieté héroïque, vos manteaux sont mouillés par le brouillard, abattez-les sur le devant de vos selles et chargeons. Le feu de l'ennemi et la fumée de la poudre les sécheront. Culbutons le

diabie, de peur que le diable ne nous culbute. » Il dit et, piquant des deux, l'épée nue au poing, il se fraya un passage sanglant. Un des compagnons de M. Harold de Moltke a célébré cet exploit dans un chant allemand. Je me contente de le raconter.

M. Harold de Moltke avait pour fiancée mademoiselle Annie Hutton. Il devait donner la démission de son grade. Par amour il l'eût fait sans la guerre, mais la guerre étant proche, par courage il demeura à son poste. Il fit brillamment toute la campagne d'Italie. A Solferino, presque à la fin de la bataille, il eut une inspiration heureuse. Il avait fixé sur sa poitrine le portrait de sa fiancée : tout d'un coup il s'aperçoit qu'il ne l'a plus. Malgré la mitraille qui pleuvait, il regarde et voit étinceler, un peu à sa droite, la miniature qui s'était détachée de son sein. Sans descendre de cheval, il appuie sur un étrier, se penche et saisit le portrait. Il se relève. Un boulet avait passé tandis qu'il se baissait, et avait tué le uhlan qui était derrière lui.

A la paix de Villafranca, M. Harold de Moltke donna sa démission, qu'il avait ajournée à cause de la guerre. Il se maria et s'établit à Klampenborg. Il appartient maintenant à la garde de Frédéric VII. Quand il endossa son nouvel uniforme, son valet de chambre danois lui dit : — « Je le brosserai avec

plaisir cet uniforme-là. Croyez-moi, monsieur le comte, il vaut mieux être capitaine chez nous que général à l'étranger.» Ce valet de chambre est né sur la terre de Glorup, dans une chaumière que je connais à quelques minutes du Grand-Belt. Ce paysan, fils de paysan, a, comme ils l'ont tous, le sentiment danois, le patriotisme. Il est ce qu'on appelle ici : un homme danois, un Danmann.

Le Danmann avait raison. M. Harold a bien fait de quitter Vienne pour Copenhague, l'Autriche pour le Danemark, et de s'abriter, après la tempête, dans ce paradis de Klampenborg, avec une femme délicieuse qu'il aime et dont il est aimé.

Cette retraite est sur le rivage d'une mer d'azur achevée à l'horizon lointain par une ligne de rochers qui est la Suède. On mesure l'immensité du Sund et du ciel. Le jour, par les beaux temps, le Sund est d'un bleu éclatant, le ciel est d'un bleu pâle ; le soir et la nuit, au clair de lune, c'est le ciel qui est bleu foncé, tandis que le Sund est d'une blancheur de lis.

Il y a ici un hymne alternatif d'amour et de nature !

Une semaine à Klampenborg rafraîchit et féconde. Que de belles courses nous avons faites avec ou sans chevaux sur la route d'Elseneur ! Cette route étonne, à chaque instant, par ses perspectives de terre et de

mer. Quelquefois le Sund est infini, et quelquefois c'est la forêt; on est entre les deux. La forêt, par moments, pousse ses grands arbres jusque dans les eaux, et l'on entrevoit, à travers des encadrements successifs, le détroit toujours nouveau et toujours adorable.

Je me suis arrêté à deux maisons très-proches de la route et de la mer. Ces maisons, admirablement soignées, sont dans le grand parc. Des guérites rouges et allongées, qui tournent sur un pivot et qui préservent par cette rotation les sentinelles de tous les mauvais temps, se dressent devant les bâtiments de Skodsborg. Ce lieu est la résidence d'été du roi. Depuis l'incendie de Frédérikshavn, il habite l'une de ces maisons. Frédéric VII a, de Skodsborg, la plus belle vue de son royaume. Il est très-sensible, dit-on, au paysage et à la nature. Il a du cœur et de l'esprit. Il est agréable de visage, et, pour moi, qui ai réuni tant de portraits de son aïeul Christian IV, il lui ressemble beaucoup, quoique dans des proportions délicates et avec une nuance moins mâle.

Il est un horizon qui me plaît entre tous. Non loin de Skodsborg et près de la terre du comte Danneskiold, j'ai monté sur une colline. A ma droite, écumait et bondissait le Sund tout sillonné de vaisseaux; à ma gauche, verdissait une autre mer, une

mer de forêts gigantesques. Pourquoi n'ai-je pas là une cabane?

J'ai passé bien des heures à Klampenborg, seul, sur le balcon. J'étais assis sur un batic de bois. Les parfums du jardin s'élevaient avec les bruits du Sund jusqu'à moi. Je demeurais immobile dans cette sensation exquise, que le monde était devenu pour jamais un balcon sur la mer; cela me suffisait. La mer était bleue, d'un bleu profond et transparent tout ensemble. Elle me fascinait tellement par sa beauté parfaite, que je ne désirais rien. J'étais supérieurement heureux de cette beauté sans bornes. La mer alors, comme si elle avait eu une âme, parlait confidentiellement à mon âme. Elle me disait : « Comprends-tu le ciel maintenant? non pas le ciel de l'horizon, un ciel moins beau que moi et auquel tu me préfères, mais ce ciel vivant, qui s'appelle Dieu? Je ne suis qu'une faible image de cet inexprimable Infini. C'est lui qui est beau, d'une beauté qui ne change pas. Lorsque tu auras traversé la vie, pareil à l'un de ces légers bateaux de pêcheurs aux voiles rouges qui traversent mes flots, le petit monument de pierre où tu dois être enseveli ne sera pas ce qu'il parait. Il sera un balcon sur l'Infini divin qui te ravira bien autrement que moi. »

La mer me disait cela dans l'intimité de mon cœur, et je la croyais. Oui, je crois encore que, de mon tombeau, Dieu m'attirera sur son sein, comme la

mer m'a sans cesse attiré sur ses vagues et sur ses îles. Seulement, la mer ne saurait me retenir, car elle est périssable, non moins que moi, tandis que Dieu me gardera, avec tous ceux que j'aime, dans la sublimité de ses archipels. Notre immortalité de bonheur est dans son éternité de puissance et de bonté. Nous posséderons Dieu en proportion de ce que nous lui aurons consacré ici-bas, soit de pensée, soit de talent, soit de vertu. Il n'y a que la flamme intellectuelle, et surtout le rayon moral, qui puissent percer l'Érèbe.

J'ai étudié à Klampenborg un magnifique portrait du prince Eugène, le bras droit de la maison d'Autriche. Ce portrait annonce par sa fière attitude un grand capitaine, et par son air de courtoisie enjouée un homme de la meilleure compagnie.

Le prince Eugène était, par son père, d'une branche de la maison de Savoie ; et, par sa mère, il était certainement aussi plus Italien que Français.

Il était fils de cette fameuse comtesse de Soissons, nièce de Mazarin, intrigante, à coup sûr, empoisonneuse, peut-être. Elle fut aimée, et puis exilée par Louis XIV, auquel elle ne pardonna jamais.

Le prince Eugène ne prit pas moins qu'elle en aversion Louis XIV qui le méconnaissait, et qui ne devina pas le héros, sous ce jeune étourdi de cour, qu'on appelait l'abbé de Carignan. •

Il s'en alla comme volontaire combattre les Turcs.

Il se distingua et offrit ses services à l'empereur.

Il monta rapidement au grade de général en chef. Son génie était admirable : il avait toutes les rares qualités d'un grand homme de guerre. Il était prompt, résolu, et néanmoins prudent ; il avait un esprit et un regard d'aigle, une activité de feu, une volonté d'acier, et il y ajoutait des ressources infinies pour trouver de l'argent, des vivres, des habillements, des munitions, pour imaginer des stratagèmes, pour tendre des pièges, et pour en éviter. Quand il n'était pas à l'armée, il courait les grandes routes, il *postillonnait*, selon son expression, afin d'enflammer le zèle des petits princes allemands, la lenteur des états généraux, la jalousie et les calculs de l'Angleterre contre la France.

Toujours négociateur autant que général, le prince Eugène était, du reste, l'homme le plus noble, le plus inaccessible à l'envie, à l'avarice, à l'insolence, à toutes les petites et à toutes les mauvaises passions. Il rendait justice à tous ceux qui lui furent opposés, qu'ils fussent dignes ou indignes du commandement. Il louait sans réserve Catinat, Vendôme, Villars ; il méprisait Villeroi.

Il n'estimait pas beaucoup Louis XIV. Cependant il était respectueux envers sa personne, et il le fut surtout envers sa mémoire. « Quand j'appris la mort
« de Louis XIV, dit-il, j'avoue que cela me fit l'effet
« d'un beau vieux chêne déraciné et couché à terre
« par un ouragan ; il avait été si longtemps debout ! »

Supérieur aux généraux de la seconde époque de

Louis XIV, même aux meilleurs, supérieur aussi à Marlborough, son émule, le prince Eugène ne peut être comparé qu'aux généraux de la première époque du grand roi. Il eut assurément plus de difficultés à vaincre qu'eux ; étranger au pays dont il était devenu la gloire, il n'eut jamais que des armées sans unité, sans cohésion, réunies de partout : de l'Allemagne, de la Hollande, de la Savoie et de l'Angleterre. Que d'habileté, que de décision puissante, opiniâtre, pour organiser et pour mouvoir ces ramas de peuples ! Et cependant, malgré tant d'obstacles, il fut rarement vaincu, et il gagna soit contre les Turcs, soit contre les Français, dix-sept batailles rangées. Du reste, il était adoré des soldats, qui versaient des larmes lorsqu'il les quittait pour aller à Vienne, et qui, à son retour, l'embrassaient, l'accablaient de caresses, le faisaient tomber de son cheval dans leurs bras, afin de le mieux voir, de le toucher et de le célébrer à leur manière.

Ce grand capitaine, qui avait reçu douze blessures graves sur tous les champs de bataille de l'Europe, expira dans son lit à soixante-treize ans.

Il ne s'était pas laissé abattre à la perte de son crédit dans les derniers temps. Il allait peu à la cour où ses ennemis mêmes l'admiraient. Tout entier livré au goût des palais et des jardins qu'il ornait de tableaux et de statues, à la société dont il était le charme et l'idole, il portait la vieillesse avec facilité, la disgrâce avec dignité, la vie en grand seigneur et en sage. Il avait de beaux livres dans sa biblio-

thèque, de beaux lions dans sa ménagerie, et dans ses écuries des chevaux incomparables. Il lisait les poètes et les orateurs du grand siècle dans leur langue, qui était la sienne. Il se rappelait Bourdaloue et Massillon ; il se rappelait même Bossuet, qu'il avait entrevu à Versailles dans sa jeunesse, et Fénelon, que Marlborough et lui avaient traité à Cambrai avec beaucoup d'honneurs. Il regrettait un peu qu'il n'y eût pas à Vienne un théâtre français pour aller entendre *Athalie* et *Polyeucte*. Il se souvenait du passé comme d'un *beau songe*. Il fut oublié vite de la cour qu'il dédaignait, mais il fut pleuré de ses amis qui étaient nombreux, des artistes dont il était le Mécène, de l'armée dont il avait été le père, de tout l'empire dont il était le grand capitaine et le héros.

Né à Paris en 1663, il mourut à Vienne en 1736. Il illustra deux règnes d'empereurs : les règnes de Léopold et de Charles VI. Il inspira beaucoup d'oraisons funèbres. La meilleure, assurément, est celle de Napoléon I^{er}. Un jour, qu'on avait discuté devant lui, à Fontainebleau, le rang des généraux les plus prodigieux de l'histoire moderne, au nom du prince Eugène de Savoie, il dit tout à coup : « Messieurs, je le connais, car j'ai plus d'une fois approfondi ses plans. Eh bien ! croyez-moi, il est l'égal de Turenne et de Frédéric. »

Copenhague, 30 septembre.

J'allais et je venais de Copenhague à Klampenborg et de Klampenborg à Copenhague. Et je revoyais tantôt la mer, tantôt la ville.

Il est trois monuments que je n'ai pas encore nommés et qui me captivaient comme des personnes. Une fois sous leur charme, je ne pouvais plus m'en détacher. Ces monuments sont la Tour ronde, le château de Rosenborg et le château de Frédéricksberg.

J'ai monté souvent à pied la Tour ronde (runde Taarn), cette tour colossale sans escalier que le plus grand des empereurs de Russie montait au trot en voiture. L'aspect extérieur de cette tour avec ses fenêtres cintrées est très-imposant; l'aspect intérieur, très-mystérieux. Ce monument se relie à l'église de la Trinité. Il est d'une surprenante singularité et n'a nulle part son semblable. Bâti par Christian IV, il a été foulé et fouillé par le plus illustre des czars. J'ai considéré une à une les pierres où les serpents entrelacés et les lions fabuleux s'incrustent au milieu d'un alphabet primitif. Il y a là des inscriptions elliptiques, abrégées non-seulement dans la phrase mais dans le mot, et ces inscriptions sont tracées dans la langue des Edda. Cette langue, le norsk, est l'idiome primordial des

racés scandinaves venues d'Asie. Cet idiome éveilla d'abord les échos de l'Islande, au huitième siècle, lorsque Naddoc, un pirate norvégien, aborda l'île inconnue. Au neuvième siècle, deux nobles Danois, Ingulf et Hiorleif, sous le règne d'Érik l'Enfant, plantèrent aussi leur bannière en Islande. Cette terre de l'Hécla, où les sources chaudes bouillonnent sous la glace, où le feu éclate sous les neiges éternelles, cette terre volcanique et formidable plut aux aventuriers et aux proscrits de Séeland. Ils s'y établirent avec une colonie, de femmes, de guerriers, d'ouvriers et de prêtres. Or, tandis que le norsk, la religion et les traditions communes aux Danois, aux Norvégiens et aux Suédois, s'altéraient en Europe, au contact de l'Allemagne et des nations du Midi, le dialecte sacré avec tout ce qu'il contenait se conservait en Amérique, dans cette Islande lointaine, une autre patrie qui touche au Groënland. Et voilà comment l'âme orientale des peuples scandinaves sort chaque jour des brumes du nouveau monde, comment la colonie explique la métropole, comment l'Islande avec son vieux norsk révèle les arcanes, sans elle indéchiffrables, des civilisations antérieures les plus reculées.

Finn Magnussen, dont le berceau est l'Islande, liait les ruines les plus obscures et les plus antiques. Ses disciples continueront sa tâche. Les pierres mêmes de la Tour ronde seront pénétrées. Elles sont l'étrange avenue de la bibliothèque de l'Université, et la tour de Christian IV, aux assises co-

lossales, à l'originalité massive, abrite, avec une majesté vénérable, ces énigmes granitiques. Plus d'une fois, soit en m'approchant, soit en m'éloignant, j'ai aperçu à la cime de cette tour des ruines une cigogne, pareille à un hiéroglyphe vivant. Elle se dessinait dans le ciel bleu. C'était beau comme un ibis sur une pyramide des Pharaons!

Je n'omettrai pas Rosenborg, un château danois et arabe, le Marly capricieux de Christian IV dont Frédéricksborg était le Versailles vénitien. Rien n'est étonnant comme la fantaisie architecturale du plus glorieux prince de la dynastie d'Oldenbourg. Christian IV, cet émule de Gustave-Adolphe, ce héros de terre et de mer, cet ennemi de la maison d'Autriche, soit de la branche allemande, soit de la branche espagnole, cet adversaire de Wallenstein et de Tilly dans la guerre de Trente ans, ce défenseur de la réforme, cet amiral, ce capitaine, ce politique et cet amant, était un poète en pierres vives. Son imagination fleurissait en palais, en chapelles, en théâtres, qu'il colorait de lueurs d'Orient et d'aurores boréales. Par un hasard extraordinaire, ce rude soldat était de Bagdad autant que de Séeland. C'était un calife de la Baltique.

Rosenborg, son chef-d'œuvre à l'égal de Frédéricksborg, s'élève à peu de distance de la Tour ronde. C'est un château des fées du Nord. Il est entouré d'eau et de jardins. Ses avenues et ses façades sont

enchantées. Il renferme, salle par salle, les reliques de tous les rois, qui se sont succédé sur le trône, depuis Christian IV jusqu'à Frédéric VII.

Commençons par le fondateur de ce palais. Voici les plus intimes souvenirs de Christian IV, ses épées, ses manteaux, son ordre de l'Éléphant, son beau jonc, qui contenait une boussole et un compas, des ciseaux, des couteaux, d'autres ustensiles, tout un nécessaire de toilette. Il y a là aussi la flûte d'ivoire du roi, sa grande coupe d'or, la lanterne dont il se servait sur mer, le portrait de ses maîtresses, le portrait de son chien, un grand lévrier danois d'une blancheur d'hermine. La tête est noire avec une raie grise. Il était aussi tendre que fier. Le roi ne s'en passait pas un jour et l'aimait passionnément.

Tous les portraits de Christian IV sont parlants. Ils respirent l'héroïsme encore plus que la volupté. Le portrait de Christine Munch est plein de mélancolie, quoiqu'il soit antérieur à sa répudiation. Une ombre prophétique éteint déjà l'espérance dans ses yeux. Le portrait de sa rivale vulgaire, l'ingrate Wi-becke, exprime dans sa fraîcheur ardente les joies sensuelles. C'est par là qu'elle vainquit.

Toutes les salles sont intéressantes. Ici, ce sont les plafonds sculptés de Frédéric III, sa selle incrustée de perles fines, de diamants, de rubis et de saphirs; là, ce sont les tapisseries, les glaces, les épinettes, les armes de Christian V. Ailleurs, ce sont les écrans, les fauteuils, les tables, les armoires, les pelles, les pincettes et les chenets d'argent massif

de Frédéric IV, ses buffets en or et en vermeil, ses lustres de cristal de roche, ses porcelaines de Saxe et toutes ses verreries étincelantes. Le trésor des métaux travaillés de Rosenborg est immense : il surpasse de beaucoup le trésor des cristaux de Venise, envoyés pourtant au nombre de huit cents par un seul doge à Frédéric IV. Ces cristaux précieux, coupes, glaces, plats taillés et ciselés, sont soutenus sur des rayons à belles cariatides. Tant de richesses accumulées par la dynastie d'Oldenbourg dans un de ses palais, transformé en musée et en écrin, paraissent moins fabuleuses pour ceux qui, comme moi, ont constaté des richesses analogues chez de simples grands seigneurs. Les aristocraties sont filles du temps et ces entassements prodigieux d'opulence s'expliquent par les prospérités héréditaires d'une suite de générations. Chaque illustre famille est, elle aussi, une dynastie qui se maintient à peu près dans une harmonie perpétuelle avec la suprême dynastie, la dynastie royale.

Une carabine fut conservée dans la salle des cristaux de Rosenborg par Christian VI, dont on peut mesurer la coupe de chasse qui contenait deux bouteilles et qu'il vidait d'un trait comme un Niebelung. Son verre ordinaire absorbait une bouteille. Ce roi bachique était galant. Il garda donc une carabine, celle de sa femme Sophie-Madeleine qui avait tué un cerf, et il suspendit le bois du cerf près de la carabine. Christian célébra l'exploit de la reine avec enthousiasme. Il commanda des vers en l'honneur de

cet exploit, il but sa grande coupe pleine de vin du Rhin à la Diane de la Séeland, dont il consacra la carabine, et il bâtit, à la place même où le cerf était tombé, un château ruiné aujourd'hui : le château d'Hirschholm !

Frédéric V et sa première femme, dont j'ai les figures si présentes, ont dans leur salle de Rosenborg des portraits analogues à ceux qu'une reconnaissance de race a inaugurés dans l'un des salons de Glorup.

La salle de Christian VII n'est pas remarquable par la chétive figure de ce prince, mais par celles de sa femme Caroline-Mathilde, de son fils Frédéric VI et de son neveu Christian VIII. On songe à Struensée. J'ai retracé déjà le portrait de ce favori et celui de la reine Mathilde, qui est bien de son pays. Teint, chair, yeux bleus, cheveux blonds, tout est anglais. Elle est de taille moyenne. Je reparlerai de Frédéric VI. Pour Christian VIII, on ne se lasse pas de le regarder. Il est noble, spirituel, bon et charmant.

J'ai terminé ma visite au château de Rosenborg par la salle des chevaliers, qui forme le second étage. Le rez-de-chaussée et le premier sont admirables. La salle des chevaliers ne l'est pas moins. C'est la galerie des fêtes et du couronnement des rois. Elle est meublée grandiosement. Partout des tentures dignes des Gobelins, des tapis persans, des candélabres et des consoles magnifiques. Le trône est entouré de trois lions d'argent qui représentent les

deux Belts et le Sund; ces lions sont les armoiries du Danemark. Ils m'ont, je crois, menacé de leurs griffes, ces terribles emblèmes des trois grands détroits que j'ai traversés si souvent. J'ai connu de près le petit Belt, et le grand Belt, et le Sund. J'ai entendu leurs rugissements, j'ai vu leur écume et j'ai senti au visage les frémissements de leurs crinières ruisselantes de lumière et d'eau.

J'ai pris congé de Rosenborg en m'arrêtant une dernière fois devant les portraits de la princesse Élisabeth et de la princesse Anne, les sœurs de Christian IV. J'ai regardé encore le buste martial de ce grand prince et je suis parti pénétré d'une profonde émotion. Je connaissais un chef-d'œuvre de plus d'une architecture originale, un château, qui est aux autres châteaux ce que Frelseren est aux autres églises; je connaissais un Alhambra Scandinave et un hôtel de Cluny des Îles.

Copenhague, 1^{er} octobre.

Frédéricksberg mérite cependant d'être admiré après Rosenborg, non pas à cause du château qui néanmoins est agréable, mais à cause des jardins, dont les sentiers et les canaux courent le long des pelouses fuyantes sous les grands arbres.

Là j'ai recueilli l'impression de Frédéric VI, une impression toute chaude, malgré la mort. C'est dans ces allées et sur ces eaux que le fils de Mathilde

communiquait avec le peuple dont il était adoré et se promenait au milieu de la foule attendrie. La mère de Frédéric, Caroline-Mathilde, avait habité ce château, ce qui le rendait cher au roi. La pierre à deux degrés sur laquelle, aidée de Struensée, Mathilde montait pour enjamber son cheval, à la manière d'un homme, cette pierre est encore là. Frédéric VI, un jour, versa des larmes en la regardant. Il ordonna d'en avoir soin, de la réparer, et de ne jamais la déplacer.

J'avoue que je me suis senti un penchant pour ce roi. Son caractère m'intéresse et ses malheurs précoces me touchent. Ses portraits aussi me plaisent, parce qu'ils le manifestent bien. J'en ai rencontré beaucoup, à Sorø, à Roeskilde, à Rosenborg, à Frederiksberg. Ils se ressemblent tous et ils lui ressemblent.

Frédéric VI était d'un aspect très-élégant. Il avait les yeux scrutateurs, le nez aquilin, la bouche franche, l'air brusque et bizarre. Ses réparties étaient imprévues. Au congrès de Vienne, l'empereur Alexandre, se félicitant de la sainte alliance des rois, disait avec une fatuité de czar et de pape : « On a gagné tous les cœurs. — Peut-être, répondit Frédéric VI, mais on n'a pas gagné une âme. » Il devinait le peu de sincérité des hommages officiels, la duperie des rois, et la réserve, l'arrière-pensée des peuples.

Ce prince était bien un prince du Nord, un prince de Danemark. Il avait des habitudes familières et des

goûts d'indépendance. Il était très-blond, délicat, frêle et rêveur. C'était un Hamlet de la réalité. On ne lui avait pas tué son père, mais on avait déshonoré, exilé sa mère, qu'on usa vite par la persécution et qu'on réduisit au désespoir. Frédéric, environné dans sa maison des ennemis de sa maison, dissimula longtemps comme Hamlet, et, comme Hamlet, il eut son heure de vengeance. Seulement, il préserva son cerveau de la folie et ses mains ne furent point tachées de sang.

Tous les hivers, le bon Frédéric VI habitait Amalienborg; tous les étés, il habitait Frédérikssberg. J'ai erré sur ses traces avec curiosité et avec intérêt. Un autre charme me retenait aussi à Frédérikssberg : c'est la terrasse du château, d'où l'on découvre Copenhague. De là, j'ai pu embrasser dans leur ensemble la ville et les monuments que j'avais tant étudiés, rue par rue, édifice par édifice.

Voici les remparts, les bastions et les canaux ! voici l'île d'Amac, les navires qui rasant ses côtes, le bras de mer qui la sépare de Copenhague ! voici la tour Saint-Nicolas, cette vieille tour rouge et carrée de la fin du seizième siècle ! voici la Tour ronde (runde Thaar), avec sa masse gigantesque, sa légende et ses ruines ! voici l'église Notre-Dame, découronnée par la brutalité de Nelson, illustrée par le génie de Thorwaldsen ! voici Saint-Pierre avec son clocher à boules d'or ! voici Christiansborg, le vaste palais du roi, auquel se rattache le musée du plus grand des sculpteurs modernes, de cet homme

qui a reproduit l'âme humaine dans toutes les physiologies du corps et du visage ! voici Frederikskirke avec ses ombres ! voici la Bourse avec son aiguille ! voici Frelserenskirke, bâtie d'abord sous Christian IV, rebâtie par Lambert von Hawen en 1682, surmontée de sa flèche, en 1749, par Thural ! voici Rosenborg avec ses clochers et ses pavillons ! voici tout Copenhague !

Le prince qui a le plus marqué sa trace sur la capitale, comme sur l'histoire du Danemark ; le prince qui a le plus ouvert de rues, jeté de ponts, décoré de places, celui qui a construit et inspiré le plus de monuments nationaux : la Bourse, la Tour ronde, Frelserenskirke et Rosenborg, sans parler du reste, ce prince-là, c'est Christian IV. Il est vraiment pour le Danemark plus que Henri IV, plus que Louis XIV n'ont été pour la France : il est le Charlemagne de la dynastie d'Oldenbourg !

CHAPITRE IX.

Copenhague, la ville intellectuelle. — Tycho-Brahé. — Römer. — Holberg. — Oelenschläger. — Thorwaldsen. — Oersted. — Finn Magnussen. — Rosenvinge. — Rask. — Bartholin. — Winslow. — Stenon. — Malte-Brun. — Jean-Louis Heiberg. — Gundtvig. — Hauch. — Hertz. — Christian Winther. — Holtz. — Paludan Müller. — Marstrand. — Exner. — Frölich. — Skaugaard. — Sonne. — Bissen. — Ingemann. — Simonsen. — Höyen. — Jierichau. — Melbye. — Oersted, le jurisconsulte, le compagnon inséparable de son frère le physicien. — Un presbytère, la diète. — Constitution du Danemark et des duchés. — Le roi Frédéric VII. — Les paysans, les bourgeois, les nobles. — Le rôle du gouvernement. — Trois questions vitales. — Trois partis. — Poésie islandaise. — Abolition de la noblesse en Norwége. — Orateurs de la France. — La diète. — Le colonel Tscherning. — M. Christensen. — M. J.-A. Hansen. — M. Clausen. — M. Madvig. — M. de Moltke-Hvitfeldt. — M. Hall. — M. Monrad. — Souhails. — Solution désirable. — Copenhague.

J'ai retracé rapidement Copenhague, le Copenhague en pierre, le Copenhague babylonien ; mais il faut dire aussi quelques mots du Copenhague des idées, du Copenhague intellectuel et politique.

Cette ville est un grand centre moral. C'est la capitale d'un génie particulier qui a eu pour repré-

sentants Tycho-Brahé, Römer, Holberg, Ælenschlæger et Thorwaldsen. Le physicien inventeur Ærsted, sans lequel nous n'aurions pas la télégraphie électrique; Finn Magnussen, le Creuzer de la Séeland; Rosenvinge, l'un des initiateurs au droit septentrional; Rask, un philologue polyglotte, ont enseigné à Copenhague. Thomas Bartholin et Winslow, deux des plus grands anatomistes qui aient existé, et, entre eux, Stenon, un anatomiste aussi, et de plus, selon Deluc, *le premier vrai géologue*, appartiennent au Danemark. Malte-Brun, le géographe, y est né; Jean-Louis Heiberg vient d'y expirer, Heiberg dont le dernier ouvrage est : *Une âme après la mort*, Heiberg qui avait créé le vaudeville satirique danois, comme Holberg avait créé la comédie danoise. D'autres poètes que Heiberg, des poètes et des écrivains bien divers, ont vécu ou vivent à Copenhague, à côté des artistes, dans une renommée nationale qui mériterait de devenir européenne. Je citerai Gundtvig, Hauch, Hertz, Christian Winther, Holtz, Paludan Müller, parmi les hommes littéraires, et, parmi les hommes de la peinture et de la sculpture, Marstrand, Exner, Frølich, Skaugaard, Sonne et Bissen, l'élève de Thorwaldsen, un élève qui sera probablement un maître. Je me garderai bien de taire, soit Ingemann, le romancier historique, fixé désormais au bord de lac de Sorø, soit Simonsen, le coloriste original dont j'ai indiqué trois tableaux à Charlottenbourg et qui serait digne d'une biographie entière.

Je dois malheureusement me borner, et cependant je n'omettrai point le professeur Høyen, un grand critique d'art, dont la science est profonde, l'intelligence vaste, et qui couronnera tous les services qu'il a rendus, s'il préserve sa royauté d'être une tyrannie. Je ne lui conseille pas la complaisance, mais la bienveillance. Il sied aux hommes de l'érudition, tout en restant fermes dans leurs principes inflexibles, de comprendre et de ne pas étouffer les hardiesses spontanées de l'inspiration et du sentiment.

Je n'omettrai pas non plus Jierichau et Melbÿe, un sculpteur et un peintre dont Copenhague a raison de s'enorgueillir, et qu'elle peut montrer à ses ennemis comme à ses amis.

M. Jierichau m'était connu par son groupe du Chasseur et de la Panthère. Ce groupe, que j'avais entrevu à Paris, est maintenant à Glorup, où M. de Moltke, à qui il appartient, l'a fait transporter. C'est une belle œuvre. La chaleur de la vie y circule dans deux choses froides : le marbre et la règle. Cette sève délicate et généreuse que M. Jierichau porte dans la tradition me semble pour lui de bon augure. Elle anime toutes ses statues : ses Baigneuses effrayées qui se pressent l'une contre l'autre et ses deux Esclaves. Le jeune homme a l'air d'un Spartacus, la jeune fille d'une victime résignée, plus que cela, brisée. L'expression de révolte et l'expression d'anéantissement produites par la servitude sont puissamment saisies et rendues. J'ai remarqué un

pâtre adolescent qui dans son sommeil entoure son chien de ses bras assoupis. Ce berger ne serait pas mieux sculpté ni plus mollement par le poète des *Bucoliques*. Le marais de Copenhague et le marais de Mantoue se correspondent. Le ciseau de Jierichau est cette fois immortel comme la flûte de Virgile, et ce petit groupe vaut une églogue. Hébé versant à Hercule le nectar m'a charmé aussi. C'est la grâce et la force dans l'art sous la forme d'un demi-dieu et d'une déesse. J'ai admiré ce groupe de Christiansborg en sortant du musée de Thorwaldsen. Malgré l'ombre que projette sur tous l'œuvre colossale du géant de la sculpture scandinave, M. Jierichau m'a paru un très-grand statuaire. Je ne puis rien dire de plus.

On assure que M. Jierichau, dont la femme est elle-même un peintre fort distingué, achève en ce moment un magnifique dessin. Le sujet est tout à fait scandinave : c'est le Valhalla. Espérons que ce dessin se transfigurera en statues grandioses, et que cet Olympe de l'Edda deviendra l'un des monuments du Danemark.

J'ai confiance en M. Jierichau et je désirerais la lui communiquer, cette confiance. Il est jeune encore. Qu'il ait foi en l'idéal et qu'il continue, tout en cultivant la science, de ne pas négliger la vie. Sa pensée est forte, son émotion profonde, son exécution heureuse. En cherchant le vrai, il trouve le beau. Il n'a rien à craindre, si ce n'est lui-même. Il est, dit-on, très-sombre, et un peu découragé. Il

rêve peut-être une maison et une barque de pêcheur dans une des petites îles de la Baltique. Voilà ce qu'il faut toujours rêver et ne réaliser jamais. La tristesse de M. Jierichau, du reste, ne me déplaît pas ; la tristesse est souvent un recueillement fécond et prophétique ; souvent les mélancolies de l'homme précèdent les créations de l'artiste. L'enfantement est une douleur avant d'être une joie suprême.

Melbye aussi est triste, bien que tout le monde le croie gai. Il y a de la lie dans sa coupe et des larmes dans son rire. Il a été dupe de ses bonnes intentions et son cœur est navré. La tempête l'enveloppe. Il croit qu'il n'y a pas de rivage. Il y en a un, il y en a plusieurs cependant. C'est le travail qui sauvera Melbye ; car Melbye appartient au travail et non à l'oisiveté. Il sera distrait, soulevé, régénéré par son talent immense, facile, fantasque, inépuisable comme la mer, son élément.

D'autres ont fait le roman fallacieux de la mer ; Melbye en fait l'histoire sincère. Il la respecte trop pour la profaner. Tout ce qui se rattache à elle lui est cher. Il a le génie du vaisseau, de l'architecture navale, de la voile, du cordage, du mouvement, de la couleur. Il a le souvenir, le sens, l'éclair, l'imagination et l'approfondissement de la mer. Il en est le peintre ; au besoin, il en est le poète par le jeu du vent et de la lumière dans les vagues.

Les dessins de Melbye sont aussi étonnants que ses tableaux. Il ne suffit pas de les voir, je prie de

les voir faire. L'action de Melbÿe est alors plus qu'une improvisation, c'est un foudrolement. Je me rappelle une à une les heures passées dans l'atelier d'Amallénborg à regarder la main de l'artiste ensorceler sa toile, puis à feuilleter ses cartons innombrables et merveilleux. Le soleil baissait peu à peu, et, tout en causant, je reposais de temps en temps mes yeux fatigués, soit sur le petit préau verdoyant, soit sur le pavillon empourpré de vignes vierges, soit sur les jardins du palais Schimmelmann.

J'ai cité quelques noms, et ce n'est pas assez à mon gré. Je désirerais saluer de nouveau plusieurs de ces noms et leur en ajouter d'autres, bien assuré encore d'être incomplet. Dans cette esquisse, je ne puis qu'indiquer. On devinera les lacunes, et même on y suppléera.

Je me suis fait traduire, expliquer, commenter les œuvres et les hommes. J'ai été le plus souvent depuis des semaines et des semaines, aussi surpris que charmé.

Je regrette de plus en plus Heiberg. Il avait tous les genres. Sa manière était encyclopédique. Il menait de front toutes les facultés, et il était un propagateur intarissable. Il a été très-fort par la variété. Il réunissait, ce qui est rare, dans une brillante concentration toujours prête à se répandre, le sentiment et la philosophie.

Que dirai-je de Christian Winther? Il est d'une

souplesse très-remarquable, il est plein de contrastes. Il confine parfois à Alfred de Musset. Ce qu'il me paraît surtout, c'est un Théocrite. Il aime les champs, les pacages, les maisons couvertes de chaume, et la Bible du paysan près du foyer, et le nid de la cigogne sur le toit. Voilà ce qu'il aime, et il l'aime ici : car il est Danois dans le cœur.

Paludan Müller est un vrai lyrique d'une fantaisie singulière. Holst excelle dans la chanson martiale. Qui ne sait et ne scande par moments *le Petit trompette*? Holst serait sans effort le Gleim du régiment, le Tyrtée du *Danebrock*.

Hertz doit être placé très-haut parmi les poètes dramatiques et lyriques. Son style est accompli. Sa mère, avant d'accoucher, s'écria que l'appartement était en feu; on la calma en lui apprenant que ce feu était une illumination en faveur de la naissance d'un prince royal. Elle tira de cette circonstance un augure favorable qui est bien justifié.

Hauch est un très-grand écrivain. Il a réussi dans le drame. Il a traité aussi avec beaucoup de succès le roman historique et l'a marqué d'un cachet personnel.

Le roman historique est un genre faux, ce qui n'empêche pas Walter Scott, Hauch et Ingemann, les maîtres en ce genre, d'être, le premier un homme de génie, les deux autres des hommes d'infiniment de talent. Seulement, je préférerais que ce génie et ces talents se fussent exercés, soit dans le roman idéal, soit dans l'histoire réelle. La vérité et la fic-

tion ne sont entièrement belles que séparées. C'est les trahir toutes deux et les flétrir que de les mêler sacrilègement ensemble. Leur mariage est un inceste.

Ces principes posés et réservés, je rends justice à Hauch ; je rends justice aussi à Ingemann, moins philosophique et plus légendaire.

Ingemann est le Walter Scott et le Perrault du Danemark. Les vieillards, les femmes, les jeunes filles le lisent et le relisent. Les enfants l'idolâtrèrent. Du continent et de toutes les îles de la patrie, les enfants se sont cotisés pour faire un présent à Ingemann. Ils lui ont acheté une corne d'or aussi haute que celles des buffles, aussi colossale que celles dont les vieux Scandinaves se servaient pour boire l'hydromel. Cette corne est sculptée et ciselée de petits bas-reliefs qui représentent les principales figures des ouvrages d'Ingemann. Le jour où une timide députation a offert cette coupe bizarre au poète a été pour lui un beau jour. Des témoins même ont partagé l'attendrissement d'Ingemann. Ils sont revenus enchantés de cette scène touchante de Sorø. Ils avaient trouvé Ingemann plus aimable, le lac plus riant et les arbres plus grandioses dans leur antiquité.

Aborder Gundtvig, c'est aborder la religion elle-même. Gundtvig est poète aussi, mais il est par surcroît historien et théologien. Il a le don de l'infini. Après trois siècles, Luther a trouvé en Gundtvig un éloquent interprète et il en a été agrandi. Le

Mélanchthon inspiré de nos jours a été le narrateur des temps primitifs et mythologiques du Danemark. Ce puissant réacteur contre la philosophie de la révolution française était un simple pasteur de paroisse ; ce qui n'a pas été un obstacle à sa double influence sur le développement pieux et patriotique de son pays. La fortune lui est arrivée tard, et, en daignant l'accueillir, il a semblé accorder une faveur. A soixante-seize ans, il a épousé une très-grande dame éprise de son génie et de ses vertus. Il a plus de quatre-vingts ans aujourd'hui, sans cesser d'être jeune de la jeunesse immortelle. Gundtvig est un homme qui, s'il était plus connu, serait vénérable à toutes les nations autant qu'à sa patrie.

Finn Magnussen est célèbre à d'autres titres. Né en Islande, il a déchiffré les manuscrits islandais. Il était le Burnouf indigène du sanscrit scandinave. Il avait la clef des ruhnes et des traditions ; sa mort a été une calamité européenne.

Il avait séjourné au château de Glorup avec Rask, le fils d'un paysan de Fionie et avec les deux Ærsted.

Ces deux illustres Ærsted ne pouvaient vivre l'un sans l'autre. Le plus grand, le physicien, est le Newton du Danemark, dont le jurisconsulte a été le Papinien. Ils étaient aussi aimables dans le monde que féconds dans la solitude. Pour exprimer leur union fraternelle on les avait surnommés Castor et Pollux. Ils sont restés deux constellations du Danemark. Ils n'étaient en désaccord que sur la politique. Le phy-

sicien croyait au progrès que n'ait le jurisconsulte. Le premier se représentait l'esprit humain comme un fleuve qui avance toujours ; le second comme un lac dont les mouvements alternatifs se brisent contre les bords dans une éternelle impuissance.

Il y a d'Ersted, le physicien, qui était l'homme de génie des deux, un mot charmant sur Rask. « — Je l'envie, disait-il ; moi, si je sors de la Séeland ou de la Fionie, je suis arrêté à chaque pas. Un aubergiste m'importune, un postillon m'embarrasse. Rask, lui, qui sait toutes les langues, tous les dialectes, tous les patois, pourrait partir de Copenhague et y revenir par le tour du monde. Non-seulement il se tirerait d'affaire partout, mais il en remonterait sur sa route aux sauvages non moins qu'aux académiciens. Il rectifierait en se jouant les grammaires, les dictionnaires et les conversations. »

Voilà pourtant quelques-uns des hommes du Danemark. Ceux que je n'ai pu voir en personne, je les ai vus en photographie. J'en suis bien reconnaissant à M. Rudolphe Striegler. M. Rudolphe Striegler, qui est un sculpteur distingué, a élevé la photographie jusqu'à l'art. Il est l'Adam Salomon de Copenhague.

3 octobre.

Après déjeuner, je me suis acheminé vers un presbytère caché dans les arbres. J'ai trouvé le pasteur seul. C'est un homme de Dieu, un élève de Rask, un

parent des Ørsted, né comme eux à Langeland. Leur père, un pharmacien de l'île, était l'oncle du pasteur.

Nous avons causé. Le pasteur avait sa vieille Bible hébraïque ouverte sur sa table, et, à côté de sa Bible, un volume d'Ælenschlæger ouvert aussi. Ce volume contenait deux tragédies en danois. L'une de ces tragédies était la tragédie de Socrate. De ma place je voyais et j'entendais la mer, d'un bleu profond. Elle badinait avec les herbes du verger et ses algues montaient jusqu'à la mousse des pommiers.

J'ai prié le pasteur de me traduire la tragédie de Socrate. Il s'est prêté à mon désir. Il m'a dit couramment en prose française et avec un accent pénétré les vers d'Ælenschlæger. Il a répété ceux que le poète mourant se fit lire sur l'immortalité de l'âme. L'émotion m'a gagné. Un rayon vif de divinité m'est entré dans le cœur. Mon espérance, — plus que mon espérance, — ma certitude de revivre s'élevait du fond de ma poitrine avec la voix du pasteur, avec la poésie d'Ælenschlæger, et avec les flots du Sund dont les jaillissements, l'élan continu et le rythme immense m'enivraient!

4 octobre.

Copenhague éprouve une sorte de fièvre politique. La diète s'est assemblée. Elle se compose de cent et un députés et de cinquante et un pairs, divi-

sés en deux Chambres à Christiansborg. Les orateurs parlent de leurs sièges, comme en Angleterre. Ils n'ont pas de tribune. Les députés sont nommés pour trois ans, les pairs pour huit. Ils reçoivent tous à peu près neuf francs par jour. Les membres de la Chambre populaire sont nommés par le suffrage universel et direct; les membres de la Chambre haute sont nommés par le suffrage indirect à deux degrés. Aucun revenu n'est exigé des premiers; un revenu de trois mille cinq cents francs est exigé des seconds. Tous les citoyens, pères de famille, qui ne servent pas, qui savent lire et qui ont trente ans, sont électeurs.

La diète de Copenhague a sa part de souveraineté; ses votes sont indispensables à la création des lois. Il n'y a pour elle qu'un roi constitutionnel.

Les duchés de Slesvig, de Holstein et de Lauenbourg ont chacun une diète particulière qui n'a d'autre droit que le droit de conseil. Là, le roi est absolu.

Un conseil d'État, nommé pour huit ans, est de plus institué afin de veiller aux trois grands intérêts généraux du royaume et des duchés, à savoir : la flotte, l'armée et les affaires étrangères.

C'est dans ces limites et sur un terrain brûlant, mouvant, plein de mirages, que s'agitent les passions sociales.

Cette nation est monarchique de cœur. Le roi actuel, Frédéric VII, est très-aimé de l'ouvrier et du paysan. La bourgeoisie lui est dévouée. Personne n'oublie que la charte de liberté sous laquelle vit et prospère le Danemark est due au roi.

Toutes les classes sont puissantes : le peuple par le nombre et par l'aisance, la bourgeoisie par les lumières et par l'argent, la noblesse par l'éducation, par les manières, par la charité, par la propriété territoriale.

J'ai décrit assez longuement les paysans, leurs habitudes, leur régime, leur confortable rustique, leurs demeures au toit de chaume et de mbusse.

La bourgeoisie avec ses maisons de tuile, ses boutiques, son industrie et son commerce, grandit tous les jours ici comme partout dans le monde. Elle recrute la banque, les spéculations lointaines; elle couvre le territoire de médecins, d'avocats, de professeurs et de pasteurs; elle est la pépinière des hommes de lettres et des artistes; elle remplit les presbytères, les comptoirs, les universités et les académies. Elle prédomine et tend à prédominer de plus en plus. Nous en réparerons.

La noblesse serait fort compromise sans les racines qu'elle a dans le sol. Les socialistes ont tort de vouloir les couper violemment, ces racines, et les patriciens auront raison de les arroser par l'instruction, par le patriotisme. Les aristocraties se fondent par l'héroïsme, elles se conservent par les vertus civiques. Le champ de bataille moderne a changé

d'armes : c'est maintenant l'intelligence qui est l'épée.

Si l'on remonte des chaumières du paysan et des maisons du citadin aux résidences seigneuriales des nobles, rien n'est plus pittoresque dans la géographie du Danemark et rien n'est plus grave dans sa politique.

Il y a au moins deux cents châteaux en Danemark. J'en ai admiré beaucoup. Il y en a d'imposants dans leur masse. Il y en a de charmants dans leur légèreté et dans leur fantaisie. Les uns sont environnés de murs crénelés, flanqués de tours solides; les autres sont dentelés d'ornemens, décorés de cintres, d'ogives, d'échancrures, de galeries, de balcons, où l'imagination arabe et l'imagination écossaise se rencontrent avec le caprice scandinave. Il y a des châteaux qui sont des citadelles féodales, des donjons tristes, menaçants; d'autres sont des résidences de chasseurs au milieu des bois; d'autres des nids d'alcyons au bord de la mer; d'autres des palais vénitiens sur des lacs ou sur des étangs, dont les ponts ciselés se réfléchissent à la surface de vertes lagunes. D'autres, plus rares, sont des Rosenborgs privés où le goût le plus exquis, sans abdiquer le passé, l'a relié au présent par les miracles du bien-être moderne et par l'enchantement des arts.

Ces châteaux de barons ou de comtes, ou simplement de riches, ont une signification sociale et politique. Parfois des territoires vastes comme de

petits royaumes s'y rattachent, et les nobles ont des possessions aussi étendues que des souverainetés.

Ici, c'est le baron Juel qui, de son château de Waldemar, règne en grand propriétaire sur l'île de Taasinge; là, c'est le comte Ahlefeldt Laürvigen, qui, de son château de Tranekjoer, à Langeland, n'aperçoit en quelque sorte qu'une frontière à ses domaines, et c'est la Baltique. Ailleurs, c'est le comte Knuth dans l'île de Laaland; le comte Daneskiold dans l'île de Samsoë; le comte Guillaume Moltke à Bregentved; le comte Juell-Wind-Frys, le plus grand propriétaire, je crois, du Danemark, dans sa résidence de Frysenborg en Jutland.

C'est le château de Gram en Slesvig; ce sont, en Séeland, les châteaux de Svaneholm, de Holme-gaard, de Kongsdal, de Lystrup, de Ravnstrup, de Svenstrup, de Næsbyholm, de Gissefeldt, d'Adlersborg, de Borreby, de Lövenborg et de Holstenborg; en Fionie, c'est le fief de Moltkenbourg, dont Glorup n'est qu'une des terres et une des résidences; ce sont les châteaux de Skovsbo, de Ravnholt, d'Orbœklunde, de Nakkebølle, de Hollufgaard, de Brahetrolleborg, d'Egeskor, de Lykkesholm, de Holckenhavn, de Rýgaard, et bien d'autres, qui sont pour la plupart de la fin du seizième siècle ou du commencement du dix-septième, de 1550 à 1650. Ils symbolisent féodalement un immense espace du Danemark, qui renferme dix-huit comtés, quatorze baronnies et quarante-sept fiefs.

Les terres privilégiées sont inaliénables, substituées, impartageables, hors du droit commun des cadets, des créanciers et des autres propriétés.

Il y a ainsi deux constitutions de la société en Europe : la constitution féodale et la constitution moderne.

A sa base et par ses profondeurs, cette double constitution de la société se résume en une constitution double de la propriété.

Dans un pays où la propriété est organisée féodalement, la liberté est possible, mais l'égalité ne l'est pas. Tout est sacrifié au nom. Le nom concentre, en effet, dans quelques lettres de l'alphabet tout un capital séculaire de considération, de puissance, d'honneur, de gloire même. Le nom est sacré. Pour le conserver, ce n'est pas trop de toutes les richesses d'une famille confiées à l'aîné de cette famille ! Bien plus, il faut s'armer contre ce représentant du nom ; car ce représentant peut être un dissipateur. Les propriétés nobles deviendront donc des majorats à tous les degrés. Elles seront inviolables et perpétuelles comme la famille, comme le nom.

Voilà où en est l'Angleterre. Le Danemark, avec la plupart de ses châteaux de Séeland, de Fionie, de Jutland, de Slesvig, de Holstein, de Lauenbourg et des petites îles, est une contrée féodale comme l'Angleterre. La parole y est possible et la presse aussi. L'agriculture, le commerce, l'instruction, la marine y fleurissent à l'envi. La Suède, l'Allemagne, la Pologne, une grande partie de l'Europe est mo-

delée sur ce plan traditionnel. C'est un système très-logique, très-enraciné, très-fort par les coutumes, par le prestige des anciennes races, par les splendeurs, par les générosités et par l'exemple de l'Angleterre, qui est comme la clef de voûte de ce monde ancien.

Il vivra longtemps encore, et, s'il croulé, bien des choses crouleront avec lui. S'il croule, ce sera parce qu'au fond il est un privilège excessif.

Que l'on en soit heureux ou contristé, il faut le reconnaître, c'est la France qui est l'exemple du monde moderne, comme l'Angleterre l'est du monde ancien. La France ruine les majorats, elle protège les créanciers. Elle respecte plus l'équité que le nom. Elle a un petit article de son code civil plus terrible que toutes les lois agraires. Cet article, ce coin d'acier dans le système du moyen âge, c'est l'article qui brise le droit d'aînesse et qui garantit à tous les enfants une même part de propriété, comme la nature leur réserve une même part d'affection. Tel est le texte fatal aux aristocraties. Ce texte même fut pour la France plus qu'un texte : il fut une étincelle, et cette étincelle alluma l'incendie qui achève de consumer tout notre monde féodal.

Le droit des créanciers, c'est la justice ; le droit égal des enfants, c'est encore la justice. La révolution de 89 attaqua le privilège par la justice. Mais elle ne l'attaqua point par la spoliation, c'est-à-

dire par une injustice mille fois plus monstrueuse.

Je n'ai pas hésité à blâmer ceux qui voudraient fixer par la diète danoise un *maximum* ou plutôt un *minimum* de prix domageable, à l'aide duquel les fermiers deviendraient les propriétaires des champs qu'ils cultivent. Une telle spoliation, fût-elle législative, serait le vol.

Aucun gouvernement ne la permettra jamais.

Entre la noblesse et les paysans, c'est la bourgeoisie qui doit contribuer beaucoup à persuader et à fonder l'ordre. Je comprends donc bien que le gouvernement actuel soit un gouvernement de bourgeoisie.

La noblesse en général dans ce pays est un peu opiniâtre, mais elle a de la probité; elle n'est pas vénale.

Le clergé est très-intelligent, très-éclairé, très-dévoué. C'est un élément de discipline vis-à-vis des paysans et un élément de progrès vis-à-vis des nobles.

Le gouvernement, lui, est un organisateur actif et puissant de conciliation entre les intérêts divers et les idées contraires. Les ministres de Frédéric VII sont bourgeoisie, c'est-à-dire prudence, bon sens; ils ne sont pas noblesse, c'est-à-dire résistance traditionnelle, ni peuple, c'est-à-dire conquête ardente, non-seulement du droit, mais de la terre. Les ministres me paraissent des juges de paix législateurs. C'est un excellent rôle pour eux et pour la maison d'Oldenbourg. Puissent-ils avoir le courage, l'au-

dace, la persévérance ! Puissent-ils avoir deux bonheurs, deux hasards : en dehors d'eux, des paysans sages qui prêchent la modération aux paysans, et des patriciens désintéressés, éclairés, qui prêchent le dévouement aux patriciens ! Le Danemark sera sauvé à une condition : c'est que l'élite de ce généreux pays s'aimera et s'assistera de partout, du château, de la maison, de la chaumière, au lieu de se haïr et de se combattre.

Les trois grandes questions, selon moi, qui agitent le Danemark sont celles-ci :

Le Danemark deviendra-t-il Scandinavie en se courbant avec la Norvège et la Suède sous un même sceptre ?

Poser cette question, c'est la résoudre. Le Danemark restera le Danemark, un royaume séparé, sous une dynastie distincte, ou il ne sera plus le Danemark. Pour lui, se dénationaliser, ce serait le suicide ; à moins qu'il ne soit transformé dans une vie plus générale par l'unité spontanée et non imposée d'une Scandinavie collective, mais dont le centre et la capitale seraient Copenhague.

La seconde question touche à la première : c'est celle des duchés. Permettre le démembrement du Slesvig, ce serait un autre suicide pour le Danemark, un suicide partiel.

Pendant que je traversais le Slesvig, je me suis préoccupé de cette province, une tentation pour la

Prusse et une sollicitude pour le Danemark. Ici on regarde le Holstein et le Lauenbourg comme allemands, bien qu'ils soient encore politiquement danois et qu'on y tienne comme à une partie étrangère du royaume. Mais le Slesvig, qui parle danois au nord, quoiqu'il parle allemand et danois au centre, allemand au midi, on le soutient danois pur sang, danois jusqu'à la moindre pierre, jusqu'au moindre buisson. Et cela est vrai, malgré l'introduction d'une population de propriétaires allemands qui s'efforcent de débaptiser le sol.

Une réaction commence pourtant à l'honneur de M. de Moltke et de ceux qui ont été avec lui les promoteurs pratiques de cette tactique généreuse. Si la noblesse s'associe à une telle mesure, elle grandira dans la considération publique.

Cette réaction consiste à acheter très-cher des châteaux et des terres dans le Slesvig, puis à les mêler légalement comme domaines intégrant à des fiefs danois en argent. Ces châteaux et ces terres ne peuvent plus de la sorte être arrachés au Danemark ni vendus à des étrangers. L'aristocratie se relèverait beaucoup par cette guerre d'un nouveau genre où l'héroïsme serait plus étonnant que sur un champ de bataille, par cette guerre de magnanimité où les Allemands seraient battus, eux et leur langue, avec leurs propres armes, et où ils seraient chassés comme ils se sont insinués et fortifiés. Une pareille stratégie à coups de capitaux, au lieu de coups de canon, serait plus humaine et ne serait pas moins

glorieuse; car il y a peut-être une chose plus rare que de donner son sang à sa cause, c'est de lui donner son or.

Pour moi, j'engage le Danemark à veiller. La Prusse est dangereuse. Elle n'a pas beaucoup de scrupule. Elle s'est agrandie par la conquête. Elle a pris la Silésie, elle a pris le duché de Posen. Quel intérêt n'aurait-elle pas à s'emparer du Slesvig et du Holstein qui lui donneraient des ports sur la Baltique! Du Holstein et du Slesvig au Jutland, il n'y aurait plus que la main. C'est le droit et c'est le devoir pour les hommes d'État du Danemark de lutter obstinément. Quand un pays est un faisceau, la plus sainte des obligations, c'est de défendre le nœud de ce faisceau. C'est l'alternative d'Hamlet « être ou n'être pas! »

La troisième question pour le Danemark est de toutes la plus vitale; car elle dépasse l'État et plonge jusqu'à la famille. Elle ébranlerait la famille en bouleversant la propriété.

Cette question est celle que l'on dispose comme un piège sous les pas de la noblesse. — La législature danoise fixera-t-elle un taux fort inférieur auquel les paysans rachèteront les terres qu'ils tiennent à bail? Les grands propriétaires seront-ils forcés de vendre à vil prix? Je me suis déjà prononcé.

Trois partis principaux divisent aussi le Danemark.

La noblesse était prépondérante avant Frédéric III. Depuis la conjuration de 1660, laquelle, sur la proposition des municipalités et du clergé, détrôna l'aristocratie, au profit du roi, dont la couronne fut dès lors héréditaire et l'autorité illimitée, cette noblesse est fort déchuë. Elle n'est pas morte cependant, et, sans nul doute, elle se relèverait par le dévouement aux institutions. Il serait plus habile à elle d'entrer dans le mouvement pour le diriger, que de le maudire aveuglément du rivage. Le moyen sûr de perdre la partie, c'est de la quitter.

Le parti des paysans veut trop, évidemment, puisqu'il aspire à briser la propriété par un coup d'État législatif, au détriment des riches. Il faut tout faire pour les paysans, tout, — excepté ce qui blesserait la justice. Les chefs de ce parti qui est le parti socialiste sont : le colonel Tscherning, l'avocat Christensen et M. J.-A. Hansen, qui de cordonnier est devenu représentant et journaliste, ce que je dis à sa louange.

Un troisième parti est celui de la bourgeoisie. Il est très-éclairé. Ses chefs sont au pouvoir. Les deux hommes éminents de ce parti sont M. Hall, ministre des affaires étrangères, et M. Monrad, ministre des cultes. Plusieurs, parmi lesquels je remarque M. Clausen et M. Madvig, se distinguent du parti officiel, tout en y confinant. Le comte de Moltke Hvitfeldt est modéré et indépendant à la fois. Quand on a, comme lui, une grande situation territoriale, quand on porte

un nom très-ancien, très-respecté, un nom qui, en 1840, était celui de trois chevaliers de l'Éléphant sur les huit qui formaient tout l'ordre, quand on pourrait si bien se reposer dans les douceurs de la considération et de la fortune, il est courageux d'aborder la diète. Quelle que soit l'intervention plus ou moins active de M. de Moltke au pouvoir ou hors du pouvoir, toujours il sera utile à son pays par l'exemple donné aux patriciens, par l'abnégation, par la pureté, par la libéralité des intentions et par l'élévation des idées.

Un lieutenant de marine, que je n'avais pas vu depuis Roeskilde, m'a inopinément abordé à la tour Ronde. Il m'a captivé plus de trois heures par un mélange d'érudition et d'esprit, d'ingénuité et d'enthousiasme. Très-versé dans l'étude de la vieille langue et des vieux poèmes, il m'a interprété les ruhnes de la tour. Ces ruhnes et d'autres qu'il possède ne sont pas seulement sténographiques, mais magiques selon lui et il s'y confie. A l'aide de ces caractères mystérieux, il ne désespère pas d'émousser l'épée de l'ennemi et de dompter la mer.

Il m'a parlé naïvement, éloquemment de l'Edda dont il m'a récité, traduit et commenté plusieurs fragments, entre autres : *La Volupsa*, sorte de chant mythologique et sibyllin, où la Vola, une prophétesse, raconte la genèse du monde et en prédit la

fin, puis la résurrection. Mon nouveau compagnon m'a scandé ensuite une aventure de Sigurd, ce héros épique digne d'Homère; et il m'a retracé la vie d'Egill, petit-fils d'Ulf (le loup), une saga digne d'Hérodote.

J'ai retenu de cet entretien une sentence charmante et profonde tirée d'une sorte d'ecclésiaste islandais, le *Hava mal*, je crois. Voici cette sentence : « J'étais jeune autrefois, j'allais seul, et je m'égarais dans des routes semées de pièges. Je me suis estimé heureux dès que j'ai trouvé un ami : l'homme est la joie de l'homme. »

La noblesse n'a qu'un moyen de conserver la noblesse, c'est d'être très-noble, plus noble encore de sentiment que de blason. Autrement la bourgeoisie et le peuple s'irriteront; ils s'irriteront surtout si la noblesse tend au pouvoir absolu et refuse de comprendre l'opinion publique.

Cette race scandinave a beaucoup de dignité et n'est pas du tout disposée aux bassesses. Deux petits faits témoigneront de sa moralité. Dans la paroisse de Svindinge, dont la population est de sept cent douze personnes, il n'y a qu'un ivrogne; et, sur vingt enfants qui naissent par an, il n'y a qu'un enfant naturel. Ces faits m'ont été attestés et prouvés; il en est de même généralement.

Par une conséquence assez logique, les Danois ont

la fierté de cette moralité. J'en ai observé plusieurs écoutant sans étonnement le récit d'un voyageur qui arrivait de Norwége et qui nous raconta comment la noblesse avait été abolie dans cette contrée.

Bernadotte n'était pas mort. C'était en 1830. Les patriotes norwégiens se réunirent à Eidsvold, à dix-huit lieues de Christiania. Là, ils déclarèrent que la noblesse était un abus et qu'il fallait la supprimer. Voici comment ils s'y prirent. Le roi n'ayant que trois *veto*, ils proposèrent leur bill qui fut refusé neuf ans par le souverain de la Suède et de la Norwége. La neuvième année, Bernadotte fut obligé de céder. Le Storthing, la diète qui s'assemble tous les trois ans, rédigea sa décision suprême en loi. Selon cette loi, tout fils de comte était baron après la mort de son père, et tout fils de baron était simple citoyen. A l'heure qu'il est, en 1860, il n'y a plus qu'un seul baron dans toute la Norwége. Son nom est Vedel-Jarlsberg. Ses fils n'auront plus de titre et chacun d'eux s'appelle déjà M. Vedel.

Certes les Danois sont moins radicaux que les Norwégiens, mais ils sont très-accessibles à l'esprit d'égalité. Ils sont loin de penser comme certaines petites cours allemandes que l'homme commence au baron. Ce n'est pas moi qui désapprouverai leur énergie. Seulement je les engage à ne pas la pousser jusqu'au socialisme. Toute propriété est sacrée, celle des nobles non moins que celle des paysans.

C'est à tout le monde de proclamer les vrais principes sur la propriété et sur la nationalité.

Le ministère, qui est sorti de la bourgeoisie, trouvera de grandes résistances.

Les obstacles sont partout. Ils sont dans la noblesse, dont la majorité est absolutiste. Ils sont dans les amis des paysans qui, pour la plupart, obéissent à de bons sentiments et à de fausses théories. La diète danoise est une arène. Elle me rappelle nos anciennes assemblées parlementaires, comme la prédication novatrice du temple découronné par Nelson me rappelle les sermons traditionnels soit du père Ravignan, soit du père Lacordaire, soit de l'abbé Cœur, ces prêtres à la bouche d'or ; comme certains cours de l'Université de Copenhague me rappellent Villemain et Cousin, ces professeurs entraînants, ces privilégiés de l'éloquence, ces Athéniens de Paris, qui, au sortir de Démosthènes et de Platon, enflammaient si bien leurs auditoires.

Copenhague, 5 octobre.

Ce nom de diète, prononcé si loin de la France, réveille en moi la France. La France, qui est un soldat, n'est pas moins un orateur. C'est la patrie de Bossuet autant que la patrie de Turenne.

L'une des plus grandes gloires de la France a été sa tribune. La lutte était superbe. Les passions se heurtaient, mais la conclusion se dégagait à la fin.

Les uns remuaient le ruisseau et pétrissaient la boue, puis les autres élevaient la politique jusqu'à l'enthousiasme, ou la mesuraient par l'expérience. J'ai connu des députés qui prenaient les questions par en bas, qui adoptaient la réalité brutale, qui se cramponnaient à l'élément humain, vieilli, égoïste; j'en ai connu d'autres qui tendaient aux cimes, qui réfléchissaient la lumière, qui révélaient l'idéal, qui ornaient la loi de ses rayons divins, éternels. La France écoutait, heureuse de n'être pas stérile, de se sentir en sève, en fleurs et en fruits. Au milieu de sa fécondité et de son initiative, elle se recueillait par moments, saisissait sa balance, et son héroïsme était le poids sacré qui emportait le bassin vers l'inconnu, vers l'avenir.

Comment ces choses me reviennent ici, au bord de la Baltique, je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, je me souviens aujourd'hui des orateurs de ma jeunesse et de ma patrie. Ils ne sont pas nombreux, ils sont rares plutôt, ces orateurs que j'aime encore, après les avoir beaucoup aimés. Depuis Mirabeau, qui fut le Michel-Ange de la tribune, jusqu'à Lamartine qui en fut le Raphaël au Palais-Bourbon avant d'en être le héros à l'hôtel de ville, j'inscris Vergniaud qui fut le Mozart de cette tribune, Foy qui en fut le chevalier, Berryer qui en fut le grand acteur. Royer-Collard en était le stoïcien abstrait, majestueux, et Lainé le stoïcien tendre, un stoïcien qui avait le don des larmes.

Voilà, selon moi, quelques-uns des patriciens de

la tribune politique en France. Il y en a d'autres.: M. Guizot, par exemple, le successeur illustre du génie calviniste, fait pour convaincre non moins que pour commander, M. Guizot, d'une singulière autorité d'attitude, de hardiesse, de gravité, un maître transcendant de la parole, qui, par un mélange de raison et de passion, gouvernait la Chambre tout en l'agitant. Je dirai aussi M. de Serre, un homme pathétique, et Michel de Bourges, un autre patricien du discours, malgré ses origines. Par une bizarrerie physiologique, lorsqu'il devait avoir un triomphe, il avait d'abord une hallucination; il voyait en montant les degrés de la tribune, et c'était pour lui un favorable présage, il voyait une sombre chouette, les ailes déployées, une chouette qu'il avait apprivoisée dans son enfance, sous la chaumière paternelle. Michel faisait cette confidence avec bonhomie. Mais sa vision était un contre-sens; car l'oiseau qui chantait dans la poitrine et à l'oreille de Michel n'était pas un oiseau de nuit.

Tous ces orateurs m'ont ému, aucun cependant plus que M. de Serre, lorsque, revêtu de la simarre, et le front moite de sueur, il parlait tour à tour du progrès et du privilège, toujours le même quoique différent, exhalant sa vie et sa conscience à chaque souffle.

Tels sont quelques-uns seulement des tribuns et des hommes d'État de la France parlementaire. Devant eux, combien sont peuple!

Il y a souvent des idées qui courent et dont l'art, sans le savoir, exprime la réalité. Ainsi j'ai rencontré dans les ateliers du Danemark trois Spartacus et deux Tibérius Gracchus, l'un, le héros des esclaves, et l'autre, le héros des prolétaires.

A Copenhague, bien plus qu'à Paris, même pendant la révolution de Février, le socialisme est une préoccupation ; à Rome, dans la Rome ancienne, c'était une terreur. Le patriciat fut d'une dureté féroce. Quelle cupidité, quel orgueil il déploya, mais aussi quelle suite, quel héroïsme, quelle invincible persévérance !

Le patriciat de Rome, c'est l'unité de la république, et le peuple en est l'éternelle mobilité. Entre les patriciens et les plébéiens la lutte est acharnée, inextinguible. Les patriciens ne peuvent se défendre que par la guerre, la guerre sans trêve. La conquête du monde, voilà la distraction que la politique exterminatrice du sénat donne au peuple pour l'arracher au combat intérieur, au triomphe de l'égalité, et au partage de la propriété.

Terrible nation, que cette nation de soldats, de légistes, de brigands, que cette nation de proie, dont la louve au commencement et l'aigle à la fin sont les légitimes emblèmes !

Il n'en est pas de même en France, où la propriété est solide comme la famille et où le patriciat, n'étant plus qu'une vanité, est facile à supporter. Nos pairs, même ceux de la restauration, les seuls aristocrates qui eussent chez nous un semblant de

pouvoir, n'étaient que des ombres en habit brodé.

Ici, la noblesse, vaincue sous Frédéric III, est puissante encore territorialement, plus puissante qu'en France. Elle pourra perdre à la longue ses prérogatives, mais elle gardera ses terres. Malgré cette sorte de loi agraire dont j'ai souvent parlé et que l'on redoute, la propriété sera respectée. Car il n'y a ni esclaves, ni prolétaires en Danemark, il n'y a que des ouvriers industriels et des paysans très-aisés. Ce peuple qui a l'instruction, le bien-être, la liberté, aura aussi la probité, je n'en doute pas.

La diète de Copenhague est intéressante par les décisions de nationalité et de propriété qu'elle rédigera; elle est intéressante aussi par les hommes qui la composent.

Dans la Chambre populaire, il y a trois radicaux ardents doués de talents divers.

L'avocat Christensen tient, dit-on, toute prête sa loi des paysans, sa loi agraire. Il est peut-être plus embarrassé qu'on ne suppose. J'ai montré qu'une telle loi n'est pas facile. Tous ceux qui la méditent avortent plus ou moins. Ils sont forcés par la nature des choses de mettre leur câble en fil et leur poignard en aiguilles. C'est ce qui arrivera certainement à M. Christensen.

Le colonel Tscherning est passionné. Sa parole,

qui est abondante, quelquefois diffuse, a de l'accent et de la chaleur. Le colonel Tscherning est très-honnête. — C'est un utopiste militaire. Une fois lancé, il ne recule pas. Il a de loin en loin l'éloquence de la conviction, l'éloquence du sentiment sincère; assez souvent aussi il s'enivre de mots et il n'a plus que l'éloquence du son. Il y a en lui néanmoins une électricité.

M. J.-A. Hansen, le journaliste-représentant, n'est assurément pas sans facultés éclatantes. S'il n'a aucune des délicatesses du talent, il en a toutes les fougues et toutes les audaces. Orateur emporté ou sarcastique, nul ne sait mieux que lui toucher la fibre des plèbes, des multitudes. Sa meilleure tribune serait une borne et sa diète la plus vibrante serait un carrefour. Je crains qu'il n'y ait un peu de fantasmagorie dans le rôle de M. Hansen. C'est bien d'être populaire, mais ce n'est pas tout. Il faut distinguer. Il y a deux popularités : l'une est de la gloire, l'autre n'est que du bruit.

Ce qui me platt dans la Chambre haute, c'est que, toute conservatrice qu'elle soit, elle est aussi libérale. Il est à regretter que les grands seigneurs danois ne se proposent pas, comme en Angleterre, la carrière du parlement. Quel but sérieux, quelle généreuse ambition ils introduiraient par là dans leur vie ! M. de Moltke-Hvitfeldt, avec un tact supérieur,

leur a, je le répète, donné ce viril exemple. En attendant qu'ils le suivent, c'est la bourgeoisie qui compose presque entière cette assemblée. Elle y a envoyé beaucoup de bons esprits parmi lesquels il y a de grands esprits, tels que M. Clausen et M. Madvig, dont la modération égale la science et dont la ferme raison est une autorité. Ils sont, ainsi que M. Krieger, un jurisconsulte éminent, du bois dont on fait les ministres. Ils l'ont été déjà; ils le redeviendront, s'il le faut. De leur poste de représentants ils rendent d'inestimables services.

Les portefeuilles ministériels sont d'ailleurs bien placés. Les hommes du gouvernement: MM. Testrup, Michelsen, Casse, Fenger suffisent à l'armée, à la flotte, à la justice, aux finances; MM. Hall et Monrad suffisent aux affaires et aux discussions.

Le chef du cabinet et de la diplomatie de son pays, M. Hall, est une tête calme et forte. Il précise les difficultés et y répond. Il est d'une logique claire et persévérante. Il ne se détourne pas. Il enfonce le clou et ne frappe pas à côté. Il se proportionne aux événements. Il ne craint pas l'inconnu. Il est homme de gouvernement devant les partis. Les dégoûts ne le rebutent pas plus que les travaux ne le fatiguent. Son bon sens est au-dessus du paradoxe. La tâche est grande pour lui et le premier effet d'une grande tâche, d'une grande responsabilité, c'est de supprimer le paradoxe, cette chose futile, ce jeu des salons.

M. Hall n'élèvera pas son monument d'ordre sans

ciment. Les pierres tiendront bien ensemble. M. Hall inscrira sa page avec une pointe d'acier. Il ne colore pas, il grave. Sa langue est nerveuse et transparente. A travers on voit la pensée. Le style de cet homme, c'est le nu.

M. Monrad, son collègue de l'intérieur et des cultes, est tout autre. Il est agile, délié, brillant.

Le grand écueil de M. Monrad, c'est sa renommée de finesse. Cela éveille la défiance. La souveraine habileté serait d'être plus habile que sa réputation. Il faudrait en politique passer pour honnête, l'être en effet; mais il faudrait être habile sans chercher à le paraître, sans viser à l'habileté. En ceci, l'instinct est très-supérieur au calcul et il n'y a qu'une belle habileté, celle de la nature. M. Monrad l'a peut-être. Il a été évêque de Laaland comme Fénelon était évêque de Cambrai. On contestait aussi la candeur à l'ami de madame Guyon. Certainement il n'avait pas la candeur d'un pâtre; il avait la candeur d'un théologien de cour, une candeur savante, exquise. Ceux qui l'appellent jésuite, à cause de ses liaisons étroites avec les jésuites et de sa dextérité, ne nuisent pas à Fénelon; ils servent les révérends pères. Qui oserait affirmer qu'on ne calomnie pas aussi sur ce point M. Monrad? Il est vrai cependant qu'il semble trop adroit et c'est un désavantage, même si ce n'est pas un défaut.

Quoi qu'il en soit, comme talent, il n'est nié par personne. Il est admiré de l'aristocratie, de la bourgeoisie, du peuple et des artistes, du nombre et de

l'élite. Il a de l'écho partout. Ce qu'il ne verse pas en discours, il le répand en conversations. Il est de ceux qui ne sont pas seulement inspirés, mais inspireurs.

Je m'imagine que M. Monrad eût été un girondin dans la révolution française, qu'il eût su bien parler et bien mourir, qu'il aurait également bien monté la tribune et l'échafaud. Je m'imagine encore que, s'il eût été relégué loin de l'action dans l'une des petites îles de la Baltique, il aurait fait quelque belle œuvre et qu'au lieu d'être un des publicistes de la liberté, il en eût été l'apôtre rêveur.

Mais il n'a pas eu le temps de se développer dans le *spleen* sublime de la solitude. La politique s'en est emparée et il ne lui a pas failli. Il a été en Danemark l'orateur étincelant de la nationalité et de la conciliation. Il continuera de l'être. Sa dialectique est toute-puissante. Il persuade et il charme. S'il est attaqué, tant mieux pour lui, car ses répliques tombent comme la foudre. Il n'est pas seulement harmonieux et splendide, il est aigu, pénétrant; il est l'orateur de l'oreille, de l'œil, de tous les sens et de l'âme. Il n'a pas l'éloquence austère de la loi comme M. Hall, mais il a toutes les autres éloquences : l'éloquence de la voix et du geste, l'éloquence mâle de l'idée présente avec une perspective prophétique de l'idée future, enfin, au besoin, l'éloquence vive de l'à-propos et de l'expédient.

Voilà le ministère actuel, voilà M. Hall et M. Monrad un peu grandis par l'enthousiasme de leurs

amis. Il est juste d'ajouter que, dépouillés par leurs ennemis de ce manteau de pourpre, il leur reste des proportions d'intelligence, de volonté et de talent dont tous les pays seraient fiers.

Le Danemark est un État magnanime qui agit en ce moment une question de propriété, et deux questions de nationalité, l'une en plein soleil contre l'Allemagne, l'autre dans l'ombre contre la Suède.

Toutes mes sollicitudes sont pour le Danemark. Je souhaite l'heureuse solution des difficultés de ce peuple sérieux et loyal qui, pour avoir fondé chez lui la liberté politique et la liberté religieuse, a bien mérité de Dieu et des hommes.

Je souhaite aux paysans le sentiment de leurs devoirs au même degré qu'ils ont le sentiment de leurs droits.

Je souhaite aux nobles d'entrer dans la vie politique avec cet héroïsme qu'ils portent dans la vie militaire, et de joindre au culte de l'honneur qui est en eux le culte des vertus civiques.

Je souhaite à la bourgeoisie le courage, le sacrifice. Je lui souhaite de n'être pas uniquement la classe des intérêts; mais la classe du dévouement et des idées. Je lui souhaite de se purifier en montant, de s'élever avec la fortune, et de se bien persuader que la première richesse de l'homme, ce n'est pas une caisse, mais un cœur. Je lui souhaite de mettre

dans ce cœur la patrie et l'humanité; je lui souhaite de le nourrir de tout ce qu'il y a de plus divin. Je souhaite aux organes, aux représentants de la bourgeoisie, qu'ils soient ou non ministres, de se subordonner aux principes. Pour la haute politique, la personne n'est rien, le principe est tout. Si la personne se fait centre et que les principes ne soient plus que des moyens, la politique devient petite comme une coterie, au lieu d'être grande comme une nation.

Je souhaite au roi Ferdinand VII de poursuivre le développement de la constitution qu'il a donnée à son peuple. Il ne se rétractera pas; car le bien répond du bien et le passé répond de l'avenir. Je lui souhaite de faire de son royaume un royaume homogène, de personnifier de plus en plus son peuple et d'en être le symbole inflexible. Je lui souhaite de ne jamais souffrir qu'on rattache, contre toute légitimité, le Slesvig, État danois, au Holstein et au Lauenbourg, États allemands. Après le Slesvig, en effet, le Jutland serait envahi et il n'y aurait plus de Danemark. Je lui souhaite, au roi, d'accomplir l'incorporation du Slesvig à la constitution. Alors, quoi qu'il puisse arriver du Holstein et du Lauenbourg, le Danemark sera le Danemark et se rajeunira dans l'esprit d'une dynastie nationale!

Je souhaite au prince Christian de Glücksbourg, l'héritier présomptif du trône, d'imiter la maison d'Oldenbourg, en s'identifiant à la liberté et au Danemark.

Je souhaite enfin aux penseurs, aux savants, aux poètes, aux écrivains et aux artistes de prolonger la tradition de Tycho-Brahé, de Holberg, d'Ersted, d'Elenschlæger, d'Andersen, de Gundtvig et de Thorwaldsen.

Tels sont mes vœux pour le Danemark, pour le continent et pour les îles de ce royaume, avant de quitter Copenhague. C'est demain que je m'éloigne de cette ville que j'aime.

Je ne m'en séparerai pas sans rendre un hommage sincère à Frédéric VII, l'hommage d'un voyageur impartial.

Le raconter, ce sera assez pour mon dessein. Je ne prétends pas le louer autrement.

Frédéric VII s'est conduit en honnête homme et en homme très-éclairé. Il suivit en même temps les conseils de son père Christian et son propre instinct. Dès le mois de son avènement (janvier 1848), il promit une constitution libérale à son peuple, et il convoqua une assemblée législative qui se mit à l'œuvre. Le 5 juin 1849, le Danemark avait des institutions admirables qui le régissent encore.

La noblesse holsteinoise se révolta. Elle ne voulait pas renoncer à ses privilèges du moyen âge et l'ordre nouveau lui faisait horreur. Elle entraîna le Lauenbourg et le Slesvig méridional.

L'Allemagne s'en mêla. Sous le prétexte que le Hol-

stein, une province de la Confédération germanique, était lésé, l'Allemagne vint à son secours. Elle envahit le Holstein, le Slesvig, pénétra dans le Jutland et la guerre s'engagea. Elle espérait bien, sous de beaux dehors de protection, assouvir son âpre cupidité. Elle se proposait de gagner des ports sur la Baltique et de se transformer ainsi subrepticement en puissance maritime. Le Danemark ne le permit pas. Il fut héroïque. De 1849 à 1854, il tenta des entreprises dignes des plus belliqueuses époques de son histoire, et il se signala glorieusement à Idstedt et à Frédéricia. L'Allemagne lâcha prise et l'Europe intervint.

Malheureusement le duché de Slesvig, un duché tout danois, n'avait pu être soumis à la constitution, à cause de la guerre. Il eût été naturel et juste d'étendre les institutions de 1849 au Slesvig. Dans ce cas, l'ancienne monarchie danoise eût été entière. Cette monarchie avait l'Eyder pour frontière et non pas l'Elbe. Le parti national eût été content. On aurait pu détacher le Holstein et le Lauenbourg, les restituer même à la Confédération germanique, tout en conservant les droits particuliers du roi de Danemark comme duc.

Les choses ne se passèrent pas ainsi. Le système du *Helstat*, de l'ensemble de l'État, fut rédigé par la diplomatie. Le Lauenbourg et le Holstein furent reliés au Danemark sans cesser d'appartenir à la Confédération germanique, et le Slesvig fut faussement assimilé aux duchés allemands, tenu hors de

la constitution danoise et relégué dans ses coutumes locales.

Cette organisation du *Helstat*, préparée par les conférences européennes, scellée par le traité de Londres du 8 mai 1852, a créé au Danemark une situation pleine de périls. Elle a mis au cœur de ce pays une poudrière toujours prête à éclater. Car le Slesvig est, comme le Holstein et le Lauenbourg, absolutiste, tandis que le Jutland et les îles sont constitutionnels. Formidable antagonisme de gouvernements, redoublé par un antagonisme de deux nationalités irréconciliables : la nationalité allemande et la nationalité danoise !

Il n'y a qu'une solution possible, c'est que l'Europe modifie le traité de Londres et le *Helstat*, de telle sorte que le Slesvig rentre dans le cercle constitutionnel du Danemark auquel il appartient. Alors le Holstein et le Lauenbourg ne formant plus qu'un appendice allemand, extérieur au Danemark, la paix et l'harmonie pourront enfin naître dans le royaume de Frédéric VII.

Il serait temps de confondre le sophisme qui assimile aux duchés allemands le duché de Slesvig. Ce pays était danois dès le neuvième siècle. Ce fut le roi Hemming, contemporain de Charlemagne, qui fit solennellement du fleuve Eyder la limite entre le Danemark et l'Empire. La France et l'Angleterre n'ont qu'à se souvenir qu'elles ont reconnu et garanti cette frontière immémoriale en 1724. Elles, qui soutiennent la nationalité italienne contre l'Au-

triche ne souffriront pas que la Prusse envahisse la nationalité danoise. La Prusse en Slesvig serait, à la consternation de l'équité, ce qu'est l'Autriche en Vénétie. La Prusse n'a pas contre le Danemark un autre droit que le droit de la force. Quelles que soient, au reste, ses intelligences en Slesvig, si elle déclare la guerre à Frédéric VII, elle commettra une iniquité, et le drapeau danois sera le drapeau de la justice, et tous les hommes généreux combattront du cœur avec le Danemark. Cela est bien quelque chose. Mais cette guerre ne sera-t-elle pas conjurée? L'Allemagne ne saurait-elle être réduite au devoir? L'Allemagne n'est pas novice en de telles entreprises. Quand elle s'appelle l'Autriche, elle a des baillis comme Gesler, dans le passé, et, dans le présent, elle foule la Hongrie, elle opprime la Vénétie; quand elle s'appelle la Prusse, elle aspire à l'usurpation des ports de la Baltique aux dépens du Danemark. Enfin, quand l'Allemagne s'appelle l'Autriche et la Prusse, elle garde la Pologne qu'elle s'est partagée; l'Autriche garde la Gallicie, la Prusse garde le duché de Posen, et la Confédération germanique applaudit. Le monde, lui, n'applaudit point. Il n'ignore pas l'Allemagne. Elle est, certes, une puissante race. Pour mon compte, j'admire sa musique, sa poésie et sa philosophie, mais sa politique est exécrable. Elle se personnifie surtout, l'Allemagne, dans deux maisons : la maison catholique de Habsbourg, au Midi, et, au Nord, la maison protestante de Hohenzollern.

Si la maison de Habsbourg a été grande, les peuples qu'elle a écrasés sont plus grands qu'elle dès qu'ils se relèvent. Depuis son avènement au trône impérial (1273), elle s'est développée par la conquête des territoires et par l'oppression des consciences, territoires et consciences contre lesquels son histoire est un perpétuel attentat. La prépondérance des deux branches de la maison de Habsbourg, celle d'Autriche et celle d'Espagne, passa heureusement à la France par les traités de Westphalie (1648). Ces traités étaient le triomphe écrit de la politique de Coligny, de Henri IV et de Richelieu. Mais ce n'était pas assez, et les faits ont leurs conséquences providentielles. Cette lignée de Habsbourg, dont le double rôle a été de confisquer des provinces et de persécuter les âmes, a semé sans cesse la superstition, le fanatisme, les rapines et la mort; elle recueille la ruine.

La maison de Hohenzollern fut fondée et illustrée par trois Frédéric. L'un, simple comte de Murberg, prêta de l'argent à Sigismond, roi de Bohême, et plus tard empereur. Sigismond, ne pouvant payer aux échéances, empruntait toujours, si bien que, pour s'acquitter, il vendit au comte de Murberg (1441) le marquisat de Brandebourg, au prix de quatre cent mille florins d'or.

Un descendant de ce Frédéric, comte de Murberg, Frédéric I, transforma (1701) le marquisat de Brandebourg en royauté, et le petit-fils de Frédéric I, Frédéric II, donna en célébrité à cette couronne ce

qui lui manquait en antiquité. La gloire seule a le privilège de suppléer le temps qui la consacrera et la centuplera en s'accumulant sur elle.

Moins persécutrice que la maison de Habsbourg, la maison de Hohenzollern ne fut pas moins avide.

Attaquera-t-elle le Danemark? si elle l'attaque même avec l'appui de la Confédération germanique et de l'Autriche, alors je prédis au Danemark ces deux choses : son union au dedans et son indépendance au dehors.

Frédéric VII de Danemark n'aura qu'à prononcer d'une voix forte les paroles de son aïeul Christian IV, d'héroïque mémoire : « Mon bon peuple, voici l'ennemi. S'il ne nous connaît pas, nous lui apprendrons qui nous sommes, nous le lui apprendrons sur terre et sur mer. » Il dira ces mots magiques à son tour, Frédéric VII, et sous les plis du drapeau national, tous les Danois, tous, roi, nobles, bourgeois, ouvriers, paysans, s'embrasseront, puis d'un même élan, comme un seul homme, ils se lèveront contre l'étranger. Et ils seront assistés infailliblement par la politique extérieure. Car une confiscation territoriale de plus, une confiscation de la Prusse sur le Danemark serait trop, et la politique européenne qui s'opposera à l'Allemagne, aux obstinations de l'Autriche du côté de l'Adriatique et aux empiétements de la Prusse du côté de la Baltique, cette politique, soit française, soit anglaise, qui aidera les Danois, ces bons soldats, ces bons marins et ces bons patriotes ; cette politique sera magna-

nime. L'opinion publique l'approuve et la postérité la bénira.

Copenhague, 6 octobre.

Il y a des villes écrites d'avance par le doigt de Dieu à la place qu'elles occuperont pendant des siècles : Babylone, Ninive, Memphis, Thèbes, Jérusalem, Athènes, Alexandrie, Londres, Naples, Venise, Rome, et Paris, cette Rome de l'esprit moderne.

De toutes les villes, l'une des plus heureusement assise, à portée de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, c'est Constantinople.

Une autre ville privilégiée, c'est Copenhague. Copenhague est situé, providentiellement aussi, non plus sur un Sund d'Orient, mais sur un Sund septentrional, au bord de la Baltique. Le monde de l'Ionie et de l'Égypte, le monde de la Grèce et de l'Italie, le monde de la France, tous ces mondes du Midi sont finis déjà. Le monde de l'Angleterre est dépassé. Le monde scandinave, ce monde des Edda va commencer et s'étendre dans des zones de vapeurs jusqu'à l'Islande. Copenhague est un centre pour tous ces souffles et tous ces génies : il serait même la capitale géographiquement nécessaire d'une Scandinavie future, la capitale qui souderait le mieux les trois États, si jamais leur unification s'accomplissait. Là, dans Copenhague, les cigognes et les

cygnes, les hêtres et les sapins, les vaisseaux et les pavillons de tous les peuples, les chants des scaldes, les sagas et les ruhnes, les lacs et la mer vous enveloppent. Vous voyez tout cela du haut de la tour de Christian IV. Vous êtes ravi par le ciel, par la terre, par la navigation, par tous les souvenirs et toutes les divinations de l'histoire, par les aspects nouveaux de la nature, de l'art et de l'homme.

Les journées, les soirées et les nuits m'ont été bonnes ici. Tout germait, tout brillait, tout fleurissait pour moi dans une aurore boréale de l'âme. Je pars pour Elseneur, mais je reviendrai sans doute à Copenhague; j'y planterai de nouveau ma tente, ne fût-ce que peu d'instant, sous les plis du Danebrock, ce drapeau miraculeux à la croix blanche sur un fond rouge.

CHAPITRE X

Traversée du Sund depuis Copenhague jusqu'à Elseneur. — La mer, la terre. — Elseneur. — Marienlyst. — Vaisseaux sur le Sund. — Le château de Kronborg. — La tour d'Helsingborg. — L'île d'Hveen. — Tycho-Brahé. — Ses ennemis, Christophe Walckendorf. — Kronborg. — Légende d'Olger Dansk. — Méditation à Marienlyst. — Histoire de la reine Mathilde, de Struensée et de Brandt. — Mathilde et Marie-Julie.

Nous avons douze lieues environ à franchir de Copenhague à Elseneur. M. de Moltke et moi, nous nous sommes embarqués à neuf heures du matin sur *l'Hamlet*. *L'Horatio* et *l'Ophélia* étaient attendus. Les navires, les bateaux à vapeur, rasaient le havre militaire où quatre vaisseaux de guerre demeuraient immobiles. Leur aspect rude contrastait avec la grâce des bâtiments légers et ailés du port.

Nous sommes entrés dans la pleine mer. Elle était d'une beauté surprenante. Elle changeait à tout moment de couleur — bleue, blanche, ardoise, lilas, selon le soleil ou le nuage.

Il faut tomber à genoux devant le Sund. C'est là

mer dans toutes ses fougues, dans tous ses bruits ; et c'est la terre, sur la côte de Séeland, la terre dans les miracles d'un paysage inépuisable en jardins, en palais, en maisons, en futaies gigantesques. — La terre et la mer donc étalent ici ce qu'elles ont de plus rustique, de plus aventureux, de plus divin. La terre est prodigue de bois où se jouent les brises, où courent les cerfs, et de pacages où paissent des milliers de vaches jusqu'aux grèves du Sund ; la mer porte des centaines de navires, les uns à l'ancre, les autres dans le vent, toutes voiles déployées. Je n'avais rien vu, ni rien imaginé de pareil. L'une des trois ou quatre plus belles pages de la création a été tracée là, sans aucun doute. De Copenhague à Elseneur, la mer est aux autres mers ce qu'est le lac des quatre Cantons aux autres lacs.

Les circonvolutions, les détours, les méandres des rivages du Sund, les nuances de ses grandes eaux, les pentes et les ombres qui y conduisent sont adorables. Il n'y a pas là de couvents, ce sol n'en germe pas comme l'Italie, l'Espagne et la France. Les couvents en Séeland ne seraient point bâtis d'esprit, mais de pierres seulement. Ils s'écrouleraient vite. Ce que l'on pressent, ce que l'on devine dans les délices de ces Thébâides, ce sont des bonheurs d'amants et des inspirations de poètes. L'architecture des arbres par delà les prairies est merveilleuse. On dirait qu'un Phidias a élevé dans des proportions exquises des Parthénons de feuillage, des cités végétales, des édifices aériens, des balcons, des

galeries, des terrasses, pour l'admiration de tous les vaisseaux du globe.

Les ondulations de la Séeland sont plus marquées le long du Sund que partout ailleurs. Là, elles se déroulent en mètres irréguliers, mais selon l'ordre secret et d'après les lois mystérieuses d'une prosodie éternelle. La vie de la terre et de la mer se développe ainsi, comme un double poème dont les mouvements et les épisodes s'entre-croisent en plis de lames ou en plis de collines, dans un contraste saisissant et délicieux.

Le 6 octobre 1860, après la traversée du Sund depuis Copenhague, je saluais avec un enthousiasme profond la rade verte et les toits rouges d'Elseneur. Malgré la saison, le soleil était chaud et la température presque tiède. C'était en Danemark ma plus belle journée de nature, aussi belle, dans un autre ordre, que ma première journée de Seebühl, en Suisse. Mon cœur était plein d'infini, et l'aspiration de ma poitrine était aussi puissante que celle de la mer, plus religieuse sans doute, plus religieuse de toute la distance d'une âme à un élément !]

Nous avons exploré la capitale d'Hamlet, aux lueurs de Shakspeare plus encore qu'aux rayons du ciel. Nous avons choisi ensuite à Marienlyst, à vingt minutes d'Elseneur, un pavillon qui domine la mer. Nous nous y sommes installés. De là, je touche le

Sund dont je ne suis séparé que par un jardin et un pacage. Le Sund est sans bornes de Copenhague à Landskrona, puis il devient détroit, se rétrécissant insensiblement de la première pointe suédoise jusqu'à Elseneur et à Marienlöst, où il n'est plus qu'une sorte de canal des Dardanelles.

De la terrasse de notre pavillon de Marienlyst je compte trois cent dix vaisseaux. Les uns sont à l'ancre, les autres profitent du vent pour entrer dans le Cattégat. J'aperçois le château de Kronborg sur la rive danoise et sur la rive suédoise la tour d'Helsingborg. C'est une féerie!

Mes yeux ne voient pas seuls. Mon imagination voit aussi; elle voit deux rois armés et sans casques, assis, l'un, en Séeland, sous le fanal de Kronborg : c'est Christian IV; l'autre, en Scanie, sous les créneaux d'Helsingborg : c'est Gustave-Adolphe. Quel est donc le prestige de la gloire qui montre à l'esprit aussi distinctement que la lumière montre aux regards deux souverains couchés depuis tant d'années dans la tombe? C'est que ces souverains personnaient chacun une nation.

Christian IV fut un héros chevaleresque et politique; il représenta magnanimement le Danemark. Gustave-Adolphe fut un héros religieux, le Coligny couronné de la guerre de Trente ans. Il représenta plus que la Suède, plus qu'un peuple; il représenta

une idée : la liberté de conscience. Il vécut et mourut pour elle, aussi pur que la vertu, aussi grand que le sacrifice!

Marienlyst, 7 octobre.

Nous avons loué une barque dans la rade d'Elseneur, et, par une mer d'azur sombre, telle que l'aimaient les pirates de l'Edda, nous avons gagné l'île d'Hveen. Elle appartient aujourd'hui à la Suède. Elle a deux villages, de belles prairies et de fertiles champs de seigle. Son charme, c'est d'avoir été le séjour de Tycho-Brahé. Quoiqu'il ne reste plus des demeures du grand astronome que de vulgaires décombres, à peine quelques pierres moussues, on ne peut sur cette île détacher son esprit du nom qui la rend à jamais célèbre.

Ce nom est celui de Tycho-Brahé. Tycho-Brahé naquit (1546) au manoir de Knudstorp, près d'Helsingborg, en Scanie, contrée qui était alors, comme la Norwége, une province du Danemark. Après une jeunesse très-orageuse, des duels, des démêlés avec sa famille patricienne, un mariage avec une paysanne, des voyages nombreux, des études profondes, Tycho-Brahé fut comblé de richesses par Frédéric II. Le roi lui donna l'île d'Hveen, mille écus de pension annuelle, un canonicat à Roeskilde de deux mille écus et cinq cent mille francs pour la construction d'un observatoire. L'illustre Scanien, qui avait cul-

tivé toutes les sciences, était surtout en effet un astronome. Il avait recueilli deux héritages de ses oncles, et il ajouta cinq cent mille francs aux munificences du roi pour élever dans l'île d'Hveen deux édifices, dont il appela l'un Uranienbourg, le *château du ciel*, et l'autre Stiernberg, la *montagne des astres*.

Il vécut là vingt années en monarque. Ses sujets étaient ses nombreux élèves et les visiteurs nationaux ou étrangers. Il offrait à tous l'hospitalité, et il les initiait à ses travaux gigantesques, dignes de son génie et de son siècle, le grand seizième siècle.

Brahé était un roi intellectuel. Les princes le comblaient d'hommages. Les vaisseaux débarquaient à son île tantôt un philosophe, tantôt un chimiste, tantôt un alchimiste, tantôt un grand capitaine. Une fois, c'était Ulric, duc de Mecklenbourg; une autre fois, c'était Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel; une autre fois encore, Sophie, reine de Danemark. En 1590, Jacques I^{er}, roi d'Écosse, fils de Marie Stuart, cingla de Copenhague à l'île d'Hveen. Il habita toute une semaine sous le toit d'Uranienbourg, fit de magnifiques présents à Tycho-Brahé et composa des vers en son honneur. C'était l'astronome qui était le souverain, et le roi qui était le courtisan.

Christian IV vint aussi passer quelques jours à Stiernberg. Les bienveillances furent réciproques. Christian, qui était fort jeune, ôta de son cou une chaîne et la suspendit comme un gage de son admi-

ration sur la poitrine de Tycho-Brahé. Malheureusement il ne fut pas sourd à la calomnie. Il laissa dépouiller par ses ministres le grand astronome de ses pensions, de son canonicat et de son territoire. Le roi, dit-on, eut même l'impiété, après l'expatriation de Tycho-Brahé, d'accorder la propriété de l'île d'Hveen à une maîtresse qui fit raser les deux temples consacrés à la science.

Tycho-Brahé était l'homme de la postérité. Il était la plus vive lumière du Danemark. On pouvait craindre que la prévention de la cour et de Copenhague ne l'obscurcît longtemps, cette lumière. Il suffit d'un nuage pour cacher un astre.

L'empereur Rodolphe II fut une providence pour Tycho-Brahé. Il lui fit bâtir un observatoire, il lui donna une de ses maisons princières, il lui assura une pension de trois mille ducats. Tycho-Brahé quitta le Danemark avec sa femme, ses enfants, ses élèves, ses serviteurs et alla prendre possession de sa résidence de Bohême. Il laissa cet adieu en partant :

« Danemark, ma chère patrie, en quoi t'ai-je offensé? Mon seul crime est d'avoir agrandi ton nom! »

Il continua ses travaux dans cet Uranienbourg continental que l'empereur lui avait disposé près de la ville de Prague. C'est là qu'il mourut en 1601. Son plus illustre disciple est Jean Keppler.

Tycho-Brahé vécut trop peu dans sa retraite de Bohême. Lui, qui avait tant creusé l'astronomie, il

n'aurait peut-être pas persisté à défendre Ptolémée, qui fait mouvoir les planètes autour de la terre; il aurait peut-être admis avec Copernic la vérité devinée par Pythagore, c'est que le soleil est le centre du grand système du monde. Au lieu de céder à sa science, il céda à sa foi, et le croyant vainquit en lui l'astronome. Il aurait redouté d'ébranler l'Écriture sainte en proclamant la rotation diurne de la terre sur son axe et l'immobilité du soleil.

Malgré cette opiniâtreté à combattre Copernic et Pythagore dans un but théologique, l'influence de Tycho-Brahé fut prodigieuse. Il secoua les esprits, il découvrit Mercure; il fit des observations nouvelles sur la théorie des comètes, de l'air, de la lumière; il composa un catalogue plus complet des étoiles fixes; il inventa et perfectionna des instruments dont la précision rendit tout facile ou du moins tout possible après lui. Ce qui lui manqua, ce ne fut pas le génie, ce fut l'héroïsme de l'innovation.

Je connais de lui un portrait saisissant. Le coup d'épée qu'il reçut à la figure est dissimulé à dessein. Il n'y en a qu'une faible trace.

Tycho-Brahé ressemble à un pontife de l'Orient. C'est un prêtre de Chaldée avec une nuance si douce, si religieuse dans la physionomie, qu'il rappelle le Christ. Il a la taille moyenne, les yeux bleus, les cheveux presque roux, l'attitude majestueuse. Il est enveloppé de plis. Est-ce une robe de chambre très-ample? Est-ce un manteau? est-ce une tunique? On sent le patricien et le mage. La charpente du visage

est forte sans être grosse; elle est fine et n'a rien de mesquin. J'ai été touché de l'harmonie exquise de cette tête. C'est féodal, et c'est antique, et c'est chrétien; c'est par-dessus tout vivant.

Pendant que je regagnais Elsenear, sur notre barque, par le bleu foncé du Sund, je pensais à Tycho-Brahé, à sa gloire, aux ennemis qu'elle lui suscita.

Le plus puissant de ces ennemis était Christophe de Walckendorf, l'un des quatre tuteurs de Christian IV. C'était un très-grand seigneur qui fonda le château de Glorup et l'église de Svindinge en Fionie. Son portrait bien conservé est encore suspendu dans cette église, près de l'autel. Christophe de Walckendorf est en pourpoint de velours noir bordé de fourrure. Il a une chaîne double à laquelle sont rivés un médaillon de son pupille Christian IV et l'ordre de l'Éléphant. Ce Walckendorf, dont la fraise est godronnée comme celle des évêques et des pasteurs, ressemble à Guillaume le Taciturne d'une manière étonnante. Le même effort de volonté se marque dans la fixité des yeux et dans la pression des lèvres l'une contre l'autre.

J'ai lu, à la date de 1599, cette inscription tracée en danois au bas du portrait :

« Moi, j'ai bâti Glorup et cette église de nouveau.
« J'ai rassemblé toute la paroisse de Svindinge sous

« ma suzeraineté et j'ai fait poser les remparts de
« pierre autour du district de Glorup. De tout ceci,
« je ne me vante pas, mais je me réjouis d'avoir gou-
« verné mes vassaux en paix, avec douceur et
« bonté.

« A Dieu soient les louanges ! »

Voilà ce que je lus dans l'église de Svindinge. Je montai au clocher, le plus élevé de tous les clochers de village en Fionie.

Je découvris l'île et la mer. La grande cloche de ce clocher est de 1572, l'année de la Saint-Barthélemy. Elle fut coulée et fixée aux frais du seigneur de Glorup, Christophe de Walckendorf. Elle porte cette autre inscription :

« Je m'appelle le coq de saint Pierre. Je sonne à
« l'honneur de Dieu et à la prospérité des Walcken-
« dorf. »

Telles sont ces inscriptions fastueuses et tel était cet arrogant Christophe de Walckendorf. Tout ce que j'ai appris de lui me démontre qu'il ne persécuta Tycho-Brahé que par orgueil. Lui, patricien, ne pouvait souffrir qu'un autre patricien dérogeât dans la science. Il croyait châtier justement un noble qui ne se souvenait pas assez de son blason et qui préférait le télescope à l'épée.

Marienlyst, 8 octobre.

De mon fauteuil j'embrasse une mappemonde dépliée sur ma table. Les océans environnent la terre. Ces océans, Indien, Atlantique, Pacifique, ont leurs sentiers comme le sol ferme de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Les pêcheurs, les navigateurs ont été la plupart, à de certains degrés, des Colombs. Chacun a fait sa découverte. La science s'est peu à peu formulée; peu à peu la mer a eu ses historiens, ses géographes, ses guides. Il y a maintenant des cartes de la mer, des étapes, des haltes. A quelles magnifiques découvertes ne parviendrons-nous pas ! Où s'arrêteront la boussole, la vapeur, le télégraphe électrique et le génie de l'homme ?

Si je quitte mon fauteuil et cette mappemonde prophétique, j'aperçois de mon balcon le Danemark et la Suède, le Cattégat, le Sund, et sur le Sund deux à trois cent cinquante navires par jour. Il en passe par an sous la terrasse où je suis plus de quinze mille, diaprés des drapeaux de toutes les nations. Ces navires vont de la mer du Nord à la mer Baltique ou de la Baltique à la mer du Nord. C'est un spectacle indescriptible. Le Sund est la grande route mouvante des peuples. Toutes les marines s'y rencontrent et s'y mêlent avec leurs bannières diverses.

Le portier majestueux de ce détroit est un général; c'est le gouverneur du château de Kronborg.

Le droit payé jadis au château de Kronborg par toutes les nations n'existe plus. Il était fondé sur ce que la forteresse était un fanal et un asile au besoin. Ce droit, fort contestable, et que le monde maritime pouvait abolir d'un mot, a été capitalisé. Chaque nation s'est rachetée de cet impôt par un sacrifice d'argent. L'Angleterre a tout payé d'une fois. La France, la Prusse, la Russie et les autres puissances s'acquitteront par annuités. C'est l'Amérique, ce sont les États-Unis qui ont provoqué et déterminé la solution de cette question du Sund.

J'ai examiné pendant plusieurs heures le château de Kronborg. J'ai commencé par les souterrains extérieurs; je n'en ai rapporté qu'une légende, la plus populaire, il est vrai, de tout le Danemark. Cette légende est celle d'Olger Danške. Je vais raconter ce géant que j'ai eu le malheur de chercher sans le trouver.

Olger Danške, le plus terrible des guerriers scandinaves, est le génie tutélaire du Danemark. Il était de la plus vieille noblesse dynastique. Selon une tradition généralement accréditée, il était fils de Goetrik, un roi danois contemporain de Charlemagne. Selon une autre tradition, il est même antérieur à Odin qui, comme dieu, est aussi ancien que la lumière, mais qui, en sa qualité de conquérant

asiatique, ne date que d'un demi-siècle avant Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit de la généalogie d'Olger Danøke, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était prince de Sée-land, cette île séparée de la Scanie par le Sund, cette terre qu'il nomma lui-même Sœdlandia, terre des semences, et qu'il aima toujours, qu'il aime encore de toute la tendresse dont l'enfant aime son berceau.

Il voyagea néanmoins dans les pays étrangers, dans les royaumes lointains, Olger Danøke à la longue épée. Après une défaite des Danois, où il combattit en lion et où il blessa Roland, neveu de Charlemagne, l'empereur le demanda comme otage et le garda prisonnier dans une tour sur le Rhin. Il s'y ennuyait beaucoup, le triste captif; car il n'avait aucun goût ni pour l'Allemagne, ni pour le fleuve allemand; il ne songeait qu'aux flots du Sund, aux moissons d'or et aux forêts de hêtres de son île, de sa Sée-land.

Ce fut Roland qui le délivra au nom de son oncle Charlemagne. L'empereur mettait une condition à la liberté d'Olger Danøke, c'est qu'il irait à Rome secourir le pape assiégé par les Turcs dans la capitale du monde chrétien. Olger Danøke fut très-heureux de cette condition. Il détestait les Turcs autant que les Allemands. Il tailla en pièces tous ces mécréants et pas un ne s'en retourna à Stamboul.

Embrassé par Roland, loué par Charlemagne et béni par le pape, Olger Danøke entreprit des voyages

et des traversées sans nombre. Il fit dans l'Orient, dans la Germanie, en Espagne, en Italie, en Angleterre et en France, des exploits à remplir vingt poèmes épiques. Il ne peut mourir, car il a mangé à Golconde un fruit de vie à l'arbre de l'éternité.

Il a été aimé de plusieurs princesses. Il a été retenu quinze ans par une fée dans une île enchantée de l'Océan ; mais le bon Olger Danške n'adore, lui, que sa patrie danoise. Il ne veut épouser qu'elle. Il eut une distraction pourtant à Paris. Il allait fléchir à la passion d'une reine de France pour lui, et se marier dans la cathédrale de Notre-Dame, lorsque la fée jalouse l'enleva au moment de la cérémonie nuptiale et le transporta dans le château de Kronborg.

C'est là que dort content Olger Danške. Il sait en rêvant qu'il est dans son caveau de Séeland. Il ne désire rien de plus. Le Danemark est désormais son unique sollicitude. Quand le Danemark est en péril, Danške sort de son sommeil ; il y retombe quand le danger est passé.

Le caveau du fils de Gœtrik est vaste ; car le solitaire est de grande taille, de plus grande taille que Sigurd et les Nibelungs. Il est assis sur un roc, le corps penché, le coude appuyé sur une table de pierre, la tête sur son poignet droit. Sa barbe blonde, sur laquelle les siècles glissent comme des minutes sans la blanchir, sa barbe aussi blonde que ses cheveux, entoure mille fois la table de ses replis, perce la terre, semblable à un réseau de racines et pénètre

jusqu'au Sund. Quelquefois cette barbe, soulevée par les vagues, flotte dans l'azur de la mer, et les navigateurs étrangers disent : — « Voilà de belles algues ! » Mais les matelots danois répondent : — Non, non, ce ne sont pas des algues, c'est la barbe d'Olger Danške. »

Qu'arriverait-il si la patrie appelait Danške ? comment se dégagerait-il de sa barbe ? C'est lui-même qui la couperait avec son épée tranchante suspendue à la voûte de sa grotte.

Voici les plus récentes nouvelles d'Olger Danške. Quoiqu'il soit excellent et dévoué, il inspire une sourde terreur. D'un mouvement involontaire, au milieu de ses songes, il tuerait un visiteur trop confiant. Aussi use-t-on de précautions avec lui. On envoie ordinairement dans le souterrain des condamnés à mort, puis on leur accorde leur grâce. Le dernier qui fut dépêché pour s'informer de Danške s'était muni d'un énorme marteau. Il s'approcha lentement du géant qui, les yeux fermés, disait : — « Si le Danemark est faible, qu'on me réveille. » A ces paroles, l'homme secoua Danške dont l'épée rendit un son et un éclair. Le géant se mit sur son séant et dit au malfaiteur : — « Si tu es un messager danois, donne-moi la main et, par ta force, je jugerai de la force du pays. » L'homme lui tendit le marteau. Olger Danške le saisit, le serra et dit : — « Cette main est celle du Danemark. Elle se défendra bien seule cette fois. Je puis donc me rendormir. » Et le géant, reprenant sa position inclinée, s'assoupit de nouveau.

L'homme reparut au jour plus pâle qu'un spectre. Il retraça son entrevue, les cheveux tout hérissés d'effroi. Il montra son marteau. Les doigts du géant étaient imprimés dans le fer. Une étreinte lui avait suffi pour cela. Ce qu'il attend surtout, c'est que le Danemark ait une guerre avec l'Allemagne. Alors il se lèvera. Il sera invisible dans l'armée de la patrie danoise, et cette armée électrisée ne comptera que des héros. Elle sera invincible.

Le château de Kronborg est solidement construit sur la pointe de terre danoise qui s'avance le plus dans la mer. Il est enfermé dans une triple enceinte de fossés remplis d'eau, — derrière des grilles et des voûtes sinistres.

J'ai compté neuf tours à Kronborg. Celle de l'horloge est ravissante. Toutes les portes de ces tours sont des cintres d'une variété exquise. La chapelle est d'une coquetterie élégante. N'est-ce pas plutôt une chapelle de cour qu'une chapelle de forteresse? C'est qu'en effet la forteresse est un château qui a reçu dernièrement deux cours à la fois : celle de Suède et celle de Danemark. Kronborg était la résidence de deux rois. J'ai remarqué au premier, où sont les appartements de la dynastie, un boudoir très-bas et délicieux qui regarde Helsingborg. Les plus belles vues à mon gré sont celles de la tour du fanal à l'extérieur, et, dans l'intérieur,

celle de la salle du conseil. Ces deux horizons ne diffèrent presque pas. Ils s'ouvrent sur la Suède et sur les rochers de Kullen, sur le Sund et sur le Cattegat tellement peuplés de vaisseaux qu'on dirait des villes flottantes.

Les canons braqués sous les fenêtres m'ont fait souvenir que j'étais dans une citadelle et les chambres où fut reléguée la reine Mathilde, après son arrestation, m'ont cruellement prouvé que j'étais dans une prison d'État. Cette belle, confiante et malheureuse reine Mathilde est une tradition vivante et pathétique en Danemark. On s'intéresse même à ses fautes, à cause de son amour; on regrette ses légèretés, on plaint son infortune, on aime sa mémoire. J'ai été ému entre ces lambris où la pauvre reine versa tant de larmes, où elle apprit les aveux de Struensée, puis son supplice, et où elle s'arracha désespérée à sa fille, son enfant probablement illégitime et d'autant plus adoré.

Je me suis retiré chez moi dans un involontaire attendrissement. Je me suis installé dans un fauteuil, afin de mieux penser à la reine Mathilde. Tous ses portraits m'ont souri. J'ai remué les cendres tièdes encore du règne de Christian VII. Je me suis rappelé le château de Celles, en Hanovre, où Mathilde mourut, la pierre double dont elle s'aidait pour monter à cheval, lorsqu'elle sortait de Frederiksberg avec Struensée, les promenades, les chasses, les rendez-vous des deux amants. J'ai si bien songé à ces choses, que je me suis laissé entraîner à les

écrire sur mon bureau de Marienlyst, tout en considérant la mer et les navires du monde entier qui la sillonnent si magnifiquement aux abords du Sund.

Christian VII était fils de Frédéric V et de Louise d'Angleterre, fille de George II. Cette princesse étant morte, Frédéric V se remaria. Il épousa en secondes noces Julie-Marie, fille de Ferdinand-Albert, duc de Brunswick-Wolfenbüttel. Julie-Marie eut un fils, le prince Frédéric, dont les difformités contrastaient avec les séductions de Christian. La reine sentit avec rage cette différence. Elle fut une mère tendre pour Frédéric, tandis que pour Christian elle se montra une vraie marâtre, avec des astuces diplomatiques et des manéges de cour qui rendaient sa haine plus dangereuse.

Christian, à son avènement (1766), était un libertin accompli. Julie-Marie l'avait entouré de jeunes seigneurs dissolus qui n'avaient pas eu de peine à corrompre le prince dont la nature était voluptueuse. Il avait la taille souple, le visage noble, le front élevé, le nez aquilin, la bouche espiègle, les yeux bleus et les cheveux blonds. C'était un charmant roi du Nord.

Jeune d'âge et déjà vieux de débauches, il épousa l'année même de son avènement la princesse Mathilde d'Angleterre, fille de son oncle le prince de

Galles. Elle était belle, vierge d'esprit, de cœur et de corps. Elle avait toutes les puissances de la chasteté, comme lui, toutes les décrépitudes précoces du vice.

Elle fut accueillie avec applaudissement par le Danemark, avec froideur par Sophie-Madeleine, grand'mère du roi, avec envie et perversité par Julie-Marie, avec curiosité et inquiétude par Christian. Ce prince, contre l'attente de sa belle-mère, eut un fils dont la naissance fut saluée des acclamations de Copenhague et des provinces. La reine Mathilde accoucha heureusement le 28 janvier 1768.

Christian cependant, dégoûté, ennuyé, rassasié, embarrassé de tout, même de sa jeune femme, résolut de faire un long voyage en Hollande, en Angleterre, en France et en Allemagne, afin de se retremper, s'il était possible, dans de nouvelles impressions et une nouvelle vie.

Il partit au milieu de l'année 1768. Il était accompagné du comte de Bernstorff, du comte de Moltke, de M. Schimmelmänn et du comte de Holcke. Les trois premiers étaient des hommes politiques; le dernier, le comte de Holcke, était un étourdi agréable. On l'appelait don Juan. Il visait à être le maréchal de Richelieu du Danemark. Un très-petit compagnon à cette date, le fils d'un pasteur protestant d'Altona, le docteur Struensee, suivait Christian en qualité de médecin. Il avait été recommandé à la cour par M. de Brandt, très-gentilhomme quoique non titré, et surtout par le comte de Rantzau, un plus

grand seigneur que Brandt, un caractère d'ailleurs trop humoriste pour être ambitieux avec persévérance. Le comte de Rantzau n'avait que beaucoup d'esprit, de valeur et des boutades héroïques. Dans un de ses accès de cupidité ministérielle, il fit placer Struensée auprès du roi. Struensée devait travailler sourdement à déraciner le comte de Holcke et à préparer la dictature du comte de Rantzau. Rantzau avait été l'ami de Frédéric V, et il voulait préserver Christian VII des abîmes où l'entraînait le comte de Holcke ; il voulait aussi probablement être un peu pour lui-même le chef du gouvernement et le maître des affaires.

Quoi qu'il en soit de ce pacte problématique entre le comte de Rantzau et Struensée, Christian s'attacha particulièrement à son médecin. Hélas ! il en avait souvent besoin. Sous le nom de comte Travendahl en Hollande, de comte d'Oldenbourg en France, sous son nom de Christian en Angleterre et en Allemagne, il visita ces cours étrangères avec distraction. Ce qu'il aimait, c'était de passer du palais des rois aux maisons des courtisanes. Son tour du monde ne fut que le tour des lupanars européens. Il dépensait à ses vils plaisirs plus d'un million par mois. Il jetait l'or à poignées. George III lui avait donné des bals à Saint-James, Louis XV à Versailles ; le duc de Choiseul et le duc de Duras firent jouer devant lui la comédie dans leurs hôtels. Il se déroba le plus vite qu'il pouvait à ces devoirs de l'étiquette, et il se dédommageait

de sa contrainte dans ses aventures avec les filles de Paris et de Londres. La fête qui l'intéressa le plus, hors des mauvais lieux qu'il préférait toujours, ce fut une chasse aux flambeaux que lui ménagea le prince de Condé dans la forêt de Chantilly. Holcke, pendant les six mois que dura le voyage du roi, fut le compagnon habituel et l'instigateur de ses orgies. Quand le roi rentrait mourant, épuisé, et que des crises succédaient aux excès, Struensée était le garde-malade et le consolateur. Son influence se fonda ainsi peu à peu. Elle était croissante lorsque le roi, plus énervé à son retour qu'à son départ, revint par Strasbourg et par Hambourg dans ses États.

Il trouva la reine plus splendide que jamais. Elle avait passé les mois de l'absence du roi à Frederiksborg. Elle avait été sage, studieuse, dévouée à son fils. Elle recevait de loin en loin les visites de Julie-Marie, du prince Frédéric, et, quoiqu'elle ne crût pas à la bienveillance de la marâtre de Christian, elle ne soupçonnait pas toute la haine de cette femme hardie qui dissimulait son aversion sous les hommages. Le roi fut surpris et mécontent des grâces de la reine. L'éclat de son teint, la richesse de sa chevelure, l'exubérance robuste et presque vierge de sa nature humiliaient profondément Christian dans l'épuisement de son intelligence, de son tempérament, de toutes ses forces. La vie débordait en elle, tandis qu'elle était tarie en lui.

Le comte de Holcke avait toujours les fonctions

de favori ; mais de Brandt, l'ami de Struensée, en avait déjà les privilèges. Dans ces circonstances, le misérable Christian, rongé du mal dont François I^{er} de France était mort, ne songea pas un instant à garantir la reine. Ce qui ajouta encore à son crime, c'est qu'il n'était pas amoureux. Il céda honteusement à une dépravation et il communiqua ses abjectes souffrances à Mathilde. — Elle ne comprit pas d'abord cette ignominie. Son amie, la femme du général Gohler, l'éclaira. L'indignation de la reine fut au comble.

Elle parla de retourner en Angleterre. Madame Gohler lui persuada de se guérir d'abord et de s'adresser à Struensée. Elle joua le rôle d'entremetteuse. Struensée était son amant. Elle lui avait sacrifié Philosophow, l'ambassadeur de Russie ; elle le sacrifia lui-même sans hésiter à ses plans de fortune. Après avoir préparé la reine, elle amena Struensée à Travendahl, un rendez-vous de chasse du roi. C'est là que Mathilde eut sa première entrevue sérieuse avec le médecin de Christian. Struensée fut tendrement respectueux. Il était beau, grand, adroit. Il avait de l'esprit, du tact, une modestie habile, toutes les lumières d'un homme de science et tous les raffinements d'un homme du monde. Il se mettait à ravir. Il montait bien à cheval ; il était un duelliste redoutable. Son attitude avait une dignité simple. Sa physionomie exprimait un dévouement timide. Il intéressa la reine. Lorsqu'ils se séparèrent, Mathilde ne pensait plus à partir. Elle ne songeait qu'à rester

en Danemark pour protéger son fils. Struensée n'était plus seulement un médecin pour elle, mais un ami.

Il ne tarda pas à lui rendre la santé. Une occasion se présenta pour eux de se voir davantage. On avait décidé en plein conseil de famille et de gouvernement que le prince royal serait inoculé. Struensée fut chargé de cette opération. La reine passa plusieurs jours et plusieurs nuits au chevet de son fils ; elle fut touchée des soins que le médecin éminent prodiguait au prince. Elle crut voir dans ce zèle ardent plus que de la science, plus que de la conscience, plus même que de l'ambition ; elle y reconnut un amour. Plus cet amour était indirect, mystérieux, plus il eut de charme. Mathilde s'arrangea pour fixer Struensée à la cour. Elle le fit nommer conseiller de conférence, lecteur du roi et de la reine avec un traitement considérable.

Les choses allèrent vite. L'inoculation avait réussi au mois de mai 1770. Au mois de juin, la cour fit un voyage dans le Slesvig. Struensée avait persuadé à la reine de s'emparer de l'esprit du roi, d'accréditer auprès de Sa Majesté M. de Brandt et de rappeler le comte de Rantzau, qui se consumait en une sorte d'exil dans sa terre d'Aschberg, en Holstein. La reine approuva tous les projets de Struensée. Elle s'y associa. La cour demanda à Rantzau une hospitalité que le vieux et fantasque seigneur égaya par des surprises et des magnificences inouïes. Le château d'Aschberg était petit, mais l'hospitalité y fut

grande. Rantzau avait accepté les avances de la reine et de Struensée. Seulement, comme il avait deviné leur liaison, il était irrité contre Struensée, dont il prévoyait la fortune politique. Cet homme de rien, protégé par lui, n'allait-il pas le protéger à son tour? Ce sentiment de la prépondérance de Struensée lui fut dès lors insupportable. S'il eut de l'humeur, du reste, il ne se trahit point.

Struensée et la reine, de retour à Copenhague, prirent leurs quartiers d'hiver à Hirschholm (septembre 1770). Les grands coups furent portés. Au mois de décembre, le comte de Holcke était remplacé auprès du roi par M. de Brandt, désormais surintendant des spectacles et des menus plaisirs. Le comte de Bernstorff, le comte de Moltke, MM. de Reventlau, de Thott, de Rosencrantz furent disgraciés. Le comte de Rantzau, M. de Sak, le général Gohler, le vice-amiral Romeling devinrent ministres.

L'année 1771 est l'une des plus curieuses de l'histoire du Danemark. L'attention de l'Europe fut éveillée. Il y avait à la fois au château d'Hirschholm un grand scandale et une grande tentative de réforme. Christian VII avait tourné à l'idiotisme. M. de Brandt lui donnait un petit nègre pour l'amuser. Il lui choisissait ses spectacles, ses distractions; il réglait toutes ses heures, toutes ses minutes. Brandt était un geôlier de très-bonne compagnie, mais il était un geôlier. Il isolait le roi, tandis que, au nom du roi et avec sa signature d'abord, puis sans sa signature, Struensée et la reine gouvernaient.

Ils s'aimaient passionnément. Nul ministre, si ce n'est Struensée, qui était premier ministre, n'était censé travailler avec le roi. Les autres ministres soumettaient leurs papiers d'affaires à Christian VII par Brandt, qui transmettait ensuite à ces ministres les réponses de Struensée et de la reine. La volonté du roi était une horloge dérangée que Struensée seul, soutenu par la reine, montait et démontait, dont il retardait ou précipitait les aiguilles, et où il sonnait l'heure, non selon la loi du temps, mais selon son caprice.

La reine était tout entière à son amour. Elle écoutait les paradoxes spirituels de mesdames Gohler et Fabricius, les plaisanteries de Brandt; elle s'embrasait aux regards et au souffle de Struensée. Elle était sa maîtresse, elle l'avouait dans l'empportement ou dans l'épanchement de son âme. Struensée occupait au palais un appartement qui communiquait par un escalier secret à l'appartement de la reine. L'adultère était flagrant, hardi, sans scrupule. Ce qui ne justifie pas Mathilde, mais ce qui l'excuse, c'est que, si elle aimait Struensée, elle n'aimait que lui. Elle l'aimait uniquement, follement, pour lui-même et contre elle, sans prudence, sans calcul et sans bornes.

Les fêtes, dans le château d'Hirschholm, succédaient aux fêtes, les galas aux galas, les bals aux bals. Les toilettes de la reine venues en droite ligne, tantôt de Paris, tantôt de Londres, étaient magnifiques. Sa beauté les paraissait encore. Cette beauté

splendide, éclatante, n'avait qu'un défaut : c'était l'embonpoint.

Pour le diminuer et aussi pour s'abandonner à la fièvre de vie qui l'agitait, elle se livrait avec impétuosité à toutes les frénésies de la chasse. Elle se délassait de ses courses dans les forêts par la danse, et de la danse par l'orage de ses nuits d'amour. Les fanfares du cor la trouvaient toujours prête à de nouvelles fatigues, à la suite des meutes.

Il y avait trois uniformes de chasse, dont j'ai vu les spécimens authentiques au fond d'une galerie aristocratique.

L'uniforme de la chasse à l'oiseau était de velours cramoisi avec le collet et les parements verts. L'uniforme de la chasse au lièvre était de drap vert avec le collet et les parements bruns. L'uniforme de la chasse au cerf était de chamois avec le collet et les parements bleus. La culotte de peau de daim appartenait à tous les uniformes. Le chapeau était à trois cornes.

La reine portait successivement ces uniformes. Elle avait un castor gris à galons et à gland d'or, une chemise à jabot, une cravate, la culotte de peau et les éperons. Elle montait à cheval à la façon des hommes, ce qui lui donnait une solidité et une audace singulières sur la selle de cuir où elle galopait aux symphonies et aux clameurs des bois. Elle était accompagnée de Struensée, comme le roi l'était de Brandt. Captive volontaire, elle bénissait ses chaînes.

Struensée vivait dans un vertige. Il déjeunait avec la reine, se promenait seul avec elle. Ils passaient ensemble des heures entières dans des pavillons écartés, au milieu des parcs et des résidences d'Hirschholm et de Frederiksborg. Tandis que la reine dînait à la table du roi, avec douze personnes de son choix, Struensée, quand il avait refusé d'être de ces privilégiés, dînait dans la salle *de la rose*, à une table où il était traité en monarque. M. de Brandt donnait l'exemple des respects.

Il fut fait comte. Struensée aussi daigna accepter ce titre. Il en avait un plus important : il était ministre secret du cabinet, et, en cette qualité, il prenait verbalement les ordres du roi qu'il modifiait à son gré, sans être obligé de les consacrer par la signature de Christian. Struensée était un dictateur.

Il n'était pas qu'un épicurien. Ce favori de Mathilde avait de nobles aspirations. Il essaya de les faire descendre des hauteurs de la théorie et de les rédiger en lois. Il déplaça la politique étrangère, éludant les exigences du cabinet russe, qui était un maître, pour s'entendre avec le cabinet suédois, qui était un égal. Il rendit ainsi de la dignité extérieure à son gouvernement. Il réforma les finances, diminua certaines pensions, en supprima d'autres, suspendit les embellissements des palais, combattit les mauvais impôts et favorisa l'agriculture. Il abolit les corvées et travailla sérieusement à l'affranchissement des serfs. Il se montra le législateur des paysans. Il maintint la tolérance religieuse, protégea les lettres

et décréta la liberté de la presse. Il déploya une vaste intelligence, mais il n'avait pas la vigueur de ses bonnes intentions. Il n'était pas une volonté. Les matelots norvégiens se révoltaient-ils, les gardes accouraient-ils en pleine émeute : il ne réprimait ni les matelots norvégiens, ni les gardes. Il les cajolait. La presse déshonorait-elle la reine et Struensée par des pamphlets, il n'osait pas lui imposer un frein. Il l'osa trop tard. Et avec cette mollesse radicale, il avait des airs hautains. L'amour de la reine l'emportait au delà de toutes les convenances. Il la compromettait partout, même au théâtre. Elle, passionnée, courageuse, aveugle, exclusive, franche et noble jusque dans les dissimulations, se perdait, sans le savoir, avec l'égoïsme et l'héroïsme du cœur. Elle était une amante, Struensée était un utopiste et un ambitieux, Brandt un étourdi ; mademoiselle d'Euben était une confidente de la reine ; le général Gohler et sa femme, le médecin Berger, le général Hude étaient des complaisants ; mais entre eux tous ils n'étaient pas un homme d'État. Un homme d'État, c'est un caractère ; et il n'y avait dans ce groupe aventureux ni persévérance, ni même décision. L'ambassadeur d'Angleterre, M. de Keith, connaissait l'opinion publique. Il tremblait pour la reine Mathilde, sœur de son souverain George III. Il insinua, il proposa l'éloignement de Struensée, offrant de l'or à discrétion pour aider à tout. Struensée aurait accepté cette issue, mais la reine la rejeta. La réalité lui échappait. Elle flottait dans les mirages.

En attendant, l'aristocratie était humiliée de la toute-puissance d'un parvenu, la bourgeoisie était offusquée des audaces de Mathilde, et le peuple, brutal de manières, mais délicat de sentiment, flétrissait tout haut l'adultère triomphant dans tous les palais traditionnels du Danemark. Le roi était plaint. On appelait Struensée son insulteur et Brandt son bourreau. Les rumeurs de Copenhague étaient de plus en plus menaçantes.

La reine douairière, Marie-Julie, les fomentait. Elle en profita. Elle avait d'abord haï Christian VII. Elle haïssait maintenant Mathilde, et son dessein profond était de la remplacer dans le gouvernement du Danemark. Son souhait constant avait été de placer la couronne sur la tête du prince Frédéric, son propre fils ; mais si elle ne pouvait parvenir à ce but, les fautes de la reine Mathilde lui rendaient du moins possible une domination provisoire.

Elle était conseillée par le précepteur du prince Frédéric, M. de Guldberg. Guldberg était, dit-on, son amant, un Struensée moins séduisant, mais plus réservé, et plus pratique. Marie-Julie avait lié des cabales simultanées avec trois hommes d'action : le comte de Rantzau, le colonel Kohler et le colonel d'Eichstedt. Rantzau était un très-grand seigneur. Mécontent de Struensée, son ancienne créature, de la reine Mathilde, sa bienfaitrice, qui ne lui avait pas donné le premier rôle dans l'État, le vieux comte par dépit, par désceuvrement, par bizarrerie, par fanfaronnade, par élan de courage et d'aventure, était

prêt à tout. Kohler, un chef intrépide, qui exérait Struensée, lequel avait outragé un ami du colonel, officier dans son régiment, ne demandait qu'à se jeter dans une conjuration pour avancer et pour se venger. Eichstedt, moins ardent, s'était laissé amorcer par les arguments de Guldberg, par les sourires de Marie-Julie, et, en définitive, par des promesses de grade et de décoration. Ces hommes, Rantzau en tête, gagnés à la conspiration, le coup de main fut fixé à la nuit du 16 au 17 janvier (1772).

Il y avait bal, cette nuit-là, au château de Christiansborg. La reine Mathilde dansa avec Struensée, avec Brandt, avec le prince Frédéric. La reine douairière fit un signe mystérieux au comte de Rantzau, qui plaisanta fort agréablement toute la soirée. Jamais il n'avait plus de liberté d'esprit que dans le danger ou à la veille du danger. Il était plus de minuit lorsque Mathilde se retira. A trois heures du matin, le colonel Kohler, qui était de garde au palais, rassembla ses officiers et leur déclara qu'il avait ordre d'arrêter la reine Mathilde et Struensée. Il leur commanda de le suivre chez le roi. Ils étaient tous en grand uniforme rouge à revers noirs. Kohler, au lieu de les mener chez le roi, les mena chez la reine douairière, où étaient le prince Frédéric, le colonel d'Eichstedt et le comte de Rantzau. Il ne s'écoula pas cinq minutes, que déjà la reine Marie-Julie et ce groupe de conjurés étaient à la porte de l'appartement du roi. Rantzau se fit ouvrir en effrayant le valet de chambre.

Parvenu au lit de Christian, le comte tira les rideaux. Le roi, s'éveillant, fut épouvanté.—« Sire, dit le comte de Rantzau, il y a une émeute de peuple. La foule s'est soulevée. Elle demande justice de la tyrannie de Struensée et de la reine. Il n'y a pas à différer. Si vous résistez, je ne réponds pas même de vous. — Que dois-je faire ? s'écria le pauvre roi imbécile. — Signer cela, » dit Rantzau, en tirant de sa poche trois cédules d'arrestation : l'une contre Struensée, l'autre contre Brandt, l'autre contre la reine Mathilde. Le roi signa tout. Les dents lui claquaient de terreur.

Le colonel Kohler s'empara de la cédule lancée contre Struensée et courut à son entresol. Le favori s'était oublié assez longtemps chez la reine après le bal. Il n'avait pas remis sa pelisse qu'il avait laissée sur un fauteuil, et il était descendu à sa chambre par l'escalier dérobé qui servait de communication aux deux amants. Lorsque Kohler se précipita au chevet de Struensée, l'amant de Mathilde dormait d'un sommeil si lourd que le colonel ne put le réveiller en l'appelant. Il fut obligé de lui pousser le bras. Struensée, qui était couché sur le côté droit, se dressa sur son séant. Ébloui des lumières, des uniformes, il regarda le colonel Kohler avec effarement et dit : —« Qu'y a-t-il ? — Vous êtes mon prisonnier, répondit durement Kohler. Dépêchez-vous. » Et le colonel intima au domestique de Struensée d'habiller son maître sans retard. Le serviteur rapporta de la garde-robe un frac et une veste en velours ; dans son trouble,

il tendit à son maître une culotte de soie vermeille que Struensée avait mise au dernier bal masqué. Il faisait très-froid dehors. Le domestique pria le colonel Kohler de permettre qu'il allât sous bonne escorte chercher à la chambre de la reine la pelisse fourrée du ministre. Kohler y consentit et le capitaine Dissentin veilla sur le serviteur.

Un spectacle étrange les surprit au seuil de la chambre de la reine. Cette chambre était envahie. Rantzau l'occupait militairement avec Eichstedt et un état-major d'officiers stupéfaits. Trois soldats tenaient des torches. La reine, qui s'était levée au bruit, n'était vêtue qu'à demi. Ses beaux cheveux blonds frissonnaient en ondes sur ses épaules presque nues. Elle s'agitait entre les mains de ses femmes. Elle était dans tout le désordre de l'étonnement et de la colère. Le comte de Rantzau, un courtisan rompu au monde, poli jusque dans les attentats, avait ordonné à tous les officiers de se découvrir devant la reine. Lui-même, le chapeau à la main, annonça respectueusement son message à l'épouse de Christian, à la mère du prince royal. — « Madame, dit-il, daignez vous préparer. Il faut que vous soyez partie pour Kronborg dans un quart d'heure. — Qui m'arrêtera, s'écria la reine? — Moi, madame, quand Votre Majesté aura lu cet ordre du roi, » et il lui présenta la cédule rédigée par lui-même. La reine lut le papier et le froissant : — « Tu as extorqué cette signature. Le roi ne savait ce qu'il faisait. Je veux le voir. — Non Madame, reprit Rantzau d'un accent

déterminé, vous ne verrez pas le roi et vous vous hâterez un peu. » Plus le comte se possédait, plus la reine s'emporta. Exaspérée comme une lionne devant les chasseurs, elle bondit dans l'appartement, se lança vers la porte qui lui fut barrée. Elle se jeta aussitôt à une fenêtre qu'elle ouvrit. Un officier la retint, elle se débattit. Un autre officier survenant, elle le prit aux cheveux, puis lutta contre ces hommes qui ne se défendaient pas, qui voulaient seulement préserver la reine d'elle-même. N'en pouvant plus, elle cria au secours et finit par s'évanouir dans un fauteuil. Rantzau lui ayant fait respirer des sels, elle revint au sentiment de sa situation et sembla se résigner. Le vieux comte, sous son flegme apparent, brûlait d'impatience. Il harcelait les femmes de la reine. Il dit au colonel Eichstedt : — « Je serai forcé d'agir avec rigueur. Voici le jour et je ne veux pas que le jour trouve la reine à Copenhague. — Ah ! s'écria Mathilde, dans un nouvel accès de rage, tu es un brigand de nuit. Tu as raison d'avoir peur de la lumière. » Tout en parlant, la reine, enveloppée de fourrures, se laissa conduire jusqu'à son carrosse. Struensée et Brandt étaient écroués déjà à la citadelle de Copenhague. Mathilde l'apprit en descendant l'escalier. Elle était hors d'elle. Sur le point de monter en voiture, elle aperçut Rantzau, encore chapeau bas, malgré le froid. Il s'avancait pour l'aider. Elle ne le souffrit pas, et, se retournant, elle lui appliqua de toute sa fureur un soufflet sur la joue gauche. — « Voilà, traître, s'écria-t-elle, l'a-

dieu de la reine Mathilde! » Rantzau demeura impassible. Il dit seulement : — « Je suis un soldat et j'ai toujours été respecté des hommes. La main des femmes ne déshonore pas. Bon voyage, madame! » Le carrosse s'ébranla. La reine suivit la route de Kronborg, où elle arriva en quelques heures, sous l'escorte des dragons du colonel Eichstedt, au galop des chevaux et aux éclairs des sabres. La seule consolation de Mathilde fut sa fille, que Rantzau lui adjoignit dans un second carrosse. Il avait stipulé cette condition avec la reine douairière, qui s'y était d'abord opposée.

Dès le matin, le bruit de la révolution qui venait de s'accomplir se répandit dans les rues de Copenhague. Guldberg soudoya des acclamations. Le roi Christian se montra au balcon du palais. Il parcourut en calèche découverte sa capitale. Le prince Frédéric et la reine douairière Marie-Julie, placés à côté de lui, reçurent l'ovation. Ils constituèrent un gouvernement, dont Guldberg fut l'oracle anonyme.

Une double procédure s'instruisit contre la reine Mathilde d'une part, et, d'une autre part, contre Struensée et de Brandt.

Les deux comtes furent traités avec une férocité savante. Struensée n'eut pas la constance de taire ses relations coupables avec Mathilde. Il fut très-faible dans son cachot; Brandt fut stoïque. Rien ne l'intimida. La reine Mathilde ne nia pas les accusations de ses ennemis. Elle répéta les aveux de Struensée et les pardonna.

La reine, protégée par M. de Keith, fut entourée de quelques égards. Cependant la commission chargée de la juger prononça le divorce entre elle et Christian VII.

Les deux comtes, Struensée et de Brandt, furent condamnés à mort. La sentence rendue le 24 avril (1772), approuvée par le roi le 27, fut exécutée le 28 du même mois, vers les dix heures du matin.

L'échafaud avait été construit non loin de la citadelle, près de la porte orientale de Copenhague. Les prisonniers furent amenés dans des fiacres, à travers une multitude prodigieuse de la ville et des campagnes. Brandt se présenta le premier au bourreau. Il était très-calme. Il regarda en témoin plutôt qu'en criminel briser son écusson. Quand l'exécuteur lui offrit de le déshabiller, Brandt le repoussa légèrement et dit : — « C'est moi qui serai aujourd'hui mon valet de chambre. » Il ôta son manteau, son frac, sa veste, puis il dit encore : — « Ce corps sera bientôt en lambeaux, mais jusqu'ici le cœur est entier. » Il s'étendit ensuite sur un billot à deux échancrures pour la tête et pour la main droite. La main fut d'abord coupée, puis la tête. Dans l'intervalle de ces deux supplices, Brandt poussa ces mots du fond de sa poitrine : « Mon Dieu ! » Ce n'était pas une plainte, ce fut une prière. Il y eut dans la foule une admiration.

Struensée monta à son tour les degrés funèbres. Il tremblait de tous ses nerfs. Il ne put se déshabiller lui-même. Godsckau, le bourreau de Brandt, prit

une seconde hache. Ses aides furent obligés de coucher Struensée qui avait été saisi de convulsions à l'aspect du billot rouge du sang de Brandt. Sa main et sa tête furent introduites dans les mêmes échan-crures, toutes fumantes du premier supplice. Un aide retenait la main par les doigts; un autre aide retenait la tête par les cheveux. Deux nouveaux coups de hache furent assenés et un vaste murmure du peuple éclata. Ce n'était plus de l'admiration, c'était de la pitié. Le ciel, à ce moment tragique, s'obscurcit d'un nuage sombre. La multitude s'écoula avec épouvante.

Les deux corps furent mis chacun en quatre quartiers. On planta dans un champ huit poteaux, auxquels on fixa huit roues de chariot. Les quartiers des cadavres furent attachés à ces roues. Deux poteaux plus élevés furent ajoutés aux huit autres. On y arbora les deux têtes, au-dessous desquelles furent clouées les deux mains droites. Ces pauvres restes furent ainsi abandonnés aux corbeaux, et exposés à la curiosité publique. La reine douairière vint, assure-t-on, avec Guldberg, à ce charnier comme autrefois Catherine de Médicis à Montfaucon. Elle regretta de ne pas voir une troisième tête, la tête de Mathilde sur un autre poteau. Sa vengeance eût été plus douce, si elle eût été plus complète.

Elle ne la risqua pas cette vengeance complète; car elle craignit l'Angleterre. La reine Mathilde s'embarqua sur une frégate britannique. Elle se sépara

de sa fille, de la fille de Struensée, en sanglotant et fit voile de Kronborg, le 30 avril. Elle se retira en Hanovre au château de Celles, où elle mourut au mois de mai 1775.

Rantzau fut décoré du cordon bleu, puis disgracié. Le colonel Kohler eut le grade de général et fut naturalisé Danois, sous le nom de Kohler-Banner. Le colonel d'Eichstedt fut fait major général de cavalerie et gouverneur du prince royal. Guldberg devint secrétaire d'État. Malgré la reine douairière cependant, le fils de Mathilde fut roi. Le châtimement de Julie-Marie fut de ne pas couronner le prince Frédéric, son fils. L'ambition de toute sa vie, au milieu de ses prospérités, était ainsi déçue. Dieu est juste. Il le paraîtrait bien davantage si nous savions ce qu'il sait. La reine Mathilde ne fut peut-être pas aussi malheureuse que la reine Marie-Julie. Mathilde fut transpercée de douleur ; Marie-Julie échoua dans son rêve de trône pour son fils et elle dut être déchirée de remords. L'une conserve à Rosenborg, dans des peintures fidèles, la franche et ardente physionomie d'une Marie Stuart du Danemark ; l'autre, dans son cadre sinistre à Charlottenbourg, révèle, sous les artifices de son visage atrabilaire, l'âme d'une Agrippine.

Un artiste très-distingué m'a offert un crayon qu'il a fait du château de Celles, le dernier château

de la reine Mathilde. Pauvre château en deuil ! Ce qu'elle regretta, la reine, entre ces lambris hano-vriens, ce ne furent ni le pouvoir, ni la couronne, ce furent ses enfants, ce fut par-dessus tout Struensée. Plus elle s'était inclinée de haut pour en être aimée, plus aussi elle l'aima ; elle n'aima jamais que lui, et c'est ce qui touche.

Elle fit de son cœur un cercueil, et elle emporta, dans ce cercueil vivant, Struensée mort. Elle se nourrit au château de Celles de cet unique amour, non pas moins cher pour avoir été criminel. N'avait-il pas été par cela même un sacrifice plus absolu ? Elle espéra au delà et au-dessus de ce poteau d'infamie où Struensée fut exposé, elle espéra le ciel, le lieu de ceux qui ont expié et qui aiment.

Les anniversaires étaient insupportables à la reine. Elle revoyait le supplice, ce qui le précéda, ce qui le suivit, — des horreurs et des horreurs. Oh ! que son séjour fut lugubre au château de Celles ! Tout ce qui n'y était pas vide y était noir.

La reine Mathilde n'avait pas connu Struensée très-longtemps, mais l'âme aspire l'âme, l'absorbe, la garde, l'hérite. Le trépas n'y fait rien. La hache avait retranché la présence sans retrancher la passion. Cette passion était devenue et resta une angoisse. La reine ne voulut pas être consolée. D'abord aride, puis fondue en torrents, elle pleurait, pleurait toujours ; elle eut beau pleurer toutefois, elle ne put noyer sa désolation dans ses larmes.

Elle avait des intervalles tranquilles, elle en avait de religieux, elle en avait de farouches; elle n'eut pas un instant de paix intérieure. Pour cesser de souffrir en elle-même, il ne lui fallut rien moins que mourir.

CHAPITRE XI

Marienlyst, le Sund et la mer. — Une maison de paysan en Séeland. — Repas rustique. — *Welbekommen*. — Elsenour. — Carrefour, rue et taverne du prince de Danemark. — Monologue d'Hamlet. — Les ruines, le lac de Gurre. — Waldemar Atterdag. — La forêt. — Le lac d'Esrom. — Le château de Fredensborg. — Le château de Frederiksborg. — Christian IV. — Christine Munch. — Le château d'Hirschholm. — Le lac de Frederiksdal — L'église et le lac de Söller. — Le village de Nørum. — Le parc royal. — Le château de l'Ermitage. — Klampenborg. — Copenhague. — Le comte Adam de Moltke Hvitfeldt.

Marienlyst, 9 octobre 1860.

J'ai contemplé les vaisseaux du Sund et la mer. J'ai erré des heures et des heures autour de la ville d'Hamlet. Je me suis un peu égaré dans la campagne:

J'ai frappé à une maison de paysan. Un vieillard, son fils de trente ans à peu près et sa fille de vingt ans au plus étaient à table. Ils avaient des tranches

de porc entre des tranches de pain et un broc de bière. Sur l'invitation du vieillard, j'ai mangé et j'ai bu. Le jeune homme savait un peu de français. Il avait servi dans la dernière guerre du Danemark contre la Prusse. Il m'a conté certains détails intéressants. Après un combat, le général prussien avait voulu voir quelques dragons danois prisonniers, quelques-uns de ces démons, disait-il, qui faisaient de si atroces blessures. — « En effet, ajoutait le Sée-landais, j'étais dragon et nous n'y allions pas de bras mort. Voyez-vous, monsieur, nous vivons bien chez nous et le blé de la terre nous donne des forces en même temps que le Dannebrock (le drapeau national) nous donne du cœur. »

J'ai témoigné le désir de connaître toutes les pièces de la maison et leur ameublement. Nous nous sommes levés alors, et, suivant l'usage du Danemark, nous avons prononcé, en nous serrant la main, ce *Welbekommen* (bien vous advienne), qui est le refrain cordial de tous les repas, dans les chaumières comme dans les châteaux, dans cette cabane, après un peu de lard et un peu de bière, comme à Glorup après des dîners exquis.

La jeune fille, se prêtant à ma curiosité, m'a montré toute la demeure de son père : poêles, fours, armoires, coffres, commodes, cuves de bière, pots de fleurs, tables, rideaux, alcôves, lits, bassinoires, pipes, fouets, bâtons de voyage et rayon chargé de quatre livres : une Bible, un almanach, une histoire du Danemark et un petit atlas local. Tout à

coup, saisie d'un redoublement de complaisance, la jeune fille a ouvert un coffre. Elle en a tiré un fichu, puis une dentelle, puis une collerette. Je l'arrêtai en la remerciant et en l'assurant que c'était assez. Elle s'interrompit à regret. Elle aurait déplié devant moi tout son trousseau. Il y avait bien dans cet empressement un peu de coquetterie, mais il y avait encore plus de bienveillance pour l'étranger. Ce qui me charma dans cette politesse rustique, c'est que la jeune fille était belle comme une moissonneuse des *sugas*.

Je demandai la route d'Elseneur. Le vieillard, afin de supprimer les difficultés du dialogue entre nous, étala son atlas enfumé du Danemark et me désigna du doigt mon chemin. La jeune fille me dit *adieu*, mot qui est devenu danois par l'usage, et le jeune homme, le dragon séelandais, m'accompagna quelques minutes.

Il me parla de M. Hansen, dont il avait entendu deux discours : l'un sur les droits des paysans, l'autre sur le scandinavisme. « C'est un monsieur qui fait plaisir à entendre, » me dit-il.

J'ai pris congé du brave soldat, sur les renseignements duquel j'ai trouvé le sentier d'Elseneur. Au nord de la Séeland comme au midi, j'ai remarqué partout des champs sans buissons. Ces champs, qui n'ont pas de frontières apparentes, en ont de réelles : une pierre, un fossé, moins que cela, un sillon, voilà les limites traditionnelles du sol. Les haies, dont, en Fionie, villageois, seigneurs et cita-

dins entourent et séparent leurs domaines, me plaisent bien mieux dans le paysage.

Elseneur est plus qu'une capitale de la politique, elle est une capitale de la poésie. Son roi, c'est Hamlet, un roi idéal qui ne sera jamais détrôné. Shakspeare lui a fait une couronne d'étoiles.

Cette ville a pour Bosphore le Sund.

La forteresse d'Elseneur est le château de Kronborg. Le monde entier par les bâtiments de tous les peuples, par les vaisseaux de tous les pavillons, lui a payé tribut. J'ai pénétré dans Elseneur. Je me suis promené sur la rade d'où cette cité de la navigation et des légendes m'est apparue déjà. Aujourd'hui, sous le soleil, elle éclatait aux regards avec ses édifices de tuile, son hôtel de ville, sa cathédrale, ses tours carrées, ses restes d'abbaye et ses cinq moulins à vent. Les clochers sont couverts de cuivre d'un vert noir superbe. Les maisons, où logent huit mille habitants, sont les unes rouges, les autres olivâtres, les autres roses, les autres brunes. Elles ont une grande variété d'aspect. L'architecture de plusieurs de ces maisons est bizarre, et l'on comprend que les siècles ont passé dessus. Des pots de fleurs et des cages de canaris ornent les balcons et les fenêtres, comme à Odensée, une vieille ville aussi.

Les auberges et les tavernes étaient pleines. Elles retentissaient de chants où je croyais démêler beau-

coup de langues. Des matelots de toutes les contrées bras dessus, bras dessous, encombraient les rues et leur donnaient un air cosmopolite. J'ai vagué çà et là dans les différents quartiers, puis je me suis attardé dans un carrefour solitaire. J'apercevais sous un toit pointu un croisillon à travers lequel il me sembla reconnaître Hamlet. C'est dans une rue borgne, voisine du carrefour, que le prince de Danemark réunissait de gais convives à son retour d'Allemagne. Il désertait le château de sa mère, situé, dit-on, sur l'emplacement de Kronborg, pour se livrer à des orgies nocturnes avec ses jeunes compagnons de débauche et de métaphysique.

J'ai pensé à cette scène de Shakspeare :

« HORATIO. Salut à Votre Altesse.

HAMLET. Je suis charmé de te retrouver en bonne santé! — Horatio, si je ne me trompe.

HORATIO. Lui-même, seigneur, et votre humble serviteur, pour la vie.

HAMLET. Tu veux dire mon ami; j'échangerai ce titre avec toi. Que fais-tu loin de Wittemberg, Horatio? — Marcellus?

MARCELLUS. Monseigneur.

HAMLET. Je suis enchanté de te voir; bonjour. — (A Horatio) Mais franchement quel motif t'a éloigné de Wittemberg?

HORATIO. Un caprice de vagabond, monseigneur.

HAMLET. Je ne souffrirais pas que ton ennemi par-

lât ainsi de toi et tu ne me feras pas violence au point de m'obliger à croire ton propre témoignage contre toi-même; je sais que tu n'es point un homme dissipé. Quelle affaire donc t'amène à Elseneur? Va, nous t'apprendrons à boire sec avant ton départ. »

Cette conversation s'était engagée au palais, qui n'était pas le Kronborg actuel, mais un Kronborg antérieur et barbare du cinquième siècle. Les coupes d'Hamlet et de ses compagnons devaient se vider dans la rue borgne, à une taverne que l'on m'a indiquée et qui croule en poussière.

Soit au château, soit hors du château entre la taverne et Kronborg, le prince avait sans cesse des monologues intérieurs. Il en avait eu de rians dans son enfance; à son arrivée de Wittemberg, ils s'assombrissent.

« Fi de ce monde! Oh! fi! C'est un jardin non sarclé où tout monte en graine; ce sont des herbes grossières et sauvages qui s'en emparent uniquement... Que les choses en soient venues là! Mort, mon père, depuis deux mois seulement; non, moins encore, il n'y a pas deux mois. Un si excellent roi, — qui était à celui-ci ce qu'Apollon est à un satyre, — si tendre pour ma mère qu'il ne pouvait pas même souffrir que les vents de l'air s'approchassent de son visage trop rudement. Ciel et terre! faut-il que je me souviennne? En un mois... Ne pensons pas à cela. Fragilité, c'est le nom de la femme! A

peine un mois, et avant que ces souliers fussent vieux, avec lesquels elle avait suivi le corps de mon pauvre père, tout en pleurs, comme une Niobé... Comment? elle, elle-même? O ciel! une bête à qui manquent les discours de la raison se serait plus longtemps lamentée, Mariée avec mon oncle, avec le frère de mon père, qui ne ressemble pas plus à mon père que moi à Hercule!... En un mois, avant que le sel de ses larmes vicieuses eût cessé de rougir ses yeux endoloris, elle s'est mariée! O criminelle hâte de se jeter, et si légèrement, dans un lit incestueux! Cela n'est pas bien; cela ne peut tourner à bien. Mais brise-toi, mon cœur; car je dois retenir ma langue. »

C'est à Kronborg qu'Hamlet se parlait ainsi à lui-même; c'est près du Sund, selon Shakspeare, que le prince de Danemark habitait, et c'est encore près du Sund qu'il a son tombeau. Je l'ai visité souvent. Il a été creusé, ce tombeau, et il en subsiste trois pierres sur la colline d'une ancienne abbaye, dans les jardins étagés de Marienlöst, dont le principal pavillon est notre résidence. Je veille et je dors chaque jour et chaque nuit entre le tombeau d'Hamlet et le Sund, en pleine nature et en pleine légende, au bruit rugissant de la mer et dans la fascination tragique d'un songe shakspearien.

Marienlyst, 10 octobre.

Nous avons déjeuné sur notre terrasse. Nous avions trois cents navires, au moins, sous les yeux. Le vent du sud-est soufflait. Les vaisseaux qui devaient aller dans le Cattégat sortaient du Sund, pendant que ceux dont la direction était vers Copenhague attendaient à l'ancre, à quelques toises de notre table aérienne.

Nous nous sommes arrachés à ce spectacle et nous avons pris la route de Gurre, de Fredensborg et de Frederiksborg.

Nous avons laissé derrière nous les balcons de Marienlyst, les tours de Kronborg, les clochers, les girouettes, l'hôtel de ville, l'église, les toits rouges et verts d'Elseneur. Nous avons atteint le village, les décombres et le lac de Gurre. Ce lac est circulaire et environné de bois magnifiques.

C'était ici la résidence de l'un des plus grands rois du Danemark. Avant d'aborder son histoire, écoutons d'abord la légende des moines, ses ennemis. Dans cette terre de poésie et de réalité, la légende et l'histoire s'entre-croisent sans cesse. Il faut les connaître toutes deux et les éclairer l'une par l'autre, s'il est possible.

Le château, le lac et la forêt de Gurre appartenaient à Waldemar Atterdag. Le bon roi menait joyeuse vie dans cette demeure de sa prédilection. Les plus belles du Danemark ornaient sa cour, les plus braves étaient à ses côtés, au moindre signe. Il était entouré de dames et de héros. Des pages tout habillés de velours portaient ses messages. Ses vins étaient excellents, ses festins somptueux. Il donnait toutes ses nuits au bal, au jeu et à l'amour. Ses journées, il les réservait à la chasse. La chasse était sa passion; si bien que dans son impatience de courir le daim et le sanglier, un abbé ou un moine l'arrêtait-il un instant afin de blâmer le mauvais exemple, Waldemar Atterdag le congédiait à coups de fouet pour se dispenser du sermon.

Un matin qu'il s'était passé cette fantaisie féodale et que le cor sonnait, il regarda avec complaisance les tours de son château, puis ses gentilshommes, ses maîtresses, ses piqueurs et ses meutes. — Que je suis heureux! s'écria-t-il. Pourvu que Dieu me laisse ce château de Gurre, par saint Olaf, mes compagnons, il peut garder son paradis. J'y renonce volontiers. »

Il dit cela, Waldemar Atterdag, et il l'oublia, tandis que l'ange de la justice enregistra ce blasphème.

Le roi continua de vivre en fête; mais comme il arrive à tous les hommes, fussent-ils princes, empereurs ou papes, il mourut. C'est alors qu'il souhaita le paradis dont saint Pierre lui refusa les portes.

L'ange terrible de la vengeance le relégua du ciel sur la terre. Et encore s'il y pouvait dormir sous la dalle froide du sépulcre! mais non. Un fouet invisible le réveille, et par la glace, par la pluie, par le brouillard, ce fouet dont il frappait les prêtres le frappe à son tour. Il galope d'un galop infernal, sans repos ni trêve, à la poursuite d'une proie impossible, autour de son château en ruine, sur les rives du lac de Gurte et dans les bois de Grib.

Voilà ce que disent les paysans séelandais qui font écho aux moines. Et comment les démentir, quand ils affirment en témoins? Il n'y en a pas un, de ceux du moins que nous avons interrogés, qui n'ait rencontré plusieurs fois l'ombre errante et haletante du pauvre Waldemar Atterdag, dont le supplice durera jusqu'au jugement dernier.

Telle est la légende des moines et des paysans.

Voici maintenant l'histoire.

Waldemar III avait été surnommé *Atterdag* parce qu'il disait souvent ce mot qui signifie : il y a du temps pour tout. C'était un beau mot de confiance dans la bouche d'un homme qui avait tant à faire. Waldemar, en effet, fut un roi plein d'œuvres. L'anarchie était partout lorsque le trône lui échut. Il y avait révolte sur révolte. Les seigneurs étaient en possession de la plupart des forteresses de la couronne. Les comtes de Holstein détenaient presque toute la Fionie. L'émeute organisée avait usurpé le pouvoir dans presque toutes les provinces du Danemark.

Le roi Waldemar Atterdag se proposa un grand but, ce fut de rétablir l'unité d'un gouvernement dans cette sédition universelle, et l'ordre dans ce chaos. Il y parvint à la longue, tantôt par les armes, tantôt par les négociations. Sa tâche fut immense. Il était naturellement pieux, ce qui ne l'empêchait pas d'être indépendant d'esprit. Il alla en terre sainte, où il se fit recevoir chevalier du Temple; il accomplit le voyage d'Avignon (1354), et il accepta du pape Innocent VI la rose d'or. Malgré ses pèlerinages, Waldemar ne défendait pas son autorité moins énergiquement contre les moines que contre les seigneurs. Cette conduite ferme indisposa Grégoire XI, qui prit parti pour la noblesse du Jutland et qui exhorta Waldemar à céder, sous la menace de l'excommunication. Le roi indigné répondit au pape :

« Waldemar rex romano pontifici salutem : Vi-
« tam habemus a Deo, regnum ab incolis, divitias a
« parentibus, fidem vero a tuis predecessoribus,
« quam si nobis non faves, remittimus per præ-
« sentes. Vale. — Waldemar roi au pontife romain,
« salut. Je tiens la vie de Dieu, le sceptre de mes su-
« jets, les richesses de mes ancêtres; je ne tiens de
« vos prédécesseurs que le culte. Si vous persistez à
« vous en prévaloir contre moi, je vous le rends par
« les présentes. Adieu. »

Cette lettre, textuelle ou non, explique assez les colères ecclésiastiques et cette sorte de réprobation qui pèse encore, par la légende, sur Waldemar Atter-

dag. Ce que les abbés des couvents de Séeland lui reprochèrent amèrement, ce ne fut pas son amour pour la belle Tovil de Rugen, ce fut sa désobéissance au pape et aux évêques. Il était un libre penseur à sa manière, l'habile et persévérant Waldemar. Quoiqu'il en soit, il mourut en paix dans sa retraite de Gurre. Sa vie avait été hardie, patiente, généreuse et glorieuse. C'est une bonne fortune pour moi de relever, au nom de la justice, ce prince méconnu, et de restituer à sa mémoire un nimbe de lumière dans les lieux mêmes de la légende calomniatrice, sur les débris du château, à la lisière de la forêt et au bord du lac de Gurre.

Nous avons continué par de grands bois qui durent, pendant douze lieues, jusqu'à Copenhague. Ils sont interrompus de temps en temps par des champs qui ne sont que des clairières.

Nous sommes arrivés ainsi à Fredensborg. Nous avons descendu en longeant les jardins jusqu'au lac d'Esrom. Ce lac a cinq lieues de tour. Il s'étend et se découpe dans la magnificence de ses flots d'azur entre la forêt de Grib et les arbres du parc de Fredensborg, dont les perspectives le découvrent et le rejoignent à chaque instant. C'est par ces perspectives, sous l'ombre des hêtres, des bouleaux, des chênes, des sapins, des châtaigniers, à travers des percées ménagées çà et là sur le lac,

que nous gravissons d'allées en allées, de carrefours en carrefours verdoyants, jusqu'au château. La vallée des sculptures a l'originalité de l'imprévu; elle est remarquable par des statues de pierre qui représentent les paysans norvégiens sous leurs différents costumes.

Le château de Fredensborg fut bâti par Frédéric IV. Il a deux ailes et un corps de logis surmonté d'une coupole flanquée de quatre tourelles. Il est tout entier construit en briques blanches. Du grand salon à petites vitres, comme le château, le lac d'Esrom apparaît. Si la première façade sur la ville est jolie, la seconde façade sur les jardins est belle, surtout à cause de l'horizon du lac. Cet horizon magique nous a si bien attirés, que nous avons redescendu le parc et que peu à peu nous nous sommes trouvés au bord des eaux. Ce lac d'Esrom est un pan du ciel tombé là entre des joncs mouvants et des nénuphars en fleur; il est avec ses vagues de saphir et sa ceinture de forêts le plus enchanté de tous les lacs du Danemark.

De Fredensborg nous nous sommes dirigés sur Frederiksborg, toujours par le bois, un océan végétal dont les flots de feuilles s'amoncellent et frémissent sur nos têtes.

Frederiksborg est le grand palais de la monarchie.

Nous l'apercevons à travers les futaies. Il se dessine et se développe majestueusement à mesure que nous approchons; car, malgré l'incendie, ce château est debout, semblable à un héros blessé des épopées scandinaves. Il ne veut pas mourir, et il ne mourra pas, j'espère.

Ce merveilleux château n'est pas fondé près d'un lac, mais dans un lac. On y pénètre par trois ponts successifs et pittoresques. Il semble le monument d'un roi qui aurait été doge. Nous passons sous cinq tours avant d'atteindre la cour intérieure. Quatre tours subsistent encore dans cette principale cour, et trois sur le lac, qui est encadré de collines abruptes très-hardies. De tels encadrements sont rares en Danemark.

Les ruines de Frederiksborg étaient pour moi grandioses; elles étaient tristes pour mon compagnon de voyage. — J'aimerais mieux que Glorup eût brûlé, me dit M. de Moltke, c'eût été une perte particulière, ceci est un deuil pour toutes les familles, un deuil de patrie. » J'ai senti la sincérité dans la simplicité de l'accent.

Nous avons dîné dans un hôtel d'où nous embrassions d'un regard le lac et la façade du château sur le lac. Cette façade n'a pas été altérée par les flammes. Elle s'est réfléchie avec la pourpre de ses briques dans l'émeraude du lac, aux lueurs d'or du soleil couchant. J'étais ébloui et ravi.

Ce château est féérique encore. Il est aux trois quarts sur sa base. C'est un édifice colossal et capri-

cieux dans la variété de sa création. Ariel doit y avoir choisi sa retraite. Si je ne l'ai pas trouvé à Hambourg, c'est qu'il est là quelque part, soit entre les créneaux, soit dans l'acanthé d'une corniche. La diversité est jusque dans les matériaux assemblés par un Amphion de Séeland. Les murs sont moitié de briques, moitié de pierres, les façades et les tours tantôt grecques, tantôt gothiques. La fantaisie scandinave brille et souffle à tous les étages, dans les niches, dans les statues, dans les arcades, dans les piliers en marbre noir de Norwége, dans les bas-reliefs, dans le mélange des couleurs sombres ou éclatantes qui se reflètent, sous le ciel bleu, sur le lac vert.

La chapelle est toute blasonnée des écussons des chevaliers de l'Éléphant. Le luxe y est prodigieux, mais l'art y est supérieur au luxe, ce qui fait de cette chapelle l'une des plus curieuses et des plus admirables qui existent.

Frédéric VII, dit-on, regrette infiniment son beau palais. Ce n'était pas seulement un palais royal, c'était un palais national. Christian IV, le héros du Danemark et l'architecte de Frederiksborg, est empreint dans ces ruines. Les portraits que j'ai vus de ce glorieux prince offrent, je l'ai déjà dit, une ressemblance incontestable avec Frédéric VII. Raison de plus pour que le roi actuel, aidé du Danemark, fasse restaurer le Fontainebleau de la dynastie d'Oldenbourg, et qu'il rattache son règne par une page de marbre au règne de son immortel aïeul.

Les monuments sont l'histoire en pierres des nations.

Frederiksborg n'était sous Frédéric II que ce qu'était Versailles sous Louis XIII. Christian IV fut le Louis XIV de Frederiksborg. Il était né dans la forêt du château qu'il devait transformer.

La reine, sa mère, se promenait sous les bourgeons des arbres, le 12 avril 1577. Elle y fut prise des douleurs de l'enfantement. On n'eut que le temps de la porter sur la mousse au pied d'une haie d'aubépine. C'est là qu'elle accoucha de Christian IV. Au moment où ce prince vint au monde, la haie fleurit tout à coup, racontent les chroniques de Danemark. Ce fut un miracle de parfum, d'où l'on tira le plus propice augure.

Cet augure fut justifié; car Christian devait être le plus grand roi du continent et des îles. Sa vie s'écoula dans les passions et dans les travaux. Il fit de Frederiksborg un château des *Mille et une nuits*. Les fêtes s'y succédèrent, soit à la lumière du jour, soit aux flambeaux du soir. Christian IV y eut des heures cruelles et des heures charmantes; son front y ploya plus d'une fois sous les soucis de la couronne, et plus d'une fois aussi il s'y releva sous les baisers de l'amour.

Christine Munch s'interposa souvent dans cette demeure entre lui et le destin. Elle ne chérissait que

le roi dans ce palais vénitien, dans ce parc peuplé de daims, creusé d'étangs et de lagunes. Christian IV l'avait adorée. Il avait eu d'elle trois fils et six filles. Elle était mariée de la main gauche, mais elle était mariée. Elle se croyait inébranlable. Et cependant elle fut abandonnée par l'héroïque et voyageur roi.

Elle était chaste avec son humeur facile, et son âme était aussi noble que bienveillante. Quoiqu'elle ait écrit quelques vers, elle n'avait aucune prétention à la poésie. Elle était plutôt théologienne. Elle avait une tolérance au-dessus de son siècle. Elle fut bonne aux penseurs, aux artistes, aux savants. Sa petite cour un peu équivoque était leur refuge, leur citadelle. Elle les recommandait, les soutenait auprès de son amant.

Lui, ne demandait pas mieux que d'être inspiré dans ce sens par Christine Munch. Il fonda plusieurs collèges, favorisa l'imprimerie. Il ne dédaignait pas de s'aventurer à travers les carrefours et les boues de Copenhague. Le long des vieilles rues étroites, il quittait volontiers sa suite de dames, de pages et de grands seigneurs, descendait de cheval et visitait les presses nouvelles. Il élevait comme par enchantement Frederiksborg et Waldemar. Il encourageait les architectes, les armateurs, les sculpteurs, les peintres. Il admirait les beaux-arts autant qu'il estimait les arts utiles.

Il menait ses flottes, il commandait ses armées, il présidait à ses négociations. C'était un diplomate

habile, et le politique en lui achevait le guerrier. Il avait tous les prestiges de l'homme, du capitaine et du roi.

On comprend que parmi toutes les femmes qu'il aima, celle qu'il aima le plus fut Christine Munch. Elle était hardie, adroite, déliée, exquise, une Aspasia du Nord. Sa robe n'était ni celle d'une vestale, ni celle d'une religieuse, mais sa volupté avait une décence, un attrait délicat, un enjouement serein. Son imagination était riante comme l'aurore sur les Belts, sa parole, limpide, mobile, caressante comme une vague de la Baltique.

Ce fut cet atticisme même qui la perdit. Comme notre Henri IV auquel il ressemblait tant, Christian était grossier en amour. Il renonça capricieusement à son adorable femme pour une fille un peu vulgaire qui la servait. Mais cette fille était plus jeune et elle avait une puissante vie. Elle s'appelait Wi-becke. Elle enflamma le roi, l'ensorcela, l'enivra de philtres vénéneux. Christian fut à elle tout entier. Comme les anciens étaient profonds dans leurs symboles ! A côté de la femme du cœur, ils représentaient la femme des sens, la courtisane audacieuse, inassouvissable. Cette femme-là est un superbe animal, un monstre séduisant, un dragon, une syrène, quelque chose de mystérieusement redoutable, de souple, de perfide, de fascinateur, qui vous attire, qui vous enlace, qui vous étouffe et qui vous jette mort à Vénus. Ainsi fut-il fait de Christian, un héros pourtant et un grand roi.

Christine Munch fut inconsolable de sa répudiation. Elle n'eut pas seulement la fatalité, elle eut le génie de la douleur. J'ai compris cela dans ses deux portraits et sous le suaire qui la recouvre au fond d'une chapelle de la cathédrale d'Odensée. Ses mains prièrent avec ferveur, mais vainement. L'unique remède à son mal, ce fut le trépas : ce ne fut ni l'amour, ni la religion. Elle n'alla jamais de l'homme qu'elle regrettait à un autre homme, ni à Dieu. Du matin au soir et du soir au matin, elle transfigura celui qui l'avait trahie et voilà tout. Elle recommença sans cesse, et sans cesse elle fut trompée dans ce labeur impossible. Elle s'élança du fini au fini, de son amant à son amant, ce qui fit que son dieu étant toujours homme, elle ne se reposa jamais dans l'immuable. Artistes et femmes, nous ne vivons qu'un orage.

Christian IV mourut en 1648, après soixante années d'empire.

Dans les derniers temps de son règne, il montra autant de courage que dans sa jeunesse, mais moins de prudence et de vigueur d'esprit. La direction des affaires fut moins ferme. Il sembla fléchir un peu, soit dans sa cour, soit en Europe. Il se conduisit mal avec Christine Munch. Il subit le sort de presque tous les hommes, surtout des hommes politiques. Dans l'histoire, les vieux rois baissent. Ils

s'usent comme leurs monnaies dont à la longue les effigies s'effacent. Christian, du moins, quoique diminué, resta grand, et l'on reconnaissait encore ses traits héroïques sur le métal de sa vie.

Copenhague, 11 octobre.

De Frederiksborg, nous avons poursuivi, M. de Moltke et moi, à travers les bois semés de lacs, une route délicieuse jusqu'à Hirschholm, un château bâti à l'honneur d'une reine, Marie-Madeleine, et tombé par la condamnation d'une autre reine, Caroline-Mathilde, plus malheureuse que coupable. Nous nous sommes engagés parmi les merveilles des arbres et des eaux. Nous avons côtoyé le lac de Frederiksdal, un arc de turquoise entouré de hêtres; l'église de Söller, qui surplombe un lac du même nom; le village de Nørum, une oasis de fleurs dans une oasis de forêts; puis nous sommes entrés dans le parc royal, dont le château, — l'Ermitage, — est un rendez-vous de chasse.

Nous avons parcouru tout le parc; nous en sommes sortis par la route qui longe la mer. Nous avons débouché sur cette route en face de l'île d'Hveen. Elle est d'un bleu divin, la mer de Tycho-Brahé. Aussi l'aimait-il tant, qu'il ne savait lequel contempler le plus, du firmament ou du Sund.

Nous sommes arrivés de maisons de pêcheurs en

maisons de pêcheurs à Klampenborg, puis de jardins en jardins à Copenhague.

C'est là que je me suis séparé de M. de Moltke, qui retourne quelques jours en Fionie pour revenir sans retard à son poste parlementaire ; car l'exactitude est un devoir pour lui et un patriotisme. Son amitié délicate et sa conversation pleine d'expérience vont me manquer beaucoup. Du reste, j'ai bien éprouvé l'agrément de tout ce que je perdais en le quittant. Lui, ne paraissait pas moins touché et sa courtoisie habituelle était plus émue. Il m'a laissé dans les yeux et dans le cœur l'image de l'un des plus nobles médaillons humains que j'aie rencontrés jamais.

CHAPITRE XII

Opinion du Danemark sur l'Italie. — Revue de Copenhague. — Le scandinavisme. — Les principes de 89. — Tolérance religieuse. — Fredensborg. — Le lac d'Esrom. — Un ministre déchu. — La Séeeland entre Esrom et Elseneur. — Les forêts, les lacs et la mer. — Les jardins d'Hamlet. — Elseneur. — La rade. — La ville au crépuscule. — Le matin. — Les bois de Theylstrup et d'Hellebæk. — Le lac Blanc. — Le lac Noir. — Odins Høj. — Une aurore boréale. — Où s'est noyée Ophélie. — Hamlet. — Son portrait. — Son caractère. — L'homme moderne. — La bise de Séeeland. — Hamlet et Elseneur. — Retour.

Copenhague, 12 octobre.

J'ai considéré avec surprise, sur le mur d'une vieille maison, un bas-relief d'une singulière énergie. Il représente une sorte d'Hercule scandinave armé de deux marteaux. Je me suis imaginé que c'étaient le marteau de Thor et le marteau de Luther.

Le peuple danois frappe, en ce moment, des deux

marteaux le gouvernement de Rome. Toutes les sympathies scandinaves sont avec l'insurrection italienne. Tous les entretiens témoignent de ce mouvement d'opinion. Une petite preuve, n'est-ce pas aussi le portrait de Garibaldi qui commence à envahir les îles?

Garibaldi est un nom qui devrait être ici amorti par la distance, par la mer, par la différence de civilisation; ce nom toutefois est très-éclatant.

Le paysan le prononce sans le comprendre bien, mais il le devine.

Le prêtre, le médecin, le gentilhomme, ne voient dans ce nom qu'un emblème légitime, l'emblème de l'insurrection italienne. Un jurisconsulte danois, qui a vécu trente ans au delà des Alpes, à Naples, à Rome, à Florence, à Milan, à Venise, me disait : — L'Italie a eu deux maîtres terribles depuis Charlemagne : l'empereur et le pape. L'empereur a ravagé, opprimé, démantelé, ruiné les villes; il a exigé sans cesse de faux serments de fidélité. Le pape, par des complaisances de souverains, par des donations et par des testaments perpétuels s'est transformé peu à peu d'évêque en prince. Il a gouverné tyranniquement comme l'empereur, mais, comme l'empereur, il ne s'est pas borné à l'envahissement des intérêts matériels. Il a supprimé la liberté de l'intelligence. L'empereur a été le despote politique, le pape le despote religieux de l'Italie et du monde depuis plus de mille ans.

L'Italie, plus particulièrement esclave, s'est enfin

révoltée contre ses deux maîtres : le maître temporel et le maître spirituel. L'Italie est fille du soleil. Elle abhorre les nuages de l'Allemagne et les ténèbres du Vatican. Elle dit à l'empereur : « Je veux être indépendante ; » et au pape : « Je veux être libre. » La haine de l'Italie est irréconciliable, inextinguible. Elle a le poids, la force, l'invincibilité d'une durée de dix siècles. L'Italie a porté longtemps en elle, sans le savoir, au milieu de toutes ses jalousies locales, un grand instinct d'unité. L'unité, c'est le salut. Comment la France a-t-elle été la France ? en cessant d'être une agrégation de provinces. L'unité a été le travail de la France, c'est le sens de toute son histoire.

« L'Italie a aussi l'illumination de l'unité. Quand elle sera une, elle n'aura plus la faiblesse de sept ou huit petits États, elle aura la force d'un grand et seul État. Voilà pourquoi l'Italie, qui est en fusion, aspire à sortir bloc de bronze de sa révolution, où elle s'est jetée par morceaux comme dans une forge. L'homme qui attise le mieux le feu de la forge s'appelle Garibaldi. Il n'est pas étonnant que nous apercevions d'ici l'intense réverbération de la fournaise sur son visage. Il viendrait à mourir, et avec lui M. de Cavour et le roi Victor-Emmanuel, que le feu ne s'éteindrait pas pour cela, car c'est un feu sacré, et le vent de Dieu souffle dessus. »

Le savant jurisconsulte qui me parlait ainsi exprimait, en même temps que son opinion personnelle, l'opinion du Danemark. Cette opinion publique de

toute la Scandinavie est très-vive, et cela vient de ce que la Scandinavie se rencontre avec l'Italie dans une double réprobation. Comme luthérienne, elle repousse le pape, et, comme scandinave, elle ne repousse pas moins l'Allemagne. Aussi le Danemark combat-il du cœur avec l'Italie et loue hautement la France de ce qu'elle a combattu de l'épée.

J'ai erré de nouveau dans Copenhague. J'ai remonté la tour Ronde, la vieille tour scientifique, le monument de la bibliothèque universitaire qui renferme tant de manuscrits scandinaves. Cette bibliothèque, avec la bibliothèque royale, est le sanctuaire des richesses traditionnelles de l'intelligence transportées successivement dans la capitale du Danemark, si bien que l'Islande est maintenant à Copenhague, et que Copenhague est la cité des Edda, des Sagas et des Ruhnes. J'ai revu Frelserenskirke et Rosenborg. J'ai repassé à Frederiksberg, près de la pierre double de la reine Mathilde; et, de la terrasse du château, j'ai embrassé d'un regard infatigable l'île d'Amac, la tour Saint-Nicolas, Notre-Dame, Saint-Pierre, la Bourse, Christiansborg, Frederiks-kirke. J'ai suivi de la pensée, comme un oiseau de l'aile, les bastions, la citadelle, et la longue ligne au bord du Sund, tout Copenhague, enfin, ville, port et mer!

Ce qui m'a le plus étonné ici, je l'avoue, c'est l'activité de l'esprit, c'est l'ardeur du patriotisme.

Le scandinavisme, c'est-à-dire l'adoption d'une même dynastie pour les trois royaumes, est repoussé comme irréalisable aujourd'hui. L'unité scandinave succédera-t-elle plus tard aux nationalités danoise, norvégienne et suédoise, comme l'unité italienne semble succéder aux nationalités florentine, romaine, napolitaine, je l'ignore; ce qui est sûr, c'est que ce moment n'est pas prochain, et qu'il n'est pas désiré ici, sans Copenhague pour capitale.

Une chose glorieuse pour cette ville, c'est que son drapeau abrite tous les principes de 89! Ces dogmes immortels du dix-huitième et du dix-neuvième siècle fleurissent à l'ombre du trône d'Oldenbourg. Tout ce que l'on a tenté contre eux a échoué. On a trahi Dieu ailleurs, et là on l'a servi. Les idées ont trouvé des apôtres sur les rivages de la Baltique.

Les Danois ont atteint la suprême phase de la civilisation : la phase religieuse. Ils ont la vraie liberté des cultes et le sincère affranchissement des consciences.

Il n'y a guère qu'une année, l'Europe réclamait contre quatre exils de femmes suédoises qui de luthériennes s'étaient faites catholiques. Le gouvernement de Stockholm a rougi de son infériorité sur ce point vis-à-vis du Danemark, et il a promulgué la liberté religieuse. Mais en Suède cette liberté n'est que dans les lois; elle est en Danemark dans les lois et dans les mœurs.

Cela date de loin. Déjà Christian V, qui régna de 1670 à 1699, avait épousé, lui luthérien, une princesse calviniste, Charlotte-Amélie de Hesse-Cassel. Il fit bien mieux. Au plus fort des persécutions de Louis XIV, il permit l'établissement à Copenhague d'une église française selon la liturgie de Genève, et, en même temps, il ne s'opposait pas à l'érection d'une chapelle catholique à Glückstadt.

N'est-ce pas le plus beau des titres pour le Danemark d'avoir tout ensemble la magnanimité et l'antiquité de la tolérance? La tolérance n'est pas seulement une fortune, elle est une supériorité et une vertu de cette nation; c'est une grandeur intellectuelle et une douceur d'âme qui rendent possible à ce peuple la fraternité religieuse à travers les dissentiments de sectes!

Elseneur, 15 octobre.

J'étais bien à Copenhague, la capitale des idées, de la politique, de l'érudition, de l'art et de la philosophie, et cependant je l'ai quittée pour Elseneur, la capitale des légendes, où je n'ai pas assez résidé.

J'ai passé deux nuits à Fredensborg. J'ai côtoyé le lac d'Esrom. Tout le jour, le bleu profond de l'eau, sous le noir des ombres et sous le vert des forêts, m'a fasciné. La nuit, le firmament avait un éclat

stellaire et une splendeur aiguë qui perçait le lac d'une lumière pure; ces rayons d'acier étaient d'un vif d'éclair qui, par les yeux, éblouissait l'âme. Le lac était une seconde voie lactée, et le ciel, en se réfléchissant, s'embellissait d'une blancheur vierge et d'une fluidité étincelante.

J'ai dîné à Fredensborg avec un homme très-distingué qui a été premier ministre d'un grand-duc de la Confédération germanique.

Ce ministre était un ami, et c'est comme ami qu'il avait toujours été compté. Un matin, cependant, il fut éclairé d'une lueur subite; il comprit, dans une conversation avec le grand-duc, que, sur une apparence, leur amitié avait reçu une atteinte. D'un mouvement des lèvres, le grand-duc froissa cette âme d'ami comme d'une main trop brusque on casse le ressort d'une pendule. La secousse fut douloureuse.

Le ministre voyage pour se distraire. Il s'est fixé par goût à Fredensborg, où il médite sur l'instabilité des amitiés dont parle Bossuet, de « ces amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts. » Il n'a jamais confié qu'à un pasteur la peine qui le consume. Il ne se plaint pas et il attend le retour du grand-duc. « Ce noble prince, dit-il, n'a aucun égoïsme, malgré la personnalité de sa puissante organisation et de son rang souverain. Devant une me-

nace de rupture entre nous, aux approches de nos deux tombes, j'ai été consterné. Il est probable que ma surprise a donné aux paroles du prince plus de portée qu'elles n'en avaient. J'ai eu sans doute trop de susceptibilité. »

Ce ministre déchu, qui n'accuse pas, m'intéresse plus que tous les ministres en faveur; c'est qu'il est moins un ministre qu'un ami. Il est un ami invincible. La tendresse de cet ami est plus forte que la disgrâce, elle est même plus forte que la mort, à laquelle certainement elle survivra. J'imagine que le grand-duc ne suppose pas tout le chagrin qu'il a causé. Obsédé d'affaires, accablé de travaux, environné d'affections et de complaisances, lui, si magnanime lorsqu'il est attentif, ne tardera pas à entendre le cri étouffé d'une âme fidèle, ingénue, profonde, qui comprime son explosion. De son côté, l'exilé ne se décourage pas, il préserve avec sollicitude son amitié comme une des flammes sacrées de la vie. Il veut aimer son ami quoique abusé, et il l'aimera non-seulement dans ce monde, mais au delà de ce monde, là où les torts disparaissent, où les énigmes s'expliquent, là où les âmes craindraient de s'affliger même en se pardonnant.

Quelle beauté donc que celle de l'amitié, puisqu'elle ne peut ni s'effacer, ni diminuer, quand elle est entière! Cette beauté, n'est-ce pas la beauté de l'immuable? Quiconque a une amitié sincère possède tous les temps en une minute; il possède l'absolu. Une âme reste dans une âme si une fois elle y

est; elle y reste presque identique, bien que distincte, comme Dieu, l'éternel ami, reste dans l'humanité.

Éprouver cela, c'est être religieux, car c'est vivre dans ce qui ne passe pas.

Voilà ce que je me disais en interprétant ce ministre, ou plutôt cet ami, voyageur comme moi au pays d'Hamlet. Que la réconciliation lui abrège l'exil et lui pacifie le cœur! Il souffre, je le sais, et c'est pourquoi il me touche tant; il souffre sans servilité comme sans amertume, et c'est pourquoi je ne puis détourner de lui mes yeux, tandis qu'il se promène pensif sur les rives du lac d'Esrom.

J'ai repris ma route vers Elsenør. Ce pays de Séeland est ravissant. Pas d'eaux courantes, mais, en revanche, des lacs de lapis, d'émeraude ou d'argent. Quand ce ne sont pas les lacs, c'est la mer qui s'étend avec le ciel et qui le rejoint dans des lointains sublimes. Quand ce n'est pas la mer, ce sont des châteaux ou des églises. Quand ce ne sont ni des châteaux, ni des églises, ce sont des presbytères ou des tombeaux scandinaves. Quand ce ne sont ni des presbytères, ni des tombeaux, ce sont des maisons rustiques, des champs fertiles, ou plutôt c'est tout cela à la fois encadré de forêts. La succession, en effet, de ces scènes magiques est si rapide que c'est une simultanéité merveilleuse.

Les forêts ont une beauté particulière que je voudrais peindre, car je l'ai bien sentie.

A Hirschholm, à Frederiksborg, à Grib, à Esrom, tout le long de la mer de Copenhague à Elsenør, à Marienlyst, les forêts sont comme un élément; elles sont un élément de verdure. Je m'y suis plongé et replongé, non pour y chasser le daim, mais pour y respirer plus librement et pour y songer mieux. J'ai exploré les sentiers de ce labyrinthe de quinze lieues, un Danemark d'arbres, de chevreuils, de braconniers, de gardes et de seigneurs. La féodalité n'est plus nulle part, si ce n'est encore dans les bois.

J'ai conversé avec la grande âme végétale de ces forêts dont les parfums sont les pensées. L'une de ces pensées, la plus énergique, proteste contre la chasse. C'est, du moins, mon interprétation personnelle. Les ravins sombres ou riants, les accidents de paysages, le balancement des branches, la variété des tiges, la couleur fauve des terrains, toutes ces choses me sollicitaient tour à tour. J'ai erré dans les futaies de chênes, et dans les futaies de hêtres, incomparablement les plus nombreuses. J'ai descendu les pentes douces, j'ai escaladé les petites collines, toujours perdu dans les frissons des ramures séculaires. Parfois j'arrivais à des clairières où les poulains sauvages, la crinière pendante, l'œil en feu, exécutaient des galops rapides et fantasques. Dressés plus tard à tous les services, ces poulains deviennent l'une des principales richesses de la

Séeland. J'ai respiré parmi les carrefours verdoyants l'odeur des foin coupés. J'apercevais sans cesse une mer de végétation, et au delà de cette mer les lacs ou l'autre mer, la vraie mer. Il y avait pour moi trois infinis : la Baltique, le ciel et la forêt.

Souvent le temps était pâle et l'atmosphère voilée. Plus rarement le soleil mêlait ses rayons aux grands spectacles de la nature. Alors c'étaient des splendeurs inattendues, soudaines, entre les fourrés. Le soleil baissait peu à peu. Avant de se coucher, il incendiait d'étincellements rouges les cimes et les mousses. Les lacs endormis dans les vallées des forêts se teignaient de pourpre et de rubis. A ces heures du soir, les cerfs, les faons et les biches, en se désaltérant à ces eaux limpides, paraissaient boire à longs traits des flots de lumière.

Ces forêts de Séeland me conviaient par un charme indéfinissable. Les rivages étaient tout plantés de hêtres au delà desquels se déployaient le bleu du Sund et le bleu du firmament. Les futaies se multipliaient, s'enchevêtraient, se ramifiaient en des courbes renaissantes, en des croisements inépuisables, tandis que, tout à côté, les barques légères et les bateaux lourds se prodiguaient aux besoins, aux spéculations, aux progrès, à la dévorante acti-

vité soit de l'industrie, soit du commerce, soit de la science.

Moi, qui ai tant vu les parcs d'Angleterre et les grandes forêts de France, j'ai eu beaucoup à admirer les bois de Fionie et de Séeland. Là, comme dit un poète, éclatent les triomphes du dieu Pan.

De Copenhague à Elseneur, je me suis abrité sous des arbres prodigieux autour de chacun desquels pourrait se réfugier toute une Église. Rien n'est plus vénérable que de tels arbres. Il y en a qui vivent autant que les patriarches. J'ai touché des chênes de six siècles et des hêtres de quatre cents ans. Cette antiquité des arbres explique le respect qu'ils inspirèrent toujours et cette superstition qui entraînait les hommes aux oracles de Dodone.

L'un des plus surprenants de ces arbres est un chêne d'Esrom. Je me suis assis sur ses racines nues. Le tronc robuste, sillonné, raboteux, s'élève à trente pieds d'un seul élan. Parvenu à ce point, il se noue en des nœuds redoublés, nœuds d'écorce dure comme des nœuds de bronze, nœuds pressés, serrés, accumulés l'un sur l'autre, réseau formidable de nœuds qui enfante d'innombrables branches dont chacune est un arbre, soit vertical, soit horizontal ! Chêne un et multiple, solide en terre, irradiant dans l'air, fécond en jets capricieux de plus de cinquante pieds qu'il prodigue en bas, autour, en haut, dans toutes les fantaisies d'une sève intense et vagabonde.

Du reste, ce ne sont pas les chênes qui prévalent

en Danemark ; ce sont les hêtres. C'est par des forêts de hêtres que je suis arrivé de carrefours en carrefours aux jardins d'Hamlet.

Je suis descendu à la tombée de la nuit vers Elseneur. Je me suis promené sur la rade. La silhouette noire de l'église, de l'hôtel de ville, des moulins à vent et des maisons se dessinait lugubrement et les fantômes se levaient dans les ténèbres. Hamlet et Ophélie précédaient tous ces fantômes sous un demi clair de lune jusque sur les flots du Sund.

J'ai pénétré fort tard au milieu des rues et je me suis logé dans une auberge qui me représente à merveille la taverne où le prince de Danemark se proposait de mener Horatio.

Elseneur, 16 octobre.

Ce matin, tout est dissipé par l'aube ; je ne vois plus que la mer verte et bleue jusqu'aux rochers suédois. Le soleil inonde le Sund d'autant de lumière que l'Océan a d'eau. Les navires, par centaines, entrent dans le détroit sous les batteries du château de Kronborg.

Je me suis aventuré dans les bois de Theylstrup et d'Hellebœk où j'ai compté douze lacs. Ces bois sont les plus accidentés de la Séeland. Le château du comte Schimmelmann s'y élève entre deux lacs et la mer. Les sapins et les hêtres s'y disputent l'empire; la bruyère rose y fleurit près des fougères. L'ombre d'Hamlet déserte son tombeau et ses jardins pour se promener, le soir et la nuit, parmi les lacs. Les deux qu'il hante de préférence, dit-on, sont ceux qu'on appelle, à cause de la teinte de leurs eaux, le lac Blanc et le lac Noir. Le prince de Danemark dont je suis les traces s'avance jusqu'aux villages d'Hellebœk et d'Aalsgaarde, puis jusqu'à Odins-Hoï d'où se découvrent les rocs de Kullen et la mer du Cattégat. Il considère et je considère de la haute colline d'Odin les vagues de cette mer orageuse aussi trouble, à l'heure du crépuscule, que la destinée humaine.

Je revenais d'Odins-Hoï à Marienlyst. J'étais à Hellebœk trois heures après le coucher du soleil. Le Sund déferlait à mes pieds. Il était tout à fait nuit. Je vis un demi-cercle nébuleux presque aussi vaste que le ciel. Pendant que je regardais avec étonnement, le demi-cercle, de noir devint gris de plomb, puis gris clair, puis il s'illumina magiquement. Des serpents et des salamandres entremêlés se tordirent en dessins fulgurants, au milieu d'un paisible incen-

die. Des gerbes, des végétations, des torrents, des cascades de lueurs, écarlates, jaunes, bleues, s'échappèrent, soit successivement, soit simultanément, en arabesques de sang, d'ocre, de flamme, et formèrent un phénomène vraiment grandiose. Cette fête surprenante de l'atmosphère était une aurore boréale. Peu à peu elle s'évanouit, après avoir duré deux heures, les plus étrangement fantastiques.

L'impression qui m'est restée de ce mirage est singulière. Rien n'était plus beau. Mais cette prodigieuse scintillation, bien qu'elle fût ignée, n'échauffait pas. Elle s'est consumée tranquillement et ne s'est pas embrasée. Semblable à une vierge dont l'âme stérile brillerait d'amour, mais n'en brûlerait pas, cette aurore boréale a été une coloration merveilleuse sans chaleur. C'était l'image du feu, ce n'était pas le feu.

L'aurore boréale est l'astre fugitif et nocturne du monde surnaturel, le soleil froid, quoique radieux, des spectres. C'est à l'éclat de cette sorcellerie de lumière que j'ai interrogé et que j'ai compris Hamlet.

Elseneur, 17 octobre.

J'ai parcouru en tout sens, à pied et en voiture, les environs d'Elseneur. Je n'y ai pas rencontré la plus petite rivière. Dans les îles du Danemark où j'ai voyagé, je n'ai trouvé qu'une rivière, et c'est en

Fionie ; je n'en ai pas trouvé en Séeland, mais j'y ai trouvé beaucoup de lacs. C'est dans un de ces lacs lamentables, dans le farouche lac Noir, je m'imagine, que s'est noyée la jeune Ophélie. C'est là que s'est dénoué et que s'est flétri parmi les écumes son bouquet de fiancée.

Quand un poète comme Shakspeare nomme seulement un pays, il le sacre ; quand il transforme une légende de ce pays, il la célèbre et l'enchanté à jamais. C'est ainsi que la tragédie d'Hamlet est la perle la plus précieuse de la couronne de Danemark. Le Danemark a resplendi dans ses brumes sous le baptême de Shakspeare. Cette contrée, si belle déjà par la mer, est devenue plus charmante et plus illustre encore. Toute nation eût été honorée par un tel hasard.

Pour moi, dès le jour où je lus le drame shakspearien, et il y a bien des années, je me promis de faire un pèlerinage à Elseneur. Je fis vœu alors de visiter le palais et les jardins où vécut Hamlet, la rivière pâle (c'est un lac), qui reçut dans son lit, comme dans une couche nuptiale, la triste Ophélie. Je me suis tenu parole et je me sens avec une émotion vraie en pleine tragédie de Shakspeare. Tout la murmure ici : les saules et les joncs des étangs, les

algues et les sanglots du Sund, les lèvres sévères des hommes et la bouche fraîche des jeunes filles.

Selon l'histoire légendaire, il y avait autrefois en Jutland un bon roi sous un dais de velours et sur un trône d'or. Il s'appelait Horwendill. Il avait pour femme Géruthe et pour frère Fengon. Le traître Fengon aima Géruthe. Elle consentit à l'inceste, à l'adultère et au meurtre de son mari. Fengon tua Horwendill, épousa Géruthe et fut roi de Jutland.

L'héritier présomptif, Amleth, prince de Danemark, avait étudié avec succès dans les universités allemandes. A son retour dans sa patrie, il apprit la cruelle catastrophe et il contrefit le fou pour échapper aux craintes de Fengon. Il était philosophe quoique insensé, et son oncle, l'usurpateur de la couronne, n'était pas sans inquiétude. Le prince ayant percé de sa dague un courtisan espion, qui voulait surprendre ses reproches à la reine, Fengon envoya à son neveu une vierge charmante, Ophélie. Il pensait attirer ainsi Amleth dans ses pièges. Mais Ophélie ne se servait de son rôle que pour voir, que pour adorer de plus en plus le prince de Danemark. Elle est si malheureuse de la dureté, des infortunes et du délire d'Amleth, qu'elle-même finit par être plus folle que lui, folle d'amour et de désespoir. Elle se pare comme pour ses noces, elle s'enguirlande de

fleurs et elle glisse en chantant sur les flots, puis sous les flots. — « J'aimais Ophélie, s'écrie trop tard Amleth. » La mort châtie alors Fengon, le fraticide et le régicide, comme elle avait châtié le courtisan dont il avait fait un espion, mais elle épargne Gêruthe, le frère d'Ophélie et Amleth lui-même. Le prince Amleth est roi par sa vengeance.

Telle est la légende primitive ; telle à peu près la recueillit Saxon le Grammairien, en 1180. Telle à peu près aussi l'emprunta, en 1560, au chroniqueur, notre vieux conteur Belleforest. Le récit de Belleforest ayant été traduit en anglais, Shakspeare s'en inspira. Il découvrit sous ces vulgaires origines sa tragédie d'Hamlet, il l'en tira comme une pierre précieuse de la mine, et il l'enchâssa pour toujours dans le nom du Danemark.

Hamlet est la plus grande œuvre de Shakspeare, — la plus longue, l'œuvre de sa vie entière.

Il l'ébaucha, cette œuvre de génie, dans une première esquisse en 1584, à vingt et un ans. Seize ans après, vers 1600, il la revêtit de la forme suprême. Ce fut le second Hamlet, l'Hamlet de tous les siècles, l'Hamlet immortel.

D'une histoire conjecturale Shakspeare a fait ainsi une fiction sublime, et il a prévalu. Entre cette fiction du grand Shakspeare et une vérité probléma-

tique, le genre humain n'a pas hésité; il a préféré la fiction.

Shakspeare est très-aimé en Danemark; mais, dit-on, il a commis deux fautes : l'une qu'on ne lui pardonne pas, l'autre au contraire dont on lui est reconnaissant.

Quelles sont ces fautes? les voici : — Shakspeare n'a pas eu assez de respect pour la beauté du prince de Danemark, dont il épaissit la taille. — Et, tandis qu'il alourdit la personne de son héros, il idéalise, en la déplaçant, la contrée où s'accomplit son drame.

J'ai tenté quelquefois la défense de Shakspeare, sans réussir néanmoins à le justifier. J'essayais des explications qui paraissaient toujours insuffisantes.

Deux jeunes filles surtout ont été inexorables. Leur goût était offensé et se révoltait. — « Shakspeare, Monsieur, a calomnié la taille d'Hamlet, qui était très-noble, selon la tradition danoise, » me disait l'une, et l'autre ajoutait : — « Je ne saurais admettre, au mépris de cette tradition, les paroles que la reine prononce sur son fils dans la tragédie

anglaise : « Il est replet et court d'haleine. » — Si vous écrivez votre voyage, promettez-nous de rectifier cette insulte. »

J'ai promis et j'ai d'autant plus de plaisir à tenir mon engagement, que plus le prince de Danemark est beau, plus il m'intéresse; Shakspeare a donc eu ce premier tort. L'unique circonstance atténuante que l'on puisse alléguer en sa faveur, c'est qu'en gâtant d'un mot la taille du prince d'Elseneur, il pensait à la complexion de son ami Burbage, le Talma du seizième siècle, l'acteur qui jouait le mieux le rôle d'Hamlet.

Qui sait si Shakspeare n'a pas été puni par le plus grand des artistes danois? Parmi les six cents œuvres de Thorwaldsen, il n'y a pas une statue, soit de Shakspeare, soit d'Hamlet. Est-ce un oubli de Thorwaldsen, est-ce un ressentiment?

Maintenant, comment la fantaisie vint-elle à Shakspeare de placer à Elseneur le théâtre de son drame d'Hamlet? Il n'avait pas vu ce pays admirable, mais probablement, sur le récit d'un marin anglais enthousiaste, le poète s'éprit de cette terre lointaine, et il la peignit, à quelques erreurs géographiques près, avec la divination du génie. De là, par un instinct de beauté, sa préférence de la Séeland sur le Jutland. L'irrégularité fabuleuse des chroniques

l'autorisait un peu d'ailleurs à étendre la royauté d'Horwendill, de Fengon et d'Amleth à tout le Danemark.

Shakspeare subjugué, c'est le second tort qu'on lui reproche, change les lieux et les noms; mais en même temps il développe les caractères, centuple le pathétique, et fait d'une simple légende le plus grand drame de l'humanité. Le Jutland devient la Séeland; Amleth devient Hamlet, Fengon Claudius, Géruthe Gertrude; le vil courtisan espion, devient Polonius, le père de Laërte et d'Ophélie; ainsi des autres. Le dénouement n'est pas moins différent. Il accumule les victimes. Il est tout enroulé dans les couleuvres des Euménides et s'achève au milieu d'une hécatombe de coupables dignes de la fureur sacrée d'Eschyle. Tout est dépassé et transfiguré par le second Hamlet, tout : l'histoire, la légende, et le premier Hamlet lui-même dont il n'existe que deux exemplaires anglais. Qu'importe, au reste? Pour moi, le second Hamlet est le seul, l'Hamlet définitif.

L'imagination est si bien ensorcelée par Shakspeare, qu'elle oublie tout, excepté lui. Il n'y a plus qu'une géographie, plus qu'une histoire, plus qu'une légende : la géographie, l'histoire et la légende du poète. Oui, l'imagination est tellement possédée par le beau, qu'elle croit au beau comme

s'il était le vrai, et à Shakspeare comme s'il était Tacite.

Qui s'est trouvé à Elseneur et n'a pas reconnu sur l'esplanade du château de Kronborg Hamlet, Horatio et leurs compagnons? Qui n'a pas entrevu de Kronborg, aux approches de l'aube, le père d'Hamlet faisant à son fils ses confidences tragiques?

Le spectre du vieux roi, armé de toutes pièces, de pied en cap, ce spectre à la démarche lente et majestueuse, à la contenance profondément triste, attire Hamlet dans la direction de la mer, et, s'arrêtant, lui raconte l'affreuse catastrophe.

« On a répandu, dit-il, que tandis que je dormais dans mon jardin, un serpent m'avait piqué; toutes les oreilles du Danemark ont été ainsi abusées par un travestissement de ma mort. Mais sache-le, toi, noble jeune homme, le serpent qui a mordu ton père mortellement porte aujourd'hui sa couronne.

« Je dormais en effet dans mon jardin, selon ma constante habitude de l'après-midi. A cette heure de sécurité, ton oncle se glissa près de moi avec une fiole pleine du jus maudit de la jusquiame et m'en versa dans le creux de l'oreille la liqueur corrosive. Tout à coup je fus pareil à Lazare. Voilà comment, durant mon sommeil, la main d'un frère me ravit à la fois existence, sceptre et reine! Arraché dans l'épanouissement de mes péchés, sans sacrements, sans préparation, sans viatique, sans m'être mis en

règle, j'ai été envoyé devant mon juge, ayant toutes mes fautes sur ma tête. O horrible! horrible!... Si tu n'es pas dénaturé, Hamlet, ne supporte pas cela. Que le lit royal de Danemark ne soit pas la couche de la luxure et de l'inceste! Adieu!... Le ver luisant, dont le phosphore commence à pâlir, annonce le matin... Adieu! adieu! Hamlet, souviens-toi de moi. »

Cette apparition bouleverse Hamlet jusqu'au fond des os. Sans elle, il aurait eu de l'amitié pour Horatio, de l'amour pour Ophélie; sans elle il se fût montré brave, instruit, généreux. Mais tout enfunesté par le spectre, la vengeance l'envahit; c'est son idée fixe sous sa folie apparente, une idée à la détermination unique, aux mille angoisses!

J'obéis à un double instinct. Je suis ravi de ce pays, de sa mer, dont la perspective est partout, de ses îles, de ses golfes, de ses végétations, de ses verdure, et cependant je ne puis me distraire de la tragédie de Shakspeare. A chaque cimetière qui s'ouvre par une avenue de cyprès, je vois, parmi les crânes humains, le prince de Danemark, Hamlet, qui s'entretient avec les fossoyeurs. A chaque étang qui

dort, à chaque baie qui s'échancre, qui gémit et qui écume, à chaque branche de saule sur une vague, je vois Ophélie qui enfonce peu à peu dans l'élément perfide. La légende que j'évoque, sans le vouloir, la fatale légende shakspearienne, elle flotte dans les ombres noires, sur les blanches eaux de cette contrée des eaux et des ombres, elle flotte et persiste tout ensemble, aussi décevante que la nature, aussi puissante que l'histoire !

Qui n'a pleuré au charme navrant de ce drame où tout est sable mouvant, où tout est trappe, énigme et gouffre, où rien n'est réel si ce n'est la douleur, où rien n'est divin si ce n'est le cœur de la femme ?

La femme, Ophélie, brûle d'amour jusqu'à la démence, jusqu'à la mort.

« LA REINE. Nos malheurs se multiplient et se suivent avec une effrayante rapidité. Votre sœur est noyée, Laërte !

« LAERTE. Noyée, où ?

« LA REINE. Au bord de la rivière s'élève un saule dont le feuillage argente le cristal de l'eau. Ophélie s'était approchée avec de bizarres guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites et de ces longues fleurs pourpres auxquelles nos pâtres incultes donnent un nom grossier, mais que nos

chastes jeunes filles appellent des doigts d'hommes morts. Au moment où elle cherchait à suspendre sa virginal couronne aux rameaux inclinés, la branche sur laquelle elle posait le pied s'est rompue, et tous ses trophées de verdure sont tombés avec elle dans le courant éploré. Ses vêtements se déployant autour d'elle l'ont un instant soutenue, nouvelle sirène, pendant qu'elle chantait des couplets de vieilles ballades, comme si elle n'eût pas eu l'intuition de son péril et comme si l'eau eût été son élément. Hélas ! cette situation ne pouvait longtemps durer. Ses vêtements imbibés et appesantis ont entraîné la malheureuse enfant de ses douces chansons sur les vagues, au trépas sous les vagues. »

Voilà la femme dans la tragédie d'Hamlet, la femme de tous les temps, la femme qui vit d'amour et qui en meurt !

Voici l'homme maintenant, surtout l'homme moderne.

« HAMLET. Être ou n'être pas, c'est la question. — Une âme courageuse doit-elle supporter la fronde et les flèches de la fortune impitoyable, ou s'armer contre un océan de maux, et, en les combattant, y mettre un terme ? — Mourir, — dormir, — rien de plus ; et dire que par ce sommeil nous guérissons l'agonie du cœur et ces mille tourments, héritage de notre chair mortelle, — c'est là un bien qu'il faut ardemment souhaiter. — Mourir, — dormir, — dormir ! rêver peut-être ; ah ! voilà vraiment la diffi-

culté! Savons-nous quels rêves nous viendront dans ce sommeil de la mort, après que nous aurons rejeté loin de nous une existence agitée? Il y a là de quoi nous faire réfléchir. C'est cette pensée qui rend si longue la vie. Car qui voudrait subir les fléaux du monde, l'injure de l'oppresseur, l'outrage du superbe, les détresses de l'amour dédaigné, les lenteurs de la loi, l'insolence des magistrats et les mépris que l'ignorant inflige au mérite patient, lorsqu'il suffirait de la pointe d'un poignard pour conquérir le repos? qui se résignerait à porter le fardeau d'une existence importune, sans cette terreur de quelque chose après le sépulcre? cette contrée inconnue de laquelle nul voyageur ne revient..... c'est là ce qui ébranle la volonté et fait que nous souffrons nos douleurs présentes plutôt que de fuir vers un avenir mystérieux. Ainsi la conscience nous change tous en autant de poltrons; ainsi, la couleur éclatante de la volonté blémit devant la teinte morbide de la réflexion, et les résolutions les plus hautes avortent sans mériter le nom d'action! »

Ophélie noyée, Laërte, le frère de la jeune fille, se querelle avec Hamlet. On les sépare. Un assaut déloyal aux fleurets est fixé par le roi. Un breuvage empoisonné est préparé pour Hamlet. La reine le boit et meurt. Laërte reçoit une blessure vénéneuse et meurt. Hamlet frappe le roi et le roi meurt. Le prince de Danemark meurt, à son tour, d'une blessure semblable à celle de Laërte.

« HAMLET. Oh ! j'expire, Horatio ; le poison puissant étreint mon souffle... Je prédis que l'élection se portera sur Fortinbras. Je lui donne ma voix mourante.

« HORATIO. Ainsi se brise un noble cœur. Adieu, aimable prince, et que des essaims d'anges vous portent dans la paix immuable ! »

Le malheur n'avait pas seulement torturé Hamlet, il l'avait diminué, et lui avait inspiré des petitesse, des démenes et aussi des rudesses envers Ophélie.

Le prince de Danemark avait dissipé son âme au scepticisme, aux rêveries des universités allemandes. La meilleure partie de lui-même s'était échappée par les fentes du scrupule, de la peur, de beaucoup de passions. Hamlet, c'est un précieux vase fêlé. Il aurait pu être sauvé par l'amour, mais l'adversité le brisa.

J'ai dit que Shakspeare faisait croire au beau, comme si le beau était le vrai. Mais il ne fait pas croire au laid. L'instinct universel s'insurge alors. Il permet bien à Shakspeare de substituer au Jutland la Séeland, de transformer un lac en rivière

pour y ensevelir Ophélie. Seulement le sentiment scandinave et le sentiment humain protestent contre Shakspeare, lorsque le poète, mêlant l'acteur Burbage et Hamlet, charge d'embonpoint le prince d'Elseneur.

La beauté, l'élégance d'Hamlet a triomphé même du génie de Shakspeare. J'ai rencontré bien des portraits traditionnels du prince de Danemark. Pas un n'était « gros et court d'haleine, » comme le prétend Shakspeare.

Le plus étonnant de ces portraits légendaires est d'une grande dame des îles. Selon la tradition danoise, elle a peint Hamlet souple comme un roseau d'Esrom. Je le retrace ici d'après cette toile immortelle. Shakspeare aurait avoué son erreur devant ce portrait que dore un rayon d'idéal plus charmant qu'un rayon de soleil.

C'est dans ce cadre que respire le véritable Hamlet. Il tient sa toque de la main gauche. Il est tout vêtu de velours noir. Sa taille flexible a de l'abandon. Sa fraise fait ressortir sa tête expressive, un peu sauvage. Les yeux mobiles, égarés du prince sont de la nuance azurée d'un flot du Sund, ses cheveux de la couleur des blés mûrs. Il a le visage d'un ovale parfait, le nez noble, la bouche fine et frémissante, le teint d'une pâleur de cour. En tout, Hamlet, sous ce pinceau délicat, fugitif, est un prince et un amant des contes fantastiques du Nord.

Il a vacillé toute sa vie comme une feuille, le pauvre Hamlet. Le fantôme de son père, le cri du sang, la nature révoltée, l'ont précipité; le songe et l'incertitude l'ont bercé de caprice en caprice. Il n'avait plus les croyances d'une religion vieillie; une religion supérieure ne l'avait pas couvert encore de ses ailes. Shakspeare, le lecteur assidu de Montaigne, le disciple de la dialectique protestante, a secoué Hamlet comme une tige de tremble. Quoique frêle, cette tige, elle a verdi et fleuri. Mais elle avait plus de rameaux que de racines.

Hamlet est un peseur d'idées. Il ne conclut jamais. Il est chancelant et févreux dans son doute, si bien qu'il ne sait pas même résoudre sa vengeance et que le hasard est son Dieu. D'autant plus pathétique est ce lutteur troublé dans sa cruelle oscillation!

O généreux homme moderne! Toi, qui es Hamlet, raffermis-toi sur ta base. Relève-toi dans toutes les énergies de ton âme. Ta sève est dans l'Infini. Ne te plains pas de ton sort. Ta destinée est laborieuse, mais noble. Tu es condamné à l'héroïsme. Éclaire ta religion par la raison, passionne-la par la tendresse, colore-la par l'imagination. Fais la philosophie, prière, poésie. Aime la lumière pure. Adore le saint Esprit; conquiers ta foi. O foi! reviens à nous du fond du cœur et du fond du ciel, enveloppe-nous et possède-nous tout entiers!

Elseneur, 19 octobre.

Aujourd'hui la bise a rugi en soufflant. Je l'ai sentie à mon retour d'une promenade dans la forêt et au bord de la mer. J'ai eu à la poitrine et à la gorge comme une morsure de bête féroce. C'est un avertissement et un conseil, sinon pour moi, du moins pour une personne qui m'est plus chère que moi.

Les hêtres et les autres arbres, aux branches desquels s'empourpre encore le soleil froid, se dépouillent et se flétrissent vite dans des colorations décroissantes. Des nuages lourds sur lesquels des armées appuieraient le pied, tant ils sont solides, s'amoncellent avec une pesanteur formidable. Des vents glacés passent et vous entament au larynx comme des blessures. Ce beau pays va s'ensevelir dans la poésie des Edda qu'on ne comprend bien qu'ici.

C'est le moment de s'éloigner, de céder la place aux ombres mythologiques. L'été et l'automne aux voyageurs, toutes les saisons aux nifflungs, aux walkyries, aux héros, aux dieux, aux fantômes du Walhalla et aux Scandinaves aguerris!

Les deux derniers mots que je prononcerai sont : Hamlet et Elseneur ! J'ai respiré l'air, tiède alors, du prince de Danemark ; je me suis promené dans ses jardins, dans les jardins d'Hamlet. J'ai lu sous son tombeau, au-dessus duquel s'est posée une mouette, la tragédie de Shakspeare, et, de ce tombeau, j'ai vu se coucher le soleil et se lever la lune sur le Sund, ce Bosphore hyperboréen. C'est ainsi que j'ai achevé mon voyage en Danemark — *Ultima Thule* !

Elseneur, 21 octobre 1860.

Le vaisseau est prêt. Dans une heure, je serai parti. En m'interrogeant bien, qu'ai-je recueilli à travers tant de courses charmantes ou sublimes ? que retiendrai-je de ce voyage dans mon cœur et dans mon souvenir ? — C'est l'amitié de Glorup ; — c'est la légende d'Hamlet ; — c'est la configuration des îles, — la fascination des golfes, — la physionomie d'un ciel nouveau et d'un peuple petit par le nombre, grand par l'intelligence et par le courage ; — ce sont les forêts ; c'est plus que les forêts, — c'est la mer, la mer qui m'a apporté, la mer qui me remporte.

Oui, de toute la nature, ce qui m'a le plus impressionné, c'est la mer. Dans son calme, elle fait comprendre l'harmonie universelle ; dans ses orages, elle fait comprendre le chaos et les révolutions des

siècles. Elle semble s'élancer de vague en vague, afin de soulever le nom de Dieu au-dessus des mystères de son immensité profonde. Je n'ai jamais été si homme de foi que sur un navire. J'y étais grave, religieux, attentif au spectacle des vastes eaux et à la voix souveraine qui leur commande ainsi qu'à nous. Tout ce que je sais de plus sérieux que le monde, c'est la mer qui me l'a appris. Presque autant que l'amour et non moins que la théologie, elle a le secret des choses éternelles.

FIN.

TABLE

CHAPITRE PREMIER.

Fontainebleau. — Rencontres dans la forêt. — *La Liberté religieuse*. — Tolérance. — Un portrait du Tasse. — Promenade. Plan de *Jane Grey*. — Musique. — Du style de l'histoire. — Un vieillard. — Retour à Paris. — Musée des Antiques et musée de la Renaissance. — Chateaubriand. — Thucydide et Périclès. — Ma malle. — Molière. — Lamartine. — Départ. — Le nord de la France. — La Belgique. — Un exilé. — Aix-la-Chapelle. — Capitulaires. — Concile de 806. — Tableaux. 1

CHAPITRE II.

Cologne. — Hôtel de ville. — Le Dom. — Le Rhin. — Faubourg de Deutz. — Muhlheim. — Dusseldorf. — Henri Heine. — Un Bava-rois. — Un Bolonais. — Garibaldi. — L'unité italienne. — Münden. — Le château de Wittekind. — Le Weser. — Le grand chef saxon et Charlemagne. — Tentation de l'empereur Charlemagne. — La Westphalie. — La ville de Hanovre. — Celles. — L'Elbe. — Hambourg. — Klopstock. — Altona. —

Kiel. — La Baltique. — L'île de Langeland. — L'île de Sée-land. — Korsør. — Le grand Belt. — Nyborg. — La Fionie. — Glorup.	30
---	----

CHAPITRE III.

Courses. — Le médecin. — Le pasteur. — Village de Svindinge. — L'église. — L'école. — Le presbytère, — Le pacage. — Le pâtre et sa cabane. — Fabrication et expédition du beurre. — La mer et ses fiords. — Øelenschlæger. — Les paysans, leurs maisons, leurs habitudes, leur richesse, leur instruction. — Un souhait. — Changement d'appartement. — Les psaumes. — Un mariage. — La rivière de Kongenshói. — La mer. — Une cabane de pêcheur. — Une journée de Glorup. — Le veilleur de nuit. — Le Slesvig. — État de la propriété en Danemark. — Portraits de Glorup. — Collines funéraires de Fionie. — Légende de Thormann et de Vola. — Les lettres de madame Sand sur l' <i>Histoire de la Liberté religieuse</i> . — La forêt. — Douze heures d'orage. — Un sermon de M. Biering. . . .	73
--	----

CHAPITRE IV.

Route de Glorup à Middelfard. — Les forêts. — Le petit Belt. — Holsten-House. — Odensée, capitale de la Fionie. — Socialistes. — Propriété. — Trois classes de paysans. — L'envie. — Esquisse de Cornélie et des Gracques, par Thorwaldsen. — Progrès possible. — Causes de stabilité en Danemark. — Accent, chant, écriture. — Les pasteurs. — Leur influence. — Les <i>Niebelungen</i> , illustrés par Julius Schnore von Carlosfeld. — Archipel vu de Svendborg. — Navigations. — L'île de Taasing. — L'église de Bregninge. — Le château de Waldemar. — Retour à Glorup. — Impression de la Baltique et des îles. — Médaillons d'Alexandre et de César.	108
---	-----

CHAPITRE V.

Vie de Glorup. — L'histoire et le voyage, deux inspirations différentes. — Albert Dürer. — Hans Tausen. — Promenade. — Le Holstein. — Mon ami Ordener. — Broken. — Hambourg. — Kiel. — La Baltique. — Nyborg. — Aspect de la Fionie après une courte absence. 142

CHAPITRE VI.

Le manoir d'Holckenhavn. — La mer, le ciel, la terre en Fionie. — La foi directe. — Un amour héroïque. — Charme de l'amitié dans les contrastes. — Un vieux tombeau. — Politesse danoise. — Nyborg. — Chant populaire sur le roi Christian IV. — Chanson des matelots sur le capitaine Hvittfeldt. — Tableau de Melbye. — Daims, parc réservé. — Klopstock. — Andersen. — Garibaldi. — Le veilleur de nuit, l'étang et les cigognes. — Portraits de la reine Mathilde, de Struensee et de Brandt. — Idéal d'histoire. — Ultramontanisme et tolérance. — Stephan Miller. — Le professeur Wolfus. — Le Danebrock. — Conversation à Svendborg. — Deux promenades à Likkesholm et à Hesselagergaard. — Glorup. — Descartes. — Le château de Rýgaard. — Le chant du veilleur de nuit. 178

CHAPITRE VII.

Traversée du grand Belt de Nyborg à Korsør. — La Séeland. — Sorø. — L'Académie. — L'évêque Absalon. — Saxon le Grammairien. — Le baron de Holberg. — Le lac. — Aspect de la Séeland. — La cathédrale de Roeskilde. — Ise-fiord. — Le scandinavisme. — Copenhague. — Christiansborg. — Le musée de Thorwaldsen. — Le marché d'Amac. — La maison de Dy-

vecke. — La Bourse. — L'église de la Marine. — La tour Saint-Nicolas. — Le Vandillien. — L'hôtel de ville. — L'église Saint-Pierre. — L'église Notre-Dame. — L'Université. — Les bibliothèques. — Les musées. — Pont de Christiansborg. — L'île d'Amac. — Frederikskirke. — Frelserenskirke. — Promenade de *la longue ligne*. — La citadelle. — Charlottenbourg. — De l'Hotel royal au Sund. — Le bas-relief de l'*Aurore*, par Thorwaldsen. , 214

CHAPITRE VIII.

Thorwaldsen, sa vie, sa mort, son musée, son tombeau. — Léopold Robert, Géricault, Ingres, Eugène Delacroix, Ary Scheffer. — Klampenborg. — Le comte Harold de Moltke. — Le Sund. — Skodsborg. — Partout la mer et la forêt. — Le prince Eugène. — Mot de Napoléon. — La Tour ronde. — Le château de Rosenborg, les trésors innombrables qu'il renferme. — Frederiksberg. — Les jardins. — Le château. — La pierre de la reine Mathilde — Frédéric VI. — Terrasse de Frederiksberg.. 243

CHAPITRE IX.

Copenhague, la ville intellectuelle. — Tycho-Brahé. — Römer. — Holberg. — Oelenschlæger. — Thorwaldsen. — OErsted. — Finn Magnussen. — Rosenvinge. — Rask. — Bartholin. — Winslow. — Stenon. — Malte-Brun. — Jean-Louis Heiberg. — Gundtvig. — Hauch. — Hertz. — Christian Winther. — Holtz. — Paludan Müller. — Marstrand. — Exner. — Frölich. — Skaugaard. — Sonne. — Bissen. — Ingemann. — Simonsen. — Høyen. — Jierichau. — Melbye. — OErsted, le juriconsulte, le compagnon inséparable de son frère le physicien. — Un presbytère, la diète. — Constitution du Danemark et des duchés. — Le roi Frédéric VII. — Les paysans, les bourgeois, les nobles. — Le rôle du gouvernement. — Trois questions vitales. — Trois partis. — Poésie islandaise. — Abolition de la

noblesse en Norwége. — Orateurs de la France. — La diète. —
 Le colonel Tscherning. — M. Christensen. — M. J.-A. Hansen.
 — M. Clausen. — M. Madvig. — M. de Moltke-Hvitfeldt. —
 M. Hall. — M. Monrad. — Souhaits. — Solution désirable. —
 Copenhague. 274

CHAPITRE X.

Traversée du Sund depuis Copenhague jusqu'à Elseneur. — La
 mer, la terre. — Elseneur. — Marienlyst. — Vaisseaux sur le
 Sund. — Le château de Kronborg. — La tour d'Helsingborg. —
 L'île d'Hveen. — Tycho-Brahé. — Ses ennemis, Christophe
 Walkendorf. — Kronborg. — Légende d'Olger Dansk. — Médita-
 tion à Marienlyst. — Histoire de la reine Mathilde, de Struensée
 et de Brandt. — Mathilde et Marie-Julie. 318

CHAPITRE XI.

Marienlyst, le Sund et la mer. — Une maison de paysan en
 Séeland. — Repas rustique. — *Welbekommen*. — Elseneur. —
 Carrefour, rue et taverne du prince de Danemark. — Monologue
 d'Hamlet. — Les ruines, le lac de Gurre. — Waldemar Atter-
 dag. — La forêt. — Le lac d'Esrom. — Le château de Fre-
 densborg. — Le château de Frederiksberg. — Christian IV. —
 Christine Munch. — Le château d'Hirschholm. — Le lac de
 Frederiksdal. — L'église et le lac de Sölre. — Le village de
 Nærum. — Le parc royal. — Le château de l'Ermitage. —
 Klampenborg. — Copenhague. — Le comte Adam de Moltke
 Hvitfeldt. 357

CHAPITRE XII.

Opinion du Danemark sur l'Italie. — Revue de Copenhague. —
 Le scandinavisme. — Les principes de 89. — Tolérance reli-

gieuse. — Fredensborg. — Le lac d'Esrom. — Un ministre déchu. — La Séeland entre Esrom et Elseneur. — Les forêts, les lacs et la mer. — Les jardins d'Hamlet. — Elseneur. — La rade. — La ville au crépuscule. — Le matin. — Les bois de Theylstrup et d'Hellebæk. — Le lac Blanc. — Le lac Noir. — Odins Høj. — Une aurore boréale. — Où s'est noyée Ophélie. — Hamlet. — Son portrait, son caractère. — L'homme moderne. — La bise de Séeland. — Hamlet et Elseneur. — Retour.	378
--	-----

FIN DE LA TABLE.

